
HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

THEOPHILE

de Viau

Paris, impr. GUIRAUDET et JOUAUST, rue S.-Honoré, 338.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

THEOPHILE

de Viau.

NOUVELLE ÉDITION

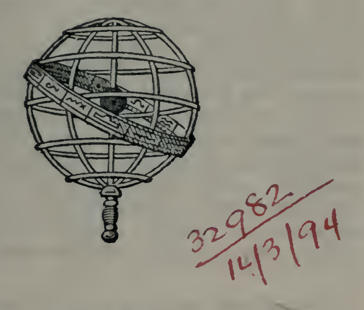
Revue, annotée et précédée

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ALLEAUME

archiviste paléographe

TOME I



A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

MDCCCLVI



NOTICE SUR THÉOPHILE.

Les réputations littéraires sont comme les livres : *habent sua fata*. Celle de Théophile fut grande et de longue durée : les éditions de ses œuvres se succèdent pendant plus d'un demi-siècle ; il figure parmi les auteurs designés par l'Académie pour faire autorité dans la rédaction du Dictionnaire ; il est opposé, préféré à Malherbe. Ronsard, Malherbe, Théophile, ces trois noms se trouvent accolés dans une des premières préfaces de Corneille, qui fait à Théophile l'honneur d'imiter quelques lignes de sa prose [1]. Saint-Evremond a l'air de déplorer l'oubli dans lequel tombe ce poète favori des courtisans du temps de sa jeunesse ; Boileau, qui l'imite dans un passage [2], ne l'attaque que sous le rapport de *la justesse et de l'art* ; Molière retrouve de son bien dans le *fragment d'une histoire comique* ; La Bruyère établit entre Malherbe et Théophile un parallèle qui est toute une théorie littéraire. En plein XVIIIe siècle, Voltaire, s'occupant un jour, avec prédilection, des François accusés d'avoir mal parlé de la religion, se souvient de Théophile, et il glisse sur les défauts d'un poète victime

1. Dans la préface de l'édition de Courbé, citée par M. Taschereau, Corneille imite cette phrase des *fragmens d'une histoire comique* : « Ces estravagances ne font que desgouster les sçavans et estourdir les foibles. »

2. Sur les maladroits imitateurs de Malherbe : *Elegie à une dame.*

du fanatisme. Le souvenir de son procès est évoqué, en 1759, par l'avocat général Omer Joly de Fleury dans ses réquisitions contre l'Encyclopédie. De nos jours, Théophile est devenu un libre penseur, un précurseur des philosophes; par contre, on a vu en lui un adulateur des grands, presque un hypocrite. Enfin, nos poètes modernes ont été tentés d'invoquer un poète qui avoit fait bien avant eux, pour parler comme La Bruyère, le *roman de la nature.*

Quel étoit l'homme? quelle est sa valeur littéraire? Deux questions auxquelles nous allons répondre en mettant sous les yeux du lecteur les pièces de ce double procès. La vie de l'homme est curieuse, et fait connoître assez bien l'état des esprits à cette époque. L'étude du poète fait comprendre l'immense service rendu par Malherbe à notre littérature.

Théophile naquit à Clairac en 1590. Garasse l'appelle Viaud; il s'intitule : de Viau. La différence étoit importante alors. Les contestations commencent au sujet du nom, de la famille. Suivant le jésuite, il est le fils d'un tavernier de village; mais, dit Théophile, « pour avoir le plaisir de s'exercer à me nuire, il me « fait un pays, un père et un mestier à sa poste. » Donc sa famille est noble. L'aïeul étoit secrétaire de la reine de Navarre, et c'est de là sans doute que vient la noblesse. Le père du poète s'étoit adonné à l'étude des lois. Après avoir plaidé quelques causes à Bordeaux, il fut contraint, comme huguenot, par la guerre civile, de se retirer à Boussères-Sainte-Radegonde, sur la rive gauche du Lot, à une demi-lieue de Port-Sainte-Marie, non pas dans un cabaret, mais bien dans un petit manoir situé sur le bord de la Garonne. Une modeste tour dominoit les habitations voisines :

Dans ces valons obscurs, où la mère nature
A pourveu nos troupeaux d'éternelle pasture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traits
D'un vin clair, pétillant, et délicat et frais,
Qu'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches.

Là mes frères et moi pouvoient joyeusement,
Sans seigneur ni vassal, vivre assez doucement.

Et ailleurs il rappelle à son frère :

.... ce brignon muscat
Dont le pourpre est plus délicat
Que le teint uni de Caliste.

Des personnages de la cour ont visité ce manoir, et n'ont pas payé du moins une frugale hospitalité.

Va donc pour le manoir! La famille étoit nombreuse[1] :

Et frères, et sœurs, et neveux,
De mesme soin, de mesmes vœux,
Flattant une si douce terre,
Nous y trouverons trop dequoy....

Il y avoit même une belle-mère. Un oncle avoit été nommé par Henri IV gouverneur de Tournon.

Théophile eut pour régents des écoliers écossois. Il semble, d'après les détails qu'il donne sur le témoin Sajot, dans son *Apologie au roi*, qu'il fut élevé au collége de la Flèche. C'étoit cependant un collége de jésuites. Garasse nous apprend qu'il fit sa philosophie à Saumur, où il étoit *pauvre scholaris*. Son enfance se passa au milieu des guerres civiles, et il paroît en avoir conservé une horreur qui plus tard lui fit adresser au roi ces conseils de répression assez mal interprétés par un historien moderne :

Il n'est rien de tel que de vivre
Soubs un roy tranquille, et de suivre
La saincte majesté des loix.

Sous ce rapport du moins Théophile aimoit *la règle*

1. Nous aurons occasion de parler de Paul de Viau, qui vivoit à Boussères et prit les armes pour défendre le parti des Réformés. La Biographie universelle dit qu'il devint maître d'hôtel du duc de Montmorency.

Il existe une pièce intitulée : le Sacrifice des Muses à Monsieur le prince et à Madame la princesse de Condé, par le sieur H. Théophile, frère du deffunct sieur Théophile. J. Guillemot, 1627, 15 pages.

tout autant que Malherbe; mais sa conduite n'y fut pas d'abord assujettie : « La desbauche des femmes et du « vin faillit à m'empieter au sortir des escholes : car « mon esprit un peu precipité avoit franchi la subjec- « tion des precepteurs lorsque mes mœurs avoient en- « core besoin de discipline. Mes compagnons avoient « plus d'age que moy, mais non pas tant de liberté. Ce « fut un pas bien dangereux à mon ame que ceste premiere « licence qu'elle trouva après les contraintes de l'estude. « Là je m'allois plonger dans le vice, qui s'ouvroit as- « sez favorablement à mes jeunes fantaisies; mais les « empeschemens de ma fortune destournerent mon in- « clination, et les traverses de ma vie ne donnerent « pas le loisir à la volupté de me perdre. »

En effet, il falloit songer à sa fortune. La famille étoit sans doute connue de Henri IV, et des espérances, bientôt déçues, ont dû amener à Paris, au commencement de 1610, ce jeune homme de vingt ans qui apportoit à la cour une grande vivacité d'esprit, l'humeur gaillarde de son pays et l'amour du plaisir, toutes choses qui étoient de mise auprès du bon Henri. Vint le 14 mai, et un changement de règne. Le poète l'a regretté, ce roi, et en assez beaux vers :

Ainsi que le soleil, penchant vers le tombeau,
Jettoit sur l'univers l'œil plus grand et plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteusement oysive
Meditoit d'arracher son myrthe et son olive.
Le bruict de ses desseins par l'Europe voloit;
Chacun de ses projects differemment parloit;
Tous les roys ses voisins pendoient sur la balance,
Esgalement douteux où fondroit sa vaillance.
Son courage rioit de voir que la terreur
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur.

Une régence, beaucoup d'intrigues, *un homme de trois jours*, un *estranger heureux,* minutant sans bruit sa faveur, tel étoit l'état des choses, et Théophile faisoit des vers comme on en fait à vingt ans. Quelle étoit alors sa vie? Sans doute celle qu'il décrivoit tout à l'heure. Mais il connut bientôt un jeune homme, moins

âgé que lui de quatre années, sortant des mains des jésuites, et disposé, à ce qu'il paroît (c'est lui qui le dit), à faire beaucoup de sottises. Ce jeune homme étoit Jean-Louis Guez, d'Angoulême, alors tout simplement fils d'un valet qui avoit amassé du bien. Il conserva le bien et quelque chose de la bassesse de son origine; mais il devint *el señor Balzac l'unico eloquente,* et de plus *un homme de condition retiré à la campagne*. A cette époque, il se plaisoit aux saillies du Gascon, et ne lui proposoit pas encore sans doute de réformer son style, encore moins sa conduite. Il paroît même que les deux amis n'échappèrent pas aux médisances qui plus tard s'attachèrent à Des Barreaux d'une manière indélébile. Le mauvais goût italien ne dominoit pas seulement dans la littérature. Quoi qu'il en soit, les deux amis firent, en 1612, un voyage dans les Pays-Bas, cette terre promise des libres penseurs. Ils ne paroissent en avoir rapporté que des règles pour s'enivrer et l'usage du pétun. « Tous ces messieurs du Pays-Bas « ont tant de regles et de ceremonies à s'ennyvrer que « la discipline m'en rebute autant que l'excez. Je me « laisse facilement aller à mon appetit; mais les se-« monces d'autruy ne me persuadent guere, et le mal « est qu'estant une fois engagé à la table le vin pipe « insensiblement, et les alterations du corps vous met-« tent l'esprit hors de gamme, si bien que les resolu-« tions qu'on faisoit de se retenir de boire s'oublient en « beuvant, et chacun se picque d'abbatre son compa-« gnon. » Ils conservèrent cependant d'autres souvenirs de leur voyage que ceux « d'écuelles cassées, de « muids de vin vomis ou renversés, de ronflemens en « musique, d'odeur de tabac, de chandelles allumées « comme devant des morts... » Balzac reçut du bâton; nous ignorons si c'étoit bois de grume ou bois de marmenteau; Théophile tira son épée. Ces deux circonstances peignent les deux hommes. Balzac crut peut-être dès lors que son ami tailloit sa plume avec son épée; mais le gendre du docteur Baudius infligea à Balzac un châtiment sous lequel celui-ci auroit bientôt succombé

si tous ses larcins avoient été punis de la même façon.

Quel étoit ce larcin? Théophile, qui veut être obscur, nous semble l'indiquer suffisamment. Un gendre est un mari, et le bâton, de quelque bois qu'il soit, en charge le dos de celui qui voulut en charger un front. C'est Molière qui l'a dit depuis. Au retour, les deux amis se séparèrent. Il paroît que Balzac *joua un mauvais tour* à Théophile[1] : Balzac en étoit bien capable. Mais, comme *il ne trouvoit pas Théophile assez bon poète depuis qu'il l'avoit vu si bon soldat*, et comme il lui proposoit en vain des *règles pour la réformation de son style*, il est probable qu'une pique en résulta entre les deux amis, et qu'elle dégénéra en une rupture déclarée. Balzac n'est pas croyable quand il l'attribue à un zèle pieux qui se seroit emparé de lui ; mais les deux caractères étoient bien opposés : l'un étoit naturellement soumis à la règle, l'autre ne pouvoit l'endurer. Bientôt Balzac alla, comme secrétaire du cardinal de La Valette, se noyer à Rome dans les senteurs, et Théophile se mit à la recherche d'un Mécène, première nécessité des poètes d'alors. C'étoit le moyen de s'introduire à la cour, sans parler de l'hôtel du maître et de ses douceurs. Si le poète y perdoit quelque chose de son indépendance, il y gagnoit en liberté d'esprit. La cour, pour être un sommet, se croyoit le Parnasse, et il est naturel que les lettres soient cultivées par des personnes qui ont du loisir. Il falloit donc être poète, et quelque peu flatteur. Cette dernière qualité manquoit à Théophile. Il parle comme Régnier, mais moins bien :

La coutume et le nombre authorise les sots;
Il faut aymer la cour, rire des mauvais mots,
Acoster un brustal, luy plaire, en faire estime.
Lorsque cela m'advient je pense faire un crime;
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein,
Je ne croy plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'estre souillé de cest abord funeste,
Je croy longtemps après que mon ame a la peste.

1. Lettres de Phyllarque, par le P. Goulu (général des Feuillants, auteur contemporain), p. 257, 1re partie.

Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit, et franchise, et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame,
Et perdre tout plaisir pour acquérir du blasme.
L'ignorant qui me juge un fantasque resveur,
Me demandant des vers, croit me faire faveur,
Blasme ce qu'il n'entend, et son ame estourdie
Pense que mon sçavoir me vient de maladie.

En outre, Théophile avoit l'humeur rude :

Escrivant pour autruy, je me sens tout de glace...
Je n'entends point les loix ny les façons d'aymer.

Or il falloit écrire pour le maître, et surtout chanter ses amours. Il est inutile d'ajouter que les mérites alors n'étoient pas imprimés, pour parler comme Ménage, et que la réputation étoit une faveur de la cour, comme les pensions. Par bonheur pour Théophile, il plut au malheureux duc de Montmorency, Henri II, qui eut vingt ans en 1615, « brave, dit Tallemant, riche, « galant, libéral, dansoit bien, étoit bien à cheval et « avoit toujours des gens d'esprit à ses gages qui fai- « soient des vers pour lui, qui l'entretenoient d'un mil- « lion de choses et lui disoient quel jugement il falloit « faire des choses qui couroient en ce temps-là. » Voilà bien le maître qu'avoit rêvé Théophile :

Desjà trop longuement la paresse me flatte,
Et je sens qu'à la fin elle devient ingratte;
J'ay donné trop de temps à mon propre plaisir.
Pour trop de liberté j'ay manqué de loisir;
Je veux effrontement, avecques mon salaire,
Nourrir à tes dépens le soucy de me plaire.
Je ne puis estre esclave et vivre en te servant
Comme un maistre d'hostel, secretaire ou suivant.
Telle condition veut une humeur servile,
Et pour me captiver elle est un peu trop vile;
Mais, puisque le destin a trahy mon esprit,
Et que loing du Perou la fortune me prit,
Je dois aymer mon joug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contraincte obeyr et me taire.
C'est d'un juste devoir surmonter la raison
Et trouver la franchise au fonds d'une prison.
Or, je suis bienheureux soubs ton obeyssance;

En ma captivité j'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy se lasseroit enfin
D'avoir si librement un serf si libertin...
Bref, si tu ne me tiens pour un fascheux rimeur,
Tu souffriras un peu de ma mauvaise humeur.

C'étoit sur ce pied que Théophile vivoit dans la domesticité du duc de Montmorency.

Quels ouvrages composoit-il alors? Une ode au prince d'Orange est sans doute une inspiration due au voyage dans les Pays-Bas, et elle n'est pas heureuse, sauf quelques traits énergiques qui sentent le huguenot:

L'Espagne, mère de l'Orgueil,
Ne preparoit vostre cercueil
Que de la corde et de la roüe,
Et venoit avec des vaisseaux
Qui portoient peintes sur la proüe
Des potences et des bourreaux.

L'ode à M. de Montmorency offre, sinon de beaux vers, au moins de beaux préceptes sur les louanges données par les poètes:

Moy qui n'ay jamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Je trouveray mille tesmoings
Que tous les censeurs me reçoivent,
Et que les plus entiers me doivent
La gloire de mentir le moins.

Plus tard le poète encensera le duc de Luynes; mais il aura connu les rigueurs de l'exil. Il ne connoissoit alors que les rigueurs de l'hiver, et son ode sur ce sujet est de glace:

Plein de cholere et de raison,
Contre toy, barbare saison,
Je prepare une rude guerre.
L'air est malade d'un caterre,

et Cloris aussi. Le poète est désespéré et toute la cour chagrine:

Remets sa voix en liberté;
Fais que ceste douleur s'allege,

Et, pleurant de ta cruauté,
Fais distiller toute la neige.

Voilà ce qu'on admiroit alors. Mais n'oublions pas que Malherbe lui-même a sacrifié aux faux dieux, et que Racine, dans sa jeunesse, composoit des vers parsemés de ces faux brillants.

Nous venons de nommer une Cloris : elle joue un grand rôle dans les œuvres du poète, et prend quelquefois le nom de Philis, sans doute pour dérouter le lecteur curieux. On la retrouve même sous le nom de Caliste. Un beau jour le poète se lasse de ces noms de convention :

Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hay cette mollesse à vos noms affectée...
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.

Elle anime le gracieux tableau du matin :

L'Aurore sur le front du Jour
Seme l'azur, l'or et l'ivoire...
Il est jour, levons-nous, Philis,
Allons à nostre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

Ainsi chante un jeune poète amoureux. Il s'adresse même, cette fois en prose, à quelque grande dame sous le nom de Diane, et lui offre des vœux désintéressés. Mais c'est une exception. Théophile a raison de dire qu'il n'entend point,

..... Comme Cupidon se mesle de charmer :
Ceste divinité, des dieux mesme adorée,
Ces traits d'or et de plomb, ceste trousse dorée,
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces apas,
Sont vrayment un mystere où je ne pense pas.

Il s'écrie :

Sus ! ma Corine, que je cueille
Tes baisers du matin au soir...
Approche, approche, ma Driade...

Le reste est *un incogneu mystère.* Ou bien il baise les bras de sa maîtresse, qu'*elle pose nuds sur ses draps*,

Bien plus blancs que le linge mesme.

il est *à genoux auprès de sa couche*,

Pressé de mille ardens desirs.

Garasse dira qu'il fréquentoit les mêmes lieux que Régnier, et qu'il s'en est trouvé aussi mal. Mais c'est pour Théophile

Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme
Et que Sa Sainteté ne punit pas à Rome.

En effet, pour lui l'amour n'est qu'un divertissement: la passion lui est inconnue; elle est remplacée par l'imagination et par ce genre d'esprit qui naît de l'imagination. Voilà ce qu'on trouve avant tout dans Pyrame et Thisbé. Ce poème dialogué est un ouvrage de jeunesse; quoique l'auteur dise:

Autres-fois, quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'estois contrainct m'a bien faict de la peine.
Ce travail importun m'a longtemps martyré;
Mais enfin, grace aux dieux, je m'en suis retiré,

il semble qu'il se soit long-temps occupé de la scène; et cependant on ne connoît de lui que cette tragédie de Pyrame, sauvée de l'oubli par Boileau d'une façon si malencontreuse. Il existe bien une Pasiphaé vraiment monstrueuse. Il l'auroit faite dès les premiers temps de son arrivée à la cour, dit le libraire, et il cite l'attestation d'un ami qui l'affirmoit avec serment. Malheureusement cette affirmation est trop conforme aux intérêts du libraire, et l'ouvrage jure contre le serment. Boissat, dont le cynique Chorier a écrit la vie, racontoit que des Barreaux avoit entendu Théophile réciter des vers de la Sophosnibe comme étant de lui. Il paroît que Théophile aimoit à déclamer, car Balzac, lui aussi, ou Ogier, c'est la même chose, dans son apologie, dit qu'il avoit souvent entendu Théophile réciter des vers. De son côté, Ménage, auquel une personne, sans doute le même des Barreaux, avoit parlé du prétendu plagiat, observe judicieusement qu'il y a une grande différence entre le style de Pyrame et celui de la Sophonisbe. Il pense que Théophile avoit peut-

être commencé une tragédie; Mairet auroit travaillé sur son plan, auroit pris quelques vers. Il est certain que Mairet a eu fort peu de soin des manuscrits de son ami, mais cette négligence ne paroît pas avoir été calculée. Théophile prêtoit son argent à Mairet; il ne lui prêtoit sans doute pas ses vers, malgré la trop grande abondance de sa veine.

Ainsi Théophile composoit, déclamoit; ajoutons qu'il étoit fertile en bons mots, passe-temps qui consiste quelquefois à faire rire les hommes les uns des autres, à ses dépens. Nous ne savons s'il faut attribuer à cette cause les inimitiés qui bientôt s'élevèrent contre Théophile. Les épigrammes contenues dans ses œuvres sont innocentes; on lui en attribue d'autres qui n'attaquent pas les individus. Celle du

Petit cheval, joli cheval,

si souvent citée, est, si nous ne nous trompons, de Mellin de Saint-Gelais, et bien moins une épigramme qu'un madrigal adressé à François Ier. On connoît les quatrains du Carpenteriana, le premier au duc d'Usez, qui promettoit à Théophile de le porter en toute occasion, c'est-à-dire de l'assister de ses services :

Monseigneur, je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai merité,
Et si de vous j'étois porté
On me prendroit pour le Messie.

Le second, à une dame :

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au soleil!
Il est commun, elle est commune :
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Et ces reparties :

Oui, je l'avoue avecque vous,
Que tous les poëtes sont fous;
Mais, en sçachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.

Un jeune abbé me crut un sot
Pour n'avoir pas dit un seul mot;

Ce fut une injustice extreme
Dont tout autre auroit appelé.
Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

Et cette épitaphe, digne d'un poëte :

Je naquis au monde tout nu;
Je ne sais combien je vivrai;
Si je n'ai rien quand je mourrai,
Je n'aurai gagné ni perdu.

Enfin cette parodie de Malherbe, faite dans le goût de celle de Berthelot, et qui prouve que Théophile se soucioit alors du réformateur aussi peu que de Balzac. Il s'agit des vers de Malherbe :

Cette Anne si belle...

Ce brave Malherbe
Qu'on tient si parfait,
Donnons-lui de l'herbe,
Car il a bien fait.

Théophile proteste contre toute intention malicieuse; mais il est souvent dangereux d'avoir la réputation d'homme d'esprit: il en fit bientôt l'expérience.

Il est certain qu'un mauvais bruit courut de son esprit. C'est lui qui le dit dans son *Epistre au lecteur*, et, « dans l'aveugle confusion d'une réputation « ignorante, on parla de lui comme d'un homme à périr « pour exemple. » Une pièce curieuse du temps, rédigée par les jésuites, et que nous donnons dans l'appendice[1], nous le montre « allant souvent manger chez « quelques grands et les entretenant de bons mots... « sa vanité l'ayant toujours porté de croire qu'il estoit « le phœnix des poëtes de nostre temps. » Il s'agit de retrouver dans les œuvres du poëte les traces de ces libres conversations où sa pensée secrète se traduisoit hautement, pour aller se perdre dans une vague rumeur recueillie par la foule dévote et crédule, et dans les actions de l'homme la pratique de son *libertinage*. On

1. *La prise de Théophile*, etc. V. l'appendice, n° 2.

verra plus loin l'acte d'accusation dressé par Garasse, la quintessence criminelle extraite par Mathieu Molé; mais, dès à présent, nous avons un moyen clair et facile de mettre à nu l'âme de Théophile, et nous sommes à nous demander pourquoi le jésuite et le magistrat ne l'ont pas employé. Ils avoient sous la main le *Parnasse satyrique*, et là ils pouvoient trouver la seconde satire de Théophile, non pas tronquée comme dans l'édition de ses œuvres, mais intacte et formellement anti-chrétienne :

Qui voudra pénitence aux déserts se consomme,
Qui vive tout ainsi que s'il n'estoit plus homme,
Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,
Au plus fort de l'hyver n'ait robe ny manteau,
Se fouette tous les jours, et d'une vie austère
Accomplisse de Christ le glorieux mystère.
Moy qui suis d'un humeur trop enclin à pécher,
D'un fardeau si pesant je ne puis m'empescher.
Suy ta dévotion, et ne croy point, hermite,
Que mon ame te blasme, et moins qu'elle t'imite.

Le divin Maître a dit: Mon joug est léger. Théophile le rejette comme trop lourd à porter.

Quels étoient ces péchés qui trouvoient Théophile si accommodant? Nous l'avons dit : *ce divertissement qu'il faut permettre à l'homme*, et ici nous prions nos lecteurs de relire Regnier. Mais les contemporains alloient plus loin : ils prétendoient que Théophile n'avoit pas évité l'écueil qu'il signaloit à Balzac, et que de Charybde il étoit tombé en Scylla. Théophile avoit pour ami cet étrange maître des comptes, François Luillier, qui réservoit certain jour de la semaine pour affaires toutes particulières à vider dans les lieux où fréquentoit Régnier. Ce père tout à fait naturel de Chapelle fit sans doute connoître à Théophile le jeune Jacques Vallée, sieur des Barreaux, fils d'un conseiller au Parlement. Il étoit né en 1602. « Ayant perdu trop tôt son père, « dit Tallemant, il se mit à fréquenter Théophile et « d'autres débauchés, qui lui gâtèrent l'esprit et lui « firent faire mille saletés. C'est à lui que Théophile écrit

« dans ses lettres latines, où il y a la suscription : « *Theophilus Vallæo suo* [1]. On ne manqua pas de dire en « ce temps-là que Théophile en étoit amoureux, et le « reste. »

Théophile avoit du malheur. Il se lie avec Balzac, jeune garçon: on cause; il se lie avec des Barreaux, plus jeune garçon encore: nouvelles médisances. Balzac, nous le verrons, semble accuser l'enseignement des jésuites, et Théophile aura plus tard le malheur d'accuser aussi un jésuite, le P. Voisin! La tendresse monacale que Théophile reproche à Garasse, au sujet de ses expressions : jeunes tendrons, etc., portoit de singuliérs fruits.

Bayle a recueilli cette tradition sur Théophile, et il ne manque pas d'attirer l'attention sur ce terrible : *Vallæus noster, qui fuit olim meus*... Bayle auroit pu citer ces mots qui se trouvent dans la même lettre à Luillier : « *Tam egregiam et corporis et animi formam.* » Mais, à ce compte, des Barreaux auroit été *la veuve* de bien des gens[2]! *Vallæus noster!* Théophile, dans sa seconde préface, dans l'ode IV de *La maison de Silvie*, proteste énergiquement contre cette accusation :

Le dessein de la chasteté
Prend une honneste liberté,
Et franchit les sottes limites
Que prescrivent les imposteurs
Qui sous des robes de docteurs
Ont des âmes de sodomistes.
Le ciel nous donne la beauté
Pour une marque de sa grâce...

Ainsi, malgré ces tristes bruits,
Et leur imposture cruelle,
Thirsis et moy goûtons les fruits
D'une amitié chaste et fidelle...

Ce qui semble plus grave, c'est une lettre de Mathieu Molé à du Puy, écrite lorsque le procès de Théophile

1. Il y a même : *Vallæo suo amantissimo.*
2. V. Tallemant.

étoit pendant. Le procureur général est allé à Saint-Germain, il a parlé au roi de Théophile, et il ajoute : « Vous savez la peine que j'ai toujours eue de l'esprit « de celui duquel on a trouvé les lettres, combien de « fois j'ai accusé son libertinage; mais je me plaindrois « justement, à cette heure, de sa trahison à l'amitié « et au témoignage que je lui en ai rendu. Celui qui a « les lettres les a montrées à tout le monde et à M. le « premier président, qui n'épargne pas..... » Il ne s'agit pas de Théophile : Mathieu Molé en parleroit ouvertement. Ce n'étoit pas de Théophile qu'il s'étoit tant occupé. N'est-il pas question de des Barreaux, conseiller au Parlement comme son père ? Théophile l'a gourmandé pendant sa captivité :

Sans eux (sans mes périls) je n'aurois veu jamais ton ame ouverte:
Tousjours ta lascheté m'avoit esté couverte;
L'excez de mon malheur n'est cruel qu'en ce point
Qui me dit malgré moy que tu ne m'aimes point.

Des Barreaux aura eu peur : ses lettres à Théophile auront été trouvées... De là scandale, rumeur. Et pour quelle part l'amour de Corydon pour le bel Alexis entroit-il dans ce scandale ? C'est ce que savoient les contemporains, c'est peut-être ce que Tallemant nous a répété... Mais Molé parle seulement de *l'esprit de celui duquel on a trouvé les lettres de son libertinage.*

Prenons donc Théophile pour un homme de plaisir, menant gaîment son existence de poète, vivant sur le pied d'une noble familiarité avec de jeunes courtisans dont les mœurs n'étoient pas meilleures que les siennes, et incapable d'abriter les *libertés de sa vie* sous le voile de l'hypocrisie. Ces heureuses années s'écouloient, et elles avoient amené au Louvre une jeune et belle reine; elles avoient emporté Concini, éloigné la reine-mère, vu poindre la faveur de Luynes. La pièce que nous avons déjà citée[1] nous apprend que Théophile « avoit « été exhorté plusieurs fois de n'escrire point, comme il

1. *La prise de Théophile*, etc.

« faisoit, des choses si horribles, que les plus perdus « mesmes ne pouvoient approuver ; mais son esprit ne « pouvoit, à son advis, paroistre que par là. Le roy, qui « est un prince le mieux nay, le plus craignant Dieu « et du meilleur naturel du monde, luy avoit défendu « de le veoir s'il ne changeoit de discours, et, après « qu'on luy eut fait veoir quelques impietez sorties de « sa main, le chassa de sa presence et le bannit de sa « cour. » En effet, des lettres de cachet du roi, du 14 juin 1619, *portant commandement audit Théophile sortir hors du royaume*, lui furent signifiées par le chevalier du guet. Il se tenoit en embuscade à la porte de l'hôtel de Montmorency, et *le commandement étoit très exprès*[1]. Le poète partit pour son premier exil. Quelle étoit la cause de cet ordre sévère ? Le projet d'interrogatoire rédigé par Mathieu Molé, et que nous rapporterons plus loin, parle, comme la pièce, de *mauvaises mœurs*, de *débauches continuelles*, d'*impiétés*, de l'accusation de *corrompre la jeunesse de la cour* ; mais il y eut une autre cause. Sans doute, les recueils obscènes et impies circuloient et s'imprimoient sous le manteau. La verve gaillarde du vieil esprit gaulois, jointe

1. Le *Mercure françois* (t. V, A. 1619), après avoir raconté le supplice de Lucilio Vanino (février 1619), ajoute : « Au « mois de may de ceste année, sur ce que l'on fit entendre au « roy que le poëte Theophile avoit faict des vers indignes d'un « chrestien, tant en croyance qu'en saletez, il envoya à Paris « commander au seigneur qui le tenoit à sa suitte qu'il eust « à lui donner congé, ce qu'il fit ; et, aussi tost sorty, le che- « valier du guet luy enjoignit, de la part de Sa Majesté, de vui- « der dans vingt-quatre heures la France, sur peine de la vie ; « ce qu'il fit en diligence, car le commandement estoit très « exprez. C'est chose deplorable de voir ces beaux esprits « pervertir les sciences qu'ils ont apprises avec tant de labeur « en des actions detestables, au lieu de les employer en l'hon- « neur de Dieu, qui les a creez, et au bien et utilité du public « et de leur patrie. »

Suit l'histoire d'*une juifve bruslée par le peuple de S. Jean de Luz*. Et voilà ce que le *Mercure* appelle *actions notables en France contre les athéistes !*

à la licence italienne, produisoit ces *Cabinet*, *Quintessence* et *Parnasse satiriques* dont nous aurons à nous occuper, et qui prouvoient à la fois la cupidité des imprimeurs et le mauvais goût d'un certain public. On sentoit le feu [1]. Mais nous voyons dans les mémoires de Mathieu Molé [2] que les auteurs de libelles étoient un autre fléau bien plus redouté encore du roi, de son favori et de ses ministres, que les livres impies. Commission avoit été donnée par le roi au lieutenant civil du prévôt de Paris pour juger, selon le contenu en icelle, ceux qui imprimoient, publioient et vendoient des libelles diffamatoires [3]. Molé avoit mis obstacle à l'exécution. Le roi, par lettre donnée à Orléans, le 13 mai 1619, manda à Molé de faire cesser les difficultés incontinent; *et n'y faites faute*, étoit-il dit. Le 30 mars 1620, une lettre du roi au Parlement contenoit une nouvelle plainte contre les auteurs *de libelles diffama-*

1. En 1621, Jean Fontanier fut condamné à être brûlé vif pour avoir composé le livre impie intitulé : *Tresor inestimable* ou *Mauserisme*, description du Mauser, rempli d'impiétés blâmables et injurieuses contre Dieu, la Vierge Marie et toute la chrétienté. Le Parlement rejeta l'appel. « Il est retenu qu'au« paravant que ledit Fontanier sente le feu, il sera secrètement « étranglé. » L'histoire de Jean Fontanier est racontée tout au long dans la section septième du livre second de *la Doctrine curieuse* du P. Garasse, d'après l'arrêt et le factum imprimé chez Melchior Mondière.

2. *Mémoires de M. Molé* (publiés pour la Société de l'Histoire de France, par A. Champollion-Figeac, t. Ier.

3. Par arrêt du 19 juillet 1618, François Sity, natif de Florence, et Etienne Durand, furent condamnés à la roue pour avoir composé des livres et mémoires en langues françoise et italienne contre l'honneur et autorité du roi, et avoir pratiqué des menées et intelligences pour le même sujet.

André Sity fut condamné à être pendu et étranglé.

Il n'en étoit pas de même sous Henri IV. En 1607, le *Mercure françois* se plaignoit de *la liberté d'imprimer*, *qui étoit grande*, et ajoutoit : « C'est la mode en France ; il faut qu'en chasque « année il y ait quelque plume qui face quelque these nouvelle « affin d'amuser toutes les plumes pour y respondre, et le « peuple s'en repaist sans qu'il y en-ait davantage de bruit. »

toires où, sous des noms empruntés, la majesté royale étoit blessée, et l'honneur de plusieurs particuliers entaché. « Il a été mal aisé de nous nommer ceux qui ont « été punis, et non de nous faire voir le peu de soin « qu'on en prend, car le nombre en est si effréné qu'il « semble qu'il y ait des personnes qui ne vaquent à autre « chose et qui y sont attirées par l'impunité. » Le roi, à l'avenir, en imputera le mal au Parlement.

Enfin il est dit dans une lettre du roi à Molé (31 mars 1620) : « En cestui notre royaume, le nombre des mal « disants et mal parlants des choses que bien souvent « ils n'entendent pas est accru de telle sorte, et leur « outrecuidance venue si avant, que la liberté qu'ils « prennent semble leur être donnée, ainsi la réputation « des gens de bien abandonnée à leur merci. » Le roi revient encore sur le sujet des imprimeurs, vendeurs et auteurs de libelles diffamatoires. Or c'étoit le moment où la faveur de Luynes paraissoit dans tout son éclat. Il avoit contracté une illustre alliance, et, deux mois après la lettre de cachet adressée à notre poète (le roi étoit alors à Tours pour se réconcilier avec sa mère), le favori étoit duc et pair ; la comté de Maillé devenoit le duché de Luynes. Le roi écrivoit à Molé, le 22 août 1619 : « J'ai cette affaire à cœur, mon bon naturel vous « étant connu, comme aussi les services que ledit sieur « de Luynes m'a rendus... » Le 1er janvier 1620, le nouveau duc et ses deux frères étoient créés chevaliers du Saint-Esprit. Mais le public *avoit cette affaire à cœur* dans un autre sens que le roi : les libelles pleuvoient[1]. Les trois frères étoient

Trois gueux changez en demy-dieux,
Dont l'un est, pour mieux pouvoir plaire,
Devenu cornard volontaire.

On faisoit dire à la duchesse de Luynes :

Je captive dessous moy
Des roys le plus puissant roy,

1. Recueil des pièces les plus curieuses qui ont esté faites pendant le règne du connestable M. de Luynes, 1628, 4e édi-

J'ay la faveur de sa couche.
De Luynes le sçait bien;
Par prudence il n'en dit rien,
Son bonheur retient sa bouche.

Dans ces pièces, Théophile n'étoit pas épargné; car il est dit dans *les Contre-véritéz de la cour* :

Je trouve . . . .
Qu'il n'est auprès du roy que des gens bien hardis;
Que Théophile va tout droict en Paradis.

Cependant tout semble indiquer qu'il fut soupçonné, et voilà à quoi sert la réputation d'homme d'esprit. Dans son ode au Roy : *Celuy qui lance le tonnerre*, le poète se défend d'avoir médit. A son retour, il s'empresse, aux dépens de sa franchise, de louer le favori, et confesse que, par son silence, *il s'est rendu complaisant aux injustices de l'envie*. Il parle *du premier effroy dont le fit pâlir la menace du Roi*. Dans une ode à Monsieur de Losières, il proteste que

.. Jamais encore l'envie
D'escrire un pasquin ne le prit.
. . . .
J'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame et du plus sot
Et me sauver dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommée et mon repos.
. . . .
Ce grand duc redouté de tous,
Dont je ne souffre le couroux
Pour aucun crime que je sçache,
Me menace d'un chastiment
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.

tion, in-8. L'une d'elles porte ce titre singulier : *Les admirables proprietez de l'Absynte, nommée des Espagnols Alozna, des Italiens Assentio, des Allemands Wermut, des Polonois Fyolin, des Arabes Affinitium, et des François l'herbe de l'Aluyne.*
Malherbe s'est souvenu de ce jeu de mots.

Enfin il semble qu'un peu de galanterie soit mêlée làdedans, car il dit à sa Cloris :

Vos yeux gouvernent les pensées
Des ames les plus insensées
Et les bornent de toutes parts,
Et la plus aigre mesdisance
N'est qu'honneur et que complaisance
Aux attraicts de vos doux regards.
Moy qui suis devenu perfide
Contre les dieux que j'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide
Sinon l'empire de vos loix...

En fait de pièces satiriques portant le nom de Théophile, nous ne connaissons qu'un *Tableau satyrique des Pères de la Société, en vers,* diatribe in-8, de trente pages, qui contient des injures grossières contre les jésuites et qu'on n'a jamais reprochée à Théophile :

Cruelle engeance de vipère
Qui en naissant crève sa mère...
Société non point du Christ,
Mais bien plus tost de l'Antechrist.

Il est inutile de dire que les jésuites sont accusés d'avoir assassiné Henri IV,

Roy dont l'invincible vaillance
Redonna la France à la France.

Ce sont les meilleurs vers de la pièce. Quoi qu'il en soit, il se retira à Boussères, chez son père. Il ne s'y trouva sans doute pas en sûreté, car il gagna Montpellier, où il comptoit trouver asile chez le baron de Panat, ce gentilhomme huguenot qui fut disciple de Lucilio Vanini, brûlé à Toulouse pour blasphèmes contre Jésus-Christ, le 19 février 1619. « Il retira Théophile, dit Tallemant, et pensa lui-même être pris par le prévôt. » Le baron somma Théophile de déguerpir.

Mon âme de frayeur fust-elle point saillie
Lorsque Panat me fist sa brutalle saillie,
Que les armes au poing, accompagné de deux,
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux?
Je croyois bien mourir, il le croyoit de mesme;

Mais pour cela le front ne me devint point blesme,
Ma voix ne changea point, et son fer inhumain
A me voir si constant luy trembloit à la main.

Encore un accident, aussi mauvais ou pire,
Me plongea dans le sein du poissonneux empire,
Au milieu de la nuict, où le front du croissant,

D'un petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer et chasser les ténèbres,
Pour jetter plus d'effroy dans des lieux si funèbres.

Enfin, pour l'achever, il est exposé aux coups de la foudre :

Il (le tonnerre) brusla mes voisins, il me couvrit de feu,
Et si pour tout cela je le craignis bien peu.

Des Barreaux, lui aussi, bravoit le tonnerre; mais dans des circonstances moins critiques[1]. Théophile étoit serré de près, et il fut obligé d'aller dans les Pyrénées tenir compagnie aux ours et aux serpents. Il le dit au Roi en vers bien frappés. La vérité est que l'*amitié d'un marquis favorable divertit ses soucis*, sans parler d'*une grande chère*

Qui deux fois chaque jour enchantoit sa misère;

et il recommande à un ami *d'apprêter ses bons vins* pour son retour.

Cette persécution se calma cependant, sans doute par l'intercession du duc de Montmorency, et Théophile put passer tranquillement l'hiver à Boussères, où un ami, qui l'avoit suivi, nous apprend, dans une mauvaise ode, qu'ils *noyoient leurs ennuis passez*

Dedans le nectar de Boussères.
Là se voit un petit château,
Joignant le pied d'un grand coteau,
Où Bacchus séant en son thrône,
Haut eslevé sur un arceau,
Estend ses bras au bord de l'eau,
Le long des rives de Garonne...

1. « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! dit-il, un jour de jeûne, en jetant le plat par la fenêtre. » (VOLTAIRE.)

Le poète faisoit là des vers *tout d'une haleine*, et son ami aussi.

Depuis peu j'en escris plus d'autant chasque jour;
Je finis un travail que ton esprit, qui gouste
Les doctes sentiments, trouvera bon sans doute :
Ce sont les saincts discours d'un favory du ciel,
Qui trouva le poison aussi doux que du miel,
Et qui dans la prison de la cité d'Athènes
Vit lascher sans regret et sa vie et ses chaînes.

S'il fit *tout d'une haleine* sa belle ode :

Celuy qui lance le tonnerre, etc.,

cette fois-là, du moins, il eut l'inspiration lyrique. Il affectoit de faire contre mauvaise fortune bon cœur : « Cette disgrâce n'est que paroles qui ne sont que vent. « On m'a chassé de la cour, où je n'avois que faire. Si on « me presse encore à sortir de France, quelque part de « l'Europe où je veuille aller, mon nom m'y a fait des « cognoissances. » Mais l'imprudent, qui vient d'être banni, prépare, sans le savoir, des matériaux pour un procès futur qui le menace d'être brûlé en place de Grève. A Agen, en compagnie du maréchal de Roquelaure, il a la curiosité d'aller voir une fille possédée (plus tard on dira qu'il *fit effort en son endroit :* singulier exorcisme!); il dit publiquement que c'étoit rêverie et sottise de croire qu'il y eût des diables, et que ce que l'on en disoit n'étoit que pour abuser le monde. Il a fait un récit piquant de cette aventure, et on peut le comparer à un sonnet de du Bellay. Mais ce dernier avoit confié son ironie au papier; Théophile avoit ouvertement tourné en dérision un fait très fréquent alors, dont certains prêtres tiroient parti, et qui, même au dix-huitième siècle, admettoit difficilement la contradiction. Puis il étoit huguenot, et il avoit affaire à un prêtre qui venoit exorciser cette fille deux fois la semaine, non pas sans doute à la manière de Théophile. La fourberie fut dévoilée ; mais il avoit eu maille à partir avec le clergé. Les jésuites s'en souvinrent plus tard.

Le poète ne se contentoit pas de traiter un sujet

qu'il regardoit comme très religieux ; il saisissoit toutes les occasions de faire des odes pour que son nom ne fût pas oublié à la cour. Ainsi, la ligue des mécontents, en 1620, donne lieu au huguenot, qui médite déjà sa conversion, de recommander au roi les coups d'épée, *comme salutaire appareil.*

Contre ces esprits insensez
Qui se tiennent interessez
En la calamité publique,
Selon la loi que nous tenons,
Il ne faut point qu'un roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les forts bravent les impuissans,
Les vaincus sont obeyssans,
La justice estouffe la rage :
Il les faut rompre sous le faix;
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.

Il chante la paix de 1620, et *les jeux*, *les dances*, *l'amour*, tout ce qu'il regrette. Cette ode, si elle étoit moins inégale, seroit une de ses meilleures pièces; il y a du mouvement, de l'énergie. Il paroît qu'il avoit quitté Boussères pour se joindre à l'armée royale :

Je vis de quel sanglant orage
L'enfer se deborda sur nous,
Et voulus mal à mon courage
De m'avoir fait venir aux coups.

Une gasconnade intéressée! C'est ici que se place le voyage à Tours, fort agréablement raconté dans les *fragments d'une histoire comique.* Théophile étoit accompagné de son fidèle Achates, huguenot comme lui. Ce dernier faillit se faire lapider, avec le poète, pour n'avoir pas salué lors du passage du saint Sacrement. L'affaire se termina bien, grâce à l'intervention d'*un vieil homme de robbe longue*, qui conduisit les deux amis dans la maison du magistrat, où ils furent retenus à dîner. Le lecteur voudra connoître le reste, et il ne regrettera pas sa lecture.

L'audace du poète banni étoit plus grande encore

vis à vis des puissances de la terre, puisque le duc de Luynes menaça du bâton l'auteur supposé des pasquins qui couroient contre lui. L'ode à M. de Losières est de cette époque, et, d'après ce vers des *Contre-veritez de la cour* :

Je voy Luyne au lever du marquis de Themine,

il semble que Théophile avoit bien choisi son intercesseur. Il fallut cependant partir pour l'Angleterre. Nous ne savons pas pourquoi M. Bazin a mis en doute ce voyage. L'ode *sur une tempeste qui s'esleva comme il estoit prest de s'embarquer pour partir en Angleterre* ; l'épigramme sur le roi Jacques, qui refusa de voir le poète ; l'ode et la lettre au marquis, depuis duc de Buckingham, prouvent que ce voyage a eu lieu. Mais l'éloignement de Théophile fut de courte durée. La pièce : *Estreine au Roy*, semble un remerciement antidaté, postérieur au jour de l'an 1621. Il est dit dans l'interrogatoire préparé par Molé que Théophile auroit été deux ans hors de France ; il suivit l'armée, au commencement de l'année 1621, lors de l'expédition contre les protestants. L'exil dura donc un peu moins de deux ans. Notre pièce [1] est bonne à consulter : « Comme il eut « perdu la veuë de ce soleil de la France, il veid qu'il « falloit moyenner son retour, ce qu'il ne pouvoit faire « qu'en promettant de mieux vivre et n'escrire jamais « rien qui offençast l'honneur de Dieu, de l'Eglise, ny « des Saincts. Il fit veoir le Roy par des gens de mérite « et de crédit, afin de faire supplier Sa Majesté de le « remettre en sa grâce, luy faire continuer sa pension, « et luy donner moyen de veoir quelqu'un à qui se « reconcilier. Ce prince, plus aise de gaigner une âme « à Dieu que de l'affaire qu'il eust d'un tel homme, « après avoir esté prié par beaucoup de seigneurs qui « l'asseurèrent qu'il vivroit mieux à l'advenir, et qu'il « disoit que ce qu'on le croyoit atéiste étoit faux ; que pour « le bien monstrer il avoit escrit un livre de l'immortalite

1. *La prise de Théophile*, etc.

« de l'âme dans lequel il feroit bien veoir le sentiment « qu'il a de la religion chrestienne, Sa Majesté, deferant « à la prière de tant de personnes de qualité, accorda son « retour quand il auroit veu ce livre et recogneu ses « actions respondre à ce qu'il en escriroit. Theophile, « bien ayse de ces nouvelles, se haste de faire imprimer « son livre, qu'il dédie au Roy, veoid quelques grands « personnages qui le font veoir les jésuites, ausquels « ils se confesse, et promet de tesmoigner par sa vie « et ses actions qu'il y veut mourir, et que jamais il « n'escrira rien qui sente du contraire; il rentre en la « bonne grace du Roy, qui luy fait une remonstrance « sur sa vie licencieuse, et luy proteste que, s'il des- « couvre qu'il dise ou escrive jamais rien qui offence « Dieu, ou contre les bonnes mœurs, il le fera punir du « dernier supplice que méritent ceux qui comme luy « font gloire de tels discours. Vous ne veistes jamais « un homme plus humble ny qui feist de plus belles « promesses, mais il commença bientost de retourner « à son vomissement. » A travers ce style dévot, on aperçoit une scène curieuse, et dans laquelle Louis XIII joue le rôle de *repreneur* qu'il affectionnoit tant auprès de Cinq-Mars. Théophile *s'instruit donc en la foy romaine* par les conférences du P. Athanase[1], du P. Arnoux, confesseur du Roi, et du Père Seguirand, entre les mains de qui il fit son abjuration. Cette formalité terminée, le poète embouche la trompette, et il répare le crime de son silence envers Luynes : *Sa vertu est proche des anges*, etc. ; mais les pasquins ne voyoient dans le *grand duc* qu'un oiseau de nuit, et l'ode de Théophile fut parodiée[2]. Cependant le poète fut ménagé, si le favori ne le fut guères. Puis viennent

1. Le P. Athanase Molé, prédicateur capucin, célèbre par les conversions qu'il opéroit.

2. Eloges du duc de Luynes, avec l'advis au roy, par *Théophile*, ensemble les répliques, 1620, in-8, pièce, et le *Recueil* déjà cité.— Avis au roi et réplique en faveur de la paix. — La Remonstrance à Théophile, 1620, in-8, pièce.

des vers *sur le balet du Roy*, où Monseigneur le duc de Luynes représentoit Apollon en Thessalie. Le poète a dû trouver piquant de parler de l'exil du dieu à propos du favori qui lui avoit fait jouer au naturel le rôle d'exilé ; mais Théophile avoit revu la cour, et tout lui sourioit :

Les amours plus mignards à nos rames se lient,
Les tritons à l'envy nous viennent caresser,
Les vents sont moderez, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.
. . . .
Sous un climat heureux, loing du bruit du tonnerre,
Nous passons à loisir nos jours délicieux,
Et là jamais nostre œil ne desira la terre
Ny sans quelque desdain ne regarda les cieux.

Garasse trouvera bientôt que Théophile regarde les cieux avec dédain, mais alors il a perdu cette *humeur profane*; on le souffre au coucher du Roi ; les seigneurs de la cour le visitent :

...Phœbus tous les jours chez moy
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les destins;
Je fay tous les jours des festins;
On me va tapisser ma chambre;
Tous mes jours sont des mardys-gras,
Et je ne bois point d'hypocras
S'il n'est faict avecques de l'ambre.

C'étoit le beau moment de la faveur de Luynes; mais les réformés s'agitoient, et la guerre vint troubler tous ces plaisirs. Le Roi se mit en route le 29 avril 1621. Il paroît que Théophile fit la campagne :

Grâce à ce comte liberal
Et à la guerre de Mirande,
Je suis poëte et caporal.
O Dieux ! que ma fortune est grande !

Il vit sa ville natale, aux mains des soldats du Roi, (5 août), devenue le sanglant butin d'une orgueilleuse armée :

Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles.

Avant de partir il avoit chargé son cher des Barreaux de publier ses œuvres, et il lui envoya une *Epitre* dont le style contrit devait servir à montrer l'auteur sous une nouvelle face. « Dieu n'entend que des impiétez, tant « le siècle est maudit du ciel et de la terre ». Quant à Théophile, il veut « sortir sans masque devant « les plus rigoureux censeurs des escholes les plus « chrestiennes. » Il croyoit que sa conversion faisoit sa sûreté ; il mettoit en avant son *traité de l'immortalité de l'âme*, sans songer que ce trait d'union etabli par saint Augustin entre la philosophie spiritualiste et le christianisme n'était pas plus un acte de foi aux yeux du clergé de son temps, qu'il ne passeroit pour tel auprès de certains prêtres de l'époque actuelle. Platon étoit un payen, et tout étoit dit.

Luynes étoit mort devant Monheurt, et le poëte n'avoit plus à craindre ses menaces. Le roi fut de retour à Paris le 28 janvier 1622. Théophile s'empresse de lui adresser une ode :

> Boisset prepare des concerts,
> Et moy des vers à vos loüanges :
> Paris ne fut jamais si beau...

On passa l'hiver assez gaîment. « Il y eut, dit Bassompierre, plusieurs belles comédies et grands ballets. » Le poëte travailla pour son maître, le duc de Montmorency, et pour Monsieur le Premier. Mais la guerre recommença bientôt, il fallut quitter Cloris :

> Maintenant que le roy s'esloigne de Paris,
> Suivy de tant de gens au carnage nourris,
> Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
> Du danger des combats et de celuy des pestes,
> Il faut que je le suive, et Dieu sans me punir,
> Cloris, ne te sçauroit empescher d'y venir...

Et il invite sa belle en très jolis vers à visiter son *petit logis*.

Le roi repartit le 20 mars. La patrie du poëte, Clairac, tomba de nouveau entre les mains des réformés. Cette guerre, qui fut cruelle, se termina par la reddition

de Montpellier (18 octobre). Le roi revint à Paris le 10 janvier 1623. Nouveaux ballets, et Théophile célébra Bacchus[1]. Il préféroit les compagnons *armés de verres* à ceux qui venoient de s'armer pour combattre ses anciens coreligionnaires.

Alors commença ce *plein repos de sa vie*,

Où ses plus molles voluptez
Sembloient avoir passé l'envie.

Un jeune poëte, qui devoit lutter vainement contre Corneille, s'étoit joint à la domesticité du duc de Montmorency (1621). Mayret, né en 1604, fut bientôt l'ami de Théophile. Boissat, né en 1603, qui devint devot sur la fin de ses jours; Denis Sanguin de Saint-Pavin, spirituel bossu, né vers 1600, qui devint aussi bigot, malgré l'arrêt de Boileau, formèrent, avec des Barreaux, cette société de jeunes disciples que Théophile dressoit, disoit-on, à l'impiété, *cette école de jeunes veaux*, comme les appeloit Garasse.

Soudain partit ce *traict de foudre inopiné*
Que jeta le ciel mutiné
Dessus le comble de ma joye.

En 1622, avoit paru ce *Parnasse satyrique* qui alloit faire tant de bruit, et qui, à sa naissance, semble s'être produit sous le manteau, comme tous les livres de ce genre, avec une merveilleuse facilité. Cette date de 1622 prouve que le *Parnasse* a été le prétexte, et non pas la cause réelle, du procès de Théophile, car il ne fut accusé qu'en 1623. Le titre de ce recueil n'étoit pas nouveau : on avoit publié en 1609 le *Nouveau Parnasse*, tout à fait inoffensif, composé de pièces de du Perron, de Bertaut, de Malherbe. Mais, la même année, Anthoine du Breuil avoit publié les *Muses gaillardes*[2], et au *Cabinet satyrique* (1618) avoient succédé, en

1. Vers pour le ballet des Bacchanales, dansé au Louvre le 26 de février 1623,

2. Ce recueil rare et peu connu est intitulé : *Les Muses gaillardes, recüeillies des plus beaux esprits de ce temps*, par

1620, les *Délices* et la *Quintessence satyrique*, dont le *Parnasse* n'étoit que la reproduction sous un autre titre, avec l'adjonction de quelques pièces attribuées à Théophile par les éditeurs. Ces recueils étoient, comme les *Priapées*, des ramas de pièces de différents auteurs. Il est vrai que l'édition de 1623 portoit le nom de Théophile; mais, sur sa réputation, on pouvoit dès 1622 lui imputer ce nouveau méfait; car ce volume contenoit plusieurs pièces de lui, — les épigrammes: Ceste fem-

A. D. B. Parisien, dernière édition, reveuë, corrigée et de beaucoup augmentée, Paris, de l'imprimerie d'Anthoine du Brueil, ruë St-Jaques, au dessus de S. Benoist, à la Couronne, avec un frontispice gravé par Jac. Verheyen. « Voicy un pe« tit hambrelin, dit le libraire dans la dédicace; vous « voyez qu'il porte sur le front le tiltre de gaillard, ce qu'à « bon droit il merite, pour estre de pareille humeur... Faictes « estat d'avoir souvent en vostre memento le dernier article « de la pastenostre, parcequ'il est tellement seducteur que, « si vous vous plaisez en ses discours, il vous mettra si bien en « rut qu'au diable l'une des biches de la ville-neufve qui af« franchira le saut sans estre recalfeutrée et en danger qu'a« près tant de travaux, sans enfraindre la loy de noz anciens « peres, avoir recours à la circoncision. Puis après, le pauvre « frere Griboüille, se voyant r'avalé le capuchon, se desespe« reroit, ne pouvant plus servir le reste de ses jours qu'à mar« quer la vaisselle. »

Cela s'imprimoit avec privilége du roi, 7 août 1609, grâces à la grande liberté qui régnoit sous Henri IV. C'est dans ce recueil que Garasse a pris l'épitaphe de Régnier:

J'ay vescu sans nul pensement, etc.

Et cette autre:

J'ay vescu sans soucy, je suis mort sans regret;
Je ne suis plain d'aucun, car je n'ay plains personne.
De sçavoir où je vay, c'est un trop grand secret;
Je le laisse à juger à messieurs de Sorbonne.

Les *Muses gaillardes* ont servi pour le *Cabinet satyrique*, et voilà comme les bonnes choses se transmettent de main en main. Garasse avoit lu les *Muses gaillardes;* il ne s'en est pas vanté.

me a fait comme Troye...; Grâce à ce comte libéral...; l'élégie : Chère Philis, j'ai bien peur que tu meures...; la satyre : Cognois-tu ce fascheux, etc., avec le passage anti-chrétien supprimé dans l'édition des œuvres; l'ode : L'infidelité me deplaist. L'édition de 1623 portoit, p. 3, *par le sieur Théophile*; et le sonnet sodomite suivoit. On ne trouvoit ensuite qu'un seul nom, celui de Colletet, précédant une pièce intitulée : *Rencontre*; mais on reconnoissoit facilement les vers de Bois-Robert : *Sur l'hyver*, et d'autres vers, de Berthelot, Faret, Ogier, etc. Il falloit attribuer évidemment à la cupidité des imprimeurs la présence du nom de Théophile en tête d'un livre obscène. La prudence au moins, si ce n'est l'obscénité, rendoit impossible le fait d'une publication volontaire. Aussitôt Théophile fait supprimer les exemplaires, et il publie la seconde partie de ses œuvres, avec une apologie de sa conduite, qui prouve combien les haines étoient vives contre lui. Ses accusateurs ont prétendu qu'à onze heures du soir il avoit contraint l'imprimeur Estoc de lui rendre les manuscrits de quelques vers imprimés dans le *Parnasse*. Le fait ne fut pas prouvé, et rien ne démontre que Théophile a participé à la publication de ce recueil. Nous donnons à la suite de cette édition les pièces qui lui ont été attribuées; il est bien difficile de douter qu'il en soit l'auteur.

Toujours est-il qu'un arrêt fut poursuivi « au temps, « dit Théophile au roi, que vostre parlement estoit con- « gedié, à cause de la contagion, et qu'en l'absence du « plus grand nombre de Messieurs de la grand'cham- « bre, il fallut extraordinairement emprunter des juges « des enquestes, pour trouver le nombre de dix juges, « auquel nombre le procèz de contumace fut visité et « jugé en une matinée seulement, qui est pour cela peu « de temps. » Cet arrêt, prononcé le 19 août 1623, condamnoit Théophile à être brûlé vif, Berthelot à être pendu et étranglé, déclaroit Colletet banni pour neuf ans, et permettoit au procureur général de faire informer plus amplement contre Nicolas Frenicle, que Vol-

taire a confondu avec son frère[1]. L'arrêt fut exécuté le même jour 19 août, pour Théophile *par figure et représentation*, pour Berthelot *en effigie à un tableau attaché à la potence.*

Théophile se trouva *la proie de tous ceux qu'il avoit haïs; ses amis changèrent de face et furent tous muets et sourds:* il fallut fuir. Il n'avoit même pas attendu l'arrêt, car, dans son *Ode au Roy*, il parle de *cinq ou six mois d'erreurs*, et sa prise eut lieu un mois après l'arrêt. Son nom seul placé en tête du *Parnasse satyrique* avoit suffi pour faire éclater l'orage qui depuis longtemps menaçoit sa tête. Garasse lui fait dire : *Je campe* depuis le retour du roi. Chantilly lui servit d'asile. Il chanta la maison de Sylvie, et cette jeune duchesse alors si heureuse[2]. Là des Barreaux vint le consoler, et lui conter un songe sinistre où ses malheurs étoient prophétisés. Bientôt il fut errant.

Le 18 août, on achevoit d'imprimer un gros volume in-4 lancé contre Théophile : *La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps.* Cet ouvrage étoit du Père François Garassus, ancien régent de Balzac. Ainsi, la main qui avoit préparé l'arrêt s'inscrivoit elle-même sur le titre du livre : cette main étoit celle des jésuites.

1. Voir l'appendice, n° 1. L'arrêt porte *Frenide*, et Garasse écrit le nom de la même façon.

Comme le nom de Frenide est complétement inconnu, nous adoptons la supposition de Voltaire en tant qu'elle porte sur Nicolas Frenicle, qui n'avoit encore rien publié. Ses œuvres n'ont été imprimées qu'en 1625. N. Frenicle auroit donc débuté par des poésies licencieuses, et sa qualité de *conseiller du roy et general en sa conr des monnoyes* expliqueroit l'indulgence de la cour à son égard. L'altération du nom dans l'arrêt a peut-être été faite avec intention. Quoi qu'il en soit, il y a doute. M. Bazin se contente de parler d'*un magistrat fourvoyé.*

M. Ch. Asselineau, qui s'occupe en ce moment de la publication des manuscrits de Colletet, corrobore notre supposition en nous faisant connoître la liaison de ce dernier avec Frenicle.

2. Marie-Félix des Ursins (Orsini), duchesse de Montmorency.

Ils soutenoient alors une lutte acharnée. L'édit de Rouen, dû à l'influence du P. Cotton, les avoit rappelés, et avoit en même temps réveillé toutes les haines. La mort de Henri IV avoit donné le signal du déchaînement, et, comme toujours, marchant à leur but sans se laisser intimider par les inimitiés, après un nouvel orage suscité par la mort de Concini, ils avoient obtenu à Paris l'exécution des lettres-patentes qui les autorisoient à l'enseignement. Les jésuites avoient des accommodements avec les mauvaises mœurs de la cour; mais ils tenoient essentiellement à la dévotion, et Théophile en attaquoit la base. Cependant étoit-il un assez grand personnage pour que cette cause seule *fît bander les ressorts de la grande et noire machine?* Nous ne le pensons pas.

Quelle fut la cause réelle de cette persécution? On disoit, Garasse l'avoue, qu'il y avoit un motif particulier [1]. Les pièces du temps, la tradition, confirment le fait. « Ce n'est pas le zèle de la religion qui t'a poussé à

1. Pour comprendre cette nécessité d'attribuer à la persécution de Théophile *un motif particulier*, il suffit de se rappeler non seulement l'existence de ces recueils obscènes antérieurs au *Parnasse* et dont il n'étoit que la suite et la reproduction, le titre de *poëte athée* donné dès 1619 à Théophile par le *Mercure*, mais les vers de Maynard dans le *Cabinet satyrique*, signés de son nom. Le *président* Maynard demande à Phillis, dans un sonnet, si elle veut *vivre tousjours*

> Un pied dans le bordel, l'autre dans la taverne,

Il l'invite à obtenir une place dans le ciel

> Au dessus du placet de la mere Therese.

Avant 1623, les jésuites ont gardé le silence, et Garasse, dans la *Doctrine curieuse*, nomme en passant le *Cabinet satyrique*. Que ne pouvoit-il pas dire sur ce rapprochement d'une *garse* avec Sainte-Thérèse? Il est vrai que la mention seule faite par Garasse dut inquiéter Racan, qui, lui aussi, figure dans le *Cabinet: Contre un vieillard jaloux, par le sieur de Racan.*

Il y a chez les poëtes de cette époque une tendance remarquable qui les porte à mêler le sacré et le profane dans la peinture de leurs amours.

« escrire contre moy », fait-on dire à *l'ombre de Théophile apparüe au Père Garasse* (1626), « car on sçait « bien que la cabale des jesuites est politique, ny l'af- « fection de profiter au publiq en retranchant la liberté « des esprits de la cour, mais la prise que j'eus avec le « Père Coton et avec toy ; depuis ce temps-là on a re- « cherché tous les moyens de m'engager dans les pie- « ges que l'on m'avoit préparez ; on n'a pas seullement « espluché mes actions, mais aussi mes parolles, jus- « ques mesmes à vouloir penetrer dans mes pensées. Les « conferences que j'ay euez avec ceux qui ont des opi- « nions plus relevéez que le commun ont esté espiéez, « pour interpreter sinistrement une pointe d'un esprit « poëtique que la muse emporte contre le dessein et con- « tre la volonté de celuy qui la produit ; on m'a suscité de « faux tesmoings pour me convaincre, jusques mesme « à rompre le sceau de confession, qui oblige estroitte- « ment au silence et à la discretion ; on a troublé les « consciences foibles, par lettres monitoires et excom- « munications ; enfin on a creu (non sans impieté) que « tous les crimes estoient permis pourveu que l'on me « perdist, et le tout pour venger l'injure du Père « Coton[1]. »

La pièce se trompe quant au nom : oui, il y eut une injure, mais elle s'adressa au Père Voisin, et vint compliquer le procès, le rendre encore plus dangereux pour Théophile ; elle ne le précéda pas.

Certain Pere voudroit
N'avoir point empesché ma fuite.

Et la réponse à Garasse : « Force gens de bien sçavent « avecques moy ce qui vous a picqué au jeu :

Manet alta mente repostum
Detectum crimen et læsæ injuria famæ.

« Mais laissons cela, ceste verité n'est pas encore bonne « à dire. »

1. Il existe aussi une pièce intitulée : *La rencontre de Théophile et du Père Coton en l'autre monde*, 1626, 15 pages.

Le Père Cotton avoit quitté la cour en 1617; il revint prêcher à Paris, mais Théophile étoit alors en prison. La *prise* qu'il auroit eue avec lui étoit donc impossible. Quant à Garasse, il n'a jamais vu le *basilic : Je n'ai jamais vu Téophile, que je sache.* Il l'avoit vu cependant, si nous en croyons une autre pièce du temps, et il ne s'étoit pas douté de la présence du *basilic.* « Tu « ne savois pas qui j'étois, fait-on dire à Théophile, « lorsque tu m'as rencontré chez un libraire de la rue « Saint-Jacques... » ; et il semble que le jésuite ait été là surpris en quête d'accusations contre Théophile. Le P. Cotton, au moins suivant ses biographes, savoit reconnoître au moyen de l'odorat les gens impudiques. Voltaire, dont on a peut-être exagéré les inexactitudes, a recueilli une tradition conforme aux pièces du temps : « Théophile s'étant trouvé un jour avec deux jésuites, « et la conversation étant tombée sur quelques points « de la malheureuse philosophie de son temps, la dis- « pute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures « aux raisons. Théophile étoit poète et Gascon, *genus « irritabile vatum et Vasconum.* Il fit une petite pièce « de vers où les jésuites n'étoient pas trop bien traités; « en voici quatre qui coururent toute la France :

Qu'on avoit bandé les ressorts
De la noire et forte machine
Dont le souple et le vaste corps
Estend ses bras jusqu'à la Chine.

« Théophile même les rappelle dans une épître en vers « écrite de sa prison au roi Louis XIII. » Puis Voltaire parle de Sajot, écolier de Voisin, qui passoit pour avoir servi à ses plaisirs infâmes. Voilà en effet *le detectum crimen* dont parle Théophile; mais il ne se produisit que lors de la confrontation des témoins. Théophile reconnut ce Sajot, qu'il n'avoit pas vu depuis quinze ans; il avoit une réputation honteuse, et le P. Voisin nourrissoit pour lui une affection toute particulière. Théophile révéla les secrets de sa vie, tellement que ce malheureux versa des larmes et avoua que le P. Voi-

sin l'avoit induit à déposer[1]. Dès lors, Théophile devoit être sacrifié à l'intérêt du corps ; il ne devoit pas être permis qu'un homme accusé de sodomie par les jésuites pût convaincre l'un d'eux de ce crime.

Les mœurs, les libres discours de Théophile, n'auroient pas suffi pour le faire persecuter, si son bannissement n'avoit pas attiré l'attention sur lui ; en ce sens, il avoit raison de dire que son malheur étoit d'*être trop connu*. L'injure du P. Voisin a mis le comble aux inimitiés. Sajot prétend avoir connu Théophile en 1622 ; ce dernier dit qu'il n'avoit pas vu Sajot depuis quinze ans *pour le moins*. De quel côté est la vérité? Quel est ce *tort* que le P. Voisin avoit entrepris de venger, *quoiqu'il ne l'eût pas reçu ?* Etoit-ce Sajot qui l'avoit reçu? Avoit-il seulement rejailli sur le P. Voisin? La vérité ne peut être qu'entrevue.

Mais revenons à l'origine du procès, et faisons connoître l'acte d'accusation dressé par les jésuites, *la Doctrine curieuse*[2].

Dès les premières pages, on voit que ce livre est dirigé contre Théophile. La préface contient une véritable sommation à l'adresse du poëte : qu'il fasse condamner les imprimeurs, brûler le *Parnasse*, la seconde partie de ses œuvres; qu'il *se purge* devant le Parlement, qu'il s'amende et fasse pénitence : il s'agit de la *cause de Dieu*. Garasse a eu raison d'appeler son livre *l'Anti-Théophile*. La table placée en tête de l'ouvrage annonce huit livres consacrés à combattre ces maximes :

Livre I. Il y a fort peu de bons esprits au monde, et les sots, c'est-à-dire le commun des hommes, ne sont pas capables de nostre doctrine; et partant il n'en faut

1. *Apologie de Théophile au roi.*

2. *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, par Fr. Garasse, Paris, 1623, in-4; *Apologie du P. Fr. Garassus*, Paris, 1624, in-12. Il y a aussi : *Nouveau jugement de ce qui a esté dict et escrit pour et contre le livre de la Doctrine curieuse*, Paris, 1625, in-12.

pas parler librement, mais en secret, et parmy les esprits confidans et cabalistes.

Livre II. Les beaux-esprits ne croyent point en Dieu que par bien-seance et par maxime d'estat.

Livre III. Un bel-esprit est libre en sa creance, et ne se laisse pas aisement captiver à la creance commune de tout plein de petits fatras qui se proposent à la simple populace.

Livre IV. Toutes choses sont conduites et gouvernées par le destin, lequel est irrevocable, infaillible, immuable, necessaire et cruel et inevitable à tous les hommes, quoy qu'ils peussent faire.

Livre V. Il est vray que le livre qu'on appelle la Bible, ou l'Escriture Saincte, est un gentil livre et qui contient force bonnes choses; mais qu'il faille obliger un bon esprit à croire sous peine de damnation tout ce qui est dedans, jusques à la queue du chien de Tobie, il n'y a pas d'apparence.

Livre VI. Il n'y a point d'autre divinité ny puissance souveraine au monde que la NATURE, laquelle il faut contenter en toutes choses, sans rien refuser à nostre corps ou à nos sens de ce qu'ils desirent de nous en l'exercice de leurs puissances et facultez naturelles.

Livre VII. Posé le cas qu'il y ait un Dieu, comme il est bien-seant de l'advouer, pour n'estre en continuelles prises avec les superstitieux, il ne s'ensuit pas qu'il y ait des creatures qui soient purement intellectuelles et separées de la matiere. Tout ce qui est en nature est composé, et partant il n'y a ny anges ny diables au monde, et n'est pas asseuré que l'ame de l'homme soit immortelle, etc.

Livre VIII. Il est vray que pour vivre heureux il faut esteindre et noyer tous les scrupules; mais si ne faut-il pas paroistre impie et abandonné, de peur de formaliser les simples, ou se priver de l'abord des esprits superstitieux.

Après ces maximes generales, arrive l'histoire « d'un « meschant coquin nommé Theophile qui faillit à ruyner « la cour de l'empereur Michel, n'eust esté le patriarche

« Ignace, qui s'opposa à son atheisme ; d'un homme de « neant, nommé Theophile, qui ruyna la cour de l'em- « pereur Eudoxia, et causa plusieurs maux à sainct « Jean Chrysostome. » L'allusion est bien claire. Ce dernier Théophile fut BANNY DE LA COUR pour un temps. « Pour nous faire sages aux despens de nos « ancestres, qui ont esté trop simples, il ne faut que « rompre cette ligue pernicieuse des beaux-esprits « pretendus qui mettent la beauté de leur esprit à « roder par les tavernes et voltiger autour des verres « et des pots, comme les mouscherons de vendange au- « tour des cuves, à avancer quelque extravagance en « compagnie des jeunes gens, ou parmy des dames qui « sont capables d'avaler le venin de l'impieté, et n'ont « pas assez de forces ny de cognoissance pour se des- « abuser... »

Il y a les *libertins*, les « yvrongnes, mouscherons « de tavernes, esprits insensibles à la pieté, qui n'ont « autre dieu que leur ventre, qui sont enroolez en « cette maudite confrerie qui s'appelle la *confrerie des* « *Bouteilles*, apprentifs de l'atheisme », et les « *impies*, « ceux qui commettent des brutalitez abominables, « qui publient par sonnets leurs execrables forfaicts, « qui font de Paris une Gomorrhe, qui font imprimer « le PARNASSE SATYRIQUE, qui ont cet advantage mal- « heureux qu'ils sont si desnaturez en leur façon de « vivre, qu'on n'oseroit les refuter de poinct en poinct, « de peur d'enseigner leurs vices et faire rougir la « blancheur du papier. »

L'intention du Révérend étoit bonne, mais le papier de son livre a dû bien rougir.

« Après le meschant et mal-heureux Lucilio, qui est « comme le cramoisy de la gloire, je n'en sçache pas « un plus impertinent que le banny de cour, soy-disant « amy de Dieu [1], qui est si idolatre de ses perfections « pretendues qu'il ne s'en peut taire, et, voyant que

1. Ami de Dieu, c'est la traduction du grec Θεόφιλος, d'où Théophile.

« personne ne le loue, il entreprend de le faire luy-
« mesme : car, escrivant au prince d'Orange, il luy fait
« cette faveur de luy presenter sa plume, comme les
« villageois de Grece firent l'honneur à Alexandre de
« luy presenter le droict de bourgeoisie en leur village ;
« et en fin, après beaucoup de cajolleries, il adjouste,
« parlant de soy :

Prince, je dis, sans me louer,
Que le ciel m'a voulu douer
D'un esprit que la France estime,
Et qui ne fait point mal sonner
Une louange legitime
Quand il trouve à qui la donner.

« Et notés, lecteur, qu'il dit cela sans se louer, car il
« ne le voudroit pas faire pour rien du monde, tant
« il est esloigné du vice de l'amour-propre de soy-
« mesme.

« En somme, la sotte gloire de nos jeunes veaux
« paroist parfaictement en leur Parnasse satyrique,
« aussi bien que leur impudicité brutale : car, après que
« l'imprimeur a faict une porte de jaspe à un estable
« d'Augias, après qu'il a faict un merveilleux avant-
« propos, recherché en parolles cajolleuses, disant que
« c'est le recueil des plus belles pieces, des meilleures
« rencontres, des plus excellentes poesies, des plus
« sublimes esprits, des merveilles de nostre aage ; enfin,
« pour verifier son dire, il produit immediatement un
« exemple incomparable, qui sert de bouchon à ses
« grandes et merveilleuses levées de bouclier. C'est un
« sizain d'un je ne sçay qui, lequel dit en somme :

Vous autres que la muse pique
Dans ce cabinet satyrique,
Ouvrage des plus beaux esprits,
Cessez vos plaintes ordinaires :
Il vaut mieux d'eux estre repris
Que loué des esprits vulgaires. (COLLETET.)

« Je demande au lecteur non passionné si ce brave
« seigneur n'est pas un genereux et hardy champion
« pour colleter la barbarie de ce siècle, suivant l'ety-

« mologie de son nom, veu qu'ils s'en plaignent si sou-
« vent dans ce theatre d'impudicité, et nommement
« dans cet autre sizain, qui est faict pour servir de pen-
« nache au commencement de la Quintessence satyri-
« que, par un jeune veau qui dit :

En ce siecle du tout barbare,
Où chacun veut paroistre avare,
La vertu n'a pas un denier,
Et la Muse, autrefois si vive,
Paroist maintenant si chetive
Qu'elle loge dans un grenier.

« Le bon Dieu, père des bons esprits, soit à nostre « ayde ! car je dis que ces beaux-esprits pretendus, qui « de leur grenier font un Parnasse, peuvent bien faire « de leur cave une fontaine d'Helicon. »

Plusieurs sections se terminent par une espèce de complainte contre Théophile. Celle-ci est curieuse et donne une idée des sermons du temps : « Il est vray « qu'un atheiste, s'il est question de faire un discours « de l'immortalité de l'ame, le fera en bons termes ; un « sonnet bien conclu, une ode bien tournée, une satyre « cuisante, un balet ingenieux, il fera fort bien tout « cela, et traduira fort bien des epistres de S. Au- « gustin en vers françois, ce que je dis par allegorie. « S'il est question de dissimuler sa folie, un atheiste « s'en ira confesser deux fois aux festes de Noël, fera « des conversions feintes à trois et quatre divers doc- « teurs, cajollera si bien les seigneurs de la cour et « les personnes d'authorité, qu'ils prendront sa de- « fense et en parleront en bonne bouche, pour le re- « tenir à la cour : Que c'est un galand homme, un bon « esprit, une personne de bon entretien ! Il a bien, à la « verité, quelques rencontres en bouche dont il se « pourroit bien passer, mais ce ne sont que gaillar- « dises ; il dit cela pour rire, car il se confesse sou- « vent. Je l'ay veu communier, j'ay assisté à sa conver- « sion ; il entend souvent les sermons, il frequente chés « les religieux. Ouy, mais c'est comme faisoit ce maudit

« Theophile de Constantinople avec les moynes et les « saincts personnages pour couvrir son impieté.

« Helas! jeunes seigneurs, qui avez l'ame bonne, « qui vous fiez de ces malheureux, qui les prenez en « affection, qui les appointez et leur donnez des pen- « sions très mal employées, ils vous damneront si vous « n'y prenez garde; ils vous acquerront une très mau- « vaise reputation; ils rempliront vos maisons d'ordu- « res et d'impietez, et vous feront cognoistre, mais je « crains que ce ne soit trop tard, que vous avez grand « tort de vous fier à des hypocondriaques qui sçavent « desguiser leur folie pour vous attendre au pas et vous « faire un très mauvais office. »

Voilà comment on diffamoit au commencement du dix-septième siècle!

Le Révérend, pour donner à Théophile un avant-goût du bûcher, raconte tout au long l'histoire mémorable de Jean Fontanier, *jeune folastre, d'esprit fort vagabond*, brûlé en la place de Grève l'an 1621. Il paroît cependant que la crainte du feu n'est pas efficace, car Garasse, après avoir raconté l'histoire d'Algabassi, roi de Caliphe, qui faisoit marquer par deux domestiques ses vestiges sur la terre avec certains caractères, afin que personne de toute l'année ne mît les pieds dessus, adresse ce reproche aux jeunes veaux: « Il y en a qui sont « de cette humeur, qui se rendent idolastres de toutes « leurs inventions, paroles et pensées, jusques aux « songes, lesquels ils feroient imprimer s'ils pouvoient, « comme feu maistre Estienne Pasquier, qui par extra- « vagance et bavardise descend jusques aux couleurs « de sa chaize persée, et abbreve la posterité de l'o- « deur de ses clysteres et lavemens.

« Telle est l'humeur de nos jeunes esprits curieux, « les quels ayant faict une rencontre qui leur semble « ingenieuse, il faut aussi-tost que toute la cour le sça- « che, que les presses gemissent pour nous donner une « ode à trois couplets, laquelle par après dans les ta- « vernes servira de vers intercalaire à toutes les rondes « vineuses et vendangeres qui se feront, comme il

« escheut nommement au jour des Innocens passé entre « douze confreres de la caballe, qui chantoient à tour « de rolle le plus impudique couplet qui soit dans le « Parnasse satyrique. Et puis on me dira qu'estant en « chaire je parle par cœur, et que je ne despens gueres « en espions! Je n'en sçay que trop : pleust à Dieu n'en « sceussé-je que la centiesme partie, et ne fusse-jé « point si sçavant! »

Il est aux aguets, car plus loin il s'écrie : « Je viens « d'apprendre tout presentement que le chef de la bande « atheiste avoit ces jours passez, en pleine assemblée, « proferé une maxime bien blasphematoire, qui coula « doucement dans les veines de ses admirateurs, comme « estant fort favorable à la sensualité; car, disoit-il, si « Jesus-Christ estoit Dieu, pourquoy ne nous enseignoit-« il un autre chemin que celuy de la souffrance? N'a-« voit-il rien plus à nous dire, sinon qu'en bestes et « pecores il faut plier les espaules soubs les coups, et « enfler pour recevoir les soufflets quand il plaira à nos « ennemis prendre leur plaisir aux despens de nostre « sottise? N'y avoit-il pas un plus honorable chemin « pour parvenir à la felicité que celuy de la patience « d'asne, sçavoir celuy de la gloire et du plaisir, qui « n'auroit ny tant de travail, ny tant de reproches, et « qui eust esté frequenté de tous les bons esprits et ge-« nereux courages, au lieu que celuy de la souffrance « n'est suivy que par quelques miserables pieds des-« chaux qui prennent plaisir à s'entretenir coquinement « avec leur humeur hypocondriaque? Or, je veux mons-« trer à ce tavernier qu'il est un vray cheval, quoy « qu'il s'imagine estre le roy des bons esprits, d'autant « qu'il sçait rimailler quelques satyres impudiques. »

Le malheur vint bientôt, mieux que Garasse, montrer au poëte la nécessité de la résignation chrétienne. Ainsi il étoit espionné par les jésuites. Ce qu'il dit à ce sujet dans ses apologies est vrai; le livre de son principal accusateur le prouve, comme les pièces de son procès, conservées aux archives, confirment le récit qu'il a adressé au roi. Le P. Garasse étoit prophète :

« ... Le souffrir est reservé pour les ames genereuses... « Mais quant aux esprits de tavernier, qui n'ont jamais « rien enduré que la famine leur corps defendant et en « despit de leurs dens, *in congerie mortuorum vigila-* « *bunt, dulces erunt glareis Cocyti*; ils n'auront pas « tousjours des seigneurs prodigues qui les feront dis- « ner à deux pistolles pour teste[1], et, au lieu de la « Pomme de Pin, ils trouveront un jour des poires « d'angoisse plus qu'ils n'en pourront digérer. »

En attendant, « quand un jeune veau de la bande « des beaux-esprits pretendus va visiter un religieux, « s'il le prend sur l'heure du disner, oyant la cloche « qui appelle la communauté, luy dira aussi-tost par « une risée cabarestique : Voicy l'heure en laquelle il « faut avoir faim ; après cela, il faut que vous n'ayez « plus d'appetit, comme s'il disoit que c'est une honte « de regler et attacher ses appetits à telle heure et au « son de cette cloche, et que c'est une badinerie qu'il « faille avoir des heures certaines pour disner et pour « soupper : car, au lieu de regler les heures par nostre « appetit, nous captivons nostre appetit aux heures ; et « c'est cela que nos jeunes epicuriens ne peuvent gous- « ter ny comprendre.

« Quand les jeunes desbauchez de la ville de Rome « avoient contracté par leurs excez quelques maladies « honteuses, ils n'en faisoient pas trophée et n'en com- « posoient pas des sonnets et des odes pour les publier « à tout le monde, comme Theophile a fait de sa sueur « infame et puante au commencement du Parnasse « satyrique, posant une partie de sa gloire à ce que « tout le monde sçache qu'il est un vilain poacre. »

Le Père compare ensuite les beaux-esprits prétendus aux sauvages de la Virginie et du Canada, qui coupent l'arbre au pied pour avoir le fruit et vivent comme bêtes : « Voylà le train que nos nouveaux epicuriens « voudroient introduire dans Paris, et, s'il ne tenoit qu'à « eux, nous aurions en France tout ce qui est en la

1. Une pistole le matin et deux pistoles le soir.

« Virginie, horsmis le nom. » Puis ils deviennent semblables au griffon, animal énorme et hideux, demi-cheval et demi-oiseau, ou plutôt, suivant Palæphatus, demi-âne et demi-oiseau : « Je me sers de cette opinion « pour cette heure, et dis que nos taverniers sont asnes « d'un costé et dragons de l'autre; du costé de l'esprit, « ils sont asnes parfaicts, et du costé de leur extraction « pauvres serpens, qui se sont traisnés depuis Clairac « jusques dans Paris, et maintenant font des dragons, « tranchent des nobles, vont vestus de soye comme « seigneurs et accompagnés comme des princes mal-« aisez.

« Le griffon, qui est sorty d'un asne et d'un serpent, « mescognoist ses ancestres, et nos epicuriens, qui « sont des amphibies de la taverne et de l'hostel de « Bourgongne, vivant partie en l'un et partie en l'au-« tre, mescognoissent tellement leurs ancestres qu'on « ne leur sçauroit faire plus griefve injure que de leur « faire souvenir de leur village, leur parler de Clairac « ou de Biscaye, et du bouchon de leur maison ou du « fumier de leur porte.

« Quand le griffon ne treuve dequoy manger, il se « force à jeusner tant qu'il peut, et nos atheistes sont « contraints de faire le mesme, et d'apprivoiser leur « ventre à la famine quand ils sont ou bannis de cour, « ou la cour hors de Paris : car c'est lors qu'ils font leur « karesme, et qu'ils vivottent en chambre garnie, pes-« chant le mieux qu'ils peuvent dans les thresors de « l'Espargne.

« Quand le griffon tombe sur de la viande, il mange « jusques à crever, et nos epicuriens tout de mesme : « tesmoings les cabarets d'honneur, quand ils peuvent « trouver place à la suitte de quelque jeune seigneur « prodigue, qui les traicte à deux pistoles pour teste, « car lors ils ne se faignent point; ils mangent comme « s'ils estoient gagés pour ce faire.

« Le griffon, estant soul, se retire dans quelque ca-« verne pour dormir autant de jours qu'il a mangé de « livres de chair, et nos epicuriens, quand ils sont

« pleins jusques à la gorge, se retirent dans des lieux « infames pour vomir, pour dormir, pour vaquer à « leurs impudicités, en quoy ils font beaucoup pis que « le griffon...

« Le second animal recommandé pour sa gourmandise « et pour la ressemblance qu'il a avec nos epicuriens, « c'est le crocodile...

« On dit en proverbe, parmi les Grecs, que le croco- « dile et le dragon viennent dragon et crocodile pour « avoir mangé force petits serpens. Un serpent a beau « estre serpent, il ne viendra jamais ny crocodile ny « dragon s'il ne mange force petits serpens ; et le grand « dragon, chef de la bande epicurienne, qui estoit pau- « vre serpent il n'y a pas une douzaine d'années, pauvre « scholaris à Saumur, vivotant et se traisnant sur son « ventre, comme une chetive vipere, a si bien faict et « s'est si bien engressé de plusieurs petits serpenteaux « qu'il est venu le grand dragon et le gros crocodile « escumeur sur les eaux et bandolier sur la terre ; il a « gasté tant de jeunes hommes, il a perverty tant de « pauvres esprits foibles, il s'est engressé si bien dans « les tavernes à la suite des seigneurs, il a si bien es- « cumé les marmites des grands de la cour, qu'il fait « aujourd'huy du crocodile et du dragon dans Paris. »

La section la plus curieuse est peut-être celle *des Gourmandises et yvrogneries particulieres des beaux-esprits pretendus, et nommement de la confrerie des Bouteilles.* Le Destin est confiné dans un cabaret, comme dans l'épigramme de Polladas, au premier livre de l'Anthologie : Dieu jadis, tu avois des temples ; tu gardes maintenant la taverne. « Je ne parle point des pro- « fusions incroyables qui se font dans les cabarets d'hon- « neur, ny des collations à la moderne, où les perdrix « sont entassées à douzaines. Pourveu que les viandes « y soient froides, cela se qualifie du nom de collation. « Puisque les dames s'en meslent, je ne sçay qu'en « dire. Si Athenée revenoit, il se trouveroit en belle « peine, et Alexis en feroit peut-estre une comedie qui « s'appelleroit : Γυναικογαστρονόμια (la Gourmandise des

« des dames), comme jadis il en fit une qui s'appelloit « Gerontogastronomie, c'est-à-dire, la Gourmandise « des vieillards. Je veux dire seulement un mot de la « venerable *confrerie des Bouteilles*, qui est, à la ve- « rité, d'institution moderne; mais on peut dire qu'elle « est desjà plus populeuse que les meilleures et plus « sainctes confreries de devotion qui soient dans les « eglises, attendant qu'elle devienne *la confrerie des* « *Cruches.* »

« Il est vray que, pour cette confrerie des Bouteilles, « je n'en sçay ny les loix, ny les fondateurs, ny les of- « ficiers, d'autant qu'il n'est permis de souffler à la « bouteille qu'à ceux qui se sont enrollez en la frater- « nité et qui ont juré le secret qui se pourra garder « entre des yvrongnes; seulement sçay-je que c'est une « assemblée de vilains, subalterne et dependente des « beaux-esprits pretendus qui font en cette confrerie « comme leur apprentissage d'atheisme. Le lieu de leur « rendez-vous a esté deux ou trois fois dans cette petite « chapelle qui est en l'isle du Pont-de-Bois, en laquelle « ils ont commis des profanations et sacrileges horri- « bles, quelques defenses et excommunications qu'on « ait peu jetter contre eux.

« Il n'y a pas encore un mois [1] que l'un des princi- « paux gourmands de cette profane confrerie, estant « yvre comme une pie et soul jusques au sifflet, après « mille vilainies qui feroient honte aux cannibales, des- « gaisnant son espée pour se ruer sur les bouteilles, « comme jadis Ajax sur les pourceaux, les prenant « pour une trouppe d'ennemis, le Destin ou la Provi- « dence divine porta qu'un esclat de verre luy entrant « dans la main, il mourut dans trois ou quatre jours « avec des frenesies et blasphemes incroyables, sans « que jamais on peust remedier au salut ny de son « corps, ny de son ame. »

1. L'approbation des docteurs est du 8 mars 1623, et le révérend, dans sa préface, dit qu'il achevoit l'ouvrage pendant l'impression de ce qui étoit terminé. Elle fut achevée le 18 août.

Les beaux-esprits sont ensuite comparés aux parasites : « En somme, ils ne sont pas mal nommez aujourd'huy « les *Piqueurs d'escabelle*... Ils menacent d'escrire, de « noircir, de flestrir, de dissiper la reputation des per- « sonnes d'honneur, et n'y a pas un moys qu'un je ne « sçay qui, lequel se dit le chef de la bande epicurienne, « parlant à un brave jeune seigneur de la cour, duquel « ou par lequel il pensoit avoir receu quelque desplai- « sir, fut si impudent que de luy dire : *Monsieur, j'ay « une plume*; et on luy pouvoit repartir : Beau sire, « nous avons des bastons et des estrivieres...

« ... Or, si je voulois faire peindre nos escorniffleurs « et s'ils en valoient la peine, je ferois representer l'un « d'entre eux avec la bouteille d'un costé et l'escritoire « de l'autre, composant un sonnet sodomite, tel qu'il « est au commencement du Parnasse satyrique, avec « ce mot au dessus : *Par le sieur Theophile*; l'autre, je « le ferois peindre tout pourry et boutonné, puisqu'il « veut que la posterité sçache qu'il a sué fort authenti- « quement, comme il se void, en la page XLIII du mes- « me livre, par sa propre deposition, qui dit en ter- « me exprès :

Les chancres m'ont laissé secher
Tant de cales dessus la chair
Qu'elle ne peut devenir mole;

« et le reste, que j'ay horreur de dire par pure honte.

« ... Despuis trois ou quatre mois est sorty au jour « un livre en deux parties, soubs le nom de Parnasse « satyrique et de Quintessence satyrique, le plus horrible « que les siecles les plus payens et les plus desbordez « enfanterent jamais. Les principaux autheurs qui s'y « nomment sont : Theophile, Frenide et Colletet. Pour « moy, je pense avec raison pouvoir deffier les diables « de luxure, de fornication, de sodomie et de brutalité, « de faire pis qu'ont faict ces trois goziers de Cerbere, « quand ils rameneroient dans le christianisme toutes « les Florides et Priapées de l'antiquité et toutes les « vilenies des Carpocratiens, toutes les hontes des Tur-

« lupins, toutes les bestialités des Condormans, toutes « les peintures de l'Aretin, tous les maquerelages de « Beze et toutes les brutalitez de Gomorrhe.

« ... Il n'y a pas un mois qu'un des principaux dog- « matisans de cette malheureuse secte s'en vint voir « un de nos Pères de Sainct-Louys, à la mesme façon « que le maudit Theophile visitoit quelquefois sainct « Jean Chrysostome et le superieur des religieux qui « s'appelloient *Fratres Longi*. Cette visite ne fut que « pour descharger son venin et tascher, s'il pouvoit, de « donner de très meschantes impressions à celuy qui « luy avoit autresfois inspiré le laict de la pieté en ses « jeunes ans. Entre autres pernitieuses maximes qu'il « avancea, non pas en qualité de croyant, mais comme « doutant de l'affaire, de peur d'estre estimé impie, ce « fut que, pour luy, il avoit peine à se resoudre sur « ce qu'on raconte des diables et de leur difformité sup- « posée, et que, pour luy, l'un des plus grands desirs « dont il se sentoit touché, ce seroit de voir un dia- « ble... » Là-dessus le révérend lui prouve, comme le charlatan de Saint-Gelais, qu'il a souvent ce plaisir :

Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien ?
D'ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Tesmoing ce qu'en dit ce poète de cour :

Mais puisque le destin a trahy mon esprit,
Et que loing du Pérou la fortune me prit, etc.

Le parallèle entre Job et Théophile, au sujet de ces vers du poète :

Job, qui fut tant homme de bien,
Accusa le ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien,

mérite d'être cité.

« Il est vray qu'en ce coupplet je voy quelques « rapports bien considerables entre Job et Theophile. « 1° Job estoit en son piteux estat la figure d'une âme « damnée, et pour cela il disoit à Dieu : *Mirabiliter* « *crucias me*, et Theophile prend le chemin de passer

« de la figure jusques à la verité si Dieu ne l'en retire « par sa misericorde. 2° Job estoit sur son fumier, et « Theophile sur le sien quand il faisoit ses pitoyables « elegies, et le plus grand tourment qu'il eust, c'estoit « de ce qu'il se voyoit puny de la peine des escor- « nifleurs : *afflictus domicœnio.* 3° Job avoit tout son « corps en crouste, et Theophile depose dans le Par- « nasse satyrique, en la page XLIII, que sa peau est si « pleine de cales qu'elle ne se peut r'amolir, et que « son corps est plein de chancres. Il est vray qu'il y a « bien de la difference au sujet de leur rongne, car Job « fut affligé en son corps pour faire monstre de son « courage et donner exemple de patience, et Theophile « se vante que ses chancres et apostumes puans luy « viennent par excez de ses desbauches, car il le dit en « termes exprès au premier sonnet du Parnasse saty- « rique. 4° Job estoit environné de meschans hommes, « supposts de Sathan, qui taschoient de luy tirer des « blasphesmes de la bouche, et Theophile est envi- « ronné de certains atheistes, quasi aussi meschans « que luy, qui apprennent de luy à proferer d'horribles « impietez. 5° Il est vray que Job n'offensa jamais Dieu « par ses parolles, et Theophile ment impudemment « lorsqu'il dit que Job accusa le ciel d'injustice, au « lieu que luy ne cesse de vomir des impietez et blas- « phemes contre le ciel, la terre, les destins et la « nature, comme il se void en sa satyre très abomi- « nable qu'il a imprimée touchant son mal de Naples, « en la page XLIII du Parnasse, et des œuvres parti- « culières en la page CCIII, lorsqu'il dit, si j'ose rap- « porter ses parolles deshonnestes :

Mon ame .·.·.·.·.·. les destins[1],
Je fay tous les jours des festins.
On me va tapisser ma chambre.
Tous mes jours sont des mardy-gras,
Et je ne boy point d'hippocras
S'il n'est faict avecques de l'ambre.

1. Dans son *apologie*, Garasse avoue avoir remplacé le mot

« 6° Job recogneut fort bien les flammes eternelles, « mais il ne les merita jamais, et pria Dieu de l'en « garentir; et Théophile, recognoissant des flammes « éternelles, estoit ou si insensible de les desirer, ou « si profane de les appliquer à ses impudicitez, car « c'est ainsi quil parle en la page CCIII de ses œuvres :

Moy, je demande seulement
Du plus sacré vœu de mon ame
Qu'il pleust aux dieux et à ma dame
Que je *brusle eternellement.*

« Je prie le bon Dieu, pour le zèle que je porte à « son salut, qu'il ne luy accorde pas le contenu de ses « requestes, car elles sont de la nature de celles dont « parloit Seneque, lesquelles ne peuvent estre accor- « dées aux postulans qu'à un très grand prejudice de « leur bonheur. »

Au sujet du Traité de l'immortalité de l'âme : « Je « m'attens bien qu'on me mettra devant les yeux, pour « m'imposer silence, le Traicté de l'immortalité de l'ame, « faict et imprimé par un je ne sçay qui, soy-disant « Theophile, qui est estimé l'un des principaux chefs « de la bande libertine, et que par conséquent j'ay tort « de diffamer ainsi mal à propos des personnes d'hon- « neur, qui sont en credit et authorité aux meilleures « compagnies. Il est vrai que j'ai leu ledit Traicté de « l'immortalité de l'ame conjoinctement avec sa Larissa, « qui est une pièce grandement deshonneste. Mais à « cela je respons deux choses : la premiere, que j'ay « bien veu des Breviaires imprimés à Geneve, quoy « qu'à Geneve on ne recite ny vespres ny matines, et « ceux qui se moquent de nostre Breviaire sont ceux-là « mesmes qui le font imprimer à cause qu'ils voyent « que c'est un livre de bon usage, qui se debite aise-

incague par des points, afin d'assimiler cette épigramme au sonnet sodomite du Parnasse satyrique et à la satire des Sueurs impudiques « où se trouve profanée la sainte ampoule de Reims ». Plusieurs mots de ces pièces ne sont imprimés qu'à moitié et sont terminés par des points. C'étoit, de la part du jésuite, une escobarderie.

« ment. Ainsi ce Theophile, pour relever un peu les « breches de sa reputation et endormir les plus foibles « esprits, s'est advisé, durant les longueurs de son « bannissement, de traduire le Phædon et le faire im- « primer, luy donnant ce tiltre *De l'immortalité de « l'ame*, d'autant qu'il s'est apperceu que c'est la « commune creance de tout le monde, et que, pour « effacer ses anciennes flestrissures, il n'y avoit un plus « souverain remede que de faire l'hypocrite aux des- « pens de Socrate, et faire suer les presses d'impri- « merie un peu plus honnestement qu'il ne sua jadis « par ces anciennes sueurs dont il se vante luy-mesme « en la premiere page du Parnasse satyrique.

« C'est ainsi que Lucilio Vanino, le plus infame « atheiste de nos jours, a cependant escrit contre les « atheistes, ainsi qu'un usurier crie contre les autres, « quoy que ce soit avec un dessein bien different. Ainsi « Theodore de Beze a faict des epigrammes contre « l'impudicité; ainsi les autheurs de la Quintessance « satyrique ont composé contre l'yvrognerie, et j'at- « tens qu'au premier jour le ministre Moulin fera un « livre contre la bouffonnerie.

« La seconde chose que je responds à l'Immortalité de « ce Theophile, c'est qu'il a beau dire, ses actions de- « mentent sa parolle; sa plume n'est pas semblable à « son discours; les tavernes regorgent encore des hon- « teuses et vilaines propositions qu'il a vomy dans leurs « sales. Il me souvient que Martin Luther, pour mons- « trer avantageusement qu'il ne croyoit point l'im- « mortalité de l'ame, dit que, quant à luy, il ne pre- « noit *autre consolation qu'à manger et à boire*, « ainsi que j'ai rapporté cy-dessus. Or, c'est le mesme « sentiment et la mesme profession de foy que faict ce « Theophile, car voylà comment il parle en la page « cent vingt et deux de ses œuvres ramassées, quand il « descrit l'entretien de ses tristes pensées durant son « bannissement :

Autrement, dans l'ennuy d'un lieu si solitaire,
Où l'esprit ny le corps ne treuve rien à faire,

Où le plus philosophe, avecques son discours,
Ne sçauroit sans languir avoir passé deux jours,
Le chagrin m'eust saisy, sans une grande chere
Qui deux fois chasque jour enchantoit ma misere:
Car je n'ay sceu trouver, *de l'humeur dont je suis*,
Un plus present remede à chasser mes ennuys;
Et si, comme tu dis, vous avez tous envie
De me faire passer un jour de douce vie,
Appreste de bons vins.

« Telle fut la consolation de Martin Luther, et telle est « aujourd'huy la consolation de Theophile : boire, man- « ger, s'enyvrer; au partir de là, bon esprit et sainct « personnage.

« ... Si Luther est le premier qui ait proferé cette « parolle, que pour cent ans de vie en ce monde il « quitteroit volontiers sa part de paradis, il peut avoir « cette miserable consolation qu'il a esté suivy de « beaucoup d'autres, autant ou plus libertins que luy : « car, pour laisser les horribles blasphemes des autheurs « du Parnasse de Theophile, qui posent leur paradis « en leurs impudicitez, et leur enfer en l'esloignement « de la cour, et, faisant bonne chaire deux fois le jour, « disent que Job n'a jamais enduré un martyre pareil « au leur, qui est une profanation très impie de l'Es- « criture Saincte, ce qui me faict herisser le poil et gla- « cer le sang dans les veines, c'est l'impunité avec la- « quelle nos libertins font courir deux sonnets non im- « primez parmy les gens de la cabale, l'un et l'autre si « blasphématoires, que le diable, voulant faire des son- « nets, ne sçauroit en composer de pires. »

« Au premier, ils mettent la felicité du paradis à « l'enchere et vendent tous les plaisirs des bien-heu- « reux, tous les contentemens de l'autre vie et tous les « meubles du ciel empyrée pour un double, comme « si Dieu estoit un banqueroutier, ou que, pour s'ac- « quiter de ses debtes, il fust contraint d'exposer à « l'encan tous ses moyens. Au second, qui est addressé « à un seigneur assez renommé parmy les libertins, ils « protestent qu'ils ne sont pas de ces buses qui se lais-

« sent prendre à la pipée pour l'esperance d'un paradis « imaginaire; que c'est une lycanthropie d'esprit qui « a introduit cette fable du paradis et de l'autre vie; « que, pour eux, ils n'en croyent rien non plus que des « fables d'Æsope, et que, pour se guerir l'esprit de ces « sottes imaginations, le meilleur remede est de s'en- « yvrer profondement.

« Je vous demande pardon, lecteur catholique, si « j'ose profaner vos oreilles par le recit de si horribles « impietez, et je vous asseure que si ces deux pieces « de poësie n'estoient communes et trivialles entre tous « les libertins, je n'en eusse faict aucune mention. Je « n'ay pas voulu neantmoins les transcrire ny coucher « sur le papier, de peur de les enseigner à ceux qui ne « les sçavent pas : il me suffit que vous appreniez avec « horreur que l'impieté est maintenant en regne, et qu'à « grande peine pourra-t-elle jamais s'estendre et des- « border au-delà de ce que nous voyons. »

La section vingt et unième est faite sur le mot *Rien*. Il paroît que Theophile avoit dit, en parlant du peché originel, que nos premiers parents avoient été chassés pour *rien* du paradis, et sur ce *rien* Garasse entasse toute sorte de déclamations. Il paroît aussi que les mots l'*inquisition d'Espagne*, la *tyrannie du pape*, étoient employés par Théophile dans ses discussions religieuses, et ils prouvent que le huguenot avoit été mal converti; ils prouvent aussi que les espions des jésuites écoutoient aux portes. « Un je ne sçay qui disoit, il n'y a pas un « moys, à une personne, laquelle il redoubte : *Je campe « maintenant, depuis le retour du roy.* » Et le révérend cite Tertullien : *Sedes incerta, vita cruda, libido promiscua.*

Les injures ne tarissent pas, et le poète est accusé d'avoir décrié son pays : « Nous le descrire comme les « faux-bourgs d'enfer, c'est en cela qu'il sera desad- « voüé de tous ceux qui accompagnerent le roy à la « conqueste de ses villes rebelles, qui confessent que de- « puis la feüe ville de Tonins jusques à Clerac est le « plus agreable paysage et le meilleur terroir qu'ils

« ayent veu en France : car, en effect, on dit que les hu-
« guenots et les crapaux ne se logent jamais qu'en
« bonnes terres. » Le poète a eu le malheur d'appeler son pays son *bannissement.*

Panat est aussi *bon catholique que luy.*

Les libertins ont leur bibliothèque : Pomponace, le Paracelse, Machiavel, et au second rang Hierosme Cardan, Charron et Lucilio Vanino.

« Le troisiesme ordre qui se void en la bibliothèque
« des libertins sont des livres qui concernent non
« seulement la creance, mais qui touchent aussi les moi-
« nes, et sont des ouvrages d'une si horrible impudi-
« cité que j'ay honte d'en parler clairement ; seulement
« diray-je que ces vilains, et nommément l'Amy de
« Dieu, qui porte la marotte, et faict un bouchon de
« son nom au Parnasse et à la Quintessance, ont faict en
« sorte qu'on estimera desormais aucunement honnestes
« et passables les Priapées, le Petronius, le Martial
« et les impudicitez de Beze.

« Outre et pardessus ces trois ordres de livres, les
« libertins ont en main le Rabelais, comme l'enchiridion
« du libertinage. Ce vaurien ne merite pas la peine
« qu'on en parle ; je dis seulement que, pour le bien
« qualifier, il faut dire de luy que c'est la peste et la
« gangrene de la devotion. Il est impossible d'en lire
« une page sans danger d'offenser Dieu mortellement,
« je dis quand mesme il ne seroit point defendu par les
« censures ecclesiastiques. Je proteste en conscience que
« je n'en ay jamais leu quatre lignes de suitte ; mais, à
« voir ce qui est rapporté de luy dans les œuvres de
« maistre Estienne Pasquier, lesquelles j'ay assez dili-
« gemment feuilletées, j'estime que Rabelais est un très
« maudit et pernicieux escrivain, qui succe peu à peu
« l'esprit de piété, qui desrobe insensiblement l'homme
« de soy-mesme, qui aneantit le sentiment de religion,
« en un mot Κλεπτοάγιος Ψυχοκλέπτης, qui a faict plus
« de degast en France par ses bouffonneries que Calvin
« par ses nouveautez. »

Les dernières lignes de ce livre indigeste sont un

dernier reproche adressé à Théophile : il a changé son nom, il s'appelle Théophile tout court.

Ces extraits peuvent donner une idée de ce gros in-quarto appelé la *Doctrine curieuse*, *l'Anti-Théophile*, espèce de ragoût assaisonné d'une prodigieuse érudition et de cette éloquence populaire qu'affectionnaient les prédicateurs de la Ligue. Autant de sections, autant de litanies de maudits : Luther et Calvin, Charron et Lucilio Vanino ; enfin, Théophile.

La *Doctrine curieuse* fut bientôt suivie d'une *Apologie*. En effet, Ogier, prieur commendataire de Chomeil, s'étoit empressé de publier une réponse à Garasse : *Jugement et censure de sa Doctrine curieuse*, Paris, 1623, in-8. Ce jeune Ogier étoit grand ami de Balzac, et il écrivit, dans cette circonstance, sous ses inspirations, comme il fit en écrivant l'*Apologie de Balzac*. Cet ouvrage passe même pour être de Balzac. Nous verrons que ce dernier avoit une vieille rancune contre son ancien régent Garassus, qui étoit comme lui d'Angoulême, et y avoit fait les quatre vœux en 1618, après avoir consacré plusieurs années à l'enseignement. Il va sans dire qu'Ogier fait bon marché de Théophile ; mais, en attaquant l'ouvrage en lui-même, il mit le jésuite dans la nécessité d'en défendre le but et de préciser ses précédentes accusations.

Ogier reproche notamment à Garasse de parler à chaque instant de la Pomme-de-Pin et du Cormier : « Il « y nomme incessamment ces lieux de desbauches, la « Pomme-de-Pin et le Cormier, jusques à en saouler le « lecteur, non à deux pistoles par teste, car il ne luy « sert autre mets que ces deux noms de taverne :

Il ne donne au lecteur (viandes malheureuses)
Que des pommes de pin et des cormes pierreuses.

« Tellement que qui veut maintenant sçavoir où « sont les fameuses tavernes, qu'il lise Garasse ; qui « veut sçavoir à quel prix on y est traicté, qu'il lise « Garasse ; qui veut sçavoir où se vend le bon vin,

« qu'il lise Garasse. Vrayment, s'il vient à mourir,

Marris en seront les voisins,
Car il enseignoit les bons vins.

« Quant à la Pomme-de-Pin, je ne sçay pour quelle « raison il en fait mention nommément; pour le Cor- « mier, sans doute il luy met un bouchon dans son li- « vre, pour le recompenser d'un traictement qui luy « fut faict lorsqu'il preschoit cest advent passé à Sainct- « Eustache. »

Le jésuite répond dans son Apologie :

« Lucilio Vanino et ses compagnons ont, à leur ad- « vis, quelque froide excuse en leur impiété, sçavoir : « une resolution philosophique qui les porte au mespris « de la mort, et de là les jette furieusement jusques à « celuy de leur ame. Theophile Viaud et ses complices « semblent se mettre à couvert des reproches qu'on « leur faict par un lasche et faux desadveu de leurs « vilainies. Les frères de la Croix de Roses sont du na- « turel de la rose, et ont quelques demangezons amou- « reuses, comme les appelle Julian l'empereur, car les « amorces de sçavoir toutes choses, le desir de se ren- « dre immortel, l'esperance, quoyque vaine, de s'enri- « chir sans travail, sont veritablement Ερωτικὰ κνίσματα. « Les illuminez de Seville n'ont pas faute de couleur « pour plastrer et enduire leurs erreurs; mais quand « l'abomination de desolation se loge dans ce sanctuaire, « c'est-à-dire quand les ecclesiastiques changent trais- « treusement de party, et se glissent dans les tentes de « l'antechrist *non tanquam exploratores, sed tanquam* « *transfugæ*, nous pouvons dire que l'affaire est deses- « perée, et adjouster, en gemissant, ce que nostre Sei- « gneur disoit : Quand vous verrez ces choses, levez « vos testes, pour ce qu'asseurement le jour de vostre « rachat s'approche.

« Je ne suis point entré dans les cavernes, et moins « dans les tavernes, pour descouvrir les blasphemes « horribles de Viaud et ses complices, car ce qu'il (Ogier) « dit touchant le sieur Cormy, et du soupper que j'y

« pris, il a esté fort mal informé; et, s'il se fut enquis « plus outre, il eust appris que le sieur Cormy me don- « noit à soupper tousjours devant les advens, suyvant « la coustume et la commission qu'il avoit de Messieurs « les marguilliers de Sainct-Eustache, et que souvent « il souppoit avec moy luy-mesme et un très honeste « homme de ses amis, qui ne receurent jamais que très « bonne edification de ma hantise.

« Nostre ecclesiastique, reconnu dans Paris, ou pour le « moins dans les cabarets de Paris, pour compagnon et « camarade eternel de Theophile Viaud, se fasche fort « contre moy de ce que, pour qualifier la secte des li- « bertins, je ne l'appelle quasi point autrement que l'*es-* « *cholle de nos jeunes veaux*...

« Le dernier remede est d'envoyer nos jeunes sodomi- « tes et epicuriens en galere.

« Theophile est un beau nom, mais il est accompagné « de très laides circonstances. Pour mon particulier, je « proteste devant le ciel et les anges que le motif que « j'ay de luy faire la guerre ne vient d'aucun interest « personnel ou particulier, et que, s'il est autre que je « ne pense, je suis son très fidelle serviteur; voire qu'il « soit ce qu'il est, je dis pour sa personne, je me met- « trois en pièces s'il falloit employer ma vie pour son « salut.

« Mais pour ce qu'il est publiquement ennemy de « Dieu et lui faict la guerre par ses propositions scan- « daleuses, par ses mœurs, par ses desbordemens ordi- « naires, je dis courageusement que, tandis qu'il sera « autre par effect que Theophile, ou qu'il sera seule- « ment Theophile de nom, qu'il se bandera contre l'hon- « nesteté de mœurs, la religion et la pieté, il peut at- « tendre de moy service, mais non pas paix. Je ne puis « perdre rien de plus ny rien de moins que la vie; je ne « puis craindre rien de plus ny rien de moins que la « mort. Jusques là j'auray du mouvement, du zele et « de la parole; quant aux effects, ils suivront, si Dieu « le veut: *Incrementum dat Deus.*

« Tout le monde dit publiquement qu'il est atheiste,

« corrupteur de la jeunesse et abandonné à tous les vices « imaginables ; mais quand il faut le deposer juridique- « ment, il se trouve peu de personnes qui ne soient « muettes...

« Je ne veux non plus rapporter les horribles blas- « phemes et brutalitez du Parnasse satyrique qui por- « tent son nom, puisqu'il desadvoüe le livre et est « reduit à ceste necessité d'avorter et estouffer son fruict « pour se justifier. » (Ce qui n'empêche pas le jésuite de revenir quelques lignes plus loin sur le sonnet et la satire.) Il veut bien n'accuser que ces propositions :

Fragments d'une histoire comique. Première journée : *Que le tempérament du corps force le mouvement de l'âme.*

« C'est-à-dire que qui a le temperament du corps et « la complexion portée à l'impudicité ou l'yvrognerie « doit estre yvrogne necessairement et impudique... « Proposition tirée de l'eschole d'Epicure.

« ...Il faut avoir de la passion *pour les belles fem- « mes*.... Proposition brutale, contraire au texte de l'E- « vangile. »

...Il ne se porte plus aux voluptez secrettes qu'avec quelque moderation, « qui est publiquement au- « thorizer l'impudicité. » *Il aime la bonne chère, les « livres.*

La *bonne chère*, « chose horrible et scandaleuse à un « homme de lettres ».

Le sonnet à Isis : Les dieux seroient contraints de pécher avec elle.

Sur la mort d'un de ses amis : Trois larmes en feront la raison : l'ame est mortelle.

Philis le regarde de travers : Dieu le père se venge sur lui de la mort de son fils : « parolles scandaleuses « qui mettent la mort de Jésus-Christ en parangon de « l'œillade d'une garce. »

« Il est au Castelet, on va le conduire à la Concierge- « rie. Au lieu de songer à sa conscience, il fait des stan- « ces. On parle à Paris de le faire brusler tout vif, et il « s'amuse à faire des rymes. »

Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que Sa Saincteté ne *permet* pas à Rome,

la sodomie[1].

« ...Pour conclusion de ce qui touche Theophile « Viaud, je dis que cet esprit desnaturé ne fait jamais « bien qu'en meschanceté, et nettement qu'en vilenies « Je dis nettement quant au style, et horriblement pour « les pensées et paroles. »

Théophile devoit payer seul les frais de cette petite guerre. Garasse se réconcilia avec Ogier, et lui écrivit le 7 février 1624 : « J'ay senti un contentement singulier, « sçachant et de vous et de ceux qui vous hantent « plus familierement que, graces à Dieu, vous avez en « horreur les libertinages dont quelques uns vous accu- « soient trop legerement, et que mesmes vous n'aviez « de vostre vie veu de cinquante pas seulement ce pau- « vre homme aussi mal nommé que mal morigené, qui « a donné le principal sujet à mon livre de *la Doctrine* « *curieuse*.

« Nous sommes en cela semblables, car j'ay rendu « graces à Dieu mille fois de ne l'avoir jamais veu, tant « pour faire veoir au monde que je n'escris contre luy « pour aucun interest personnel, ainsi que quelques « foibles esprits se sont persuadez, comme aussi pour « ce que j'estime la veuë de semblables personnes du « naturel de celle du Basilic. *Ab his*, dit Tertullian, *vel* « *videri invisum est.* »

La vue du poète ne devoit plus blesser les yeux de ses ennemis. Le Roi et le Parlement lui permettoient de fuir lentement; le P. Voisin et le lieutenant le Blanc ne le permirent pas. Il faut lire dans la *Requête* et dans l'*Apologie au roi*, dans la *Prise de Théophile*[2] et dans le *Procès-verbal de son emprisonnement*[3], la triste histoire de sa capture et de tout ce qu'il eut à souffrir; il faut voir *se bander la grande et noire machine.* Voisin

1. Le jésuite a changé *punit* en *permet*. V. l'Apologie de Théophile.

2. V. appendice, nº 2. — 3. V. appendice, nº 3.

jouissoit d'un grand crédit auprès du cardinal de La Rochefoucauld, et le P. Caussin, confesseur du roi, avoit usé de toute son influence. Les espions furent bientôt sur la trace du fugitif, et le secret de ses retraites étoit vendu. Il fut pris au Catelet, dont le gouverneur craignit de se compromettre, et conduit ignominieusement de Saint-Quentin à Paris. Il y arriva le 28 septembre, escorté par les archers de la compagnie Defunctis, et l'*athée* passa le seuil lugubre de la Conciergerie, assiégé par la foule avide de le voir. La tour de Montgommery, le cachot de Ravaillac, le reçut. Ici commencent une nouvelle vie et un nouvel homme. Le malheur élève l'esprit et purifie l'âme. Saint Augustin et le roi-prophète furent les consolateurs du prisonnier. La lecture de saint Augustin est bien propre à ramener à la foi les esprits curieux et les imaginations vives et tendres. Ils retrouvent dans ses ouvrages toutes leurs fluctuations, la conciliation de la raison avec la foi, les effusions de l'amour divin. « Platon m'a fait connaître le vrai Dieu », disoit saint Augustin, « et Jésus-Christ m'en a montré la voie ». Platon avoit déjà ouvert à Théophile une route nouvelle, un horizon plus vaste, et cette initiation au christianisme étoit complétée par saint Augustin. Ce fut la veritable conversion. Ajoutons que son talent acquéroit plus de maturité; le cœur se faisoit entendre dans un langage plus sobre et plus ferme. Les vers sont plus soutenus, la prose est excellente. Le malheur est un rude conseiller, et quelquefois un sûr ami.

Le procureur général Mathieu Molé, auquel M. de Montmorency avoit écrit, dès le 16 août, en faveur de Théophile [1], rédigea le projet de l'interrogatoire. Nous le reproduisons en entier; on y remarquera la rigidité des parlements en matière de blasphèmes et d'impiétés.

1. Voici la lettre du duc :

A M. le procureur général Molé.

« Monsieur, je vous continuerai par ces lignes la supplication que je vous ai faite pour Théophile, et vous supplierai du meilleur de mon cœur de le favoriser en ses affaires de ce qui

Le livre de Garasse n'est rien auprès de ce factum, dans lequel la perspicacité et l'expérience du magistrat se déploient avec une habileté consommée. Il renferme une partie communiquée par les jésuites, et bien inférieure à l'œuvre du procureur général.

Projet d'interrogatoire de Théophile [1] :

« S'enquérir de son nom, âge et qualité ; — s'il fait profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et depuis quel temps ; — si, encore qu'il ait fait quelques actions de chrétien, il ne fait pas profession d'athéisme et de ne recognoître autre Dieu que la nature ; — si, pour ses mauvaises mœurs, ses débauches continuelles et ses impiétés, comme corrupteur de la jeunesse de la cour, le roi, dès l'an 1619, ne lui auroit pas fait commandement de vuider le royaume ; — s'il a exécuté ce commandement et en quel pays il s'est retiré ; — s'il n'est pas vrai que l'on parloit lors de lui comme d'un homme à périr pour exemple ; — si, pour lors, il n'étoit pas estimé infâme et criminel, comme il recognoît lui-même par son *épître liminaire* de son premier volume ; — si, dès lors, il n'étoit pas accusé publiquement de croire la mortalité de l'âme et de tenir la nature pour son Dieu ; — si, ayant été deux ans dehors de France, par quelle voie il obtint son rappel ; — si, incontinent après, et en 1621, il ne fit pas imprimer un *livre de poésies* avec un traité de l'immortalité de l'âme ; — s'il ne fit pas imprimer telles œuvres pour témoigner à chacun sa croyance ; — pourquoi, au lieu de suivre ce qui est tenu dedans l'Eglise et par tous les Pères tou-

sera en votre pouvoir. L'innocence que je cognois en lui m'oblige de désirer de l'en voir dehors, outre que je crois que de son esprit on en peut tirer de l'avantage pour le public.

« Tenez-moi en vos bonnes grâces et me croyez plus que personne, Monsieur, votre très humble serviteur.

De Chantilly, ce 16 août 1623.

MONTMORENCY. »

(*Collection Colbert*, t. II, p. 68.)

1 Collection Colbert, t. II, p. 69.

chant l'immortalité de l'âme, il s'est contenté d'imiter un païen, sous le nom du *Phædon de Platon*, pour, sous tel nom, autoriser le mal qui est dedans, afin que, d'un côté, on pût dire que Théophile a écrit de l'immortalité de l'âme, comme le titre du livre le porte, et que, d'autre part, sous ces deux noms païens, il pût faire passer la croyance qu'il veut établir; — si c'est traiter de l'immortalité de l'âme que d'écrire que les âmes ont été auparavant le corps, et qu'il devoit sçavoir que c'est l'erreur d'Origène, condamné par l'Eglise; que mettre en avant que les âmes, après leur séparation d'avec le corps, si elles ont été méchantes, s'en vont en des corps d'animaux, et qu'il devoit sçavoir que c'est l'erreur de Pythagore, condamné par la commune créance de l'Eglise; — que d'avancer hardiment que la science n'est qu'une réminiscence, qu'entrant dedans les corps, elles perdent tout le sçavoir en acte, et qu'il leur demeure seulement en l'habitude, laquelle est réveillée par les objets du monde et par l'étude; — que ce traité est très impie, composé même par un qui se dit chrétien; — quand ce ne seroit qu'une traduction (que non), elle est toujours faite par une très insigne malice pour découvrir les faibles raisons qu'ont eues les anciens pour appuyer cette créance; — qu'il y a mêlé une infinité d'erreurs pour les rendre toujours plus ridicules, comme la réminiscence, l'être des âmes avant le corps, la métempsychose, la résurrection attribuée à la nature, l'immortalité des âmes et le paradis des bêtes; — s'il n'a pas eu dessein d'obliger chacun à croire la mortalité, puisqu'il y avoit si peu de sujet de croire l'immortalité; — si, en ce même temps, il n'a pas fait imprimer par Pierre Bilaine, imprimeur, quelques vers in-8° sous le titre d'Œuvres de Théophile; — en quel lieu il les a fait imprimer, qui les a revues et quelle personne il a employée pour voir les épreuves et les corriger; — si, sachant qu'il y a plusieurs espèces d'athéisme, il n'a pas cru le pouvoir établir plus aisément par sa poésie, afin que, sous couleur de cette licence poétique, il pût publier plus hardiment

les maximes qui peuvent porter à cette créance : qu'il ne faut recognoître autre Dieu que la nature, à laquelle il se faut abandonner entièrement, et, oubliant le christianisme, la suivre en tout comme une bête, par l'ode qui commence :

Heureux tandis qu'il est vivant,

(ode changée *per testem*), et par la satire première, mépris de l'homme, louange des bêtes qui suivent la nature, principalement en ces vers :

J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature;
Son empire est plaisant et sa loi n'est pas dure.
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Même dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,
Qui, dans l'état mortel, tient tout indifférent.
Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend, etc.

« Et après :

Je pense que chacun auroit assez d'esprit
Suivant le libre train que nature prescrit.
Qui suivra son génie et gardera sa foi
Pour vivre bien heureux, il vivra comme moi.
. . . .
Ne t'oppose jamais aux droits de la nature.
(*Stances*, Consolations à M. de L...)

Un homme de bon sens se moque des malheurs;
Il plaint également sa servante et sa fille.
(*Ibid.*)

Celui qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mesler de rien.
(P. 236.)

Que le sort a des lois qu'on ne sçauroit forcer,
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du ciel pour posséder la terre;
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre;
Une nécessité que le ciel établit
Déshonore les uns, les autres anoblit.
Mon âme nargue les destins, etc.
Pour trouver le meilleur il faudroit bien choisir;
Ne crois point que les dieux soient si pleins de loisir.

« Et ainsi ne recognoissant ni Dieu ni roi, ôtant le respect dû aux lois divines et humaines, disant (épître liminaire du premier volume) : « La raison est incognue et « la religion encore plus », tenant tout indifférent çà bas, croyant que Dieu n'a point de soins de ce qui se passe, encore plus n'être pas; tenue la nature pour Dieu, s'y abandonner entièrement; — qu'ensuite de ce fondement il témoigne par tout son livre un mépris de Dieu contre lequel, sous couleur d'une licence poétique et sous un nombre pluriel, il vomit des blasphèmes exécrables et préfère ses brutalités à la gloire du paradis :

Je ne recherche point des dieux, ni de fortune,
Ce qu'ils font au dessus et par dessous la lune
Pour le bien des mortels : tout m'est indifférent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.

« Son indifférence de ce qui se fait au ciel ou en la terre ôte la créance de Dieu et toute sorte de religion, plus prêt de médire de Dieu, d'empoisonner l'autel, de commettre toutes sortes de crimes, que d'offenser sa garse :

Je diray tout pour flatter ta colère :
J'ay, si tu veux, assassiné mon père,
Mesdit des dieux, empoisonné l'autel;
J'ay plus failly que ne peut un mortel.

L'amour du ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers. (P. 286.)
Que veux-tu plus que je te donne
Aujourd'hui que Dieu m'abandonne ?

« Que Dieu est un moqueur et sans miséricorde :

O dieux ! qui gouvernez nos cœurs,
Si vous n'êtes des dieux moqueurs
Ou des dieux sans miséricorde,
Remettez-moi dans ma maison. (P. 288.)

« Que le nombre pluriel de dieux ci-dessus se doit entendre de Dieu, parlant indifféremment de l'un et l'autre dedans ses œuvres.

« Qu'il ne fait nul état de la mort de Notre Seigneur, puisqu'il estime moins de souffrir la peine due pour une

telle mort que d'être privé de la vue de sa garse. (Joindre le sonnet de la seconde partie :)

Pour un mauvais regard que m'a donné mon ange,
Je vois déjà sur moi mille foudres pleuvoir.
De la mort de son fils Dieu contre moi se venge,
Depuis que ma Philis se fâche de me voir. (P. 293.)

« Et ainsi, au milieu de ses impiétés, il ne se souvient de Notre Seigneur que pour blasphémer contre lui :

Chère Iris, tes beautés ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'amour dans son aveuglement,
Et les dieux, occupés après toi seulement,
Laissent l'état du monde errer à l'aventure.

Voyant dans le soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si vivement
Que, s'ils n'étoient cloués si fort au firmament,
Ils descendroient bientôt pour voir leur créature.

Crois-moi, qu'en cette humeur ils ont peu de souci
Ou du bien ou du mal que nous faisons ici;
Et, tandis que le ciel endure que tu m'aimes,
Tu peux bien dans mon lit impunément coucher.
Iris, que craindrois-tu, puisque les dieux eux-mêmes
S'estimeroient heureux de te faire pécher?

« Que les peines des damnés sont moindres que celles qu'il ressent pour ses passions brutales :

Je crois que les damnés sont plus heureux que moi;
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loi,
Des peines que je sens n'a jamais eu l'usage,
Et que les plus damnés, à ma comparaison,
Trouveroient justement des matières pour rire.

Sur mon âme! il est impossible
De passer un jour sans te voir,
Qu'avec un tourment plus sensible
Qu'un damné ne sçauroit avoir.

« N'ayant autre dieu que son plaisir, il préfère les honteuses actions de sa garse aux justes et saintes actions de Dieu, et tient les crimes les plus horribles pour des vertus, pourvu qu'elle les approuve :

Moi qui suis devenu perfide
Contre les dieux que j'adorois,

Et dont l'âme n'a plus de guide,
Sinon l'empire de vos lois,
Je vous crois parfaite et divine,
Et mon jugement s'imagine
Que les faits les plus odieux,
Lorsque vous leur donnez licence.
Sont plus justes que l'innocence
Et que la sainteté des dieux.

O dieux! qui fîtes les abîmes
Pour la punition des crimes,
Je renonce à votre pitié
Et vous appelle à mon supplice, etc.

« Bref, il renonce à tout autre Dieu qu'à sa passion brutale, voulant reconnoître sa chambre, en laquelle il exerce toute sorte d'impiétés, pour son église :

Que ta fidélité se forme à mon exemple;
Fuis comme moi la presse, hais comme moi la cour,
Ne fréquente jamais bal, promenoir ni temple,
Et que nos déités ne soient rien que l'amour.

Tout seul dedans ma chambre, où j'ai fait ton église,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foi!

Ne détourne jamais son cœur de cette image,
Ne se souvienne plus du jeu ni de la cour,
N'adore aucun des dieux qu'après celui d'amour.

« Et les lieux les plus saints, comme les églises et les autels consacrés pour rendre l'honneur à Dieu, sont préparés pour sa garse. Blasphème horrible!

L'autre jour, inspiré d'une divine flamme,
J'entrai dedans un temple, où, tout religieux,
Examinant de près mes actes vitieux,
Un repentir profond fait soupirer mon âme.

Tandis qu'à mon secours tous les dieux je réclame,
Je vois venir Philis. Quand j'apperçus ses yeux,
Je m'écriai tout haut : Ce sont ici mes dieux!
Ce temple et cet autel appartient à ma dame.

(Joindre la stance :)

Dans ce temple où ma passion
Me mit dedans le cœur les beautés de ma dame

Je bénissois l'amour, encore que sa flamme
Détournât ma dévotion.

Au lieu de penser à nos dieux,
J'adorois, vous voyant, l'image de Diane,
Et m'estimois heureux de devenir profane
En me consacrant à vos yeux.

« Son impiété est à tel degré de préférer son plaisir brutal à la gloire de Dieu et au paradis. Ainsi il continue son blasphème contre Dieu, soit dedans le ciel ou en la terre :

Car le bonheur d'aimer en si bon lieu
Passe la gloire et le repos d'un Dieu.

Je vous adore et jure vos beaux yeux
Qu'un paradis ne me plairoit pas mieux.

En telle bienveillance un dieu m'offenseroit,
Et je me vengerois du bien qu'il me feroit.

« Si, voyant que ce premier livre avoit eu cours et croyant avoir, sous prétexte de cette licence poétique, établi ses maximes d'athéisme, il n'a pas fait imprimer un second livre sous son nom, contenant plusieurs autres propositions, afin que ses premières actions, confirmées par ses secondes, pussent servir de loi à tous ceux qui voudroient mener une vie aussi débordée que la sienne, se laissant aller à ses passions sans les vouloir arrêter : d'où suit un mépris de toutes les vertus morales et chrétiennes.

« *Première proposition*[1]. — « Qu'il ne recognoit aucun plaisir ni déplaisir véritable que celui des sentiments, ni en la nature, ni même en la raison, par effet, parce que le bannissement ne touche aucun des sentiments, qu'il ne le touche aussi aucunement ; s'il faisoit effort à quelqu'un de ses sentiments, qu'il seroit atteint de tous les déplaisirs dont la nature et la raison sont capables. » En la première partie de ses œuvres, p. 16. — Proposition

1. Toute cette partie, qui n'est pas écrite de la main de Molé, semble lui avoir été communiquée par les jésuites.

entièrement et formellement contraire à tout ce qu'il y a de spirituel dans le monde, et pire qu'épicurienne, totalement athéiste.

« *Deuxième proposition.* — « Que le vrai et le propre objet de la raison sans abus, fraude ni erreur, n'est autre que le bien présent et sensible, sans espérance ni crainte aucune de l'avenir (rechercher des plaisirs dedans les sens et dedans le bien public), qui n'est qu'un embarras d'esprit, et partant qu'il résout de s'y abandonner entièrement et sans contrainte, le plus abondamment qu'il lui sera possible. » Page 66, 2e partie. — Proposition entièrement parallèle à la première, sinon qu'elle est encore plus expresse contre Dieu, la vertu et la félicité à venir, laquelle est en Dieu seul.

« *Troisième proposition.*—« Par effet que nous avons tant de divertissement et de plaisir çà bas et de ravissement pour les sentiments, que c'est une fureur de chercher hors de soi-même quelqu'un que nous aimons et quelqu'un qui nous aime. » Page 66 de la deuxième partie. — Proposition non seulement impie, mais entièrement et formellement enragée contre Dieu et son amour, et contre toute sorte d'amour honnête, contraire à l'amour sensuel de soi-même.

« *Quatrième proposition.*—« Qu'il faut avoir de la passion non seulement pour les choses ordinaires et communes, comme sont les belles femmes et belles fontaines, etc., ains encore pour tout ce qui peut toucher plus particulièrement les sens. » En la même page. — Proposition d'autant plus abominable que le vœu de sodomie qu'a fait cet auteur est au Parnasse, qu'elle est plus universelle et n'excepte aucune chose de toutes celles qui peuvent être plus détestables en ce genre.

« *Cinquième proposition* —« Qu'aussi bien ce n'est de nous après la mort que de l'ombre, du vent, c'est-à-dire, selon la façon de parler, rien du tout qu'on puisse dire immortel, comme il appert évidemment par les vers qu'il a en la page 33 de l'*Immortalité de l'âme*, selon la première impression, et partant que nous

pouvons bien hardiment jouir de nos plaisirs. » En la page 66 de la deuxième partie.

« *Sixième proposition.* — « Que, puisque le premier des défunts est encore à venir, il est bien clair que l'espérance de retourner, c'est-à-dire de ressusciter, n'est qu'erreur. » Page pénultième de la deuxième partie. — Proposition si évidemment contraire à l'immortalité de l'âme, à la vie future et à la résurrection, qu'on n'y sçaurait ajouter, comme en effet c'est un article de foi couché en la sagesse qu'il n'y a que les impies et athées qui parlent ainsi.

« *Septième proposition.* — « Que, puisque le ciel l'endure et ne dit mot lorsque nous péchons, il est bien clair qu'impunément on peut pécher et faire tout ce que l'on veut sans crainte d'aucune peine, c'est-à-dire de l'enfer ni d'aucune divinité. » Page 74, 2e part. — Proposition si évidemment impie qu'elle n'a besoin d'aucune censure.

« *Huitième proposition.* — « Que, pour lui, il confesse qu'il ne recognoît et ne se soucie d'aucune déité, ni de Dieu, ni de temple, ni d'église, ni de foi autre que celle de ses passions, et conseille à qui voudra lui être fidèle d'imiter en cela son exemple » Page 145 de la première partie, première édition. — Proposition trop méchamment articulée contre Dieu pour n'en dire autre chose que ce qu'elle porte en ses termes.

« *Neuvième proposition.* — « Que, puisque le tempérament du corps force absolument les mouvements de notre âme, et nos passions nous emportent si puissamment là où elles veulent, qu'il n'y a aucun discours qui puisse être opposé à cette nécessité, ni aucun effort de raison ni de volonté qui puisse y résister, non plus qu'aux accès d'une fièvre, puisque notre naissance nous fait voir si clairement que tant s'en faut que notre âme tienne de Dieu, comme on dit, en son essence, qu'au contraire, nous naissons et sommes encore plus bas que les bêtes, il est bien clair qu'il n'y a point de puissance, rien autre que nous devions regarder, que la nature, comme la puissance et la félicité souveraine des hommes

et de tout ce qui est mortel aussi bien que des bêtes, conformément à la doctrine de son maître Vanini, athée brûlé à Toulouse, au livre qu'il a fait *De admirandis naturæ reginæ deæque mortalium*, et partant que, pour dire en somme ce qui est de son avis pour vivre heureux et parfait, il n'y a rien au monde qu'à suivre en tout la nature, c'est-à-dire son génie chacun et sa passion, et rien autre que cela jusques au dernier moment, chacun ce qui lui plaît, quoi que ce soit au monde; tenir pour indifférent toutes sortes de passions, ambition, avarice, furie, adultère, luxure, etc., n'y résister *jamais*, jamais ne les brider, jamais ne les régler, pour autant qu'en cela consiste le bonheur. C'est ainsi qu'il l'estime, c'est ainsi qu'il vit. » En la page 15 de la deuxième partie, et en la satire première de la première partie tout entière. — Proposition et doctrine et vie si horrible et si abominable, qu'il n'y a ni feu ni supplice au monde capable de l'expier.

« *Propositions mêlées.* — « Que la chasteté l'offense et lui semble un vieux conte que sa mère lui fit. » Page 92. « Que son ange n'est autre que sa vilaine et pis encore. » Page 85.

« Son paradis, sa jouissance; ne pense pas qu'il dût changer l'un pour l'autre. » Pages 96, 159, 205. « La disgrâce de cette infâme est sa damnation et une peine encore plus grande que celle des damnés. » Pages 96, 177. « Et si le vieux tyran qui donne la loi aux damnés eût su ce que c'étoit du tourment de l'amour, qu'il n'eût eu garde de se servir d'aucun autre. » Page 177.

« Qu'en effet, depuis qu'elle se fâche de le voir, c'est que de la mort de son fils Dieu contre lui se venge. » Page 176.

« Qu'il croit que l'adorer n'est point idolâtrie. » Pages 91, 86, de la deuxième partie. « Etre perfide aux dieux qu'il faut adorer et prier, les injurier, les accuser d'injustice, mettre ses soins à leur déplaire, n'est pas crime, et confesse franchement qu'il le fait; il est devenu perfide à tous les dieux qu'il adoroit, etc. » Pages 76, 85, 182, 65.

« Qu'il estime que les faits les plus odieux et vilains, lorsqu'elle en veut donner licence, sont encore plus justes que toute leur innocence et sainteté. » Page 76. « Que, s'ils veulent purger la terre de blasphème, il faut qu'ils se changent en elle pour être adorés en elle. » Page 56 de la deuxième partie.

« Qu'ils s'estimeroient heureux eux-mêmes de la faire pécher et ne sauroient éviter son amour. » Page 61 de la première partie, 74 de la deuxième. « Qu'il aimeroit mieux avoir mis le feu à sa patrie que l'avoir irritée, et que Pâris fit bien d'allumer l'embrasement de Troie pour amortir le sien. » Page 91.

« Qu'un homme enseveli ne conserve plus nos yeux ni nos pensées. » Page 110. « Que Dieu laisse faire au destin et ne se mêle plus de rien. »

[1]. « Que toutes ces propositions sont tirées de deux livres recognus par lui et avoués par lui, et trouvés sur lui s'enfuyant après l'arrêt de contumace contre lui donné. — S'il n'a pas sçu que l'on a fait imprimer plusieurs vers ensemble, sous le titre du *Parnasse satyrique*; — qu'il n'a pu ignorer que le premier sonnet fût sous son nom, portant le titre: *par le sieur Theophile*; — qu'il est aisé à juger qu'il en est l'auteur, par la rencontre des vers; que, s'il les a désavoués, ce n'a été que lorsqu'il a sçu que l'on le vouloit mettre en justice; — qu'il a pu recognoître tant d'impiétés dedans ce livre, tant de brutalités, qu'il n'y a point de défense que par un désaveu; qu'il y a dedans tant de mots sales, que les imprimeurs eux-mêmes en ont eu honte, n'y mettant que les premières lettres. — S'il en a vu les épreuves et les corrections; — s'il n'a pas été chez Estoc, imprimeur, retirer encore quelques minutes des sales vers imprimés dedans ce Parnasse; — si, sur les onze heures de nuit, il le contraignit pas de les rendre; — s'il n'a pas baillé à plusieurs personnes des sonnets et des satyres écrits de sa main, contre l'honneur de

1. Ici recommence le texte de Molé.

l'église, des anges et des saints; — qu'il ne peut nier avoir composé une autre satyre commençant :

> Que mes jours ont un mauvais sort!
> Que ma planette est mal logée!
> Que la fortune est enragée
> De me persécuter si fort!

« Comme aussi celle adressée à un marquis, commençant :

> Marquis, comment te portes-tu?
> Comme quoi passes-tu la vie?

« Si, étant banni de la cour, par commandement du roi (en marge : « de la lettre du procureur général de Bordeaux »), il se retira chez son père, en Agenois; — s'il fut pas souvent au chateau d'Estillac, près d'Agen; — si un jour il ne dit pas publiquement qu'il avoit fait partie d'aller voir des diables; — si, étant allé au logis d'une fille que l'on disoit être possédée, il ne fit pas effort en son endroit; — s'il ne dit pas publiquement que c'étoit rêverie et sottise de croire qu'il y eût des diables, et que ce que l'on en disoit n'étoit que pour abuser le monde (en marge : « Issoudun..., Bourges »); — s'il fut mis en justice et comment il en sortit; — s'il n'est pas auteur d'un vers commençant :

> J'ai vu le croissant à main gauche, etc.;

s'il n'est pas auteur d'un ode commençant :

> Heureux tandis qu'il est vivant;

« Qu'elle est imprimée fo.... de son premier volume; mais qu'il l'a baillée écrite de sa main en autre façon révelée par le témoin. — S'il n'a pas dit, en plusieurs lieux, qu'il ne vouloit point d'amitié avec beaucoup de personnes, pour ce qu'ils n'étoient paillards, ni ivrognes, ni etc.; comme aussi que, par les poursuites que l'on avoit fait contre lui, on l'avoit banni du bordel; mais que l'on s'en repentiroit; — qu'il a dit en plusieurs lieux qu'il ne croyoit ni à Dieu ni à diable. »

La réponse se trouve dans les Apologies de Théophile. Le procès dura deux ans, deux ans de souffrances noblement supportées.

Six mois s'écoulèrent sans qu'il pût se faire entendre. Une visite du procureur général ne changea rien aux mauvais traitements qu'essuyoit le prisonnier, malgré d'expresses recommandations. Les premiers interrogatoires furent suivis dequatre nouveaux mois de cachot. Les seconds amenèrent la confrontation de Sajot, et rendirent les ennemis du poète plus intraitables, son procès plus long et plus difficile à juger. Il sentit alors la nécessité de se taire : car jusque là il composoit pour sa défense vers et prose que ses amis firent imprimer en 1624. L'injure du P. Voisin avoit produit cet acharnement des jesuites contre un homme que le P. Garasse lui-même appeloit *ce malheureux*. En effet, Garasse étoit un de ces hommes convaincus, un de ces instruments si commodes entre les mains de la société, et si propres à jeter feu et flammes à propos, sauf à être désavoués après coup. Cet âpre disputeur mourut infirmier, victime de son dévoûment[1].

Bientôt l'accusateur et l'accusé eurent à se défendre contre le même adversaire : nous voulons parler de Balzac, qui eut ce *raffinement de lâcheté* d'attaquer son ancien ami dans l'adversité, et fut assez maladroit pour rejeter sur son ancien régent ses folies de jeune homme. Cet homme, qui *n'etoit jamais assez paranymphé*, dut s'en repentir. Garasse et Théophile se réunirent pour l'accabler. Balzac venoit de publier ses lettres[2].

Il est dit, dans l'advis de l'imprimeur au lecteur, que le « stile est si beau, si fort et si net, qu'il sur-« passe, au jugement des mieux sensez, l'éloquence de « tous les siecles... »

1. Son nom vivra grâces à la onzième lettre de Pascal, qui s'est souvenu de la *Somme théologique*. A cet endroit même on trouve un argument du P. Le Moine bien favorable à Théophile : « *Que la Sorbonne n'a point de jurisdiction sur le Parnasse,* « *et que les erreurs de ce païs-là ne sont sujettes ni aux censures* « *ni à l'inquisition.* » Théophile regardoit du moins cette opinion comme probable.

2. *Lettres du sieur de Balzac*, Paris, chez Toussainct du Bray, 1624, in-8.

En outre, il y a, en tête du volume, des vers espagnols : *Al unico eloquente, el señor de Balzac.*

La lettre IX, à monsieur l'évêque d'Ayre, est celle où il est question de Théophile :

« Avec trois gouttes de meschant sang qui me reste, « j'ay toutes les passions de ceux qui se portent bien, « et les tyrans qui bruslent les villes au premier mou-« vement de leur colere, et qui se permettent tout ce « qui est deffendu par les loix, ne font rien plus que « moy que de joüir des choses que je desire, et d'executer « les desseins qui me demeurent en la volonté à cause « que leur puissance me manque. Ny la fievre, ny la « sciatique, ny la gravelle, n'ont peu encore vaincre « mon esprit et le rendre capable de discipline ; et si « le temps avoit adjousté la vieillesse à mes autres « maux, je croy que je voudrois voir des objects sales « avec des lunettes et me faire porter aux lieux où je ne « pourrois pas aller de moy-mesme. .

« A tout le moins vous trouverez en moy de l'obeis-« sance et de la docilité, si je n'ay acquis de plus « fortes habitudes, et, dans la corruption de ce siecle, « où presque tous les esprits se revoltent de la foy, « vous aurez à faire à un homme qui ne veut rien croire « de plus veritable que ce qu'il a appris de sa mere et « de sa nourrice. En ce qui ne regarde pas mesme la « religion, si j'ay eu autrefois quelques sentimens par-« ticuliers, je les quitte de bon cœur, afin de me recon-« cilier avecque le peuple, et ne paroistre pas ennemy « de ma patrie pour un petit mot ou une chose de peu « d'importance. Si φ φ φ φ[1] eust suivy cette maxime, « il vivroit en sureté parmy les hommes et ne se-« roit pas poursuivy à outrance comme la plus fa-« rouche de toutes les bêtes ; mais il a mieux aimé finir « par une tragedie que d'attendre une mort qui fust in-« connüe au monde et ne faire rien que des choses « ordinaires. A ce que j'apprens, et si le bruit qui

1. Théophile.

« court est véritable, il s'est imaginé qu'il pouvoit estre « ce dernier faux prophete dont la vieillesse de l'E- « glise est menacée; et, quoy qu'il soit né pauvre et « qu'il eust peu de fortune, il a eté si presomptueux « que de se prendre pour celuy-là qui doit venir avec « des armées troubler la paix des consciences, et à qui « les demons gardent tous les tresors qui sont cachez « sous la terre. Du temps qu'il se contentoit de faire « des fautes purement humaines, et qu'il ecrivoit avec « des mains qui n'etoient pas encore coupables, je lui ay « souvent montré qu'il ne faisoit pas d'excellens vers, « et qu'il s'estimoit injustement un grand personnage. « Mais, voiant que les regles que je lui proposois pour « la reformation de son stile etoient trop severes, et « qu'il ne pouvoit pas venir où je le voulois mener, il « a jugé peut-estre qu'il devoit chercher un autre che- « min pour se mettre en credit à la cour, et que de poëte « médiocre il pouvoit devenir grand legislateur. Si bien « qu'on dit partout qu'après avoir renversé quantité de « foibles esprits et paru long-temps au milieu d'une mul- « titude ignorante, il a fait à la fin comme un homme « qui se jeteroit dans un precipice pour acquerir la « reputation de bien sauter.

« Vous sçavez, Monsieur, ce que nous avons dit au- « tresfois de cette sorte de gens, et la foiblesse que « vous m'avez monstrée aux principes de leur mauvaise « doctrine : et veritablement quelque desbauché qu'eust « esté mon esprit, je l'ay tousjours sousmis à l'authorité « de l'Eglise et au consentement des peuples... »

Lettre à Boisrobert, 12 septembre 1623 :

« Au moins, quoy que vous faciez, ne permettés rien « à vostre reputation, et surtout je vous prie que ce ne « soit point à vous à qui on reproche d'avoir violé la « chasteté de nostre langue et appris aux François des « vices estrangers et inconnus à leurs peres. La poësie, « que Dieu a choisie quelques fois pour rendre les « oracles et pour expliquer ses secrets aux hommes, « à tout le moins veut estre employée à un usage qui « soit honneste, et ce n'est pas moins pecher de s'en

« servir à des choses sales que de desbaucher une « religieuse. Je vous dis cecy sur le subject de nostre « amy, dont j'ay peur que la fin ne sera pas naturelle, « s'il ne meurt bien tost de sa quatriesme verolle. « Voicy desjà la seconde fois qu'il est sorty de Paris par « une bresche et qu'il s'est sauvé d'un aussi grand « embrasement que celuy de Troye. Pour moy, je ne « puis comprendre quel est son dessein, car de faire la « guerre au ciel, outre qu'il seroit mal accompagné « en cette entreprise et qu'il n'a pas cent mains comme « les geans, il doit avoir appris que c'est une action « qui ne leur reüssit pas, et qu'en Sicile il y a des « montaignes qui fument encore de leur supplice; « nous ne sommes pas venus au monde pour faire des « loix, mais pour obeïr à celles que nous avons trou- « vées et nous contenter de la sagesse de nos peres, « comme de leur terre et de leur soleil. Et certes, puis- « que, mesmes aux choses indifferentes, la nouveauté « est blasmée, et que les roys ne quitent point les lys « pour prendre des tulipes en leurs armés, à combien « meilleur droit devons-nous conserver les anciens fon- « demens de la religion, qui est d'autant plus pure « que par sa vieillesse elle s'approche davantage de « l'origine des choses, et qu'entre elles et le prin- « cipe de tout bien il y a moins de temps qui l'ayt peu « corrompre? A n'en point mentir, il n'y auroit pas « grande apparence que despuis le commencement du « monde la verité eust attendu φ φ φ φ pour se venir « descouvrir à luy au bordel et à la taverne, et sortir, « avec la fumée du petum, par une bouche qui n'est « pas si sobre que celle d'un Suysse. Je ne veux pas « entreprendre sur la cour de Parlement, ny prevenir « ses arrests par mon opinion. Aussi bien, de penser « rendre cet homme là plus coupable qu'il s'est fait luy- « mesme, ce seroit jetter de l'encre sur le visage d'un « more, et je doy cela à la memoire du temps passé « de le plaindre plustost comme un malade que de le « traiter comme un ennemy. Il est vray qu'il a des « qualitez qui ne sont pas absolument mauvaises, et « je ne nye pas que je n'aye pris plaisir à sa liberté

« lors qu'elle ne se proposoit que les hommes pour « object, et qu'elle pardonnoit aux choses sainctes; « mais si tost que j'ouys dire qu'il avoit passé les « bornes du monde et qu'il s'attaquoit à ce qui est au- « dessus du ciel, dès l'heure mesme je rompis nostre « commerce, et creus que je ne pouvois faire autre chose « que de prier Dieu de luy renvoyer son bon sens et « d'avoir pitié de luy comme il en avoit eu des Juifs « qui le crucifioient. Une autre fois je me donneray « bien garde de vous entretenir si long-temps et de « me lasser en vous ennuyant... »

Puis, après avoir rendu compte de son genre de vie : « Les premiers hommes parvenoient à une extreme vieil- « lesse, avec des viandes pures comme les miennes, et « de toutes celles qui sont sanglantes ils usoient seule- « ment des meures et des cerises. Aussi, en ce temps- « là, la simplicité de leur vie estoit accompagnée d'un « parfait repos. La nature estant encore vierge de tou- « tes sortes de monstres, on ne parloit ny de Geryon, « ny du Minotaure, ny de φ φ φ φ... »

On connoît la terrible lettre de Théophile; elle dut bien réjouir Garasse. *Le grand épistolier* garda un silence prudent. Il est probable que cette lettre contribua à la réconciliation d'Ogier et du jésuite.

La lettre à Hydaspe (son frère aîné), lettre XIV, est celle à laquelle répond Garasse. L'ouvrage d'Ogier, *Jugement et censure de la Doctrine curieuse*, n'est que le développement de cette lettre.

« Je vous l'ay dit mille fois, je me contente que le « serein me face mal aux yeux, sans qu'il faille que « j'aille voir des laides et que je lise des sottises; « et neantmoins, pour m'obliger fort, vous m'avez con- « damné à passer dix jours sur vostre gros volume, « dont je n'ay jamais pensé trouver la fin, quoy que je « la souhaitasse comme le port après la tempeste. A « n'en point mentir, j'estime bien plus le silence des « chartreux que l'eloquence de cette sorte de gens (des « moynes); et il me semble qu'hors du service de l'E-

1. *La Doctrine curieuse.*

« glise et la necessité du commerce, le pape et le roy « leur devroient deffendre le latin et le françois, dont « ils veulent faire deux langues barbares. Je sçay bien « que les esprits de France sont ennemis de toutes sor- « tes de chaines, et que douze cens ans de monarchie « ne leur ont peu faire perdre la liberté, qui leur est « aussi naturelle que la vie. Toutesfois, quelques vilains « portraicts qu'on se face de l'inquisition, et quelque « pleine de tygres et de serpens qu'on se la figure, je « trouve qu'elle seroit très necessaire en ce royaume. « Outre qu'elle feroit, comme en Espagne et en Italie, « que les meschans ressembleroient en quelque façon « aux gens de bien et que le vice n'offenseroit jamais « les yeux du peuple, elle empescheroit encore que les « fols ne remplissent le monde de leurs mauvais livres, « et que les fautes des maistres d'escole ne fussent aussi « publiques que celles des magistrats et des generaux « d'armée... Or, pour revenir à celuy dont vous me « demandez particulierement mon opinion et qui est « le premier fondement de cette lettre, il faut que je « vous advoüe franchement qu'après la biere et les « medecines je n'ay jamais rien trouvé de si mauvais « que ses œuvres. Presque partout il manque de la lo- « gique naturelle et de la partie qui fait les hommes. « En trois mots il en dit quatre qui ne sont pas bons, et, « comme il est tousjours absent du subject qu'il traite, « aussi d'ordinaire il parle en langue inconnüe, quoy « qu'il ait dessein de parler françois. Outre cela, la « glace n'est point si froide que ses rencontres, et quand « il veut faire le plaisant (ce qu'il veut faire quasi tous- « jours) il faudroit qu'il payast des gens pour rire, com- « me aux enterremens de Paris on trouve des pleureurs « pour de l'argent. Il n'y a point de doute que la verité « ne fust beaucoup plus forte toute seule et desarmée « qu'elle n'est avec l'assistance que ce pauvre homme « luy veut donner, et que ce ne soit abandonner la cause « de Dieu de la laisser soustenir à des mains si foibles « et si mauvaises... Mais, à ce que je voy, il ne laisse « pas d'estre estimé au lieu où vous estes, et de trouver

« assez de gens qui le suivent pour estre chef d'un mau-
« vais party. A cela je ne vous sçaurois rien respondre
« si ce n'est qu'entre cy et les monts Pyrenées les bons
« esprits s'esloignent quelquesfois du sens commun com-
« me d'une chose trop populaire, et prennent souvent
« les fausses vertus et ce qui ne ressemble pas mesme
« au bien pour les choses veritables et parfaites...
« Tout ce qui me fasche en cecy, c'est qu'il faille que
« vous et moy ayons quelque sorte d'obligation à l'au-
« theur de vostre livre, et que j'aye receu du dernier
« de tous les hommes les commencemens de mes estudes
« et la premiere teinture des lettres. Mais, quand à moy,
« je proteste devant tout le monde que pour cela je ne
« suis point coupable des sottises qu'il fera, ny de celles
« qu'il a faites, et qu'ayant eu beaucoup de peine à pu-
« rifier mon esprit des ordures du college et à me def-
« faire d'une mauvaise science, je ne pretens pas que
« des choses que je n'ay plus me puissent jamais estre
« reprochées. Quoy qu'il en soit, je ne laisserois pas
« d'estre chaste encore que ma nourrice fust morte de
« la verolle, et il se peut bien faire qu'un mauvais mas-
« son ait mis quelque pierre à la structure du Louvre
« et au palais de la reyne mère. »

Dans des passages supprimés il est dit : « Je suis seu-
« lement fasché qu'on s'imagine que je doive quelque
« chose à cestuy-cy à cause qu'il m'a monstré à n'estre
« pas honneste homme si je l'eusse voulu croire...

« ... Mais le plaisir est qu'ensuite de cela il m'accuse
« de luy avoir desrobé une partie de son latin.. Pleust
« à Dieu, Hydaspe, qu'il voulust prendre sur soy toutes
« les autres fautes de mon enfance et qu'il pust faire
« penitence de mes vieux pechez! Je luy donne de bon
« cœur mes sottises de ce temps-là, sans en excepter
« pas une, pour les adjouster à ses mauvais livres et à
« son ignorance curieuse... Il faut qu'on me die pre-
« mierement comme quoy celuy de qui je parle se peut
« parer d'une robe qu'il a toute salie de ses ordures... »

Dans le Rabelais reformé, le P. Garasse avoit lancé cette accusation de plagiat contre Balzac.

Dans l'*Apologie pour monsieur de Balzac* (par F. Ogier), on repousse comme absurde l'accusation lancée contre Balzac au sujet d'une prétendue imitation de Théophile. Balzac imiter Théophile ! Monsieur de « Balzac ne respond autre chose à cette belle objec- « tion si ce n'est qu'ayant à estre larron, il ne voudroit « pas desrober les meubles de l'hospital pour se faire « riche de la misere des pauvres [1]. Lorsque le com- « merce estoit permis avec Theophile, et que les « loix ne deffendoient point sa conversation, Monsieur « de Balzac luy a souvent ouy reciter ses mauvais vers, « et luy a fait reconnoistre une infinité de fautes dont ils « sont pleins. Depuis, je suis très asseuré qu'il n'a pas « seulement veu le tiltre des livres qui ont esté imprimez « de luy ; et quoy qu'il eust promis à beaucoup de per- « sonnes de qualité de prendre la peine de les lire pour « leur en dire son opinion, il m'a juré neantmoins qu'a- « près avoir deliberé là-dessus un an entier, il n'a ja- « mais pu se resoudre à une si grande et si difficile en- « treprise. »

La lutte de Balzac et de Garasse, qui fit à son ancien élève une virulente réponse, inconnue jusqu'à présent et publiée dans notre appendice [2], ne profitoit en aucune façon au malheureux Théophile. Malherbe écrivoit à Racan, le 4 novembre 1623 : « Pour θφλ Théophile), « je ne saurois que vous en mander : c'est une affaire « qui, selon la coustume, fit beaucoup de bruit dans « sa nouveauté ; depuis, il n'en est presque point parlé. « Ce qui m'en donne plus mauvaise opinion, c'est la « condition des personnes à qui il a affaire. Pour moy, « je pense dejà vous avoir ecrit que je ne le tiens cou- « pable de rien que de n'avoir rien fait qui vaille au

1. C'est la phrase dont se sert Balzac dans sa lettre au sujet de Garasse. L'apologie a tout au moins été faite sous les yeux de Balzac et d'après ses inspirations. Elle fut sans doute supprimée après la réconciliation de Garasse avec Ogier.

2. V. l'appendice, nº 6.

« mestier dont il se mesloit. S'il meurt pour cela, vous « ne devés point avoir de peur; on ne vous prendra « pas pour un de ses complices. »

Le 13 décembre 1624, Malherbe écrivoit encore à son ami : « Pour θφλ (Théophile), il ne se dit rien de « luy; le povre homme est en très mauvais estat. On « m'avoit dit qu'on l'alloit juger; mais, à cette heure, il « ne s'en parle plus. Je ne croy pas que la mort ne luy « fust plus douce que de vivre comme il fait. Soyez « homme de bien à son exemple, et qu'il ne tienne pas « à aller devotement à la messe que vous ne soyez « appellé Monsieur par ceux de vostre vilage. »

Ce dernier trait est curieux, et peint bien le réformateur de notre poésie, dont la vie, écrite par Racan, a été bien à tort suspectée, parcequ'elle le montroit à nu comme un homme de plaisir et un libre penseur, suivant la religion de son pays, pour obéir à la coutume. De son côté, Molé écrivoit à M. du Puy la lettre que nous avons déjà citée: « Je fis dimanche dernier le « voyage de Saint-Germain, où je reçus tous les bons « visages du maître que j'eusse pu souhaiter... Je lui « parlai aussi de Theophile, qui semble laissé à la justice « ordinaire[1]; mais les courtisans se promettent beau- « coup de leurs sollicitations. Ce n'est pas une affaire « qui doive aller si vite, vu le temps qu'elle a été jugée « et celui où nous sommes[2]. » Puis vient l'histoire des *lettres trouvées*. Le procureur général avoit écrit au chancelier Brulart au sujet de la dépense du procès, et le roi ordonna aussitôt d'expédier l'ordonnance nécessaire pour satisfaire à cette dépense[3]. On voit que

1. « Et, sans blesser l'integrité des autres corps de justice, « je crois que l'advantage que Vostre Majesté m'a fait de laisser « ma cause à la cour de parlement de Paris a beaucoup di- « minué mon danger. Ces juges-là, Sire, ne trompent per- « sonne et ne sçauroient être trompez. » (Apologie au roi.)

2. Coll. du Puy, t. DCLXXXV, l. XXI. L'arrêt par défaut avoit été rendu dans le temps d'une contagion, et la lettre a été sans doute écrite à l'approche des vacations de 1624.

3. Coll. Colbert, t. VI, p. 15.

ce procès fut une des grosses affaires du temps. En mai 1625 eut lieu la fameuse ambassade de Buckingham. Il intercéda pour le poëte. Enfin, malgré les efforts de ses ennemis, un arrêt du 1er septembre 1625 [1] mit à néant les défauts, contumaces et jugements donnés contre Théophile, et, pour réparation des cas mentionnés au procès, le bannit à perpétuité du royaume, lui enjoignit de garder son ban à peine d'être pendu et étranglé, et déclara tous ses biens confisqués Le 10 septembre, quinze jours de répit lui furent accordés. Quant à l'argent, aux deux chevaux et à l'équipage que réclamoit le poëte, il n'en fut pas question. Ce bannissement prouve deux choses: le desir qu'avoient les jésuites d'étouffer l'injure du P. Voisin, et aussi, il faut bien le dire, la mauvaise opinion que Messieurs gardèrent de Théophile. Quant à la durée de ce procès, elle nous semble s'expliquer par la confrontation de Sajot. C'est alors que Théophile fut épié dans son cachot, *et sollicité à pécher contre Dieu et contre sa majesté. Expedit unum hominem mori pro populo.*

A l'époque de l'arrêt définitif, le duc de Montmorency faisoit le siége de l'île de Ré. La guerre avoit recommencé entre les réformés et les troupes royales. Paul, le frère du poëte, resté fidèle à sa religion, avoit été pris dans un combat contre le duc d'Elbeuf par des personnes qui connoissoient Théophile. Paul de Viau avoit été trouvé au milieu des cadavres, couvert de sang et de poussière, dépouillé de ses armes. Il fut mis en liberté moyennant rançon. Son frère lui écrivit pour l'exhorter à quitter le parti. Les chefs n'avoient d'autre religion que celle de leurs intérêts, et il subissoit la croyance de sa nourrice et de ses précepteurs. Paul de Viau s'étoit montré dévoué à son frère pendant sa captivité.

Il s'agissoit de ruiner La Rochelle, et Théophile suivit le duc de Montmorency, qui, sans doute, étoit re-

1. V. l'appendice, nº 5.

venu à Paris, après la défaite du duc de Soubise, pour chercher de nouveaux ordres. Il lui avoit écrit, ainsi qu'au duc de Buckingham, qu'il remercioit d'avoir parlé ouvertement pour sa liberté. Quant à M. de Montmorency, le poëte semble mêler quelques reproches à ses remercîments, malgré les vers qu'il lui adressa [1] : « Après avoir rendu mon innocence claire « à tout le monde, encore a-t-il fallu donner à la fu- « reur publique un arrest de bannissement contre moy. « Si j'avois de la vertu, ce coup d'envie me seroit glo- « rieux ; mais mon peu de merite m'en fait aprehender « quelque honte. Toutesfois, les caresses de mes amis, « que je ne voy point rebutez de mon malheur, me « consolent de cette peine et me font tirer vanité de « ma persecution. Sur le point de mon jugement, il a « semblé que me secourir, c'estoit une infamie, et que « personne ne sollicitoit pour moi s'il n'avoit part à mes « accusations. M. de..., chez qui je suis, et M. de..., « ont été presque les seuls qui, ouvertement, ont fa- « vorisé mon innocence. Ceux-là, sans doute, Mon- « seigneur, ont voulu tenir vostre place, et je croy qu'il « ne falloit plus que vous pour me faire absoudre en- « tierement.... S'il me faut resoudre à partir, je ne « veux aller que là où vous serez. »

Il écrit au président de Bellièvre : « Depuis les « quinze jours que M. le premier president me donna, « je suis contraint de me cacher, et n'ay differé mon « partement que par la necessité de pourvoir à mon « voyage. Je suis sorty du cachot avec des incommodi- « tez et de corps et de fortune que je ne puis pas re- « parer aisement ny en peu de temps. Ce que j'avois « d'argent en ma capture ne m'a point esté rendu. Mes « parens, dont j'attends mon dernier secours, sont à « deux cents lieües d'ici. Il y a des gens qui se sont en- « debtez pour m'assister en ma captivité ; si je m'en vay « sans le reconnoistre, ce sera une ingratitude que je « sentiray plus dure que mon exil. Je vous supplie, Mon-

1. *Remerciement à Coridon.*

« seigneur, très humblement, de m'octroyer quelque « respy... Je dois à la satisfaction des hommes et à ma « seureté un ouvrage qui tesmoigne mes deportements « et qui justifie l'amitié de tant d'honnestes gens qui se « sont interessez en ma disgrace. »

Il envoie à M. Olier, conseiller au Parlement, une requête à présenter à cet effet.

Enfin il part, 12 novembre 1625. « Opperior vos « hîc aut carpentum tuum, quo ad vos devehar. « Asseverebat heri maris præfectus nos intra triduum « tandem abituros. Sic ab ignibus ad undas vocer, « sed Deus adjutor meus: namque erit ille mihi sem- « per Deus. »

Une aventure qui lui arrive en route prouve que les jésuites ne sont pas las de le persécuter. Le prince de Condé, beau-frère du duc de Montmorency, s'étoit mis entre leurs mains. Apprenant l'arrivée du duc et du poëte qui faisoit partie de sa suite, il s'empresse d'envoyer un messager aux portes de la ville pour prier le duc de ne pas entrer avec Théophile. Le prince ne pouvoit pas recevoir un ennemi de ceux avec lesquels il venoit de se lier étroitement. Le duc répondit avec vivacité que lui-même ne vouloit pas voir ces derniers. On entre dans la ville, on arrive devant la maison du prince; le duc entre seul, mais il ordonne à ses gens de bien traiter Théophile. Le prince répéta à plusieurs reprises à son beau-frère qu'il regrettoit de ne pas voir Théophile, qu'il le verroit volontiers si l'ami (le confesseur jésuite) le permettoit. « Je m'en vay demain fort mecontent du « prince », écrivoit Théophile à M. de Liancourt, « et « fort satisfait de son beau-frère; nous serons bientôt « à l'île de Rhé. » Il ne va pas voir le jeune Charles Sanguin (sans doute l'abbé qui, plus tard, supprimoit les vers de son frère) parcequ'il est élevé chez les jésuites. Il le prie de lui envoyer des vers publiés à Tours à sa louange.

Il écrit à Vallée: « Abero paulò quam credideram « diutius et infelicius, quippe nobis assignatur apud

« oceanum vaga, et periculosa sedes, scopuli, vada,
« ventus et undæ. Hominum societas dura aut nulla, et
« sive stertas, sive vigiles, sive ebrius sis, sive sobrius
« et titubare ubique et vomere necesse est. »

Au retour, la persécution ne cessa pas : « Ils murmurent encore après mon arrest, et ne se peuvent satisfaire de la justice de Dieu et de celle du Parlement, « pource qu'ils n'ont pas du tout accomply leur haine. « Ils cherchent tous les jours des pretextes nouveaux à « ralumer leur persecution, font courir en mon nom des « vers mal faits et malicieux, qui deshonorent la reputation de mes mœurs et de mon esprit ; ils ne disent « pas que je vay tous les jours à la messe, que j'ay « fait mon bon jour deux fois depuis la sortie de ma « prison. Ils me jettent tous les jours des amorces à « m'attirer à la desbauche pour blasmer ce qu'ils desirent, et se plaindre de ce qu'il leur plaist [1]. » Une nouvelle captivité commençoit pour Théophile. Il s'adresse à M. de Saint-Marc Otheman, conseiller, pour qu'il prie le procureur général de lui laisser un peu de liberté en ses cachettes. En vain la tragédie de Pyrame recevoit-elle les applaudissements de toute la cour, quoique les vers fussent trouvés trop énergiques et que la représentation eût produit une impression trop lugubre. « Rex præclare de me cogitat, sed cogitat solum. Dux « ipse, captivitatem meam faventer colit, et libertatem « sequius sollicitat. Veretur puto ne eo uti nolim si carere « possim, et miserum me mavult habere, quam nullum. » Il se demandoit s'il ne seroit pas obligé de retourner en Languedoc. Laphemas s'occupoit de lui, de son rétablissement. Bientôt il sut à quoi s'en tenir. Le succès de Pyrame permit au poète de se présenter au lever. Les courtisans étoient là pour l'appuyer, mais cette audace dut paroître grande aux yeux du cardinal de La Rochefoucauld et des autres chefs de ce parti puissant que Richelieu appeloit la cabale dévote. En vain le roi fit-il bon accueil à Théophile, l'ennemi du P. Voisin

1. *Apologie au roi.*

fut menacé jusque près du lit du roi, et cette tentative ne se renouvela pas : l'exil devoit avoir son cours. La lettre du poète au monarque fait ressortir sa stérile bonne chère et la force du parti. Il fallut se résigner et se consoler avec l'aide de la religion, si ses apparences et ses pratiques extérieures ne pouvoient pas servir. Un grand changement se manifeste dans ses lettres ; il écrit à Mgr l'évêque d'Agde : « ... Ma devotion n'est « pourtant pas si severe qu'on vous l'a fait accroire ; « je m'en suis acquitté simplement comme vous m'avez « prescrit. C'est assez, Monseigneur, que je ne sois « point prophane, comme, Dieu mercy, je ne suis point « en soupçon d'estre superstitieux. Si j'ay rendu de- « puis peu une assiduité particuliere au devoir de la « bonne conscience, je l'ay fait plustost en intention de « meriter la grâce de Dieu que d'obtenir celle du roy. « Je ne veux point que ma pieté soit une sollicitation à « ma fortune. » Il s'excuse auprès du comte de Bouteville du retard qu'il a mis à lui répondre ; il ne pouvoit le faire sans un notable retardement des affaires de sa conscience : « Peu de gens, comme vous sçavez, atten- « droient cette excuse de Theophile, et beaucoup la « soupçonneroient de mensonge ou d'hypocrisie. Qu'y « ferois-je ? C'est un effet de la calomnie de mes enne- « mis et de la sinistre impression qu'ils ont pu laisser « de mon ame en la pluspart de celles qui sont de leur « trempe ou de leur cabale. Pour vous, Monseigneur, « qui, Dieu mercy, ne fûtes jamais de ce nombre, si vous « ne me tenez pas absolument pour un beat ou pour « un faiseur de miracles à poinct nommé, je suis pour le « moins certain que je ne passe point en vostre opinion « pour enchanteur ni pour athée. Tant que les traits de « mes adversaires m'ont attaqué sur ma creance, je me « suis mis en devoir de me defendre, pourcequeje devois « cet effort à la seureté de ma vie, et cette justification « à la probité de mes mœurs. Aujourd'huy que ma li- « berté rend tesmoignage de mon innocence, la devo- « tion et la pieté sont desormais une matière pour moi « dont je me soucie fort peu d'estre en dispute avec les

« hommes, pourveu que j'en sois bien d'accord avec « Dieu. C'est à luy seul que je suis resolu de rendre « compte de mon cœur, puisqu'après tout il n'appar- « tient qu'à luy de nous juger selon nos œuvres, ce « qu'on n'oseroit se promettre infailliblement des plus « equitables juges de la terre, qui prennent souvent « l'ombre pour le corps et l'apparence pour la ve- « rité. »

Il est dévenu digne de son nom, dit-il à Luillier: « Cæterum magis magisque propagatur in nobis ca- « tholicæ pietatis amor, et diebus singulis ad altaria et « mentem et genua flectere jam cessit in voluptatem. « Uno verbo Theophilus sum... »

Il y a encore place cependant pour les bons repas, pour le vin d'Espagne et même pour Caliste ; mais, Caliste étoit devenue infidèle. Quant à des Barreaux, dont *le défaut fut toujours de criailler*, dit Tallemant, il jetoit au visage de son ami des *billevesées philosophiques*, et Théophile prioit Luillier de s'interposer entre lui et le jeune étourdi : « Id solum meditetur quod quie- « tum spectat. »

Le printemps étoit revenu, et le poète se plaisoit à la campagne. « Les champs, écrivoit-il au marquis « d'Asserac, à mon advis, ont quelque chose d'innocent « et d'agreable qui ne se rencontre point dans le tu- « multe des grandes villes..» Il passa la belle saison à Chantilly et dans le château de Selles, en Berry, qui appartenoit au comte de Béthune; il travailloit, « il « avoit de la besongne à occuper un scribe plus de deux « mois. » Ceci semble indiquer qu'il ne s'étoit pas corrigé de sa trop grande facilité à composer. Il achevoit des vers en l'honneur de M. de Bellièvre. Au savant Pitard, auteur d'un livre de philosophie morale, il fait compliment de son ouvrage : « il ne peut nuire qu'aux « yeux malades de ces animaux nocturnes qui ne pa- « roissent que pour expliquer le mauvais destin »; mais il recommande à l'auteur la prudence, et lui propose son exemple. Enfin il attend les explications du savant au sujet d'une nouvelle doctrine anti-aristotéli-

que, et garde un juste milieu entre le respect de l'antiquité et les incontestables droits de la raison. Il obtint, sans doute grâce à M de Montmorency, la permission de revenir à Paris sans être inquiété, et, le 25 septembre 1626, il mourut dans l'hôtel du duc, après une courte maladie. Il paroît que le médecin de Lorme n'étoit plus auprès de lui, car, atteint d'une fièvre tierce, un chimiste lui auroit donné un remède en poudre, et la fièvre seroit devenue une fièvre quarte[1]. Ainsi cet incrédule, cet athée, seroit mort pour avoir eu trop de confiance dans un charlatan ! Le P. Niceron dit qu'il reçut tous les sacrements de l'église, le P. Théophile Raynaud pretend le contraire ; mais les souvenirs de ce dernier étoient confus, car il place la mort de Théophile après celle du duc

1. « Theophile mourut le 25 septembre, après avoir esté exilé « par plusieurs fois, estroittement emprisonné, et avoir em- « ployé si longtemps le premier Parlement de France à sa « condamnation. Enfin, il mourut d'une fievre tierce, qui « commença de le tourmenter quelque temps après son eslar- « gissement. Sa mort enfanta encore autant d'escrits, les « uns pour, et les autres contre luy, comme l'on avoit fait du- « rant sa prison. Le discours remarquable qui se fit sur sa « vie et mort dit que le grand amas de melancholie qui s'estoit « fait en luy pendant sa prison avoit conçeu un ardeur (se « voyant eslargy) qui luy causa ceste fievre tierce, qui eust « esté peu de chose si l'on y eust apporté les remedes et que « l'on eust suivy le chemin ordinaire de la medecine frayé par « Hypocrate, qui estoit le plus seur, de mesme qu'il estoit « le premier de cet art ; mais le malheur voulut qu'un chimiste « eut le premier le soin de Theophile en ceste maladie, le- « quel luy donna d'une pouldre pour luy faire perdre ceste « fievre tierce, laquelle se tourna en quarte et se communiqua « après au cerveau, ce qui contraignit Theophile de se mettre « au lict, où, après avoir esté trois sepmaines, la parole en- « fin luy cessa, ses yeux appesantis ne peurent plus vacquer « à leur fonction ordinaire, et ses oreilles se fermerent. Après « cela, luy estant sorty quelques larmes des yeux, la violence « du mal le contraignit de payer le tribut à la nature. Voylà « le dernier estat de Theophile et la fin de ses jours. »

(Le douziesme tome du *Mercure françois*, 1626.)

de Montmorency[1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que, la veille de sa mort, le poète témoigna à Boissat un vif desir de manger des anchois, et que ce dernier re-

1. Nous donnons ici cette oraison funèbre de Théophile par les jésuites; elle est tirée de l'ouvrage *De Theophilis*, p. 229.

« Theophilus Viaud, libertinorum ævi nostri et atheorum clanculariorum signifer, omnium turpitudinum reus factus est; et, quod est negationis Dei vestibulum, de negata animæ immortalitate est insimulatus. Cui maculæ abstergendæ librum conscripsit *De animæ immortalitate* : sed adeo enervem ut videatur persuadere voluisse revera animam rationalem esse mortalem. Opus tem, cui titulus est *Parnassus satyricus*, supra quasvis Apuleii, Luciani, Romantii a Rosa, ac similium scriptorum camarinas graveolentissimum, et ad juvenilis pudoris cladem, ad totius honesti exterminiam, in diaboli incude fabrefactum, hujus putentissimi ingenii fœtus est. Credi vix potest quanta mala spurciloquus iste juventuti intulerit, qua infamibus scriptionibus, qua colloquiis et consuetudine familiari. Audire memini in arcano tribunali, sero sapientes Phryges, deplorantes sortem suam quod Theophilo Viaudo, nequitiæ mystagogo, pietatem dedicissent; et ad omnia propudia, ipsumque atheïsmum, essent condocefacti. Vir doctissimus Franciscus Garassus, pugil insignis et fidei, et sanctorum morum, contra hunc impium non una scriptione certavit, eaque nominatim, cui titulum fecit Examen curiosæ doctrinæ; nec Theophilum tantum, sed etiam coapostatas ejus, fortissime exagitavit. Habuit enim hic quoque suam coapostaturum quadrigam, ut loquitur Nicetas, agens de Theophilo, Eudociæ nequitiarium administro : quem in Photio evirato omnia dissimulasse testatur; non item sanctum Ignatium : cui propterea multa et gravia mala a Theophili assectis repensa sunt. Nec secus obtigit Garasso a Viaudi combibonibus. Periclitatus accusationis capitalis Viaudus, ob impietatem et socraticam noxam de juventutis corruptione, præsidio excellentissimi cujusdam Magnatis, ab humano hic tutus fuit. Sed quia Deus non irridetur, Magnas ille, paulopost majestati reus, capite minutus est. Ejus vero cliens Viaudus, nihil minus exspectans, subita et improvisa morte abiit in locum suum, nullis expiatus sacramentis, magno injecto terrore omnibus qui in magisterio impietatis sub eo meruerant : ne forte præoccupati ipsi quoque subitanea et improvisa morte in Dei manus inciderent, ultorem sensuri quem in impatientia exspectantem despexerant. »

gretta de n'avoir pas satisfait un désir dangereux en apparence, et peut-être utile pour soulager la nature. Ainsi l'épicurien se retrouva jusqu'au dernier moment. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs[1]. Avant de mourir, il avoit eu la satisfaction de voir Garasse censuré comme *hérétique* et comme *bouffon*[2].

Rien ne montre mieux que la persécution de Théophile la lutte de l'esprit ancien et de l'esprit nouveau, de l'esprit catholique et de l'esprit réformateur. Huguenot, il fut poussé par la tendance de son esprit logicien à scruter le principe même de toute religion, et les foiblesses de la chair lui firent rejeter la morale de l'évangile. Ceux de ses persécuteurs qui furent désintéressés défendoient une cause sacrée et qui étoit celle du pouvoir royal lui-même : ils savoient bien ce qu'ils faisoient. L'esprit nouveau a triomphé ; mais, au milieu des ruines du passé, il n'a encore rien élevé.

En 1641, Mairet écrivoit : « L'oubly qui suit les lon-
« gues années, et qui destruit insensiblement la memoire
« des plus grands hommes, a si fort affoibly celle de ce
« divin esprit, (qu'à la honte de nostre siecle) on diroit
« quasi qu'elle est aussi morte que luy. »

En effet, Théophile devoit une partie de sa réputation à ses aventures ; lorsqu'il ne resta plus que ses écrits,

1. L'hôtel de Montmorency était situé rue Chapon.

2. *La Somme theologique des veritez capitales de la religion chrestienne*, imprimée sur la fin de 1625, fut censurée, le 1er septembre 1626, par la faculté de théologie, comme contenant *plusieurs propositions heretiques, erronées, scandaleuses, temeraires, et plusieurs passages de l'Escriture saincte et des saincts peres mal citez, corrompus et destournez de leur vray sens, et des bouffonneries sans nombre qui sont indignes d'estre escrites et leuës par des chrestiens et par des theologiens.*

Ainsi le mot *bouffonneries*, employé par Théophile dans son Apologie au roi, au sujet de la *Doctrine curieuse*, « ce ramas de bouffonneries », passa bientôt après dans une censure de la faculté de théologie. Il est vrai qu'elle étoit rendue à la requête du recteur de l'Université de Paris.

le bruit qu'avoit soulevé son nom dut aller en s'affoiblissant.

Pour sentir tout le génie de Corneille, il faut le comparer aux poètes tragiques ses contemporains; pour sentir le génie de Malherbe, il suffit de le comparer à Théophile. Ce dernier rendoit bien justice à la supériorité du sévère réformateur, mais il n'avoit pas la force de se soumettre.

La règle me déplaist, j'écris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

« Je ne suis ni poëte ni orateur », écrivoit-il à Balzac, avec une franchise qui prouve que la vanité ne lui troubloit pas toujours le jugement. Il a raison : la poésie familière est celle qui lui convient le mieux. L'*Élégie à une dame*, qui est bien plutôt une épître :

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine... ;

l'Élégie à M. de Montmorency :

Desjà trop longuement la paresse me flatte... ;

celle à M. du Fargis :

Je ne m'y puis résoudre, excuse-moi de grâce... ;

les deux satires, sont des pièces écrites d'un style ferme et soutenu, et où l'on trouve peu de choses à reprendre. Dans les sujets amoureux, le poète est fade ou déclamateur; la passion ne se fait pas sentir dans ses vers, si ce n'est lorsque la volupté vient les animer, et, par un contraste qui est dans la nature de l'homme, ce poète voluptueux a quelque chose de sombre dans l'imagination. Du reste, qu'il s'agisse de se dégager de ses fers, il retrouve des accents d'une voix railleuse et toute gauloise :

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle...

Et il termine par un adieu cavalier :

Ces vers où je n'ay pris aucun soin de te plaire...

Enfin il fait, dans sa *Requête au roi*, un tableau fort

piquant de sa capture et qui se rapproche de l'épître et de la satire.

Le portrait du poète est dans le goût de Régnier :

Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur,
Il est blesme, transi, solitaire, resveur,
La barbe mal peignée, etc.

Il y a du La Fontaine dans les vers qui suivent :

Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints, etc.
Composer un quatrain sans songer à le faire.

Il a des traits gracieux, et son imagination vive plaît comme une physionomie irrégulière, mais expressive. C'est surtout dans la tragédie de *Pyrame et Thisbé* que ces qualités se remarquent. Quant aux défauts, ils sautent d'eux-mêmes aux yeux, avec une naïveté qu'explique la rapidité de la composition Il nous semble que le génie de Théophile produisoit comme *ce terroir assez maigre et tout coupé de roches* dont il parle à propos de Boussères. Le vin est *clair*, *pétillant*; il manque de force et de saveur.

Le poete lyrique a de l'éclat, de l'énergie; mais son essor ne se soutient pas.

La première strophe de l'*Ode au roi sur son exil* est très belle; la seconde pèche, et, après quelques traits heureux, il se relève tout au plus à la fin.

L'ode sur la paix de 1620 a du mouvement. Enfin, dit Malherbe,

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.
. . . .
Enfin, après les tempêtes,

Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace,
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

La paix, dit Théophile,

La paix, trop longtemps désolée,
Revient aux pompes de la cour
Et retire du mausolée
Les jeux, les dances et l'amour.
Au seul esclat de nos espées
Les tempestes sont dissipées,
Tous nos bruits sont ensevelis,
Mon prince a faict cesser la guerre,
Et la grâce a rendu la terre
Pleine de palmes et de lys.

Malherbe :

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit, au bord de l'onde,
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Théophile :

Mais l'heure, qui la peut sçavoir?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites ny les sources.
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ny le jugement
Dont nous a pourveus la nature,
Quoyque l'on veuille presumer,
N'entend non plus nostre advanture
Que le secret flux de la mer.

Pour le mouvement, la strophe :

Eh bien! races desnaturées,
Qu'avez-vous plus à murmurer?
Les fureurs se sont retirées,
Le desordre n'a peu durer,
Vos estendars sont nostre proye,
Vos flammes sont nos feux de joye,
Le roy triomphe du malheur,
Et jamais on n'a veu monarque
Qui gravast de meilleure marque
Son jugement ny sa valeur,

peut être comparée à la fameuse strophe :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

Théophile :

C'est assez faict de funerailles;
On void un assez grand tableau
De chevaux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a jetté dans l'eau;
C'est assez, le ciel s'en irrite,
Et, de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de vivre
Soubs un roy tranquille, et de suivre
La saincte majesté des loix.

Malherbe :

Arrière! vaines chimères
De haines et de rancœurs!
Soupçons de choses amères,
Eloignez-vous de nos cœurs!
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis;

Sous Henri, c'est ne voir goute
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

Nous recommandons cette étude : elle montre l'importance du style et combien il est difficile d'atteindre le naturel de Malherbe. Il s'élève d'un vol régulier et continu; Théophile n'a, pour ainsi dire, que des soubresauts; sa verve est *infidèle comme la mer*, qu'il a chantée dans une ode où ses inégalités de composition sont bien marquées. Ils ont eu tous les deux pour les anciens le même dédain; mais la nature avoit favorisé Malherbe et gâté Théophile.

Il y a plus de passion dans les stances

Quand tu me vois baiser tes bras, etc.,

que dans tous les vers galants de Malherbe; mais, tout compte fait, ils sont aussi mauvais amants l'un que l'autre, et surtout aussi mauvais consolateurs. La même philosophie sèche et aride comprimoit en eux le sentiment Quant à la prose, Théophile seroit peut-être supérieur à Malherbe. Cette disposition naturelle de son esprit lui a permis de manier heureusement le vers de dix syllabes. Ses *Fragments d'une histoire comique* sont fort remarquables sous le double rapport du récit et du style; tout y est naturel, heureusement exprimé; rien ne sent la recherche et l'afféterie. Les apologies et les lettres présentent les mêmes qualités. Théophile se seroit-il amendé comme homme et comme poète? Comme homme, nous le croyons : l'âge auroit amené la réforme des plaisirs et le retour vers des pensées plus sérieuses. Comme poète, nous en doutons : son âme s'étoit *dénouée*, pour nous servir de l'expression de Montaigne; *l'étoffe avoit pris son pli.* Mais Théophile auroit pu devenir un bon prosateur. Comme homme et comme poète, son malheur fut de ne pouvoir pas *se contraindre :*

... Des bons entendements qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple...
... Mais leur divin genie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux, s'il ne se peut contraindre.

... Quoique la façon de mes nouveaux escrits
Differe du travail des plus fameux esprits,

Il designoit Malherbe :

J'ayme sa renommée, et non pas sa leçon.

Si d'autres aussi ont oublié sa *leçon*, sa renommée subsiste. Comme saint Évremont, pardonnons à Théophile en faveur des *grâces heureuses de son génie et de sa belle imagination.*

Note sur le procès de Théophile.

Les pièces du procès de Théophile (information du 4 octobre 1623, interrogatoires du 22 mars 1624, des 3 et 7 juin, confrontation du 20 octobre de la même année) se trouvent aux archives de l'Empire. La publication de ces pièces seroit intéressante pour l'histoire littéraire; l'état des esprits sous le rapport religieux, les mœurs de l'époque, ressortent avec des couleurs très vives des dépositions des témoins. La procédure, rapprochée des apologies du poète, présenteroit un tableau complet et mettroit le lecteur à même de se prononcer au sujet d'une affaire que la passion a tout à fait obscurcie. A peine nous a-t-il été permis de jeter les yeux sur ces pièces. Un règlement que l'esprit ne vivifie pas est venu se joindre aux ténèbres d'une époque bien différente de la nôtre, malgré le vœu du poète, qui, dans son *Apologie au roi*, fait appel à la vérité, si plus tard elle doit sortir de la poudre du greffe. Nous complétons le procès-verbal du lieutenant Trousset par sa déposition, qui est la première, et nous faisons connoître ici l'impression produite sur nous par les autres dépositions. L'acharnement des ennemis de Théophile (c'étoient les jésuites, il le disoit et ne se trompoit pas) se manifeste dès la première audition de témoin. Le lieutenant Trousset s'entend avec le lieutenant Le Blanc, qui vient après lui, et prépare sa déposition. Théophile est un athée : il s'est moqué de Le Blanc, qui croit en Dieu. Voilà ce que Le Blanc a raconté à Trousset sur la place publique de Saint-Quentin, où Théophile venoit d'être amené, char-

gé de chaînes, sur un cheval boiteux. Ceux qui ont arrêté le poète deviennent ses accusateurs. Trousset s'est glissé dans la confidence de Théophile, et il a obtenu de lui, dans sa prison, un mémoire des papiers que M. de Caumartin avoit bien voulu mettre de côté à la prière de Théophile. Ses ennemis diroient : il se sentoit coupable. Nous disons : il les connoissoit et redoutoit à bon droit leur ingénieuse méthode de torturer les œuvres de l'esprit à défaut du corps. Le Blanc a connu Théophile dans le Midi[1] : il raconte ses impiétés, de quelle façon il tournoit en dérision les mots *sacrosaincts* de la Bible. (Tout à l'heure un témoin déposera qu'il s'agit des mots : Croissez et multipliez. La trame s'ourdit peu à peu.) Théophile a dit à Le Blanc, en lui montrant un chien : Cet animal a plus d'esprit que vous, qui croyez en Dieu. Quant à Théophile, il estime que le monde est éternel, ne croit ni à Dieu, ni aux saints, ni au paradis. Le Blanc a eu bien soin d'avertir Théophile qu'il le dénonceroit auprès du procureur général. Théophile s'est moqué aussi des croyances d'une autre personne ; mais, voyant son indignation, il lui a pris la main et a protesté qu'il ne vouloit pas la désobliger. Ceci se passoit plusieurs années auparavant. Mais comme il faut faire appel au bras séculier, le témoin Morel accuse Théophile d'avoir composé des vers dans lesquels il médit du roi. Il les a vus, il en a vu d'autres dont il cite les plus scabreux, et, perdant ensuite tout à coup la mémoire, il les rattache à une anecdote obscène, qu'il a soin de coudre aux choses saintes. Théophile se trouvoit dans l'église Saint-Eustache ; il voit entrer sa maîtresse, se livre à un acte d'incroyable débauche, qualifié par le témoin de b.......t de la pique — refrain de soixante couplets dont Sajot parlera tout à l'heure; et cet impromptu est composé :

L'autre jour, je vis dans un temple
Vos beautés, qui n'ont point d'exemple,

1. Le Blanc étoit alors en garnison chez un grand, sans doute chez le comte de Clermont-Lodève.

Où, malgré le respect du lieu,
Mon v.., levant sa rouge creste,
Jugea que vous estiez plus prête
A chevaucher qu'à prier Dieu.

Si nous eussions eu la licence,
Comme au siècle de l'innocence,
Pour exécuter nos desseins,
Je veux que le diable me tüe
Si je ne vous eusse f...
A la barbe de tous les saints.

Le témoin ne se souvient pas du reste.

Sa déposition n'a même été reçue que par écrit, et elle porte en tête ces mots : *A la gloire de Dieu et de l'Eglise.* Elle n'est pas à la gloire de l'église Saint-Eustache. Mais les dévots [1] respectent-ils le ciel lorsqu'il s'agit de se venger?

Enfin, M. de Morangis, conseiller au Parlement, allant voir Théophile malade, et s'étonnant de ce qu'il avoit reçu les secours de l'Eglise : « Je l'ai fait pour qu'on ne jette pas mon corps à la voirie », auroit répondu le poète.

Arrive le témoin Sajot, le favori du P. Voisin, cet Alexis maladroitement produit par son Corydon. Comme Le Blanc, il prétend avoir connu Théophile. Ce dernier, dans son Apologie au roi, dit que tous ces témoins n'étoient pas de sa connoissance, qu'il avoit perdu de vue Sajot depuis quinze ans, et, malheureusement pour le poète, il n'avoit pas oublié les mauvaises mœurs de cet homme, adonné à ce vice infâme dont il venoit l'accuser. Sajot, ou Sagot, qui signe Forest-Sagot, et que Théophile accuse d'avoir déguisé son nom, prétend avoir connu le poète en 1622, alors qu'il demeuroit rue des Deux-Portes, près de l'hôtel de Bourgogne. Il s'agit de préparer la déposition des libraires qui tout à l'heure vont accuser Théophile d'avoir composé le sonnet placé en tête du *Parnasse satyrique :*

Je fais vœu désormais de ne f... qu'en c...

1. Quand La Bruyère parle des dévots, il met en note : *les faux dévots.* Nous faisons comme lui : les révolutions ne changent pas les hommes.

Théophile rencontre donc Sagot, et lui dit qu'il a la ch.... quand il s'abstient de la compagnie des garçons. Tout d'un coup la conversation change : il est question de la foi, qui est ici traitée comme tout à l'heure l'église Saint-Eustache, et Théophile dit qu'il faut admettre Jésus-Christ, et rien de plus. Le but qu'on se propose est d'incriminer l'ode :

Heureux, tandis qu'il est vivant,
Celuy qui va tousjours suivant
Le grand maître de la nature,
Dont il se croit la créature !...
Jésus-Christ est sa seule loi.

Le projet d'interrogatoire de Mathieu Molé montre qu'on vouloit prouver par témoin le changement apporté dans l'impression de cette ode et l'impiété de sa première rédaction. Ici le texte est accepté : on se borne à en tirer une hérésie. Enfin Théophile a composé soixante couplets (!) dont le refrain étoit :

Tu me b....... la pique.

Le témoin dit sans doute soixante pour se dispenser de les réciter.

Comme l'annonce Théophile, le greffier n'a pas écrit les larmes de Sagot lorsque le poète a dévoilé les hontes de sa vie passée, et dénoncé ainsi indirectement le P. Voisin, son accusateur, circonstance fatale qui rendit les ennemis de Théophile irréconciliables.

D'Anizy, l'avocat, *confronté avec la gravité de la robe et du bonnet carré*, atteste que Théophile est débauché. Le témoin l'étoit-il lui-même pour le savoir ? Le poète a dit que l'âme étoit dans le sang. Il a parodié le *Croissez et multipliez :*

Croître et multiplier, au langage des dieux,
Qu'est-ce, si ce n'est f..., au langage des hommes [1] ?

Après toutes ces préparations arrive la grande machine du procès, la publication du *Parnasse satyrique* avec

1. Cette profane application du *crescite et multiplicamini* se trouve dans un dixain du *Temple de Cupido*, que Marot changea après la première édition.

le nom de Théophile. Les libraires Estoc et Sommaville ont appris bien des choses à leur confrère Rocolet. Les *Délices satyriques*, la *Quintessence satyrique* et le *Parnasse*, sont, dit-il, quasi une seule et même chose, sauf quelques vers ajoutés. Ils ont été donnés à Estoc par un nommé de la Mothe. Il y en avoit de Théophile, et l'on devoit les mettre en tête. Toujours le sonnet sodomite, comme l'appelle Garasse :

Philis..., etc.

Il y a aussi les vers :

Marquis, comment te portes-tu?

Mais il falloit suppléer à l'absence de manuscrits : comment l'expliquer? La preuve écrite faisoit défaut. Estoc a donc raconté à Rocolet que la nuit Théophile étoit venu redemander le manuscrit. Estoc et Sommaville, intimidés par ses menaces, l'ont rendu. Ils en ont déposé devant le procureur général. La femme Estoc a vu le manuscrit, et, l'intérêt des accusateurs faisant violence à sa pudeur, cette femme déclare qu'elle a vu des vers sur le br.... de la pique. La voilà douée sur ce sujet d'une mémoire aussi heureuse que celle de Morel et de Sagot !

Le boucher Guibert récite les vers du Parnasse comme les ayant entendus de la bouche de Théophile, et le témoin ne manque pas de reproduire les fautes de quantité inséparables d'une impression clandestine :

Un jour, cette vieille-là
Dans un bénitier distilla
Les pleurs de son œil hypocrite.
Depuis, le diable, qui la vit,
Craignant de gagner mal au v..,
N'ose approcher de l'eau bénite.

Quand on lit ces dépositions, la *Doctrine curieuse* n'étonne plus. On se souvient du mot du grand Condé au sujet du *Tartufe* et de *Scaramouche, ermite*, et du mot de Voltaire : Les dévots canoniseraient Cartouche ermite. Ici ce sont les dévots eux-mêmes qui se mo-

quent du ciel, de l'Eglise et de l'eau bénite, pour se venger. « Tu t'es moqué des moynes, disoit en pleine « chaire le P. Guérin en parlant de Theophile, et les « moynes se moqueront de toi. » Non ! ils se sont moqués de Dieu, et ont tout profané sous prétexte de punir la profanation. Certes, Théophile fut un homme de plaisir ; il avoit adopté la philosophie épicurienne ; il hantoit les mauvais lieux, et le P. Garasse a soin de nous apprendre qu'il s'en est mal trouvé à huit ou neuf reprises différentes. Mais étoit-il le seul poète de cette époque coupable et malheureux de cette façon ? Demandez à Régnier, que Garasse aime tant, pour lequel il avoue son foible et dont la lecture le divertit quelquefois. Régnier avoit-il été persécuté ? Quant aux vers obscènes que Théophile a pu composer, c'étoit le péché mignon des poètes d'alors, et Maynard (un président !) ne se gênoit pas pour s'en excuser cavalièrement :

> Ma plume est une p.....;
> Mais ma vie est une sainte.

C'étoit d'ailleurs, suivant ses expressions, *f... les gens par l'oreille.* Tant de machines dressées pour perdre un homme tel que Théophile !

> Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Le reste de la procédure suit les errements tracés par Mathieu Molé. Il y aurait beaucoup à prendre ; bornons-nous à l'histoire de la fille obsédée. Le poète, lors de son premier exil, s'étoit retiré chez son père. Il alloit souvent au château d'Estillac, près d'Agen, et un jour, dînant dans cette ville, chez le maréchal de Roquelaure, avec un conseiller au parlement de Toulouse nommé Massiot, le maréchal parla de cette fille, dont l'obsession faisoit beaucoup de bruit et ne trouvoit pas de contradicteurs. Le poète émit certainement des doutes, et les convives allèrent par curiosité au logis de cette fille. On se rappelle le dénoûment de cette aventure : Théophile mit le diable en déroute, confondit le prêtre, qui exorcisoit chaque jour en vain, et tiroit sans doute un

bon revenu de la crédulité des fidèles ; ils furent détrompés. Lors du procès, on fit au poète un crime de sa hardiesse, et, comme les dévots ont toujours l'esprit porté au badinage, ils prétendirent charitablement que Théophile avoit exorcisé cette fille à sa manière.

Nous avons tiré du fonds Colbert, de la Bibliothèque impériale, une curieuse lettre de Théophile au roi, écrite après l'arrêt de bannissement et restée inédite. Elle montre le poète admis au lever, bien reçu par le monarque, et menacé par les mêmes ennemis (le cardinal de La Rochefoucauld étoit à leur tête), furieux d'avoir en vain conjuré sa perte et de revoir à la cour l'athée échappé aux flammes. Si la conduite de Louis XIII à l'égard du poète étonnoit par cette alternative de bon accueil et d'abandon, par cette bonne grâce stérile, qu'on se souvienne du caractère de ce prince et de sa position. Placé entre les courtisans libertins, frondeurs, et cette *cabale dévote* sur laquelle s'appuyoient sa mère et sa femme, cette cabale redoutée par Richelieu lui-même, le roi faisoit de la morale à ses courtisans et craignoit de s'abandonner aux dévots.

Enfin, le poète dit dans son interrogatoire que ses œuvres ont été imprimées en 1622 ; il ne tenoit pas compte, sans doute, de l'édition de 1621, faite pendant son absence, et dont le désordre étoit attesté par un petit avertissement de l'éditeur, dû peut-être au paresseux des Barreaux, auquel son ami avoit envoyé la préface.

Voilà ce qu'il nous a été permis de déchiffrer du procès de Théophile. *Exsurgat tenebris !*

Note sur cette édition.

La première édition de Théophile est de 1621, in-8, Paris, J. Quesnel, aux Deux Colombes, avec cette légende : *Gignit concordia amorem*, singulière rencontre au sujet d'un auteur qui batailla presque toute sa vie.

En tête du volume on trouve des vers de Boisrobert sur le Traité de l'immortalité de l'âme (ils sont mauvais), une pièce de Saint-Amant dont le commencement est assez heureux, un pitoyable sonnet et une ode curieuse seulement à cause des détails qu'elle renferme sur l'exil du poète. Le privilége est du 6 mars 1621, et il est signé : Colbert. Il est suivi d'un Advis au lecteur : « En l'absence de l'autheur, nous avons imprimé « ce que nous avons peu recueillir de ses œuvres. Vous « ne sçauriez y trouver de l'ordre jusques à la seconde « edition, où nous esperons qu'il prendra la peine de « les renger et de les corriger. »

Des Barreaux a remis pêle-mêle les manuscrits à l'imprimeur, avec l'*Epître au lecteur*, qui se trouve dans les *Nouvelles œuvres* et qui lui étoit adressée.

Le volume s'ouvre par le Traité de l'immortalité de l'âme.

L'édition de 1622, que nous n'avons pas pu trouver, n'étoit sans doute qu'une réimpression de la précédente.

L'édition de P. Billaine, Paris, 1623, in-8, intitulée : *Œuvres reveües, corrigées et augmentées*, troisiesme edition, doit être considérée comme l'édition originale. On y remarque l'ordre qui a été suivi depuis, mais elle ne contient que la première partie. L'ode *Au sieur Hardy* ne s'y trouve pas; nous l'avons retranchée. Il est impossible d'attribuer cette pièce à notre poète. Hardy est comparé à *un grand pin de Silésie*. Nous aimons mieux le voir, dans les *Aventures* de Tristan, berné par les comédiens. En revanche, nous avons pris dans l'édition de 1623 les stances :

Quand j'auray ce contentement...;

d'autres stances :

J'ay trop d'honneur d'estre amoureux...;

les sonnets :

Depuis qu'on m'a donné licence d'espérer...
L'autre jour, inspiré d'une divine flame...
Si quelques fois Amour permet que je respire...
Courtisans, qui passez vos jours dans les delices...;

cette épigramme, qu'on lit aussi dans le Parnasse satyrique :

> Cette femme a fait comme Troye...

Ces pièces manquent dans l'édition de Scudéry (1632), et, par suite, dans toutes les réimpressions.

La seconde partie a été publiée par Jacques Quesnel et P. Billaine, Paris, 1623, in-8.

Quant à la troisième partie, outre les pièces imprimées séparément, elle se trouve dans un recueil in-8 publié en 1624 et réimprimé en 1625, 1626 et 1627.

Les trois parties sont réunies pour la première fois dans l'édition de Billaine et Quesnel, Paris, 1626, in-8. Quatre réimpressions ont lieu, à Rouen, J. Delamare, 1627, 1628, 1629, et à Paris, jouxte la copie de Rouen, 1629, in-8.

L'édition de Michon, Lyon, 1630, in-8, contient la lettre à Balzac : « Elle avoit eté mise dans l'oubly de « ses ennemis (ceux de Theophile). Elle est imprimée « pour le contentement des curieux qui font profession « de l'eloquence françoise. »

Le texte de la lettre est conforme à la copie manuscrite de du Puy, et nous avons cité en note une phrase supprimée.

Cette édition de Michon est ornée d'un portrait de l'auteur, de P. Palliot, P. Mar., Tip. Regis; avec cette inscription en légende : *Theophilus de Viau fama super æthera notus*, et ce distique au-dessous du portrait :

> Hic mortalis habes vultum, non carmina vatis :
> Carmina quippe Dei sunt, at imago viri.

On voit une figure longue, maigre, aux pommettes saillantes, une physionomie singulière où se retrace la dure captivité du poète dans le cachot de Ravaillac. Il ne ressemble en rien au beau portrait de Daret placé par Mayret en tête de son édition des lettres. Une figure pleine annonce la santé et cet appétit que Théophile ne craignit pas d'avouer et que Garasse appela *gourmandise*. Il y a du feu et de la finesse dans le re-

gard. Ce portrait répond à l'idée qu'on se fait du poète gascon, et Mayret atteste la ressemblance par ces vers :

> Malgré la mort et ses outrages,
> Le fameux Theophile est icy tout entier.
> Son visage et son air sont peints en ce papier,
> Et son esprit en ses ouvrages.

La légende : *Theophile de Viau*, *gentilhomme de la chambre du roi*, fait allusion sans doute à sa qualité de poète recevant pension. Il déclara devant ses juges *être au service du roi en qualité de poëte.*

Enfin, Scudéry vint : Rouen, J. de la Marre, 1632, in-8. La préface est tout l'homme : son dévoûment apparoît, six ans après la mort de Théophile, pour publier ses œuvres, qui étoient d'un excellent débit. Il a peut-être corrigé les épreuves, mais il a retranché, nous ne savons pour quel motif, les pièces citées plus haut et contenues dans l'édition de 1623. Elles faisoient cependant partie de l'édition de J. de la Mare, 1627, et de celle de Michon, 1630. Elles sont de Théophile, sans aucun doute, et Scudéry, qui les a laissées de côté, a compris dans son édition l'ode à Hardy. Il dit avoir eu à sa disposition les manuscrits de l'auteur, et il n'a ajouté que l'ode à M. de L... sur la mort de son père, plus deux épigrammes sur Bordier et sur le roi Jacques.

Rendons cependant justice à l'éditeur : il a retranché de la troisième partie les pièces qui n'étoient pas de Théophile, ce qui, du reste, avoit déjà été fait dans l'édition de Michon, et il a classé les autres dans un meilleur ordre. Les vers de Boisrobert et de Saint-Amant ont fait place à ceux de l'auteur d'Alaric, qui se trouvoit partout à l'étroit. Nous avons pris la liberté grande de corriger M. de Scudéry, en nous conformant, du reste, à son édition ainsi revue et augmentée.

Nous devons au *Parnasse satyrique* (édition de 1625) l'épigramme :

> Ce quatrain est fort magnifique...,

une variante et deux passages importants qui complètent la satire :

Cognois-tu ce fascheux...? etc.

Nous avons cru devoir imprimer à la fin du second volume les trois pièces du Parnasse satirique qui ont été imputées à Théophile : elles font partie du procès. Nous y avons joint d'autres pièces du *Parnasse* attribuées à Théophile par un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Ce manuscrit ne contient que deux épigrammes inédites. On en trouve dans le *Parnasse* sur les mêmes sujets.

Du reste, ce recueil n'a de Théophile, outre les pièces ci-dessus, que deux épigrammes :

Ceste femme a fait comme Troye...

Grâce à ce comte libéral...;

l'élégie :

Chère Philis, j'ay bien peur que tu meure...,

et l'ode :

L'infidélité me déplaît...

Les *Mémoires de Mathieu Molé* nous ont fourni une lettre, sans parler de celle qui étoit restée manuscrite et que nous avons tirée des Cinq cents de Colbert; et le *Ballet des Bacchanalles*, imprimé séparément en 1623, in-4, contient des vers que nous avons joints aux autres vers composés pour des ballets.

A partir de 1633 jusqu'en 1677, les réimpressions de l'édition de Scudéry se succèdent à Paris, à Rouen et à Lyon. Nous en avons compté dix-sept.

La tragédie de *Pyrame et Thisbé* a été imprimée plusieurs fois séparément. On connoît l'exemplaire de M. de Soleinne, avec ce titre singulier : La tragédie de M. de Vendosme et M. le grand prieur, son frère, dans le bois de Vincennes, à leur grand regret, faict par Theophile devant que de mourir, 1626, in-8 de 48 ff. et portr. ; vendu 16 fr. 50 c. Il y a deux autres éditions de 1627 et 1630.

Le titre des œuvres semble annoncer plusieurs tragédies. C'est une supercherie des libraires, qui, n'osant

pas y comprendre la tragédie de Pasiphaé (1618, 1627, 1628 et 1631), imprimée séparément sous le nom de Théophile, autorisoient ainsi leur mensonge par une réticence : car, pour eux, il ne s'agissoit pas de la prétention à la Sophonisbe de Mairet, revendiquée par des Barreaux au nom de Théophile.

Les nouvelles œuvres de feu M. Théophile, composées d'excellentes lettres françoises et latines, *soigneusement recueillies*, *mises en ordre et corrigées* par M. Mayret, ont été imprimées à Paris, en 1641, chez Ant. Sommaville, in-8 (avec portrait), réimprimées in-12 en 1642, in-8 en 1648, et in-12 en 1656. Cependant elles sont rares.

Dans l'*advis au lecteur*, Mayret déplore la perte de deux livres couverts de vélin blanc, avec des rubans de rose sèche, contenant plusieurs pièces rares de Théophile, écrites de sa main. M. de Montmorency en avoit fait Mayret dépositaire. L'*Épître à Actéon* en a été tirée. Il en retrouva des copies moins correctes, moins complètes, mais contenant quantité de pièces en prose et en vers qu'il avoit lues dans les deux livres remis par M. de Montmorency, entre autres un Traité de l'amitie, de Cicéron.

Enfin, il seroit fastidieux de donner la liste de toutes les pièces publiées au sujet du procès de Théophile ; elle se trouve dans les Mémoires de Niceron, t. 36, et dans le catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne, 5e cat., nos 997, 999. Nous avons indiqué dans notre notice celles dont nous nous sommes servi ; nous appelons seulement l'attention sur l'appendice, où nous publions les pièces les plus intéressantes de cette affaire, qui fit tant de bruit. La *Réponse du sieur Hydaspe* (le P. Garasse prenoit ce nom, que Balzac donne à son frère aîné dans sa correspondance) *au sieur de Balzac, sous le nom de Sacrator, touchant l'Anti-Théophile et ses écrits* (le P. Garasse *iterum* et sa *Doctrine curieuse*), est une pièce unique, inconnue à tous les auteurs qui ont traité des pseudonymes. Prosper Marchand (*Dictionnaire historique*) n'a donné que le titre de cette pièce, et personne n'avoit relevé la mention qu'il en a faite ;

seulement nous n'avons pas retrouvé le Poëtique anti-Théophile, imprimé en 1625, in-8. « C'est ainsi, dit « P. Marchand, que cela se trouve énoncé dans le cata« logue d'une bonne bibliothèque de Paris (Bibliotheca Guillelmi Boisset, p. 1117). »

Nous signalons l'édition du *Parnasse satyrique* de 1625 : *Le Parnasse des poëtes satyriques, ou Dernier recueil des vers picquans et gaillards de nostre temps*, par le sieur Théophile, 1625, in-8, 380 pages.

Nous avons déchiffré ces vers sur le titre de l'exemplaire de la Bibliothèque impériale. C'est une écriture du temps à demi effacée :

> Tout est chevauché, tout y f..t;
> On f..t en ce livre partout.
> Affin que personne n'en doute,
> Les lignes f.....t les feuillets,
> Les odes f.....t les sonnets;
> Les lettres mesme sont f...ues
> Par un auteur archif...u.

Et, puisqu'il faut remuer ces ordures bibliographiques, ajoutons que nous avons retrouvé le B....l des Muses, ou les Neuf pucelles p.....s, caprices satiriques de Théophile le jeune, pseudonyme du malheureux Claude Petit, auteur du Paris ridicule, qui fut brûlé en place de Grève, en 1665 ou 1666, pour avoir composé ce mauvais livre, pour avoir *bien fait le mal*, suivant ses expressions. Ils sont divisés en quatre parties. *A Leyden, sur le véritable manuscrit de l'auteur.* Il n'y a que la première partie et la table générale, 24 pages in-8. « Il « estoit né, dit la préface écrite par l'auteur lui-même, « si fatallement pour la satyre et pour les femmes, qu'il « lui estoit aussi impossible de ne point escrire que de ne « point chevaucher. Mais, s'il a esté si malheureux dans « celuy-cy, il a reussy si heureusement dans l'autre, « qu'il ne porte pas à faux tiltre le nom de Theophile « le jeune, que tout le monde luy donnoit dès son vi« vant et luy confirme encor authentiquement après sa « mort. » Cette mort supposée semble avoir porté malheur au triste plaisant.

APPENDICE.

I.

Arrest de la Cour de parlement par lequel les sieurs Theophile, Berthelot et autres sont declarez criminels de leze-majesté divine pour avoir composé et fait imprimer des vers impies contre l'honneur de Dieu, son Eglise et honnesteté publique.

Avec deffenses à toutes personnes d'avoir ny tenir aucuns exemplaires du livre intitulé Le Parnasse satyrique, *n'autres* œuvres dudit Theophile, *sur peine d'estre declarez fauteurs et adherans dudit crime et punis comme les accusez.*

A Paris, chez Antoine Vitray, au college Sainct-Michel, 1623 (8 p. in-12).

Arrest de la Cour de Parlement contre Theophile et autres faiseurs de vers impies, executé le 19 *aoust* 1623.

Veu par la Cour, les Grande Chambre et Tournelle assemblées, l'arrest d'icelle du unze juillet dernier, par lequel, sur la plainte faite par le procureur general du roy et livres par luy representez, avoit esté ordonné que les nommez Theophile, Bertelot, Colletet et Frenide[1], autheurs des sonnets de vers contenans les impietez, blasphemes et abhominations mentionnées au livre très pernicieux intitulé *Le Parnasse satyrique*, seroient pris au corps et emmenez prisonniers en la Conciergerie du Palais, pour leur estre le procez fait et parfait, et où ils ne pourroient estre apprehendez, adjournez à trois brefs jours à son de trompe et cry public à comparoir en icelle ; exploits de perquisition faicts de la personne desdits accusez, adjournemens à trois brefs jours, les defauts à trois brefs jours obtenus en

1. Le nom est écrit comme dans la *Doctrine curieuse.* Il s'agit de N. Frenicle.

ladite Cour par le procureur general du roy contre iceux accusez le 5 aoust et autres jours suivans; autres livres et œuvres dudit Theophile imprimez par les nommez Blaine et Quesnel; conclusions du procureur general du roy; tout consideré, dit a esté que lesdits deffauts ont esté bien et deuement obtenus, et, pour le profit d'iceux, ladite Cour a declaré et declare lesdits Theophile, Berthelot et Colletet, vrays constumax, atteints et convaincus du crime de leze-majesté divine, et, pour reparation, les a condemnez et condemne, sçavoir: lesdits Theophile et Berthelot à estre menez et conduits des prisons de la Conciergerie en un tombereau au devant la principale porte de l'eglise Nostre-Dame de ceste ville de Paris, et illec, à genoux, teste, pieds nuds, en chemise, la corde au col, tenans chacun en leurs mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, dire et declarer que très meschamment et abhominablement ils ont composé, fait imprimer et exposer en vente le livre intitulé *Le Parnasse satyrique*, contenant les blasphemes, sacrileges, impietez et abhominations y mentionnées contre l'honneur de Dieu, son Eglise et honnesteté publique, dont ils se repentent et en demandent pardon à Dieu, au roy et à justice. Ce fait, menez et conduits en la place de Greve de ceste-dite ville, et là ledit Theophile bruslé vif, son corps reduit en cendres, icelles jettées au vent, et lesdits livres aussi bruslez, et ledit Berthelot pendu et estranglé à une potence qui, pour ce faire, y sera dressée, si pris et apprehendez peuvent estre en leurs personnes; sinon, ledit Theophile par figure et representation, et ledit Berthelot en effigie à un tableau attaché à ladite potence. Tous et chacuns leurs biens declarez acquis et confisquez à qui il appartiendra, sur lesquels et autres non subjects à confiscation sera preallablement pris la somme de quatre mil livres d'amende applicables à œuvres pies, ainsi que ladite Cour advisera, et a banny et bannit ledit Colletet pour neuf ans hors du royaume; luy enjoint de garder son ban, à peine d'estre pendu et estranglé; et, en tant que touche ledit Frenide, a per-

mis et permet audit procureur general du roy faire informer plus amplement contre luy des cas mentionnez audit procez, circonstances et dependances; fait ladite Cour inhibitions et defenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'avoir et retenir par devers eux aucuns exemplaires dudit livre intitulé *Le Parnasse satyrique*, n'autres œuvres dudit Theophile, ains leur enjoint les apporter et mettre dans vingt-quatre heures au greffe criminel d'icelle, pour estre pareillement bruslez et reduits en cendres, sur peine, contre les contrevenans et qui s'en trouveront saisis, d'estre declarez fauteurs et adherans dudit crime et punis comme les accusez. Outre, ordonne que les libraires nommez Estoc, Sommaville, Billaine et Quesnel, qui ont imprimé les œuvres dudit Theophile, seront pris au corps et amenez prisonniers ès prisons de la Conciergerie du Palais pour estre ouys et interrogez sur aucuns faicts resultans dudit procez, et, où ils ne pourront estre apprehendez, seront adjournez à trois brefs jours à son de trompe et cry public à comparoir en icelle, leurs biens saisis et commissaires y establis jusques à ce qu'ils ayent obey.

Prononcé et executé le 19 aoust 1623.

II.

La prise de Theophile par un prevost des mareschaux dans la citadelle du Castellet, en Picardie.

Amene prisonnier en la Conciergerie du Palais le jeudy 28 de ce mois (septembre).

A Paris, chez Antoine Vitray, au college Sainct-Michel, 1623 (14 p. in-12).

La prise de Theophile, retenu en la ville de Sainct-Quentin.

Le mois d'aoust dernier, les chambres du Parlement assemblées, on proceda au jugement du procez de Theophile, accusé d'avoir fait quantité de vers impies contre l'honneur de Dieu, l'honnesteté civile et toutes les

bonnes mœurs. Il avoit esté appellé pour respondre ausdites accusations; mais le ver de sa conscience l'empescha d'y aller, quoy qu'il feist assez du resolu et qu'il creust que le merite de son esprit estoit capable de le sauver de quelque peril que ce fust, s'imaginant que quelques grands chez lesquels il alloit souvent manger et qu'il entretenoit de bons mots auroient assez de credit d'empescher la punition des crimes dont il estoit accusé, sa vanité l'ayant tousjours porté de croire qu'il estoit le phœnix des poëtes de nostre temps. Dieu, qui sçait bien abaisser telles gens, a tellement dessillé les yeux de ceux mesmes chez lesquels il s'estimoit le mieux venu qu'ils l'ont totallement abandonné. Il avoit esté exhorté plusieurs fois de n'escrire point, comme il faisoit, des choses si horribles que les plus perdus mesmes ne pouvoient approuver; mais son esprit ne pouvoit, à son advis. paroistre que par là. Le roy, qui est un prince le mieux nay, le plus craignant Dieu et du meilleur naturel du monde, luy avoit defendu de le veoir s'il ne changeoit de discours, et, après qu'on luy eust fait veoir quelques impietez sorties de sa main, le chassa de sa presence et le bannit de sa cour. Comme il eut perdu la veue de ce soleil de la France, il veid qu'il falloit moyenner son retour, ce qu'il ne pouvoit faire qu'en promettant de mieux vivre et n'escrire jamais rien qui offençast l'honneur de Dieu, de l'Eglise ny des saincts. Il fait veoir le roy par des gens de merite et de credit, afin de faire supplier Sa Majesté de le remettre en sa grace, luy faire continuer sa pension et luy donner moyen de veoir quelqu'un à qui se reconcilier. Ce prince, plus aise de gaigner une ame à Dieu que de l'affaire qu'il eust d'un tel homme, après avoir esté prié par beaucoup de seigneurs qui l'asseurèrent qu'il vivroit mieux à l'advenir, et qu'il disoit que ce qu'on le croyoit atéiste estoit faux; que, pour le bien monstrer, il avoit escrit un livre de l'immortalité de l'âme dans lequel il feroit bien veoir le sentiment qu'il a de la religion chrestienne; Sa Majesté, deferant à la priere de tant de personnes de qualité, accorda son retour quand il auroit veu ce livre et recogneu ses actions res-

pondre à ce qu'il en escrivoit. Theophile, bien ayse de ces nouvelles, se haste de faire imprimer son livre, qu'il dedie au roy, veoid quelques grands personnages qui le font veoir les jesuites, ausquels il se confesse, et promet de tesmoigner par sa vie et ses actions qu'il y veut mourir et que jamais il n'escrira rien qui sente du contraire. Il rentre en la bonne grace du roy, qui luy fait une remonstrance sur sa vie licencieuse et luy proteste que, s'il descouvre qu'il dise ou escrive jamais rien qui offence Dieu, ou contre les bonnes mœurs, il le fera punir du dernier supplice que meritent ceux qui, comme luy, font gloire de tels discours. Vous ne veistes jamais un homme plus humble ny qui feist de plus belles promesses; mais il commença bientost de retourner à son vomissement, et se veid aussitost abandonné de Dieu, qui permit qu'il le fust encor du roy et de tous ceux qui le voyoient de bon œil et qui esperoient une veritable conversion de luy. Ses vers le feirent tenir pour un vray atheiste et donnerent subject à Messieurs de la Cour de le condemner d'estre bruslé tout vif avec ses livres. L'arrest fut donné et executé par constumace le 19 aoust 1623, pource qu'au lieu de se venir justifier il s'enfuit. On feit un fantosme à peu près vestu comme ledit Theophile, que l'on meit dans un tombereau; on le mena devant l'eglise Nostre-Dame faire l'amende honorable, puis on le fut brusler en la place de Greve. Comme il eut les nouvelles de cela, il s'alla jetter entre les bras de quelqu'un qui l'aymoit, et prit après le chemin de Picardie, où il demeura quelque temps. Monsieur le procureur general avoit escrit à tous les prevosts des mareschaux pour le faire arrester sur les chemins, en quelque lieu qu'il fust. Voicy donc comme il a esté arresté. Ayant demeuré quelque temps proche du Castellet, et s'ennuyant d'estre tant en un lieu, il se resolut d'aller plus loin. Il part un matin sur un cheval, avec une valise derriere luy et un petit laquay qui le suivoit. Un prevost des mareschaux, qui avoit receu des lettres de Monsieur le procureur general pour cela, le voyant passer, voyant qu'à peu près il ressembloit à celuy qu'on luy avoit depeint, eut quelque soupçon que ce pouvoit

estre luy. Theophile ayant passé quelque vingt ou trente pas, il se retourne, ou pour veoir si son laquais le suivoit, ou pour quelqu'autre chose. Quoy que ce soit, ce prevost eut opinion qu'il avoit peur de luy, et qu'il falloit que ce fust Theophile. Il le laisse passer et s'en va assembler ses archers, qu'il fait monter à cheval avec luy ; puis il suit le chemin qu'il avoit veu tenir à celuy qu'il poursuivoit. Quelque temps après, il rencontre des paysans ausquels il demanda s'ils n'avoient point veu un homme de cheval portant une valise, et un petit lacquais derriere luy. Ces hommes lui dirent qu'ouy et qu'il estoit assez loin. Le prevost leur demanda s'il ne leur avoit rien dit ; ils respondirent qu'il leur avoit demandé le chemin du Castelet. Le prevost continua encor de leur demander s'il ne leur avoit rien dit que cela ; ils dirent que non, sinon qu'il leur avoit demandé s'il n'y avoit point quelque petit sentier couvert, et qu'il seroit bien aise de ne point aller par le grand chemin, mais qu'ils luy avoient respondu qu'il y en avoit bien, mais que difficillement le trouveroit-il s'il n'y avoit quelqu'un du pays qui le conduisist, et qu'il feroit beaucoup mieux de suivre le grand chemin, comme il feit. Le prevost jugea de là qu'il falloit que ce fust ledit Theophile. Il pousse son cheval et fait advancer ses archers avec luy, de telle sorte qu'il arriva au Castelet presque aussi tost que luy et le veid entrer en la citadelle. Il y va tout droit et demanda le gouverneur. Le gouverneur estant venu, le prevost luy demanda franchement un nommé Theophile qui venoit d'entrer, comme s'il l'eust bien cogneu. Ce gouverneur, soit qu'il le voulust cacher ou soit qu'il ne l'eust pas veu, dit qu'il ne sçait que c'est et qu'il n'est entré personne.

Le prevost persiste et dit qu'il l'a veu entrer ; qu'il luy faict commandement de par le roy de le luy livrer, sinon qu'il luy laisse en sa garde et qu'il va faire son procez-verbal du refus qu'il fait de luy mettre entre les mains. Le gouverneur, craignant d'encourir la disgrace de Sa Majesté, luy dist qu'il entrast avec ses archers et qu'il cherchast s'il le trouveroit.

Le prevost laisse de ses archers à la porte et aux autres lieux qu'il jugea nécessaires. Il alla après cela chercher partout, et, ne le trouvant point dans le logis, il fut dans une casemate où il avoit fait porter des lanternes, parcequ'elles vont bien avant sous terre. Et nottez que ledit Théophile, estant là dedans, suivoit toujours les archers sans estre recogneu, et, n'eust esté qu'on apporta de la paille allumée, on ne l'eust que difficilement apperceu. L'ayant enfin trouvé, on luy demanda si ce n'estoit pas luy qu'on appelloit Theophile, et, ayant respondu qu'ouy, le prevost se saisit de luy, et luy declare qu'il le fait prisonnier du roy Il se fait assister pour le pouvoir conduire seurement jusques à Sainct-Quentin, où M. de Caumartin est intendant de justice. Il l'interoge, et puis il envoye advertir monsieur le procureur general, afin de sçavoir ce qu'on fera pour le conduire seurement jusques dans Paris. Mondit sieur le procureur general fut aussitost au Parlement requerir pour le roy qu'on envoyast quelqu'un pour l'amener. La cour, suivant ses conclusions, ordonna que l'huissier de Saincte Beuve iroit, assisté des archers de monsieur Deffunctis, et qu'il seroit mandé à tous les prevosts des mareschaux et à tous les juges des lieux de leur prester main forte. Dès le mesme jour, vendredy 22, ils partirent pour l'aller querir à Sainct-Quentin, d'où ils l'ont emmené accompagnez du prevost et des archers qui l'avoient arresté. Ils ont encor amené son garçon, et les ont tous deux remis dans la Conciergerie le jeudy 28 septembre, sur les cinq heures du soir.

Il dit que les jesuites sont causes de sa condemnation. Je veux bien croire que cela soit. Il seroit encor à desirer qu'ils fussent cause de la condemnation de ceux qui disent ou escrivent des choses semblables à celles dont il est accusé.

III.

Procès-verbal de l'emprisonnement de Theophile, *presenté à la cour par le prevost des mareschaux.* A

Paris, chez Pierre Bamier, rue des Carmes, à l'Image S.-Martin, M.DC.XXIII, *avec permission* (13 p. in-12).

Procès-verbal de l'emprisonnement de Theophile, *présenté à la cour par le prevost des mareschaux* :

Le vingt-huictiesme jour du mois d'aoust mil six cens vingt-trois, à nous, Jacques Trousset, lieutenant criminel de robbe courte à Sainct-Quentin, s'est addressé Eustache Fourquin, messager ordinaire dudit Sainct-Quentin, qui nous a mis ès mains une lettre de monsieur de Caumartin, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé, et president des requestes du Palais à Paris, portant que, par arrest de nosseigneurs de la Cour de parlement de Paris, un nommé Theophile auroit esté condamné à faire reparation honnorable et estre bruslé vif, lequel, pour eviter l'execution dudit arrest, s'estoit retiré sur la frontiere du Cambresis, et que, pour iceluy prendre et apprehender au corps, eussions à battre la campagne, comme aussi, du jour au lendemain, aurions receu lettre du sieur le Blanc, lieutenant en la mareschaussée et connestablie de France, tendante à mesme fin, suivant lesquelles nous nous sommes, assistez de Pierre de la Barre, nostre greffier, Pierre et Estienne Alavoine, Jean du Teut, Gilles Bloncart, Anthoine Sangnier, nos archers, et Jean le Sergent, huissier à la mareschaussée dudit pays de Sainct-Quentin, transportés sur les frontières dudit Cambresis, et informé par l'espace de cinq jours, en plusieurs bourgs et villages desdites frontieres, si ledit Theophile, que ledit le Blanc nous avoit depeint de visage, de poil et d'habits, et les autres denommez audit arrest y estoient pas, desquels nous n'aurions peu apprendre aucunes nouvelles, occasion que nous serions retournez audit Sainct-Quentin, et le quatorziesme de septembre en suivant, audit an, et à la rencontre au bourg du Castelet, ledit le Blanc, qui estoit à la suitte de monsieur le connestable, nous luy aurions fait entendre que de ce dont il nous avoit escrit que n'en aurions peu tirer aucunes nouvelles; ce qu'entendant, ledit le Blanc nous auroit dit estre dueument

adverty que ledit Theophile faisoit sa residence depuis quinze jours en çà ès environs du Castelet, et que nous en pourrions apprendre quelque chose de Louys Brocart, demeurant au village de Lempire. Parquoy, assisté de nosdits greffier et archers, sommes, le samedy seiziesme du mois, acheminez en un bois proche le village de Lempire, distant dudit Castelet d'une lieue, duquel Brocart ayant appris que ledit Theophile estoit ou pouvoit estre allé audit Castelet, aurions à l'instant envoyé ledit Sangnier audit Castelet pour en recognoistre la verité, lequel, retournant en la cense de Gillemont, où nous nous estions arrestez attendant son retour, auroit eu à la rencontre ledit Theophile, proche le village de Bonny, monté de cheval et assisté d'un homme de pied, de quoy il nous auroit fait donner advis par un paysan dudit lieu, suivant lequel serions à l'instant monté à cheval et poursuivy ledit Theophile jusques dans la barriere de la place forte du Castelet, en laquelle il se seroit sauve, d'où sortant le sieur Mesnelier, gouverneur d'icelle, luy aurions fait commandement de par le roy et nosdits seigneurs de Parlement de nous mettre ès mains ledit Theophile ; à quoy obtemperant, nous auroit fait faire ouverture de la place et permis d'y faire telle recherche que desirions pour nous saisir dudit Theophiie, sans autrement vouloir satisfaire ausdits commandemens, à cause que luy aurions rechargé ledict Theophile, et à luy enjoinct d'en faire bonne garde, pour le representer quant par justice requis en seroit, luy representant qu'il importoit grandement au service du roy, à son estat et au public, que ledit Theophile ne s'evadast, et que du reffus qu'il faisoit de nous le mettre ès mains nous en donnerions promptement advis à M. de Caumartin, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé, comme nous aurions fait le dimanche dix-septiesme dudict mois, sur les cinq heures du matin, lequel à l'instant se seroit acheminé audit Castelet, assisté de nous, juge sus-nommé, desdits Bloncart et Sangnier, où estant et ayant appris dudit sieur de Mesnellier que ledict Theophile s'es-

toit retiré dans une cassemate du chasteau dudict lieu, nous y serions descendus assistez comme dict est et d'un nommé Watellet, sergent royal audict lieu, où, ayant sommé ledict Theophile, aurions iceluy constitué prisonnier et amené pardevant ledict sieur de Caumartin, qui estoit à la porte dudict cassemate et dudit Castelet; avons, en sa presence et de son commandement, amené et conduict ledict Theophile ès prisons royales dudict Sainct-Quentin, lequel nous aurions escroué et rechargé de son ordonnance verbale à Charles Henneoque, geollier de la prison d'icelles, te le lendemain, dix-huictiesme dudict mois, ledict sieur de Caumartin auroit envoyé en poste son homme de chambre vers Sa Majesté pour luy donner advis de la prise dudict Theophile, et, pour la plus grande seureté et asseurance d'iceluy, aurions commis trois de nosdicts archers à sa garde par le commandement dudict sieur de Caumartin, lesquels archers l'auroient gardé èsdictes prisons, tant de jour que de nuict, depuis ledict jour dix-septiesme dudict mois de septembre jusques au mardy vingt-sixiesmes du mesme mois, que ledict Theophile et Isaac la Pause, son valet, auroient esté mis, suivant l'arrest de nosdicts seigneurs de Parlement du vingt-deuxiesme dudict mois de septembre, ès mains de maistre Pierre Martin, greffier de monsieur Defontis, lieutenant criminel de robbe courte en la prevosté et vicomté de Paris, et de Jean Papillon, exempt de la compagnie dudict Defontis, qui estoit assisté des archers d'iceluy; avec tous lesquels nous, juge susnommé, assisté desdicts de la Barre, Alavoines, du Teut, Bloncart, Sangnier, Sergent et Huau, avons amené et conduict des prisons royalles dudict Sainct-Quentin en celles de la Conciergerie du Palais à Paris, lesdicts Theophile et la Pause. Dont et de tout ce que dessus avons fait et dressé ce present nostre procès-verbal, que nous avons signé et faict signer par ledict de la Barre, nostre greffier, pour servir et valloir en temps et lieu ce que de raison.

Faict les an et jour que dessus.

IV.

Information faicte par nous, André Charton et Gabriel Damours, conseillers du roy en sa Cour de parlement, et commyssaires commis par icelle en cette partie, à la requeste du procureur general du roy, demandeur et accusateur, contre le nommé Theophile, prisonnier ès prisons de la Conciergerie du Palais, en laquelle avons ouy les tesmoins qui ensuivent:

Du 4 octobre 1623.

Jacques Trousset, lieutenant du roi de robe courte à Sainct-Quantin, y demeurant, aagé de quarante-huit ans, lequel, après serment par luy faict de dire verité, tesmoin produict de la part dudit procureur general, a dit qu'ayant reçu advis de l'arrest de contumace donné contre le nommé Theophile, et ce par le sieur de Comartin, conseiller de la Cour et presidant aux requestes, et le sieur Le Blanc, lieutenant en la conestablye et mareschaussée de France, il se seroit mis en demeure de faire perquisition de la personne dudit Theophile avec son greffier et archers; à ces fins, seroit allé le long des frontieres du Cambresy, depuis la ville de Perronne jusque à Guise, et, n'ayant peu rien aprendre du lieu où estoit ledit Theophile, retourna à Sainct-Quantin, et depuis le 14ᵉ de septembre dernier accompaignoit Monsieur le Conestable, qui faisoit son entrée au Castelet, et y renconstra ledit Le Blanc, auquel il fit entendre les perquisitions qu'il avoit faictes dudit Theophile sans en avoir peu aprendre nouvelles; lequel Le Blanc luy dit lors qu'il auroit des nouvelles dudit Theophile et du lieu où il estoit par le nommé Brocart, habitué et demourant hors ce royaulme, au village...., pays de Cambresy; et, pour parler audit Brocard, le deposant, accompaigné de son greffier et archers, se seroit transporté proche le village dudit Lempire, en un boys, d'où il auroit envoyé un de ses archers pryer ledit Broquard de luy venir parler, ce qu'il auroit faict, et luy

auroit requis s'il ne debvoit pas mener un gentilhomme hors de la France. Lui dit qu'ouy, mais luy feit ledit Broquard refus de luy dire le jour ny l'heure que il conduiroit ledit gentilhomme, bien que luy, deposant, luy offrist dix pistoles, et, voyant le deposant tel refus, avant que de partir auroit de rechef pryé ledit Broquard de luy dire ce dont il l'avoit pryé; lequel Broquard respondit lors qu'il auroit apris d'un paysan du susdit village que ledit gentilhomme debvoit aller ce mesme jour au Castelet, s'il n'y estoit : ce qui fut cause que le deposant, avec ses archers, ala Sance de Gilemont, et de là s'en allerent audit Castelet, où ils poursuivirent ledit Theophile jusque dans la barriere de la forteresse, et d'où sortant le sieur de Menillier, sortant à la porte, le deposant luy avoit fait commandement luy mettre ès mains ledit Theophile, qui estoit entré dans ladite place; ce qu'auroit accordé ledit de Mesnillier; de quoy il fit a l'instant donner advis au sieur de Comartin, lequel estoit venu au Castelet avec le deposant. Ledict Theophile luy a esté mis ès mains par ledit sieur de Mesnillier, ainsy que est plus amplement contenu au procès-verbal de ce fait par le deposant, qui est mis ès mains du sieur procureur general; et outre dit qu'au jour du sabmedy XVI septembre, estant sur la place de la ville de Sainct-Quantin avec le susdit Le Blanc, iceluy Le Blanc dit au deposant qu'estant un jour au pays de Langadon, en Dauphiné, il auroit eu à rencontre ledit Theophile, lequel, après plusieurs propos tenus entre eux, iceluy Theophile demanda audit Le Blanc s'il croyoit qu'il y eust un Dieu, et ayant ledit Le Blanc respondu qu'il croioit veritablement qu'il y avoit un Dieu, ledit Theophile fit responce qu'il estoit un sot de le croyre; à quoy estant repliqué par ledit Le Blanc audit Theophile qu'il estoit un impye et un meschant de dire telles paroles, ledit Theophile luy repliqua disant ces motz : Toy et moy et un chien, qu'il monstroit, estantz mortz, serons une mesme chose. Ce qu'entendu par ledit Le Blanc, il dit à Theophile en ces termes : Allez, vous estes un meschant homme; je ne veux plus

me trouver de vostre compagnie, et, aussytost que je seray à Paris, j'en donneray advis au sieur procureur general. Neantmoins que ledit Le Blanc n'a dit audit deposant le temps et l'année qu'il avoit entendu dire les paroles susdictes audit Theophile. Daventage dit qu'estant à la conduite dudit Theophile de Sainct-Quantin en cette ville et au village de Vuitry, ledit Theophile pria le deposant de prier de sa part le sieur de Comartin d'oster d'entre les papiers qu'il avoit trouvé en la malle dudit Theophile ceux qu'il jugeroit qui luy pourroient nuire; desquels papiers ledit deposant nous a dit avoir baillé un mesmoyre escript de sa main audit sieur procureur general, lequel mesmoyre luy a esté dict particulierement par ledit Theophile depuis qu'il est prisonnier en la Conciergerie du Palais. Et est ce qu'il a dit, et, lecture faite, a signé :

TROUSSET

DAMOURS. (avec paraphe).

V.

Extraict des registres de Parlement[1] :

Veu par la cour, les Grand Chambre Tournelle et de l'Edict assemblées, le procès criminel faict de l'ordonnance d'icelle par deux conseillers à ce commis à la requeste du procureur general du roy, demandeur et accusateur, contre Theophile de Viau, prisonnier ès prisons de la Conciergerie du Pallais; informations contre lui faictes par les conseillers à ce commis, le 4e jour d'octobre 1624 et autres jours suivans; autres informations sur ce, en vertu de commissions de la dite cour, par les lieutenans criminels de Chaalons, Issouldun, Bourges, Amiens, Chateau du Loir, les 17, 28 novembre, 2 decembre audit an, 5 septembre, 2 may, 5 et 7 decembre 1624; interrogatoires à lui faicts par les conseillers, contenant ses reponses, confessions et de-

1. Bibliothèque Impériale, ms., collection Dupuy, vol. 93.

negations; recollemens et confrontations de tesmoins; plusieurs escripz de la main du dit Viau; deux livres imprimez et intitulez du nom du dit Theophile; aucun livre imprimé intitulé le Parnasse des poëtes satyriques; arrest de la dite cour portant condemnation de mon par deffaux et contumaces contre le dit de Viau; lettres de cachet du roy du 14 juin 1619, portant commandement au dit Theophile sortir hors du royaume; conclusions du dit procureur general du roy; ouy et interrogé en la dite cour le dit prisonnié sur les cas à lui imposez et contenus au dit procès; tout consideré, dict a esté par la dite cour, a mis et met les deffaux et contumaces et jugements donnés contre le dit Theophile au neant, et, pour reparation des cas mentionnez aux procès, a banny et bannist le dit Theophile de Viau à perpetuité du royaume de France, et lui enjoint de garder son ban à peine d'estre pendu et estranglé; a declaré et declare tous et chacun ses biens estans en païs de confiscation aquis et confisquez au roy ou à qui il apartiendra. Prononcé au dit de Viau, pour ce attaint au guichet des prisons de la Conciergerie, le 1er jour de septembre 1625.

VI.

Extraict des registres de Parlement :

Veu par la cour la requeste à elle presentée pour Theophile de Viau, contenant que lors de son emprisonnement lui a esté pris notables sommes d'argent, deux chevaux et tout son equipage, les quels furent mis ès mains de Sainte-Beufve, huissier, et de Martin, greffier de Deffontis, ce qui lui est necessaire pour le subvenir à ses necessitez, requeroit ordonner que le tout lui sera restitué; et attendu que par arrest il a esté banni à perpetuité du royaume de France, delay de six mois lui estre donné pour y demeurer; tout consideré, la dite cour a permis et permet au dit supliant demeurer dans le lieu de son bannissement pour quinzaine, la quelle passée lui enjoint obeir au dit arrest contre luy donné,

sur les peines y contenues et sans esperance d'autre delay; et, sur le surplus de la requeste, hors de cour et de procès. Faict en Parlement le 10 septembre 1625.

VII.

Response du sieur Hydaspe au sieur de Balzac, sous le nom de Sacrator, touchant l'Anti-Theophile et ses escrits. Æneid. X. (*Cædicus Alcathoum obtruncat, Sacrator Hydaspen*), 1624, in-4 de 31 p.

Monsieur mon cher amy, je vous donneray le nom de Sacrator, puis qu'il vous a pleu me donner celuy d'Hydaspe [1], et vous jureray sainctement par toutes les choses que vous estimez sacrées que j'ay pris plus de divertissement à la lecture de vos lettres que vous ne receustes d'affliction cet automne passé à celle du gros livre dont vous me parlés d'un desgoust presqu'aussi incurable que le reste de vos maux. Je les ay leues avec une inesgalité de passion pareille à l'inesgalité de vos pensées, car j'y ay trouvé des lettres si différentes que, si elles n'estoient toutes advouées et auctorisées de vostre nom, on en prendroit les unes pour des grotesques ou griffonnemens de vitrier, et d'autres pour des originaux de Tempesta. Celuy que vous appelliez autrefois le petit Gregoire de Nazianze reconnut aux lettres de Julian l'Apostat (ce que vous surnommiez le grand empereur) les fougues enragées de son esprit furieux; et permettez-moy de vous dire que j'ay decouvert à la lecture des vostres la trempe très-aygre de vostre ame un peu farouche. Les ferrons ont coustume de dire que, quand la guze sort de la fournaise avec trop de bouillons, le fer en est aigre, brusque et intraictable, et on reconnoist par deçà à la premiere saillie de vos escrits bouillans et demy forcenez que vostre humeur n'est pas des plus douces et traictables du monde.

Vous m'escrivez qu'à mesure qu'on s'approche des

1. C'est à son frère que Balzac donne le nom d'Hydaspe. Garasse feint de se méprendre pour avoir occasion de répondre.

Pyrenées, on y void tarir notablement la bonté du sens et du jugement, et je pense par mesme regle que, tant plus on s'approche des montagnes de Provence, on y acquiert une humeur chaude et bouillante qui ressent l'aspreté de la marine. Vous m'escrivez franchement et en amy les defauts pretendus du gros livre, lequel, à vostre instance et priere redoublée, je vous envoyay pour dix jours ou environ. Vous m'avez obligé en ce faisant, et par vostre exemple, non seulement conseillé, mais aussi presque commandé de vous escrire les remarques qu'on a faict par deçà sur vos lettres. Je suis comme l'echo du public, qui vous rendray fidellement ce que j'ay entendu, sans y ajouter mes passions en qualité de postilles ou commentaires, et, pour vostre satisfaction entiere, adjousteray mon advis, conforme à celuy du commun, touchant ce personnage, autheur du gros livre, qui fait le vray sujet de vostre lettre imaginaire.

Pour ce qui vous touche, on remarque par deçà quelques notables defauts qui font l'ame de tout vostre volume. Le premier est en vostre façon d'escrire, dissipée, vagabonde, arrogante, imprudente et sauvage. Toutes vos lettres ne sont qu'un pressis d'une melancholie noire et d'une gloire magnifique, qui approche de bien près du phrenetique. Vous avez tort de protester, comme vous faictes en l'une de vos lettres, que vous ne reconnoissez autre sang que celuy des cerizes et des meures : il est trop refrigeratif pour avoir de la sympathie avec le vostre, qui est chaud, bilieux et adulte. Il y a plus dans vos escrits du sang de dragon et de celuy des centaures que de celuy des cerizes. Vos periodes sont des periodes lunatiques ; vos locutions sont des ampoules ; vos virgules sont des rodomontades ; vos interponctuations sont des menaces : le tout cimenté, lié, composé avec des grimaces de muhamedis, qui sont comme la quintessence de vos œuvres ; vos contours de teste, vos agitations de bras, vos roulemens des yeux, vostre enfleure de bouche, vostre horiblement de voix, vos demarches inesgales, vos palpita-

tions. Vous faites une fievre de vostre estude, et, quand vous composez, on peut dire que vous estes ou dans le frisson, ou dans la chaleur, jamais dans l'egalité ny dans le temperament d'un homme sain. Enfin vous seriez propre à crier du noir à noircir et à composer un soldat gascon.

La seconde tare de vos lettres gist en un trop grand amour de vous-mesme; vostre esprit n'est remply que de soy-mesme; vous ne parlez que de vos plaisirs, de vos voluptez, de vos occupations, et vous imaginez que les presses seront aussi glorieuses de suer soubz vos fantaisies que vous estiez soigneux de ne suer pas dans les ardeurs de Rome.

Vous aviez tort de laisser quatre robustes valets à vous faire du vent dans vostre chambre, car vous en avez dans la teste plus que les quatre vents cardinaux et les bouches enflées des aquilons frenetiques n'en sçauroient faire de tout un hyver; vous en avez pour remplir les voiles d'un navire hollandois et pour en prester à Ulysse ou pour enfler ses outres. Vous estes aussi rodomont en plaisirs que lasche en courage, car vous escrivez par une nouvelle façon de bravade, qui ne seroit que tolerable à un Heliogabale, que vous mangez les odeurs des cassolettes, que vous faites noircir la neige sous les melons, que vous vous couchez dans un pré de tulipes, que vous avez peur de faire naufrage dans un Euripe d'eaux de senteur, et semblables roulades qui ne peuvent sortir que d'un jeune bavard ou d'un vieux epicurien.

Prenez garde qu'un jour vous ne soyez reduit à manger du pain d'angoisse au lieu de manger les senteurs, à ne sentir l'ardeur des flammes du purgatoire pour la fraischeur de nos neiges, à ne vous coucher sur des chardons au lieu de vos tulipes ondoyantes, à ne faire baigner vostre pavé de larmes au lieu de vos eaux d'ange. Si ces delicatesses estoient veritables, vous seriez grandement criminel, et le plus pardonnable peché que vous commettiez en cecy, c'est la vaine jactance de vous-mesme. Faire mal est assez mauvais de soy-

mesme sans se vanter de le faire; mais se vanter de faire le mal qu'on ne fait pas est une malicieuse jactance. Dieu vous garde d'estre veritable en ce que vous dites, et vous fasse la grace d'estre trouvé mensonger, car vous en serez moins criminel! Voyez à quel poinct vos bravades delicieuses vous reduisent, qu'il faille que la fievre vous serve de remede et le mensonge de defense!

La troisiesme faute de vos lettres est un dedain insupportable de tout ce qui n'est pas vous-mesme. Vous faites si peu d'estat des hommes de vostre païs que si c'estoient des sauterelles; vous eussiez esté propre pour faire la descouverte de la terre promise au lieu de Sammua et de Saphat, car vous eussiez bien sceu tenir vostre morgue et vous estimer autant que ces geans. Vous escrivez à un de vos amis que pour parler à un homme il faut aller à cinquante lieues de là, en quoy vous faictes tort à vostre pere, qui n'est pas si loin de vous, ou que vous n'estimez pas homme. Toute cette province est-elle si despourveue de bons esprits qu'il ne s'en trouve pas un seul digne de vostre entretien? Ce fut ainsi que Bellerophon, frappé de vostre humeur, alla chercher un homme à cinquante ou soixante lieues, et trouva des loups garrous. Je crains que un jour fatalement vous ne preniez une lanterne à la main pour chercher un homme en vostre païs, où tous les vivans et tous les enfans d'Adam, à vostre dire, sont des bestes, excepté vous.

La quatriesme, qui est comme vostre humeur predominant, git en un air de libertinage qui anime toutes vos epistres. Vous avez vescu à Amsterdam en compagnie de Theophile, et à Rome en compagnie de braves et sçavans prelats : en quelque sens qu'on vous cherche, et quelque chemin qu'on tienne, vous estes tousjours vous-mesme, tel qu'on a predict il y a quinze ou seize ans. Ceux qui reviennent de Rome nous le tesmoignent par des marques de devotion ou de doctrine, et nous sçavons que vous avez esté à Rome par le nom des Clorindes et courtisanes, que vous y avez beu des

senteurs, que vous y avés mangé des eaues naffes, que vous y avés epanché des neiges, que vous avez noircy sous vos melons des douces baleines que vous faisiez faire à vos laquets. Telles sont les reliques qu'un homme pretendant à l'estat ecclesiastique a cherché dans Rome; telles sont les benedictions et les pastes sacrées que Sacrator a porté de la ville saincte. Où est maintenant Seneque pour dire : *Romæ sic vivitur*? Employer le nom et l'auctorité des prelats pour descrire les voluptés secrettes qui ne devroient estre ny en nature, ny en pensée, ny en papier, et beaucoup moins sous le nom des evesques!

Quant à ce personnage duquel vous m'escrivez avec des paroles teintes dans le sang et des termes qui passent au delà du desdain, je vous respondray seulement que par deçà tous ne sont pas de vostre advis, nommement les cardinaux et prelats auxquels vous adressés vos lettres, et plusieurs autres de mesme qualité qui luy font l'honneur de croire de luy ce que vous en avez creu toute vostre vie devant qu'il se bandast contre Theophile. Il n'y a cardinal en France qui ne s'honore de sa cognoissance, ny presque evesque et personne de merite qui ne l'estime aussi capable d'estre vostre maistre maintenant et à tout jamais qu'il l'estoit lorsque vous faisiés imprimer en cette ville ses poesies sous vostre nom pour vous acquerir de la vogue. Vous m'escrivez de luy six ou sept particularités ausquelles j'ay procuration de respondre. La premiere est que la lecture de son livre vous a cuidé faire mourir, tant elle est ennuyeuse et assomante. Je vous diray que je m'estonne de cet accident, car ce n'est pas de maintenant que vous estes accoustumé a la lecture de ses escrits. Il y a 15 ans que vous avez coppié de vostre main une partie de ses remarques sur les autheurs anciens, grecs et latins, dont je voy des lambeaux tous crus et mal digerez dans vos lettres. C'est la vieille finesse des plagiaires et larrons domestiques de descrier tant qu'ils peuvent les livres dont ils tirent les meilleures lippées. Je vous sçay bon gré jusques là : on ne sçauroit pas

qu'il vous a obligé si vous ne disiez mal de luy pour estouffer les obligations par vostre ingratitude.

La seconde, que vous desireriez qu'il y eust une inquisition en France pour empescher le cours et l'impression des mauvais livres tel que le sien. Je suis de vostre advis, et adjouste que, s'il y avoit une inquisition en France pour les livres, vos lettres seroient encores dans vostre grenier empaquetées en liasses, car jamais l'inquisition n'eust passé tous vos libertinages et la comparaison que vous faictes d'un de vos serviteurs trop ceremonieux avec le Vieux Testament, rapport qui ressent l'air d'Amsterdam et de celuy qui vous y enseigna de profaner les ceremonies de la Bible, les comparant aux complimens de vos amis.

La troisiesme, que c'est le plus sot, le plus estourdy, le plus indigne de tous ceux qui ont de nos jours mis la main à la plume, qui gaste le françois, qui ne sçait pas le latin, qui n'a pas les principes de logique. Je ne sçay qui vous l'a dit, car, quand vous parlez de logique ou de philosophie, c'est un pays où vous ne fustes jamais. Vous pouvez avantageusement dire avec Socrate : *Je ne sçay que cela seulement que je ne sçay rien pour tout*, car, n'ayant jamais estudié ny en philosophie, ny en droict, ny en theologie, ny en quelque science fonciere que ce soit, ayant pour tout vostre sçavoir les seuls restes de celuy que vous mesprisez tant, ayant fait un saut perilleux de la rhetorique jusques au libertinage, qui est quasi le saut de l'alleman; n'ayant pris qu'à pieces et lopins quelque legere cognoissance des choses esgarées et sans suitte, je ne sçay pas avec quelle hardiesse vous pouvez parler de la logique et de la theologie. C'est comme si je parlois des Topinambous, où je ne fus jamais.

La quatriesme, que ce personnage est si despourveu de sens qu'en trois mots il en dit quatre mauvais. A ce que je voy, vostre dessein est de faire des rencontres et des pointes partout. C'est bien fait, pourveu qu'elles soient accompagnées de jugement, qui ne se trouve pas dans vos lettres. Sçachez que les chardons piquent par

tout, et si ne servent que de nourriture aux asnes; les lauriers ne piquent point, et si servent de coronnes aux empereurs. Je vous demande si en ces trois mots il y en a quatre de mauvais? Mais en quelle logique avez-vous appris qu'en trois mots on en puisse dire quatre, sinon en l'escole venteuse de ces quatre puissans valets qui vous faisoient du vent à ronfler tout debout? Je ne suis pas si injurieux envers vous, ny si mauvais juge de vos lettres; car je dis que vostre livre est semblable à nos lambris planchez : il y a autant plein que vuide, autant d'impertinences que de bons mots.

La cinquiesme, que ce personnage qui donna jadis les commencemens à vostre profondissime erudition est le dernier de tous les hommes. Je vous dis, comme si j'avois procuration de sa part, qu'il acceptera cette place, à condition que vous disiez franchement si vous n'estimez pas estre le premier de tous les hommes. Vous qui ne lisez le Testament que pour en tirer des comparaisons profanes, avez-vous pas veu les paroles de Jésus-Christ, qui disoit que le disciple n'est par dessus le maistre? S'il est le dernier de tous les hommes, où serez-vous logé, brave secretaire et gentil copiste, et que deviendront vos rodemontades orgueilleuses? Vous aviez si grand desir de faire une rencontre et d'estre pointilleux que vous avez fait comme la mouche à miel, qui ne pique jamais qu'elle n'y laisse la vie. Vous ne picquez jamais que vous ne laissiez le jugement et les marques de vostre peu de sens.

La sixiesme, que vous taschez d'oublier tout ce que vous avez appris de luy et vous deffaire dés ordures du collége. J'espere tant en la bonté de vostre esprit que vous viendrez enfin à bout de vos desseins, et qu'oubliant tout ce que vous avez appris de luy, vous retournerez à vostre premiere ignorance, et serez comme les enfans des vieux Romains, qui alloient à Athenes pour des-apprendre, et revenoient à Rome maistres ignorans apres cinq ou six ans d'estude; et vous, revenu de Rome, oublirez tout le bon suc que vous aviez pris sous son instruction, pour retenir seulement les

maximes d'Amsterdam et de vostre second maistre.

La septiesme, que vous n'avez retenu aucun de ses vices, et que, s'il vous a donné le laict de la premiere erudition, vous l'avez converty maintenant en vostre propre substance, et que vous ne laisserez pas d'estre chaste encore que vostre nourrice fust morte de la verole; voilà des rencontres aussi froides que vostre neige, et plus insipides que vos melons. Or, quoy que ce soit de vostre chasteté et de vos Clorindes, je vous promets que, si vous vivez comme celuy que vous appellez vostre nourrice, vous ne mourrez jamais de la verole.

En somme, pour n'estouffer pas tout à faict le sentiment des obligations que vous avez à ce personnage, vous vous consolez par une belle consideration, en ce que le plus chetif maçon du monde, tel qu'il est, peut bien avoir posé quelque pierre au bastiment du Louvre, tel que vous estes. Nous voyons par experience que les febricitans ne parlent que de vin, les gravereux de pierre, et les hypocondriaques de grotesques ou sombres imaginations, comme sont des prairies de tulipes, des Euripes d'eaux de senteurs, des montagnes de perles et autres chimeres qui font le tissu de vos lettres.

Vous n'estes pas heureux en vos comparaisons, car vous estes, quoy qu'en la fleur de vos ans, ruyneux comme Bissestre, crevassé comme la vieille monnoye, cassé comme un idole; et vous vous comparez au Louvre! Sacrator, mon amy, croyez-moy, pensez à vous, humectez vostre cervelle, prenez le frais, ne vivez pas tousjours dans les ardeurs de la canicule, espargnez vos esprits, qui ne sont pas de durée, ne rongez pas vos pattes comme un ours pour produire en six mois une lettre de trois pages. De vostre village, que vous descrivez comme un Canope, n'en faites pas une zone torride. Apprenez que tout le monde n'est pas beste; adoucissez vos humeurs, revenez dans le chemin commun. Ne traictez pas tellement avec les grands que vous ne vous souveniez qui vous estes; ne vous enflez pas si fort du vent que vous font vos quatre puissans valets

que vous en creviez comme la grenouille d'Æsope ; ne vous perdez pas si profondement dans vos tulipes et vos fleurs que vous ne vous souveniez de Narcisse; ne vous abysmez pas si avant dans les ondes de vos eaux alambiquées, que vostre esprit s'allambique avec elles; ne vous nourrissez pas tellement d'odeurs que vous en deveniez insensible ou punais, comme les habitans de Salbée. En somme, si vous avez perdu la piété, faictes pour le moins qu'elle ne soit pas accompagnee de la perte de vostre sens.

L'article qui m'interesse le plus en vostre lettre est celuy par lequel vous respondez pour moy, et, m'enveloppant dans vos sentimens, dites que vous estes marry que vous et moy ayons quelque obligation à cet homme, et qu'il faille qu'il se puisse vanter d'avoir esté vostre maistre. Thersite, qui fut quelques jours avec Achille sous la discipline de Chiron, se pouvoit repentir comme vous, pour ce qu'il avoit de sympathies avec vos humeurs; mais il ne monta jamais en l'esprit d'Achille d'avoir de l'affliction ou de la repentance de ce qui luy servoit d'ornement. Parlez pour vous, repentez vous se bon vous semble, et croyez que, si dans le cours de vostre vie vous n'avez autre sujet de repentance, il ne faudra point attendre vostre mort pour vous canoniser. Pour mon particulier sentiment, je me repentirois d'avoir eu ceste repentance, n'ayant appris ny par la hantise ny par les escrits de ce personnage chose quelconque qui me puisse donner quelque suject de repentance.

Et, pour vous dire mon advis, je croy que, s'il estoit homme à s'affliger aisement des evenemens passez, il se repentiroit plus de vous avoir eu pour disciple, que vous de l'avoir eu pour maistre. Vous sçavez que la chevre qui allaitoit jadis un jeune loup le faisoit en souspirant et prevoyant le malheur qui luy devoit arriver d'une si mauvaise geniture. Il vous a jadis alaité plus charitablement que vous ne meritiez, *nec se pignit præbere bibendum.* Il a eu des reproches pour avoir trop soigneusement communiqué le secret de ses estudes : il

ne pouvoit se persuader que vous deussiez devenir un loup ravissant, quoy que tout le monde l'en menaçast; il estoit bien aise de se tromper volontairement et vous abismer dans les obligations. Vostre mauvais naturel a surmonté sa culture; le temps, qui sert pour adoucir les esprits, effarouche le vostre, et si maintenant, par excez d'ingratitude, la memoire des bienfaicts receus vous est odieuse, le temps viendra auquel, par excez de vos presomptions maniaques, vous serez odieux à tout le monde et à vous-mesme.

Bref, s'il vous plaist que par advance je vous die l'advis de tous ceux qui se servent de vos lettres comme d'un purgatif pour descharger leurs poulmons aux despens de vos accez melancoliques, je glaneray devant la moisson de ceux qui feront cy-aprés des gerbes de vostre yvraye.

On dit par deçà que vous avez bon esprit, et le diable aussi.

On dit que vous estes tousjours dans le zenit de la noblesse imaginaire et des souveraines grandeurs, quoy qu'il ne soit pas texte d'Evangile, ny d'histoire, qu'avec toutes vos tulipes vous soyez du tout aussi noble que les nobles à la rose.

On dit que, parlant de vous, vous permettez, conseillez, commandez à vos flatteurs de vous appeller *el señor Balzac l'unico eloquente*. Que si cela est, que deviendront nos chaires et nostre Palais, si toute l'eloquence est confinée dans le village de Balzac? Serons-nous contraints de nous rendre les bergers ou les porchers de vostre ferme, comme des enfans prodigues, pour ranger les caloffes et les restes de vostre *eloquence divine*?

On dit que vous ne parlez jamais que de palais, de Louvres, de chasteaux, et cependant on marque par deçà les PETITES MAISONS pour loger vous et vostre train à vostre arrivée.

On dit que vous manquez au jugement d'escrire à des cardinaux l'estat de vos voluptez secrettes, et les conditions particulieres que vous desirez en vos impudicitez et aux caresses de vos Clorindes.

On dict que vous estes plus sensuel qu'un limaçon, et que vous n'escumez que la bave de vos plaisirs deshonnestes jusques dans l'escarlatte des cardinaux et dans le rochet des evesques, qui est vomir dans le sanctuaire.

On dit que, parlant des trois plus grands princes de l'Europe, le roy de France, le roy d'Espagne et le duc de Lorraine, vous en tenez des discours qui ne sont pardonnables qu'à Brusquet, à maistre Guillaume ou *al señor Balzac*.

On dit qu'après avoir appellé Theophile *vostre amy commun*, vous avez mauvaise grace de faire du prescheur suranné et de le condamner à une quatriesme verole, luy qui se glorifie d'en avoir eu une douzaine. On vous recuse en ce jugement, puisque le criminel desire pour faveur ce que vous luy souhaittez pour chastiment.

On dit que vous flattez les grands en esclave, que vous mordez les escrivains en vipere, et que vous estes bien marry de ne pouvoir croire et juger ce que vous en dictes.

On dit que vos jeunesses sont furieuses, et que, si vous venez aussi vieux que Cerbere, vos morsures seront enragées.

On dit que vous estes plus bravache en matiere de vos voluptez que Thersite au sujet de ses vaillances, et que, si vos rodomontades de gueule sont choses feintes, comme il y a de l'apparence, vous estes aussi glorieux en poesie que mensonger en prose.

Bref, on dit que vous n'estes pas sage, et que, si, par hazard, vous devenez un jour ce que vous n'estes pas, vous aurez pour vos deux ennemis mortels ceux qui ont imprimé vos lettres et forgé leurs prefaces à reculons[1]. Adieu.

1. La préface des Lettres de Balzac, par La Motte Aigron, est à la fin du volume.

ŒUVRES

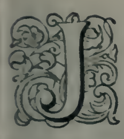
DE

THEOPHILE

PREMIERE PARTIE.



PREFACE.



Je ne sçaurois aprouver cette lasche espece d'hommes qui mesurent la durée de leur affection à celle de la felicité de leurs amis ; et pour moy, bien loing d'estre d'une humeur si basse, je me picque d'aimer jusques en la prison et dans le sepulchre. J'en ay rendu des tesmoignagnages publics durant la plus chaude persecution de ce grand et divin Theophile, et j'ay faict voir que, parmy l'infidelité du siecle où nous sommes, il se trouve encore des amitiez assez genereuses pour mespriser tout ce que les autres craignent ; mais, puis que sa mort m'a ravy le moyen de le servir, je veux donner à sa memoire les soings que j'avois destinez à sa personne, et faire voir à la posterité que, pourveu que l'ignorance des imprimeurs ne mette point de fautes à des ouvrages qui d'eux-mesmes n'en ont pas une, elle ne sçauroit rien avoir qui puisse esgaller ce qu'ils vallent. Or, de ce grand nombre d'impressions qu'on a fait par toute la France de ces excellentes pieces, je n'en ay point remarqué qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mesler, et certes je commençois à desesperer de les voir jamais dans leur pureté naturelle, lors qu'un imprimeur de ceste ville, plus desireux d'acquerir de l'honneur que du bien, sans considerer le temps, la peine et la despence, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ay prins ceste occasion au poil, et, me servant des manuscripts que la bien-veillance de cet incomparable autheur a mis jadis entre mes mains, j'en ay corrigé ses espreuves si exactement que quiconque achetera ce digne livre sans doubte sera contrainct d'advouer que c'est la premiere fois qu'il a bien leu Theophile. De sorte que je ne fais pas difficulté de

publier hautement que tous les morts ny tous les vivans n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux genie; et, si parmy les derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offence sa gloire imaginaire, pour luy montrer que je je crainds autant comme je l'estime, je veux qu'il sçache que je m'apelle

DESCUDERY.





EPISTRE AU LECTEUR.

Puis que ma conversation est publique et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes escrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie et très esloignez du bruit qu'on a faict courir de mon esprit; je sçay bien que, dans l'aveugle confusion d'une reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'un homme à perir pour exemple, sans que jamais l'Eglise ny le Palais ayent reprins ny mon discours ny mes actions; et, depuis qu'il me souvient d'avoir vescu parmy les hommes, je n'en ay jamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moy ne sont ny de ma conversation, ny de ma cognoissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les mesdisances qui m'ont persecuté. Ces outrages ne m'ont point affligé, ny destourné le train de ma vie. Je sçay que les injures de ma fortune ont faict celles de ma reputation. En mon bannissement, j'estois infame et criminel; depuis mon rappel, innocent et homme de bien; et la mesme façon de vivre qui s'appelloit autrefois desbauche s'appelle aujourd'huy reformation. Les esprits des

hommes sont foibles et divers par tout, principalement à la cour, où les amitiez ne sont que d'interest ou de fantaisie : le merite ne se juge que par la prosperité, et la vertu n'a point d'esclat que dans les ornemens du vice ; l'eloquence n'a plus de grace qu'à persuader la liberté et les mauvaises mœurs ; la pointe et la facilité de l'esprit ne paroist plus qu'à mesdire : estre habile, c'est bien trahir. La raison est incogneue, la religion encore plus ; le roy ne void que des revoltes, Dieu n'entend que des impietez, tant le siecle est maudit du ciel et de la terre ; les gens de lettre ne sçavent rien, la pluspart des juges sont criminels : passer pour honneste homme, c'est ne l'estre point. Dans ce rebours de toutes choses, j'ay de l'obligation à mes infamies, qui, au vray sens, se doivent apeller des faveurs de la Renommée. Sur ceste foy, je ne changeray ny mon nom, ny mes pensées, et veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des escholes les plus chrestiennes. Je ne sçache ny latin, ny françois, ny vers, ny prose, qui redoute la presse ny la lecture des plus delicats. Je parle pour la conscience : car, du stile et de l'imagination, je ne suis ny fort, ny presomptueux ; et ceste publication est plustost de l'humilité de mon ame que de la vanité de mon esprit.

THEOPHILE.



LE TOMBEAU DE THEOPHILE.

Par Monsieur Descudery.

Malgré l'avarice et l'orgueil,
Qui vont s'opposant à ta gloire,
Dans le temple de la Memoire
Je te veux bastir un cercueil;
Ce tombeau que je te prepare,
Sans estre de marbre de Pare,
Durera bien d'autre façon;
Il verra finir la nature,
Monstrant par son architecture
Qu'Apollon est maistre masson.
Sans me servir d'aucun metal,
Foullant aux pieds l'or et la nacre,
La fine lacque et l'azur d'Acre,
Qui touchent les yeux du brutal,
Je te consacre un mausolée
D'une beauté plus signallée
Que tous ceux qu'on nous a descrit,
Et dont les raretez sont telles
Qu'on les doit juger immortelles,
Puis qu'on ne les voit qu'en esprit.
Les cedres exempts du trespas,
Que le temps ne met point en poudre,
Et les verds lauriers, dont la foudre
En grondant ne s'aproche pas,

Serviront à faire les niches,
Frises, chapiteaux et corniches,
Les colomnes d'ordres divers;
Mais dans ce pompeux edifice,
Pour monstrer un rare artifice,
Je ne dois monstrer que tes vers.
Je veux y mettre ce vallon
Où tu possedois les neuf Muses,
Et les y paindre aussi confuses
Comme pour la mort d'Apollon :
Là ce Dieu, dont tu fus la cure,
Semblera quereller Mercure
Et le morguer avec mespris,
Luy reprochant que par envie
Sa verge t'osta de la vie,
De peur de perdre un plus beau prix.
J'y veux paindre Parnace encor,
Hipocrene en son onde molle,
Et, dessus ce cheval qui volle,
La Renommée avec son cor,
Qui, monstrant le globe du monde,
Infiny dans sa forme ronde,
Dira que de mesme aujourd'huy
Ton renom, que j'immortalise
Dans ces vers que je veux qu'on lise,
N'aura de fin non plus que luy.
Après, d'un artiste burin,
Enchainez et la teste basse,
J'y mettray Filin [1], de Garasse,
Et le guaillard pere Guerin,
Dont les trois diverses follies
Aux plus noires melancholies
Derideront le front hideux;

1. Filin est mis là pour Voisin.

Et certes je commence à craindre
Qu'un passant, au lieu de te plaindre,
Ne s'amuse à se mocquer d'eux.
Dessus ces fantasques tableaux
Je mettray ces riches peintures,
Dont parmy les races futures
Tous les traicts seront trouvez beaux :
Socrate en la fin de sa vie,
Ta belle Maison de Sylvie,
Thisbé, Pirame en son malheur,
Dont la pitoyable advanture
Estonna si fort la nature
Qu'un fruit en changea de couleur.
Du plus hardy traict de nostre art,
Dessus ce monument superbe
Sera le portraict de Malherbe,
Et plus haut celuy de Ronsard,
Qui, s'ostant chacun la couronne
Dont leur docte chef s'environne,
Diront, par cette humilité,
Qu'on ne peut refuser hommage
A la grandeur de ton ouvrage
Sans un excez de vanité.
Bref, enfin ma main te promet,
Sous la faveur d'un bon augure,
D'y placer encor ta figure,
Que je gardois pour le sommet :
Là, d'un air aussi doux que grave,
Mon dessein veut que je la grave
Toute droicte, eslevant les yeux,
Pour dire aux ames insensées
Que tu ne prenois tes pensées
En aucun lieu que dans les cieux.
O Dieu, le triste souvenir
De ta mort, cher amy, me tue,

Et fait qu'au bas de ta statue
J'escris ces six vers pour finir :
Cy gist un homme incomparable,
Que le sort rendit miserable;
Passant, son los ne perira :
Car son œuvre n'a que reprendre;
Son nom, si tu le veux aprendre,
Tout l'univers te le dira.





TRAICTÉ

DE

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

OU LA

MORT DE SOCRATE

Paraphrase tirée de Platon[1].

PHÆDON.


oy qui dans la cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comme le poison
Acheva ses dernieres peines,
Je t'adjure, par les discours
Dont il voulut finir ses jours,
De le voir peint dans mon ouvrage
Où j'ay faict aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage
Dans les atteintes de sa mort.
  Quelques Dieux, comme par envie,
Le voyans si bien raisonner,

1. Le mot *paraphrase* nous dispense d'examiner le mérite de cette *version*. Théophile savoit le grec, et il prétend, dans son *Apologie au roi*, ne s'être pas écarté du sens de l'auteur, si ce n'est en quelques points pour le rapprocher de ce qu'enseigne notre religion.

Après l'avoir faict condamner,
Alongerent un peu sa vie,
Afin que la mort eust loisir,
Auparavant que le saisir,
De se peindre plus effroyable,
Et sans cesse luy discourir
De son arrest impitoyable,
Pour le faire long-temps mourir.

Une adventure inopinée,
Tentant sa resolution,
Laissa sans execution
La sentence desjà donnée :
Ce navire qui dure tant,
Où Thesée mit en partant
Quelques voiles noires et blanches,
Qui, rendu mille fois nouveau
Et changé de toutes ses planches,
Encore est le mesme vaisseau,

D'une religion fidelle,
Ce navire avec des presens
Partoit d'Athenes tous les aus
Pour faire son voyage en Dele ;
En l'attente de son retour,
Les arrests mortels de la cour
Retenoient leur sanglant tonnerre,
Et ne donnoient jamais la mort
Au plus coulpable de la terre
Que le vaisseau ne fust au port.

Ce navire estoit lors sur l'onde,
Et, pendant son esloignement,
Socrate, sans estonnement,
Attendoit à sortir du monde.
Dans ces importunes langueurs,
Encore parmy les rigueurs
De la justice inexorable,

Il m'estoit permis de le voir
Et d'un confort peu secourable
Luy rendre mon dernier devoir.
Quelques uns, que les mœurs et l'aage
Attachoient à son amitié,
Par un mesme effort de pitié,
Luy rendoient mesme tesmoignage.
Tous à l'object de son ennuy
Estoient moins resolus que luy,
Et, consolés à sa parole
Le voyant sec parmi nos pleurs,
Comme moy venoient à l'escole
De bien-vivre dans les malheurs.
Tous les jours dans cet exercice
Il nous enseignoit de mourir,
Sans perdre temps à discourir
Des cruautés de la justice.
A la fin, quand le juste cours
De ses incomparables jours
Fut achevé par les estoilles,
Le peuple, sur le bord de l'eau,
Revid blanchir les tristes voiles
Et mouiller l'ancre du vaisseau.
Le jour venu que la nature avare
Redemandoit une chose si rare
Et que la loy pressante du destin
Devoit sa proye à l'infernal mastin,
Sans espargner non plus ceste belle ame
Que le plus sot du populaire infame,
Nous revenons pour la derniere fois
A l'entretien d'une si docte voix.
Ce cœur divin se tint tousjours plus ferme
Lorsqu'il se veid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trespas certain
Y fist paroistre un mouvement humain.

L'esprit plus fort, voyant sa derniere heure
Et qu'on le presse à changer de demeure,
S'il n'est celeste ou tout à faict brutal,
Quoy qu'il discoure, il craint le coup fatal.
Il falloit bien qu'une divine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance :
Un sens humain n'est jamais assés fort
Pour se resoudre à soustenir la mort.
Luy, dans l'object de sa fin toute proche,
D'un front de marbre et d'une ame de roche,
Monstroit de l'œil, du geste et du propos,
Qu'il demeuroit dans un profond repos,
Et que pour voir des pleurs à son martyre
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrit jamais dans la prison
Qu'un seul souspir fist honte à sa raison.
A ses genoux sa femme desolée,
Les yeux troublés, affreuse, eschevelée,
Qui ne pouvoit, à force de douleurs,
Se soulager d'une goutte de pleurs,
Tenant le fils unique de Socrate,
Luy reprochoit une ame presque ingrate
De ne laisser, aux bords du monument,
A tous les siens un souspir seulement.
Mon cher espoux, Socrate, disoit-elle,
Pourquoy ne m'est cet'heure aussi mortelle?
Helas! après que le dernier sommeil
T'aura privé des clartez du soleil,
Dans les horreurs du Cocite effroyable
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable;
Fussions-nous mesme en ces lieux pleins d'effroy,
Tu ne verrois ny tes amis ny moy.

Socrate, sans s'esmouvoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte et à la dou-

leur des siens : Je vous prie, dit-il, remenez-moy ceste femme en la maison. Un des domestiques de Criton, qui se trouva là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, et, tout se reposant,
D'un esprit grave et d'un discours plaisant,
Avant se taire il nous fit prendre envie
De l'aller suivre au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eust osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangeoient, et, goustant sans estre diverty la douceur de ce soulagement :

Voyez, dit-il, comme au plus grand malheur
La volupté suit de prez la douleur,
J'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est une chose merveilleuse, disoit-il, que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, et qu'il a un estrange rapport à la douleur, qui semble estre son contraire ! Car ils ne peuvent estre ensemble, et si nous ne sçaurions gouster de l'un sans participer à l'autre, et s'entre-touchent tous deux, comme s'ils tenoient à quelque bout. Æsope, sans doute, s'il eust jamais resvé là dessus, eust faict quelque fable de ceste meditation : que Dieu, voulant accorder deux choses si ennemies et n'en faire qu'une, comme il ne le peut du tout, au moins les auroit-il faict joindre par leurs extremités, si bien que l'un se trouvast tousjours à la suite de l'autre ; ce qui me vient d'arriver tout maintenant, car les chaisnes qui me faisoient mal aux pieds n'ont pas esté si tost laschées que j'en ay eu de la joye et de l'allegement.

Là dessus un de ses amis nommé Cebes l'interrompit pour sçavoir de luy à quel sujet il s'estoit amusé à faire des vers en la prison, car il y en avoit faict depuis peu, ce qui ne luy estoit arrivé jamais auparavant. Cebes

l'interrogeoit de cela et pour sa curiosité et pour celle de quelques autres, mais notamment d'un certain Evenus, poëte, qui l'avoit fort prié de s'en enquerir.

Tu respondras à Evenus, dit Socrate, que ce que j'en ay faict n'a esté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'envy de luy, ce qui n'estoit pas aisé, mais seulement pour me purger l'âme et pour tirer experience de quelque songe qui m'avoit ordonné de faire des chansons; car un songe qui m'est revenu souvent, tantost d'une forme, tantost d'une autre, m'a tousjours dit: Fay, Socrate, fay, Socrate, fay des vers.

Moy, sans cognoistre l'adventure
De ces mysteres trop couverts,
Je voulois voir si ma nature
Seroit propre au mestier des vers.
Lors, les deesses des poëtes,
Auparavant pour moy muetes,
Pousserent leurs charmantes voix,
Et, passans dans ma fantasie,
Firent un peu de poesie
D'un peu de fureur que j'avois.

Plus ceste vision revenoit à moy pour me solliciter à cest exercice, plus je me trouvois disposé à l'entreprendre.

Comme, des bouts de la barriere,
Ceux qui vont courir pour le prix
Sont suivis avecques des cris
Jusqu'à la fin de la carriere,
Ceste importune vision
D'une pressante affection
Me commandoit que j'escrivisse,
Et me parloit à tout propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner jamais repos.

Si bien que, m'estant resolu de luy obeyr, et voulant aussi que mon esprit se rendist net avant que partir du monde, j'ay prins le temps de versifier pendant les festes qui ont retardé l'execution de mon arrest. J'ay commencé mon poeme par Apollon, à qui on faisoit alors des sacrifices;

> Et ceste influence elle-mesme
> Qui nous met les vers dans le sein,
> Comme ayant formé mon dessein,
> A receu mon premier poeme.

Après je me mis à escrire des fables, jugeant qu'un poete doit travailler en ceste matiere plustost qu'en autre discours, et, m'en ressouvenant de quelques unes, je les ay traitées en l'ordre qu'elles me sont venues à la memoire. Ce sont des fables que j'ay prises d'Æsope, car de moy je ne me trouve point l'esprit inventif pour cela. C'est ce que tu as à respondre à Evenus. Salue-le de ma part,

> Et, de grace, conseille-luy
> Que s'il est sage il me doit suivre;
> Car sans plus c'est dès aujourd'huy
> Que je veux achever de vivre.

Qu'il me suive donc: mes juges veulent que je parte à ce soir. Simias, tout esbahi de ceste recommandation : Et quoy! Socrate, dit-il, qu'est-ce que tu envoyes là dire à ce poete? A ce que je cognois de luy, je ne pense pas qu'il te croye. — Comment! dit Socrate, n'est-il point philosophe? Simias luy respondit qu'il l'estimoit tel. Il approuvera de là mon conseil, dit Socrate, et luy et tous ceux qui tiennent quelque chose de la bonne philosophie; non pas pour cela qu'il se doive tuer luy-mesme, car on dit qu'il ne le faut pas faire. Et, sur ces mots, il s'advança sur les bords de la couchette tout assis, et, appuyant ses pieds à terre, il continua à s'entretenir avec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'une personne ne se doive point donner la mort et qu'un philosophe doive desirer de suivre celuy qui s'en va mourir?

Socrate.

N'avez-vous jamais rien appris de cecy en conferant avec Philolaux, qui vous a esté si familier?

Simias.

Rien pour tout d'asseuré ny de facile.

Socrate.

Ny moy non plus, dit Socrate, car j'en parle par ouyr dire, et ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que j'en ay ouy. Aussi ne sera-il point hors de propos que, sur le point de mon depart, je songe un peu quel il doit estre, et m'imagine ce que je dois penser de l'autre sejour : c'est la plus seante et la plus utile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin jusqu'à la nuict.

On ne doit point songer ailleurs,
Et, de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs
De penser tousjours d'où nous sommes.

Cebes.

Et pourquoy (Socrate) n'est-il pas pas permis de se tuer? car il est vray que Philolaux et d'autres m'ont dit autresfois qu'il ne le faut pas faire, mais ils ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

Socrate.

Il faut que vous m'escoutiez attentivement; mesme, après m'avoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne

trouviez estrange pourquoy c'est une chose pure, simple et sans exemple, et qui est seule sans arriver jamais à l'homme, que la permission de se tuer, comme luy arrivent toutes autres choses, veu mesme qu'il est meilleur à quelques uns de mourir que de vivre.

Lors que nos destins sont pressez
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offensez
Du soleil qui nous importune ;
Lors qu'on ne vit qu'à la douleur,
Que jamais l'astre du malheur
Ne se peut lasser de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous secourir
Nostre esprit tasche à nous destruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains estrangeres
Me gueriront-elles demain,
Puis qu'aujourd'huy ma propre main
Peut finir toutes mes miseres?

Cebes, sousriant : Ha, ha, Jupiter, dit-il, voilà la coustume des Thebains ! — Cela, veritablement (dit Socrate), semble bien absurde, et si peut-estre a-t'il quelque raison : car, pour le discours de ces secrets qui nous apprend que les hommes sont dans ceste vie comme en une prison, dont il n'est permis de se sauver, c'est, à mon sens, un discours bien haut et très difficile à comprendre. Toutesfois, Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les dieux ont soin de nous?

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes sont une des possessions dont les dieux jouyssent?

Cebes.

Je le croy.

Socrate.

Considere, Cebes, que, si quelqu'un des esclaves qui sont à toy se tuoit luy-mesme sans ta permission, tu t'en fascherois, et le ferois mesme punir après sa mort.

Cebes.

Sans doubte.

Socrate.

Ainsi trouvé-je raisonnable que les hommes ne se tuent point eux-mesmes, et qu'ils doivent attendre de Dieu la necessité de mourir, comme tu vois qu'il me l'imposé maintenant par l'arrest qu'on m'a prononcé.

Cebes.

Il est très clair; mais ce que vous disiez un peu auparavant, que les philosophes ayment le desir de la mort, n'est point recevable. Si cecy a lieu que Dieu est nostre curateur et que nous sommes en sa possession, il n'y a point d'apparence que les hommes qui sont sages fussent faschez de se laisser gouverner aux dieux, qui le sont encore plus qu'eux : car l'homme prudent doit plus craindre en sa propre conduite, et lors qu'il est en sa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouverner et de le conduire; mais bien un fol, sans doute, trouveroit bon de quitter son maistre, sans considerer qu'il se faut tousjours tenir à ce qui est bon, et celuy qui a bon sens veut tousjours demeurer où il faict meilleur. Or, se departir de la vie, c'est sortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient et où les sages ayment à demeurer. C'est pourquoy ils ne peuvent mourir qu'à regret, et les fols seulement se peuvent resjouyr à la mort.

Socrate, ayant ouy cela, print plaisir à la subtilité de

Cebes, et, se tournant vers nous : Tousjours, dit-il, ce Cebes examine tout jusqu'au bout, et ne se laisse point facilement persuader à qui que ce soit.—Et moy, respondit Simias, je crois que ce que Cebes nous vient de dire est quelque chose, car à quel propos les hommes qui sont sages voudroient-ils laisser ceux qu'ils trouvent estre plus sages qu'eux et les fuyr? Là, Cebes dit à Socrate : C'est à vous à qui parle Simias, qui, nous abandonnant sans regret, quittez aussi sans remords les dieux, que vous confessez vous-mesme estre bons et capables de vous gouverner. — Vous avez raison, dit Socrate; vous voulez que je me deffende en jugement. — Il est vray, respondit Simias. Çà, dit Socrate, je m'en vay respondre encor plus exactement que je n'ay faict devant les juges.

Si, pour m'envelopper de mortelles tenebres,
J'aymois à me plonger dans les ruisseaux funebres
Dont Charon tient le port,
Avec la seule envie
De me rendre à la mort
Pour souffrir les regrets d'avoir perdu la vie,
Mon desir seroit plein de crime ;
Et quiconque raisonne ainsi
N'a point de cause legitime
Qui le fasse partir d'icy.
Mais je sçay qu'esloignant la masse de la terre
Où tant d'adversitez m'ont tousjours faict la guerre,
Je seray comme un Dieu,
Et que dans l'autre monde
Je dois trouver un lieu
Où pour les gens de bien toute douceur abonde.
Là, les fatales ordonnances
Donnent la joye et les tourments ;
Les bons prennent les recompenses

Et les mauvais les chastimens.

C'est ce que je croy veritablement, mes amis, et d'où je dois prendre plus d'occasion d'esperer que de craindre.

Là, les hommes sont d'une race
Presque pareille au sang des dieux :
C'est où les grands juges des cieux
Feront interiner ma grace.

Pour estre bien asseuré de rencontrer au sortir de ceste vie une société d'hommes tant excellens, je ne m'en oserois point vanter; mais d'y trouver des dieux tous puissans et tous bons, je le tiens tout certain et l'afferme autant que je puis affermer chose du monde.

C'est pourquoy, sans aucun remords,
Visitant le pays des morts,
Mon esprit joyeux imagine
Qu'il est icy comme estranger,
Et qu'il va d'un lieu passager
Vers le lieu de son origine.

Voudrois-tu bien, dit Simias, t'en aller d'avec nous avec ceste cognoissance sans nous en faire part, puis que c'est un bien qui nous touche à tous aussi bien qu'à toy? Ne pense point t'estre acquité envers nous d'aucune sorte de devoir, si tu ne nous apprends ceste doctrine et ne nous persuade point ton opinion.

Socrate.

J'y feray tout ce que je pourray ; mais sçachons un peu plustost ce que Criton nous veut dire, car je vois qu'il y a desjà longtemps qu'il veut parler à moy. — Je n'ay autre chose à vous dire, respondit Criton, que ce que le bourreau m'a desjà dit cent fois, que vous ne devez point tant parler, pour ce que cela vous eschauffe

et peut empescher l'operation du poison. Il s'en est trouvé à qui il a fallu reiterer la prise deux ou trois fois pour ce subjet. — Laissez le là, dit Socrate ; qu'il face sa charge et appreste du poison pour trois ou quatre fois s'il veut. — Je sçavois bien, dit Criton, que je ne tirerois autre chose de vous pour cet advis ; mais le bourreau m'en importune il y a desjà long-temps.

SOCRATE.

Laissez-le là. Or, mes juges, je m'en vay vous rendre raison pourquoy un homme qui a consommé tout son âge en l'estude de philosophie doit attendre la mort avec asseurance, et qu'il doit esperer de grands biens au sortir de ce monde ; et voyez, mes amis, comme quoy il me semble que cela se doit entendre.

Celuy qui dans des solitudes,
De trop d'amour de discourir,
S'ensevelit en ses estudes,
Semble-t'il pas tousjours mourir,
Perclus des appetits du monde,
Dans la stupidité profonde
Où le tient sa forte raison ?
Il a tousjours la mort dans l'ame,
Et ne songe que de poison,
De precipices et de flamme.
Dans le cours de l'âge mortel,
Le philosophe est dejà tel
Qu'un autre après l'ame ravie ;
Le mal luy passe pour le bien,
Et quand il meurt il ne faict rien
Que ce qu'il faict toute sa vie.

Il faudroit donc bien trouver estrange que les philosophes, qui ne travaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent faschez de la trouver, et qu'ils se plai-

gnissent d'avoir enfin obtenu ce qu'ils avoient tant demandé. Simias, riant, dist à Socrate : Vous me faictes rire, et si je n'en ay point d'envie, car plusieurs, à mon opinion, s'ils avoient ouy cecy, le trouveroient fort à propos contre les philosophes, et nos Atheniens advoueroient infailliblement que les philosophes meurent à la verité, et que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. — Ils ne le diroient pas peut-estre sans raison, dit Socrate, s'ils adjoustoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est-à-dire que les philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'honneur de mourir, car veritablement ils n'ont jamais sceu comme quoy les philosophes s'estudient à mourir, et sont dignes de la mort. Mais laissons ces gens-là et parlons à nous-mesmes. Pensons-nous que la mort soit quelque chose ? — Sans doute c'est quelque chose, dit Simias.

SOCRATE.

Est-ce autre chose que la separation de l'ame d'avec le corps ? Et si estre mort ce n'est point avoir le corps à part sans ame, et l'ame aussi separée du corps, se soustenant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque autre chose ? — Rien du tout, dit Simias.

SOCRATE.

Prenez bien garde si nous sommes bien d'accord, vous et moy, en cecy, et vous trouverez plus aisement ce que vous demandez. Croyez-vous que ce soit à faire au philosophe de s'estudier aux voluptez, et employer son soing à la desbauche comme au plaisir des viandes delicates et des bons vins ?

Est-ce pour le plaisir infame
D'engloutir des mets precieux,
Et pour des vins delicieux,
Que je dois travailler mon ame?

SIMIAS.

Ceste volupté est trop lasche pour occuper un philosophe.

SOCRATE.

Crois-tu que le plaisir d'aymer,
Qui ne vient point dans la pensée
Sans rendre nostre ame insensée,
Soit digne de nous animer?

SIMIAS.

Non, je crois que ceste mollesse est indigne d'un homme de bon sens, et qu'un esprit, pour robuste qu'il soit, demeurant long-temps en ceste frenaisie, est en danger de s'affoiblir et de se mettre enfin hors d'esperance d'amendement.

SOCRATE.

L'aise d'estre vestu de soye,
De voir l'or et les diamans
Esclater sur ses vestements,
Est-ce une veritable joye?

SIMIAS.

Ny cela encore, car un philosophe ne se doit point empescher l'esprit du soin de ces petites choses, ny s'en servir qu'en la necessité de l'usage de la vie.

SOCRATE.

Vous sçavez bien que l'estude et l'occupation d'un philosophe ne doit point estre après le corps, mais qu'il s'en doit esloigner pour vacquer seulement à la culture de l'esprit.

SIMIAS.

Il me le semble ainsi.

SOCRATE.

De là vous voyez comme le philosophe, plus que nul autre homme, tasche de separer et d'affranchir l'esprit de la contagion et du commerce du corps.

SIMIAS.

Il est vray.

SOCRATE.

Et cependant la pluspart estiment un homme mort qui n'a point le goust des voluptez corporelles.

Ceux que la vanité n'a jamais peu saisir,
Ceux à qui les thresors n'ont jamais fait d'envie,
Qui ne languissent point dans l'amoureux plaisir,
Dont le jeu ny le vin n'ont touché le desir,
On les estime morts au milieu de la vie.

SIMIAS.

C'est veritablement l'erreur de la pluspart des hommes.

SOCRATE.

Au reste, il ne faut point penser que l'esprit se puisse en aucune sorte ayder du corps pour parvenir à la cognoissance des choses : car les sens corporels ne sont point entiers ny asseurez. La veue et l'ouye sont les principaux, et, puis que ceux-là nous trompent manifestement, que faut-il attendre des autres? Il faut donc que l'ame se retire à part, et que, les yeux fermez et les oreilles closes, sans aucun divertissement de douleur ny de joye, elle se ramasse en soy-mesme, laisse là le corps à part; et sans doute, en cet estat, elle se dispose à sentir la verité des choses et à la cognoistre. C'est où tu vois combien l'esprit d'un philosophe tient le corps à mespris, car il fuit de luy, et meine sa vie à part. Encore, Simias, je te veux faire adviser de cecy :

ce que nous appellons ou juste, ou bon, ou beau, est-ce quelque chose, ou si ce n'est rien ?

SIMIAS.

C'est sans doute quelque chose.

SOCRATE.

Cela se peut-il voir des yeux corporels, non plus que santé, grandeur, force et toute autre essence, c'est-à-dire ce qu'une chose est ? Les yeux le voyent-ils, ou quelque autre sens corporel le peut-il comprendre? Certes, nullement : car c'est un effet de la pensée et de la meditation de l'ame; et, pour y venir, il faut se porter entierement dans l'imagination, s'esloigner de tous les objects par où le corps nous peut destourner, et resver profondement dans l'ame, sans rien communiquer du discours aux facultez du corps, qui ne faict que troubler l'esprit et luy mettre des nuées au devant de la verité. De là tu vois que les philosophes se doivent tenir en leur opinion et raisonner ainsi entr'eux mesmes. Il est donc clair et facile à trouver par la voye de nostre propre sens, que tant que nous aurons un corps, et que nostre ame sera meslée à la contagion de tant de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous desirons. Car le corps nous donne des empeschemens sans nombre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture ; et quel moyen de venir à la pure cognoissance de la verité au travers des convoitises, amours, craintes, esperances, et d'une infinité d'images que les vapeurs donnent au cerveau, d'air et de fumée? Les guerres et seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité ou par l'alteration du corps : car tout se faict pour l'amour de l'argent, et on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à son usage, et cela ne laisse point

à l'esprit la liberté qu'il luy faut pour l'estude de la philosophie. Un object aimable peut à l'instant destourner l'ame la plus tendue à son discours.

Qu'une beauté vienne à passer
Devant les yeux d'un homme sage,
L'effort que faict un beau visage
Luy divertira le penser
Et luy saisira le courage.

Et telles autres nuées qui s'eslevent ordinairement du corps pour faire ombre à l'esprit et troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la divinité
Nous donne d'ardeur et de flame
Relasche ses plus beaux efforts,
Tant que le sentiment du corps
Participe à celuy de l'ame;
Ce que nostre espoir a de beau
Est renfermé dans le tombeau;
C'est où le sage doit attendre
L'evenement de ses desirs
Et le comble de ses plaisirs,
Que l'enfer ne luy peut deffendre.

Ainsi, la contagion du corps estant si contraire à la contemplation, il s'en suivroit que nous ne pouvons estre sçavans, ou que c'est après la mort, et que, tant que nous vivons, à mesure que nous nous tenons separez du corps, nous faisons plus de chemin vers ceste science que nous attendons parfaicte après cette vie.

Quittans la masse de la cher
Parmy les vers ensevelie,
Le sçavoir, qui nous est si cher,
Alors succede à la folie.

C'est alors que nous allons recueillir les fruicts de la philosophie, et que de nous mesmes, sans travail, nous trouverons la vraye sagesse et la cognoissance de ce qui est entier, c'est-à-dire du vray, et nostre ame simple et pure, loing de la contagion du corps et de ses frenesies, se trouve dans une conversation bienheureuse d'autres esprits ainsi purs et sages. Autrement, pleins d'infection et des grossieres humeurs que le corps tire de la terre, serions-nous dignes de la société des esprits purs qui demeurent là haut?

SIMIAS.

Ceux qui ont envie d'apprendre doivent sans doute ainsi parler et croire. — S'il est ainsi, dit Socrate, celuy qui s'en va en l'autre monde où je vay doit estre bien aise, car il s'en va où il est asseuré de trouver en abondance ce qu'il a cherché icy avec tant de soin durant la vie.

Et ne crois point que je m'estonne
Pour la contrainte de partir,
Ny que je pense à divertir
Le congé que la mort me donne.
Je beny le juge et la loy :
Ceste rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure
Aymera la mort comme moy.

Et ceste purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'avec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette et purgée
Tant qu'elle demeure engagée
Sous la stupidité du corps,
Et languit tousjours asservie
Aussi bien dans la nuict des morts
Que dans les clairtez de la vie.

Il luy faut donner des objects,
Loing des ressentiments abjects,
Dont la masse du corps la pique.
Sans cela, le raisonnement
Dont sa divinité s'explique
Ne paroist jamais clairement.

Aussi, nette de ceste contagion, elle void la verité, et trouve en elle-mesme de grandes et pleines matieres de se contenter. Le mestier du philosophe est de la rendre telle; il ne travaille qu'à cela. Aussi, estant parvenu à son dessein, il faut croire qu'il en a bien de la joye, et que cela est incompatible qu'il mette tant de soin à rendre son ame toute separée du corps, mesme dès le temps de la vie, et qu'il fust fasché de la mort, où son esprit ne peut estre autre chose que ce qu'il a desiré qu'il fust tant qu'il vivoit, c'est-à-dire parfaictement sçavant et libre du commerce du corps, comme il taschoit à s'en despetrer; et davantage, pour ne trouver point absurde que les philosophes se plaisent dans la mort, considerons :

Si, pour l'amour d'une maistresse,
D'un amy, d'un fils, d'un parent,
Un violant desir nous presse
De le suivre mesme en mourant,
Et jusques dans les bords funestes
D'un ruisseau qui n'a point de fons,
Au travers des feux et des pestes,
Revoir des manes vagabonds,
Laissans à nos molles pensées,
Pleines d'amour et de pitié,
Rebaiser dans les Elizées
Les ombres de leur amitié,
Un philosophe de qui l'ame
N'a d'amy, de parent, de femme,

Que la sagesse et le sçavoir
Ne craint point de finir sa vie,
Car c'est ainsi qu'il pense voir
Tout ce dont il avoit envie.
Et sans doute, alors que nos yeux
Laissent leur clairté coustumiere,
Ils trouvent en des plus beaux lieux
De plus beaux esclats de lumiere;
Et nostre esprit, qui void icy
La verité dans une nue,
Après la mort, mieux eclaircy,
La void entiere et toute nue.

C'est bien donc hors d'apparence qu'un philosophe se fasche de mourir, puis qu'il est passionnement amoureux de la vraye sagesse, qui ne luy peut arriver qu'en la mort. De là il s'imagine veritablement que ceux qui ayment tant la vie, et ne peuvent la perdre qu'avec douleur, ne sont pas philosophes.

Le sage avec plaisir eschappe à son lien,
Et n'est jamais fasché de renoncer au bien
    Où l'avare se fie;
Et quiconque finit avecques du regret
N'a jamais entendu le bien heureux secret
    De la philosophie.

Celuy qui a du regret à la vie tesmoigne ouvertement que sa passion estoit moins à l'estude de la sagesse qu'au service de quelque beauté et à la recherche d'une vaine gloire, ou à la poursuitte des richesses. Au reste, ces vertus de resister aux afflictions et de ne se point lascher aux voluptez, l'une desquelles on appelle courage et l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux philosophes : car, dans l'esprit des autres hommes, ces mesmes vertus, à les bien entendre, sont absurdes,

puis qu'il est vray qu'ils estiment la mort un des plus grands malheurs du monde. S'ils viennent à la souffrir constamment, et avoir moins d'horreur, il faut que ce soit pour la crainte de plus grands maux, si bien qu'ils sont vaillans de peur, et sans l'apprehension d'un plus grand mal ils auroient moins de courage à supporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la sçauroient avoir, car la temperance, proprement,

C'est donner la borne aux desirs
Et, parmy les honteux plaisirs
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame à sa liberté
Et la sauver de l'infamie
Où la porte la volupté.

Ceste vertu ne se donna jamais qu'à un philosophe; les autres, en l'estude de la temperance, s'ils s'abstiennent d'une volupté, c'est pour se rendre plus capables d'une autre, et ne surmontent jamais une mauvaise passion qu'après estre vaincus d'une pire; aussi ne sont-ils jamais temperans que par intemperance. Or prenons garde icy que nous ne pensions que ce soit la voye de la vertu que ce changement de voluptez, de craintes ou de douleurs, l'une à l'autre et la moindre à la plus grande, comme un change de monnoye; mais que la bonne pièce est seulement celle qui faict changer le reste et le mettre en vente, c'est à sçavoir la sagesse et la prudence, pour laquelle et avec laquelle toutes choses sont achetées et vendues, et que c'est aussi la fortitude ou courage, la temperance et justice, et en somme la vraye vertu avec la sagesse et la prudence, sans en oster les voluptés ou craintes et autres sortes de passions qui surviennent; ou si, separée de la sagesse, elle ne vient point à changer en elle mesme, et que telle vertu ne soit qu'une vertu servile, une ombre et une apparence

qui n'ait en soy rien de sain ny de vray, et que la pureté et verité de la vertu soit en la purification de tout cela, et que la temperance, la justice, fortitude et sagesse soit une sorte de purification,

Je crois que les premiers mortels
Meritent presque des autels,
Tant leur ame fut curieuse
D'obliger la posterité,
En nous laissant la verité
Soubs une ombre mysterieuse.
Leurs preceptes nous ont appris
Que les lourds et vilains esprits
Dont l'humeur pesante et grossiere
En vivant ne se purge pas
Se trouvent, après le trespas,
Ensevelis dans la poussiere.
Ces froides horreurs de l'enfer,
Ceste nuict, ces vieux lits de fer
Où se vont coucher les furies,
Ce gros chien qui jappe au portal,
Ces grandes plaines de voiries,
Sont leur eternel hospital.
Mais un esprit que la vertu
A sceu picquer de son estude,
Et qui tient dans la servitude
Le desir du corps abbatu,
Quittant le monde, il quitte la misere,
Et, prenant au ciel son quartier,
Au lieu de rencontrer un Charon ou Cerbere,
Il ne void que des dieux en son heureux sentier.

Pour trouver hors de ceste vie un sejour heureux, il faut estre homme de bien et n'avoir point l'esprit souille des vices du monde; c'est comme on dit : Il y en a beaucoup qui portent le tyrse, mais peu qui soient des Bac-

chus. Par ces Bacchus j'entends ceux qui ont philosophé de bonne sorte, parmy lesquels je ne pense point estre des derniers, ce que je sçauray bien tost, si Dieu le permet, car je n'ay plus guère à l'essayer. Voilà mon excuse, ô Cebes! Pour la constance que tu me reproches, lorsque je laisse ainsi mes amis sans regret, c'est que j'espere en trouver d'autres, où je vay, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Je sçay bien que peu de gens ont ceste creance; mais, si les discours que je vous viens de faire pour ma deffense vous ont mieux persuadé qu'aux Atheniens, me voilà content, et tout va bien.—Tout cela, dit Cebes, est très bien discouru; tu as traité toutes ces matières très bien et à mon gré; il faut que je te fasse une question et que je te mette en discours pour ce qui est de l'ame particulierement, car plusieurs doutent qu'elle soit immortelle, et quelques uns croyent

Que l'ame dans un corps vivant,
Qu'un peu de feu tient allumée,
En la mort n'est qu'un peu de vent
Qui se pert comme une fumée;
Que, si tout l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun trespas,
Je crois qu'après ceste lumiere,
L'ame est en sa perfection
Et trouve une condition
Plus heureuse que la premiere.
Socrate, ce que tu promets
Des biens qui durent à jamais
Dedans le logement celeste
Adviendra comme tu le dis,
S'il est vray que nostre ame reste
Quand le tombeau tient refroidis,
Soubs une glace à tous funeste,
Les organes qu'elle eut jadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouverons de probable en ceste matiere : je la trouve serieuse, et ne pense point qu'on puisse dire que je m'amuse icy en des discours qui n'en vallent pas la peine. Considerons premierement s'il faut advouer que les ames des morts sont aux enfers, ou si elles n'y sont point.

On croit de longue main que les esprits des morts,
Que les siecles passez ont appelez des ombres,
Après avoir quitté la despouille du corps,
Occupent dans l'enfer quelques demeures sombres;
Et que, n'estant point asservies
Dans un trespas perpetuel,
Par un changement mutuel
Elles font de nouvelles vies,
Et, quittans les royaumes vains,
Reviennent dans des corps humains.

Que si cela est vray que des morts les vivans puissent encore renaistre, nos ames seroient là sans doute, car elles ne sçauroient revenir à la vie si elles n'estoient en quelque part. C'est donc une conjecture assez suffisante pour nous faire entendre que nos ames sont là, s'il est vray que les vivans ne puissent venir que des morts. Que si cela n'est point, il nous faudra trouver une autre raison, et, pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde seulement à ce qui est des hommes, mais encore de toute sorte d'animaux et de plantes, et de toutes les choses au monde qui s'engendrent; considerons s'il n'est pas vray que chaque chose se fasse de son contraire, pour tout ce à quoy il eschet d'avoir un contraire, comme le beau et le laid, le juste et l'injuste, sont contraires, et mille autres choses comme cela; sçavoir s'il est necessaire que ce qui a un contraire ne puisse en aucune sorte estre faict que de son contraire: par exemple, ce qui se faict plus grand, il est necessaire

que de ce qu'il estoit auparavant, c'est-à-dire d'une chose moindre, il soit ainsi devenu plus grand; et de mesme ce qui se faict à cette heure moindre s'est fait ainsi moindre en se diminuant de quelque chose plus grande; de mesme ce qui se faict plus robuste, c'est d'avoir esté plus foible ou plus meschant, d'avoir esté meilleur ou plus tardif, d'avoir esté plus viste. C'est ainsi que nous trouvons que toutes choses se font de leurs contraires. Or il se trouve un milieu entre les deux contraires, ce qui est la generation, le progrez ou passage de l'un à l'autre, comme, entre ces deux contraires, plus grand et moindre, le milieu, c'est l'accroissement et le descroissement : ainsi nous disons que l'un diminue et que l'autre croist, comme, du froid et du chaud, on dit aussi eschauffer et refroidir, cela comme tous autres contraires se discernant ainsi et se confondant mutuellement. Et, combien que le nom des choses en plusieurs endroits vienne à manquer, tenons en effet que tout se faict de son contraire, et que leur milieu, c'est la generation qui passe de l'un à l'autre. Au reste, ce que nous appellons n'a-t-il point son contraire, comme veiller a pour son contraire dormir, et vivre aussi a pour son contraire mourir? Ces deux choses ne se font-elles pas l'une de l'autre, puis qu'elles sont contraires? Et n'ont-elles point deux generations ou progrez, comme elles sont deux pour revenir de l'une à l'autre? Ainsi, comme le veiller et dormir sont deux contraires, mourir et vivre le sont aussi; comme du sommeil se fait la veille et de la veille le sommeil, ainsi de la vie se faict la mort et de la mort aussi la vie. (Et, puis qu'il est ainsi, et que, si necessairement il se fait quelque chose du mort, il faut que ce soit un vivant, nos ames sont sans doute aux enfers.) Comme la generation et progrez du veiller au dormir s'appelle s'endormir, et comme le progrez et generation du dormir au veiller s'appelle s'esveil-

ler, ainsi le progrez de la vie à la mort s'appelle trespasser; et le progrez et la generation de la mort à la vie ne se trouvera-il point? La nature seroit-elle manque et defectueuse en ce seul point? Il ne le faut pas croire. Nous trouverons donc la generation de la mort à la vie, et ce progrez s'appellera ressusciter, si bien que des morts viennent les vivans, aussi bien que des vivans se font les morts. Et de là s'ensuit qu'il faut necessairement que les ames des morts soient en quelque lieu d'où elles puissent revenir. Sans ce rechangement d'une chose à l'autre, et sans ce progrez de generation par lequel les choses se refont ainsi d'elles mesmes et reviennent dans la nature comme par un tour de cercle, tout, à la fin, tomberoit en mesme figure, et rien ne se feroit plus, comme si toutes les choses venoient à tomber dans un profond sommeil dont elles ne peussent se relever jamais. Tu crois bien que toutes choses seroient à la fin reduites en un mesme estat, et sans doute ·

Ce qu'on dit d'un berger amoureux de la lune,
Dont jamais le sommeil n'a peu fermer les yeux,
Ce n'est que le discours d'une fable importune
Et le foible entretien d'un esprit ocieux.

Que si toutes choses venoient à se confondre et se mettre en estat de n'estre point discernées, il arriveroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choses sont ensemble.

L'ombre esteindroit ceste lumiere,
Et les eslemens desmolis
Se trouveroient ensevelis
Dans la difformité premiere.

Car, si ce qui est en vie meurt, et qu'estant mort il ne puisse ressusciter, il s'ensuivra que tout finit et que rien plus ne peut vivre.

Tout ce que le soleil void naistre
Est contrainct de laisser son estre
Dans les laqs d'un mortel sommeil;
Si de là rien ne nous delivre
Pour revenir vers le soleil,
Enfin tout cesseroit de vivre.

Mesme, bien que les vivans donnent vie à d'autres, si tous sont subjets à perir sans renaistre, à la fin pourroit-on voir aussi tout esteint. — Je le crois, dit Cebes, et ne pense point avoir esté surpris pour mettre à cecy, qu'il y a une resurrection, que des morts il revient d'autres vivans et que les ames reviennent après les corps, et qu'après ceste vie les bons en trouveront une meilleure et les meschans une pire. Cecy me remet au souvenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nostre discipline n'est qu'une reminiscence. S'il est ainsi, il faut qu'en un autre temps, avant qu'estre en ce monde, nous ayons appris ce dont ils nous souvient maintenant.

Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'un desir ardant de sçavoir
Est comme une leçon seconde
Par où nostre esprit va revoir
Ce qu'il vid en un autre monde,
Et ne faict que s'entretenir
Des choses autrefois congneues,
Que l'ombre d'un ressouvenir
Avoit encore retenues.

Ce qui ne se peut sans que nos ames ayent esté ailleurs auparavant que de venir en ceste forme humaine.

De là se tire un jugement,
Que noste ame a vescu chez elle,
Loin de ce mortel logement,

Pour monstrer qu'elle est immortelle.

Je te prie, o Cebes, dit Simias, dy moy quelles demonstrations tu as pour nous prouver ton dire. — En voicy une très belle raison, respond Cebes, que les hommes, quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'un qui les sçache bien interroger, ils respondent à propos et disent les choses comme elles sont, ce qu'ils ne sçauroient faire s'il n'y en avoit dans leur esprit quelque certaine science et une raison droicte ; et si on les applique à la geometrie en ses figures et descriptions, on verra que nos esprits ont certaines cognoissances desjà acquises.

Alors qu'une divine flamme
Avec des incogneus ressorts
Pousse les mouvemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,
Des communes intelligences
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Par les sentimens des sciences,
Se communiquent à la cher.

Les raisons que Cebes amena contenterent Simias et luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il avoit eu auparavant toute autre, et creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'une reminiscence ; il eut toutesfois envie d'en ouyr parler Socrate, en discourant ainsi.

SOCRATE.

Pour se ressouvenir de quelque chose, il faut l'avoir sceu auparavant ; et quand la science de quelque chose nous vient de ceste façon, il faut advouer que c'est une reminiscence, et voicy comme je le prends : si quelqu'un, après avoir veu quelque chose ou entendu, vient à se ressouvenir non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose en suitte dont la cognois-

sance est differente, le ressouvenir de ceste chose plus esloignée s'appelle reminiscence, comme par exemple la cognoissance d'un homme et d'un luth sont des choses differentes, et, lors qu'un amoureux vient à voir le luth dont il a veu jouer sa maistresse, il se souvient aussi tost de sa maistresse.

Si je passe en un jardinage
Semé de roses et de lys,
Il me ressouvient de Philis,
Qui les a dessus son visage.
Diane, qui luit dans les cieux,
Tousjours jeune, amoureuse et belle,
Me la remet devant les yeux,
Pour ce qu'elle est chaste comme elle.
Je la vois si je vois l'aurore,
Et, quand le soleil luit icy,
Il me ressouvient d'elle aussi,
Pource que l'univers l'adore.
Les Graces dedans un tableau,
Le petit Amour et sa flame,
Bref, tout ce que je voy de beau
Me la faict revenir dans l'ame.

Ainsi, pensant à Cebes, on peut aussi penser à Simias, et cela s'appelle reminiscence, mesme lors qu'il arrive qu'on se ressouvient des choses que la longueur du temps et la nonchalance avoient effacées de la memoire. Et ne se peut-il pas faire que, voyant un cheval peint ou un lict peint, on vienne à se ressouvenir d'une personne; et qu'à voir la peinture de Simias, on se represente aussi Cebes? Et sans doute aussi voyant Simias, on se ressouvient de Simias? Ainsi voyons-nous que la reminiscence arrive par le moyen de ce qui est approchant et semblable, et par le moyen aussi de ce qui est dissemblable.

Au seul ressouvenir d'avoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les estoilles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux
Nous faict ressouvenir du cordage et des voiles.

Mais, alors qu'on vient à se rememorer d'une chose par quelque chose qui luy ressemble, il faut sçavoir recognoistre par dessus du deffaut en la ressemblance de la chose qui nous vient au souvenir. Un peu d'attention icy : disons-nous pas qu'il y a quelque chose qui s'appelle esgal ? Je n'entends point d'un bois esgal à un autre, ou une pierre à une autre, ou autres choses de mesme; mais j'entends quelque chose hors de tout cela qui s'appelle l'esgal, et cet esgal, est-ce quelque chose? —Sans doute, respond Simias, et la cognoissance de l'esgal nous est venue pour avoir veu des bois et des pierres ou autres choses esgalles; nous avons imaginé cet esgal, qui est autre chose que les bois ou pierres ou autres choses esgales : car ce mesme bois ou pierres se disent quelquefois esgaux et quelquefois inesgaux pour divers respects; mais ce qu'on appelle esgal ou inesgal, esgalité ou inesgalité, est tousjours et ne change point. C'est pourquoy les choses esgalles et l'esgalité ne sont pas mesme chose, et cependant de ces choses esgalles qui ne sont point l'esgal nous avons tiré la cognoissance de l'esgal. Ainsi soit du semblable ou du dissemblable. Alors que par un object vous vous representez quelque autre chose, soit semblable ou non, il se faict necessairement une reminiscence. Or voyons si nous procedons ainsi envers les choses qui sont dans celles que nous appelons maintenant esgalles, bois, pierres et autres choses. Faut-il penser qu'elles soient aussi esgalles que l'esgal mesme? Il s'en faut beaucoup. Ne confessons-nous point qu'un homme qui void et considere attentivement une chose, laquelle il desire estre pareille et tout

à faict une à une autre chose, qui l'est en effect, s'il void que ce qu'il desire devienne tel, et est deffectueux, et qu'il cognoisse qu'il differe et est esloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peust devenir, il faut que cet homme ait veu et cogneu autresfois la chose et la perfection à laquelle il cognoist que ceste autre chose ressemble un peu, où il cognoist qu'elle ne peut parvenir entierement. Il nous en arrive de mesme en ce discours de l'esgal : car il faut que ce que nous appelons esgal, que nous avons cogneu d'abord par les choses esgalles, et qui est plus qu'elles, et à la perfection duquel les autres taschent d'atteindre, il faut que ce soit necessairement quelque chose que nous avons eu autresfois dans l'esprit, mais que nous ne l'avons sceu cognoistre que par quelqu'un de nos sens : veue, ouye, attouchement ou quelque autre semblablement.

SIMIAS.

Il faut faire voir, ô Socrate ! que ce dont il est question s'en va là et se traitte de mesme. Et c'est sans doute de la faculté des sens que nous entendons que toutes les choses qui sont sousmises au sens appetent ce qui est esgal, combien qu'elles ne le puissent atteindre. — Il en est ainsi, dit Socrate : car, avant que nous commençassions à voir ny ouyr, ou user de quelque autre sens, il falloit bien que nous eussions la cognoissance du vray esgal, c'est-à-dire ce qu'est l'esgalité, puisque nous luy voulons rapporter tellement les choses esgales soumises au sens, que nous sçachions juger qu'elles taschent à devenir jusqu'à ce poinct où est l'esgal mesme, mais qu'elles demeureut imparfaictes et n'y peuvent parvenir. Cela, dit Simias, suit necessairement de ce que nous avons dit cy-dessus. Or, dit Socrates :

Aussi tost qu'une creature
Vient à paroistre en l'univers,

Chacun des sens de la nature
Trouve ses objets descouvers.
Nostre ame d'abord est pourveue,
Dans un corps sans empeschement,
D'ouye, de goust et de veue,
D'odorat et d'attouchement.

Dès le moment que nous nasquismes, nous commençames à voir et ouyr, et d'entrer en la cognoissance de tous les autres sens, et falloit qu'auparavant nous eussions eu la cognoissance de ce qui s'appelle esgal. Partant, il est necessaire que nous l'ayons compris avant que de naistre. Que si nous avons eu ceste cognoissance devant nostre nativité, il est probable que nous l'avions aussi en la naissance, et que nous sçavions devant que de naistre et aussi tost après estre nés, que c'est que l'esgal, plus grand ou moindre, beau, bon, juste, sain et autres, ausquels nous assignons proprement et attribuons un estre veritable, et en interrogeant, et en respondant. Si bien qu'il est necessaire que nous ayons eu la cognoissance de tout cela avant que de naistre. Que si, après avoir receu des sciences, nous venons à ne les point oublier, comme nous faisons, il s'ensuivroit que nous serions nés avec les sciences, et que, durant tout le cours de nostre vie, nous les garderions et sçaurions tout. Or, oubly n'est autre chose que perte de sçavoir; que s'il est vray qu'estans nés, nous ayons perdu le sçavoir que nous avions auparavant, et après, par l'ayde des sens, nous recouvrions ce sçavoir, ce que nous appelons apprendre, seroit-ce point recouvrer nostre propre sçavoir qui estoit à nous avant que de naistre? Et ce recouvrement se peut il point appeller un ressouvenir? car il advient aussi, comme nous avons desjà fait voir, qu'en oyant ou voyant quelque chose on se remet souvent en l'esprit quelque autre chose, soit sembla-

ble ou non à celle qu'on void ou qu'on oyt, ce qui s'appelle se ressouvenir. Ainsi, de deux choses l'une, ou nous naissons sçavans et le sommes toute nostre vie, ou ce que nous apprenons s'appelle ressouvenir, et toute la discipline n'est autre chose qu'une reminiscence. Et lequel des deux, Simias, aymes-tu le mieux advouer, ou que nous naissions sçavans, ou que nous venions après à nous ressouvenir des choses que nous avons sceues autresfois? — Je ne sçay, respond Simias, lequel des deux je dois choisir. Et nous pourrois-tu bien dire quel en est le meilleur choix à ton advis? — Comment, dit Socrate, un homme sçavant ne peut-il point rendre raison de ce qu'il sçait? — Il le faut bien, respond Simias. — Et te semble-il, Simias, que tous soient capables de rendre raison de ce que nous traittons icy? — Pleust à Dieu! dit Simias.

Mais tout sera fini demain,
Et dès que l'arrest inhumain
T'aura faict avaller le verre,
Ceste matiere va perir,
Car qui peut-on aller querir
En tous les endroicts de la terre,
Qui nous puisse ainsi discourir?

Ouy, j'ay grand peur que demain il ne se trouve plus personne qui puisse dignement discourir de ce subject. Socrate. Tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point? Cebes. C'est mon opinion. — Il faut donc, puisqu'ils ne le sçavent pas, et que tous l'ont sçeu autres fois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit un ressouvenir; et quand est-ce que nos ames ont receu autresfois les sciences? Ce n'est pas après que nous fusmes nés, mais auparavant. — C'est pourquoy, dit Simias, il faut qu'auparavant de venir en ceste forme humaine, que nos ames ayent esté quelque part avec sçavoir et intel-

ligence, si ce n'est que peut-estre, ô Socrate, nous ayons receu le sçavoir au propre moment de la naissance. — Peut-estre, dit Socrate. Mais si nous les avons receues en ce temps-là, où est le temps auquel nous les avons perdues, si non que nous les ayons perdues en les recevant. — Ne sçaurois tu trouver quelque autre temps, dit Socrate.

Nul que je sçache, dit Simias, et ceste derniere doute que je te viens de dire n'est rien du tout. — Après tout, dit Socrate, si ce que nous appellons beau, juste et toute autre essence est quelque chose en nostre entendement, et que cela ait esté autresfois en nous, et que, revenant à le rechercher, nous l'apprenions et le fassions revenir en l'esprit, il est aussy vray que nostre ame a esté autresfois, mesme auparavant nostre naissance; si bien que comme il est certain que ces choses là, beau, juste, bon et autre essence, sont quelque chose, c'est aussi une necessité que nos ames ayent esté avant que nous vinssions sur la terre. — Il est assez clair, dit Simias; personne n'en peut guere douter après ton discours. Là-dessus ma curiosité

Laisse mon esprit en repos
Et tire de tes vrays propos
Des consequences necessaires.
Mesme Cebes, de qui la foy
Chancelle ès choses les plus claires,
Prend tes raisons pour une loy;
Chacun de nous qui les escoute
Y trouve ce qu'il a voulu
Et demeure tout resolu
Sans aucun ombrage de doute.

Sçache donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont esté avant nos corps; mais, pour ce qui est de

l'advenir, sçavoir si elles sont après la ruyne des membres où elles vivent aujourd'huy,

Quand nos corps trespassez, d'une pierre couvers,
Changent les os en poudre et la charongne en vers,

c'est de quoy personne de nous, à mon advis, ne se trouve encore persuadé : car il n'est point incompatible qu'elles ayent esté auparavant la vie corporelle et pendant la vie, et que nonobstant elles cessent en la mort, puis que nous demeurons d'accord que les ames ont esté avant que d'entrer dans le corps. Socrate. Nous avons à demy monstré qu'elles sont aussi après qu'elles en sont sorties : car, si du vivant s'est faict le mort, du mort aussi se doit faire le vivant; et si l'esprit est venu pour animer le corps, et qu'il soit venu du pays des morts, il faut aussi que, sortant de ceste vie, il s'en aille vers les morts, et qu'il soit là en quelque lieu d'où il puisse encore revenir, et quand il faudra; mais peut-estre estes-vous dans les craintes des petits enfans :

Il vous semble qu'un peu de vent,
Auprès des lèvres se levant,
Parmy ses tourbillons emporte
La flamme qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte
En la sepulture des corps;
Mesme que, si la douce haleine
De quelque delicat zephir
Reçoit nostre dernier souspir,
L'ame passe avec moins de peine;
Et que ce petit traict de feu
S'esvanouyssant dure un peu;
Mais, si d'avanture il arrive
Que l'esprit, courant aux sablons
Qui couvrent l'infernale rive,

Trouve en chemin des aquilons,
Sa route est discontinuée,
D'abord il bronche au monument,
Et se dissipe en un moment
Bien plus viste que la nuée.

Je ne sçay si parmi vous il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaisies,

Et pour vous empescher de craindre
Les chimeres d'une vapeur
Que l'esprit troublé de la peur
Ne se peut empescher de faindre,
Si la vertu de discourir
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'une medecine
De brevets et d'enchantemens
Pour oster toute la racine
De vos sots espouvantemens.

Mais, après que tu seras party, dit Cebes, où trouverons-nous un medecin qui nous sçache appliquer ces remedes ?

Si vous avez bien ce desir,
La Grece vous donne à choisir
Des esprits qu'on estime au monde les plus rares,
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Visitez les pays des nations barbares,
Si vous pensez que là se trouvent les meilleurs.
— N'espargnez ny soing ny fortune,
Cherchez en terre et sur Neptune
Les riches cabinets de ces divins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt et ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocite.

Mais, quoy qu'un estranger vous puisse avoir appris
Et que son sçavoir vous contente,
Examinez aussi vous mesmes vos esprits
En ceste matiere importante,
Et possible que parmy tous,
Quoy que nostre pays se vante,
Il s'en trouvera peu qui vaillent mieux que vous.

Mais revenons à nostre premier propos, et enquerons-nous premierement qu'est-ce à qui il eschet ceste passion que d'estre dissoult, et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou passion, et par quelle partie. Il faut considerer après qu'est-ce que nostre ame, et ne prendre de ces choses là ny crainte ny esperance qu'en faveur de nostre ame. Il est certain que ce qui se compose, et ce qui est desjà composé, en tant que composé, est subjet naturellement à estre dissoult; et, quand il se trouve quelque chose qui n'est point composé, c'est cela seulement qui se trouve exempt de se voir dissoult. Or ce qui envers les mesmes choses se trouve toujours de mesme sorte, cela sans doute doit estre simple et ce qui ne change divers respects composez. Revenons à ces discours que nous avons desjà laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires et par responses nous a faict l'estre veritable de quelque chose, se trouve tousjours de mesme, et selon mesmes choses, comme l'esgal, le beau et tout autre estre né, demeure tousjours par soy-mesme de mesme sorte et envers mesmes choses, sans estre jamais capable d'aucune sorte de changement : car, pour ce qui est de mille autres choses que nous appellons belles, comme chevaux, hommes, habillemens, et mille autres que nous disons ou belles ou esgales, et d'autres synonimes, ceux-là se trouvent d'une nature contraire à ces essences : car tout ceci est changeant, et pour son respect et pour

celuy d'autres choses, ne se trouvant jamais un ny de mesme sorte, et sont choses toutes perceptibles aux sens corporels; mais ces estres veritables et tousjours constans ne peuvent estre apprehendez ny cogneus que par les seules facultez de l'entendement. Ainsi il sera bon que nous posions deux especes de choses, une des visibles, l'autre des invisibles, et que l'invisible est tousjours de mesme sorte, le visible non : nous sommes sans plus composez de deux parties, de l'ame et du corps. Le corps est visible; l'ame ne se peut voir, au moins des hommes. Nostre discours n'est icy que de ce qui touche à la nature humaine, selon laquelle veritablement l'ame ne peut estre veue. Le corps est de l'espece des visibles, l'ame des invisibles, et nous avons desjà dit que l'ame, se voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque chose, est trompée et considere tout faussement.

L'ame, courant après la verité
Parmy la nuict de tant d'obscurité
Où nostre chair la tient enveloppée,
Trouve nos yeux à son ayde impuissans,
Et, sans se voir honteusement trompée,
Ne suit jamais la conduite des sens.
L'esprit, serré de la mortelle escorce,
Dans ses liens n'a point assez de force
Pour bien tenir ses organes subjets,
Et, corrompu dans cette masse impure,
L'entendement discerne les objects
Tout au rebours de leur propre nature.

C'est la foiblesse du corps qui faict ainsi pancher l'ame vers ces choses que nous disons subjetes à mutations et qui ne se trouvent jamais de mesme.

Une eau bien claire et d'un roc descoulée

Ne se peut voir à des torrens meslée
Sans se troubler par des bourbeux destours,
Et nostre esprit, tant soit-il pur et sage,
Parmy les sens ne passe son discours
Sans le corrompre en ce vilain passage.
Mais quand l'esprit se tient de son appuy,
Que tous les sens sont esloignez de luy,
Quand son discours à soy-mesme se fie,
Loin des objects de basse qualité,
Par les sentiers de la philosophie,
Il va tout droict à l'immortalité.
Son mouvement le porte aux cognoissances
Des vrays objects des plus simples essences,
Qu'on ne voit point subjettes à changer :
C'est où l'esprit de luy-mesme se range,
C'est ce qu'il ayme, et fuit comme estranger
Ce que Nature assubjettit au change.

Cette affection de l'esprit et cette disposition à se tenir aux choses qui sont tousjours unes s'appelle sapience et prudence. Sans doute il nous faut advouer de là que l'esprit doit necessairement estre rangé en l'espece de ces choses incapables de mutation, et le corps au contraire. Au reste, il faut remarquer encore

Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose
Le corps, partout obeissant,
Se trouve tousjours agissant,
Ainsi que l'ame le dispose.
Cest honneur de commandement
Est une glorieuse marque,
Et les rigueurs de Rhadamant
Et les puissances de la Parque
Ne mettent point au monument
Ce brave et cest heureux monarque.

Nous pouvons bien juger d'une apparence assez claire que cest advantage de conduire et de commander est quelque chose de divin, et que ces necessitez d'obeyr et de suivre tiennent du terrestre et du mortel. Ainsi, de la suitte de tous nos discours precedens nous trouverons que l'ame est très semblable à ce qui est divin, immortel, intelligible, d'une seule forme, indissoluble, qui est tousjours de mesme sorte et en mesme estat, et que le corps, au contraire, se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel, non intelligible, changeant de forme, subjet à estre dissoult, et qui ne se trouve jamais de mesme sorte ny en mesme estat. Sçaurois-tu, ô Cebes! amener des raisons au contraire et prouver comme quoy il peut estre autrement que ce que nous disons? — Nullement, dit Cebes.

SOCRATE.

Puis donc qu'il est ainsi, il s'ensuit donc que le corps est une chose qui s'en va estre bien tost dissoulte, et qui, après la separation, doit aussi tost n'estre plus, et que l'ame est quelque chose qui ne se peut aucunement dissouldre, ou quelque chose bien approchante de ce qui est indissoluble. — Je le crois comme cela, dit Cebes.

SOCRATE.

Et tu crois cependant qu'après l'heure supreme,
Quand l'esprit, s'esloignant d'une charongne blesme,
Nous a laissé sans mouvement,
Le corps demeure encore avant que se dissoudre,
Et que mesme l'effroy du pasle monument
Travaille assez long-temps pour le reduire en poudre.
Mesme quand la fureur d'un sort trop insolent
Ravit des corps bien sains par un coup violent,
Leurs puissantes temperatures,
Avec un peu de soin, se conservent assez,
Et les Ægyptiens font bien des sepultures

Qui des siecles entiers gardent les trespassez;
Et, combien que la chair cede à la pourriture,
Comme estant de plus molle et plus fresle nature,
Le corps ne se dissipe pas;
Mais les nerfs et les os durent après le reste,
Si bien que tout cela dure après le trespas,
Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela, Cebes, ne te donne-t-il point de doutes ? Car nous disons que le corps, comme mortel, visible, estoit dissoluble, et devoit, selon l'apparence, finir tout aussi tost après le trespas; et qu'au contraire l'ame immortelle et invisible devoit seulement estre indissoluble, et s'en alloit, sortant du corps, se sauver en quelque excellente retraite;

Que nostre ame. toute invisible,
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuse se retiroit,
Comme par un vol insensible,
Et, vivant après le trespas,
Elle avoit au ciel sa demeure,
Où les dieux ne permettent pas
Que jamais quelque chose meure.

Quoy ! penserions-nous donc qu'elle se trompast en ceste esperance, et que, pour ne rien voir d'elle après sa separation d'avec le corps, il s'ensuive qu'elle ne soit plus ! Nullement, mes amis; mais, bien au contraire,

L'ame, dressant son vol vers la loge eternelle,
Moins il se peut trouver de pesanteur en elle,
Mieux elle a despouillé la masse de la chair,
Plus viste elle remonte en sa derniere source,
Et ne peut rien trouver capable d'empescher
Les mouvemens heureux de sa legere course.
Apres les vrais objects où l'œil n'a rien à voir,

Dans le profond soucy d'acquerir du sçavoir,
Des passions du sang dans le sang despouillée,
Elle demeure ferme en des pas bien glissans,
Elle fuit de la chair, qu'elle cognoist souillée,
Et vit en defiance avecques tous les sens.
Ainsi, vivant tousjours avec soy retirée,
De la contagion de son corps separée,
Elle n'emporte rien de ses mauvaises mœurs,
Les desirs, les amours, la crainte, la folie
Et tout ce qui provient des charnelles humeurs
Demeure dans la chair au monde ensevelie.
Pure et nette qu'elle est, ayant trouvé son port
Dans le Ciel, où jamais n'a peu venir la mort,
Elle y trouve sa part de repos et de gloire;
Elle n'a de confort que les dieux seulement,
Et, ce que tout mortel est obligé de croire,
Ceste felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les sens ont donné des delices.
L'ame à qui les vertus ont esté des supplices,
Que le soin du sçavoir n'esmeut que par horreur,
Qui s'est avec le corps estroitement liée,
Et qui, de lascheté suivant le vain erreur,
Faict gloire de se voir à la chair alliée,
Dans les plaisirs trompeurs dont nos sens abrutis
Ne peuvent sans effort estre icy divertis
Elle est comme assoupie et languit dans des charmes;
Sa volupté se rend insensible au remors,
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes,
Ce n'est que le soucy d'abandonner le corps.
Ainsi, dans les desirs de la chair enyvrée,
Elle n'en est jamais que fort peu delivrée,
Et, laissant un sejour qui luy fut si plaisant,
Elle ne voit plus rien, quittant cette lumiere,
Et traine en l'autre monde un fardeau si pesant
Que son vol ne vient point au bout de la carriere.

Dans le chemin du Ciel où l'esprit veut aller,
Des grossieres humeurs l'arrestent parmy l'air ,
Qui souffre à contre-cœur ces impures matieres ;
Si bien que ces esprits , à la mercy des vents ,
Vagabons sans retraicte autour des cimetieres ,
Sont le rebut des morts et l'effroy des vivans.

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tousjours tourmentées, et avec des playes visibles et des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel ; aussi ont-elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitée avec tant d'affection et de familiarité.

Leur essence, au trespas de ceste chair sortie,
De ses lourdes vapeurs emporte une partie
Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs rangs :
Ainsi son vol rebrousse en la basse contrée ,
Et parmy les tombeaux ces fantosmes errans
Recherchent dans le corps une seconde entrée.
Que si le cours du temps , ramenant les saisons ,
Redonne à ces esprits encore des maisons ,
Selon leurs sentimens ils trouvent des organes ,
Ils habitent les corps de divers animaux ;
Alors les ignorans ont la forme des asnes
Et reviennent au jour pour souffrir mille maux.
L'un qui de son vivant avoit l'humeur encline
Au vol , à l'injustice , au sang , à la rapine ,
Il revient dans le monde en forme d'esprevier ,
Il guette dans les airs où fondra sa furie ,
Il siffle à la vapeur d'un charongneux gravier
Et de ces corps puans qu'on jette à la voyrie.
Ceux qui n'ont faict, vivans, que boire et que manger,
Dans des corps de pourceaux se viennent tous loger,
Et , dans la mesme humeur qu'ils ont jadis suivie ,
Sans cognoistre que c'est de soucy ny de pleurs ,

Faisans à leur retour une pareille vie,
Un bourbier leur plaist mieux qu'un pré semé de fleurs.

Ainsi chacun, selon le naturel qu'il a, retrouve des corps disposez à le recevoir, et les corps des bestes mourans reçoivent encore leur vie des hommes qui retiennent les mesmes complexions.

Les uns qui, sans venir à des sciences claires,
Ont exercé vivans des vertus populaires,
Et qui moralement ont esté bonnes gens,
Qui, par bonne coustume, ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont esté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du service,
Au retour de la mort je croy qu'ils sont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de fourmis,
Qui, vivans doucement en la terre où nous sommes,
Remplissent leurs cachots de froment ou de miel;
Ces petits animaux refont de mesmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va jamais au Ciel.

Ce riche firmament où brillent tant de flammes
Est un chemin ouvert aux bien-heureuses ames,
Pour passer au sejour où les dieux sont logez :
Nous entrons pour jamais en leur saincte alliance,
Après que nos esprits ont esté bien purgez,
Et qu'ils ont surmonté la chair par la science.

Il faut donc bien philosopher tout le temps de nostre vie pour atteindre à ceste pureté qui nous porte au ciel, et l'esprit qui se voue de bonne sorte à la profession d'un estude si excellent ne se mesle jamais aux affections corporelles et ne prend point de part aux soucis dont le reste des hommes sont ordinairement travaillez.

Le soing d'enrichir sa famille
Ne le rend point plus diligent;
Il lui chaut fort peu qu'on le pille,

On ne le void jamais changeant
Pour la perte de son argent,
Ny de son fils, ny de sa fille.
Il ne fut jamais suborneur
Pour briguer la magistrature,
Aussi l'infamie et l'honneur
Sont pour luy de mesme nature,
Et la peur de la sepulture
Ne trouble jamais son bonheur.
C'est le seul sçavoir qui l'asseure
Et qui l'empesche de trembler
Au moment de la derniere heure:
Car son esprit, sans se troubler,
Se voit du corps desassembler,
Sçachant bien son autre demeure.
Il est bien aise de mourir,
Et les ignorans, au contraire,
Qui n'ont jamais sçeu discourir,
Alors ne sçavent plus que faire,
Et loing du jour qui les esclaire
Pensent entierement perir.

La raison pourquoy les philosophes ont à la mort une asseurance que les autres n'ont point, et qu'ils sçavent bien le lieu de leur retraicte après estre sortis de ceste vie, c'est que, leur esprit s'estant commis absolument au soin et à la conduite de la philosophie, il a peu à peu cogneu d'elle qu'il est attaché dans le corps par des liens bien dangereux et qui le retiennent aux mouvemens dont il se veut eslever à la cognoissance des choses pures. La philosophie le despestre et degage de ceste contrainte par un estude continuel; elle lui fait entendre que, dans la familiarité qu'il y a parmy le sang et la chair, il est à craindre qu'il ne luy naisse des convoitises qui l'aydent à se ruyner luy-mesme et servent au corps pour

corrompre l'ame. Ceste consideration, que la discipline de la philosophie luy faict venir insensiblement, l'oblige de se retenir tant qu'il peut de ceste conversation, d'estre tousjours en deffiance chez son hoste, comme avec un estranger, et ne se communiquer jamais aux sens par la recherche de quelque science, car il n'y a ny œil ny oreille qui soit assez fidelle à rapporter quelque object à l'entendement; mais, se retirant chez elle et se cultivant toute seule, elle doit venir enfin à la cognoissance des choses qui ont un estre veritable et qui sont d'elles mesmes; comme, tout au rebours, elle ne doit point croire veritable ce qu'elle apprend ou considere par l'ayde et par la communication du corps: car ce sont choses qui ne sont point d'elles-mesmes, mais par autruy, et sensibles et visibles, où ce que l'ame comprend de soy est intelligible et invisible. Un vray philosophe, jugeant que son esprit doit obeyr à ce dessein que la philosophie faict en luy, et qu'il est à propos de se fier en elle et de la croire, il tasche, comme elle luy ordonne, de s'affranchir de toute sorte de voluptez, convoitises, craintes et douleurs, jugeant bien que, dans les plaisirs, dans la crainte, dans la douleur et la convoitise, outre ces maux ordinaires, comme perte d'argent ou maladies, qui leur sont attachez, il y a sans doute un plus grand mal: c'est que dans tout cela l'ame patit et n'y prend pas garde: car, alors que l'ame vient à se picquer de plaisir ou de douleur après quelque chose, et qu'elle croit ce faux object des choses visibles quelque chose de beau, manifeste et veritable, sans doute alors elle est bien prise et bien engagée dans le corps, pour ce que toute sorte de volupté ou de douleur est maistresse dans le corps; et, se prenant à l'ame, elle l'assubjettit, et, la plongeant dans les sentimens charnels, elle l'oblige à participer à mesmes mœurs et à mesme nourriture, la rend incapable de toute pureté et la faict

sortir du corps toute sale de ses tasches et de ses ordures, d'où elle renaist encore, comme si on l'eust semée et entée dans quelque autre corps bien loin du commerce de ces essences divines, pures et uniformes; aussi est-ce pour l'amour d'elles, et pour le bonheur de les conserver, que les vrays amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, et non point pour les considerations qui esmeuvent les esprits du populaire à la rechercher. Le philosophe cognoist assez qu'après que la philosophie l'a desjà delivré des liens du corps et nettoyé de ses ordures, il ne luy faut plus retomber dans ce bourbier, ny se remettre au travail d'un mesme estude, comme Penelope après sa toile. Mais, pensant au repos de toutes ses affections, suivant sa raison et se tenant ferme en elle, s'il s'esleve en la contemplation de ce qui est par dessus l'opinion, et qui est infailliblement vray et divin, duquel ayant esté nourry, il croit qu'il luy faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'icy il ne faudra jamais de passer vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans ceste bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le sage, deslogeant d'icy,
Ne craint point que le vent l'emporte
Et ne meurt point dans le soucy
Que son ame demeure morte.

Après que Socrate eut ainsi achevé son propos, toute la compagnie fut assez long-temps sans parler; luy-mesme sembloit repasser dans l'esprit les discours qu'il venoit de faire. Cebes et Simias furent les premiers qui rompirent le silence, et s'estant parlez un peu l'un à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'est-ce qui vous semble, leur dit-il, de ce que nous avons dit? N'avez-

vous point encor là dessus quelque chose à vous enquerir? Car il y reste encor bien des doutes et des objections à qui voudroit traicter cela bien pleinement. Si vostre devis est sur quelque chose de particulier entre vous, je ne vous dis mot; mais, si c'est sur quelque difficulté de nostre discours qui vous donne de la peine, dites-le hardiment, et repassez, s'il vous plaist, ce traicté, si vous pensez voir qu'en quelque endroict on y puisse dire quelque chose de mieux; et, si vous croyez que je vous puisse servir à ceste conference, faisons ensemble cest examen.

SIMIAS.

Pour ne te point mentir, Cebes et moy, il y a desjà long-temps que nous nous entrepoussons l'un l'autre pour te faire parler encore; mais nous craignons de faire une incivilité et une imprudence en l'estat de la calamité presente où tu es. Socrate, riant à eux : Vrayement, dit-il, il me seroit bien mal aisé de faire croire à d'autres que cest accident ne me donne point de l'affliction, puisque vous ne m'en croyez pas vous-mesmes, car il vous semble que je dois estre aujourd'huy plus fascheux et plus triste que je n'estois au reste de ma vie.

Vous ay-je bien donné des signes
Que j'eusse peur du monument?
Croyez-vous que mon sentiment
Vaille moins que celuy des cignes?
Lorsque la mort les vient querir
Et qu'ils en sont desjà la proye,
Ils sont bien aises de mourir
Et ne font que chanter de joye.

Quelques uns disent que c'est de douleur que les cignes chantent aux approches de la mort; mais je ne trouve point cela probable, car il n'y a point d'oyseau

qui puisse chanter en la moindre incommodité qu'il ait; ny les rossignols, ny les arondelles, qu'on feint estre encore en la memoire de leur desespoir, ne chantent point qu'au temps de leur joye; la faim ou le froid les rend muets. Je croy, pour moy, que c'est d'aise que les cignes chantent, et qu'ayans comme une inspiration du Dieu Apollon, à qui ils sont consacrez, ils bruslent du desir d'approcher de leur maistre et en font les chants de joie :

J'ay comme eux l'esprit prophetique
Et pense que le dieu des vers
Ne m'aura pas moins descouvers
Les secrets de sa prognostique,
Et qu'une beste ne peut pas
Moins que moy craindre le trespas.

Ne craignez donc point de m'interroger sur ce qu'il vous plaira, et me faire employer ce peu de temps que les juges me donnent. — Tu parles bien, lui dit Simias; je ne craindray point maintenant à te dire sur quoy je doute, et où je puis trouver moins à me resoudre en tout ce discours. Or je ne pense pas, ny possible toy non plus, que la verité s'en puisse bien trouver en ceste vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne à la vie,
Il est bien mal aisé de contenter l'envie
Que nos esprits ont de sçavoir;
Au moins, ce peu de jours que nous avons au monde,
Employons tout nostre pouvoir
A dissiper l'horreur de ceste nuict profonde,
Et, de ce peu de clarté
Que l'estude nous apporte,
Taschons d'en ouvrir la porte
Qui meine à la verité.

Ce seroit donc une lascheté, o Socrate, de t'espar-

gner au besoin que nous avons icy de toy. Il faut que tu espluches et examines de rechef ce traicté, dusses-tu te rendre et deffaillir au travail, afin de nous instruire en ceste matiere, et que nous puissions penetrer aussi avant que peut l'entendement de l'homme : car, dans un si profond ocean, si nous n'y pouvons pas voir toute la facilité que nous y desirons, nous y devons prendre pour le moins toutes les asseurances que nous y pouvons trouver.

On a recours à des vaisseaux,
Ne pouvant user de carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux.

Asseure nous donc le mieux que tu pourras, et nous instruis en toute ceste question, afin que je ne me repente point un jour d'avoir perdu ceste occasion de m'en esclaircir avecques toy. Il est vray que Cebes et moy avons des difficultez. — Et peut-estre, dit Socrate, avec sujet ; commencez à me dire en quoy vous estes moins satisfaicts. — En cet endroict, luy dist Simias, où tu as parlé de l'invisible divin et très beau, qui se peut, ou semble aussi bien dire de l'harmonie d'un luth bien accordé et bien touché ; car on dira que l'harmonie de ces accords parfaicts est quelque chose de divin, de pur, et d'immortel, et que les cordes et le bois du luth sont choses corporelles, composées et terrestres, et de la nature de ce qui est mortel, si bien qu'après avoir rompu les cordes et cassé le luth, on prouvera par tes raisons que ce qui est de celeste, c'est-à-dire ceste harmonie, demeure encore et ne se dissipe point : car il n'y a nulle imagination que le luth demeure après les cordes rompues, et que les cordes, qui sont de ce qui est mortel, demeurent aussi ; mais que l'harmonie, qui est de l'immortel et du divin, estoit perdue et avoit cessé desjà

plustost avant que le luth et les cordes, et que cependant l'harmonie demeurast quelque part, et que les bois du luth et les cordes se pourrissoient plustot que ceste harmonie peut souffrir quelque chose : car je pense bien, o Socrate ! que tu as prins garde que c'est nostre opinion, pour ce qui est de l'ame, qu'elle est quelque chose de tel que ceste harmonie, sentant qu'il y a dans nostre corps une certaine disposition et complexion du chaud, du froid, du sec et de l'humide, et telles autres choses, et que le temperament et consonance de ces choses là, c'est l'ame qui agit ainsi dans le corps, et faict ses functions lorsque ces temperatures vont bien. Que s'il est donc ainsi que nostre ame soit une harmonie, toutes les fois que les maladies ou les passions viennent à rompre l'ordre de ses temperamens, et ruyner ses organes, pour divine qu'elle soit, il faudra qu'elle perisse aussi bien que ces autres harmonies et consonances de luth ou de bois, et autres que peuvent faire des artisans, et que le corps et la grossiere partie de ces choses là demeurent jusqu'à tant que le feu ou la pourriture les emporte, si bien qu'elles sont toujours de plus de durée que l'ame et ses plus subtiles parties. Considere donc, je te prie, qu'est-ce qu'on respondra à qui voudra croire que l'ame est un temperament de la composition du corps, et qu'en la mort c'est elle qui desloge la premiere et qui perit plustost.

Là Socrate se print à rire,
Et, jettant des traicts allumez
De ses regards accoustumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire :
Ces difficultez, nous dit-il,
Sont d'un raisonnement subtil,
Qu'il faudra que je vous explique :
Pourquoy donc, quand vous m'escoutiez

Sur ces discours où vous doutiez,
Avez-vous esté sans replique ?
Quelqu'un plus eloquent que moy
Devoit renforcer mes paroles,
Et mieux faire voir comme quoy
L'on dispute dans nos escoles ;
Ce discours a bien merité
Qu'on apporte un peu de clarté
Dans une si crasse ignorance,
Puis que vrayment son apparence
Est proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en coute,
Mais, avant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que j'escoute
Sur quoy Cebes veut disputer,
Afin que mieux sur chaque chose,
Partageant nostre peu de temps,
Sans permettre que je repose,
Je vous rende tous plus contens
Aux matieres que je propose.
Ainsi traictant tout posément
Pour recognoistre le danger,
Nous cognoissons bien aisement,
Si c'est l'opinion première,
Où la raison nous va ranger,
Et, s'il est besoing de changer,
Au moins suivons quelque lumière.

Puis se tournant vers Cebes, il le pressoit de luy proposer aussi ses doutes, comme Simias avoit faict, et luy dit :

A quoy crains-tu de consentir ?
Qu'est-ce enfin de si difficile

A quoy ton esprit indocile
Est resolu de repartir?

Il me semble, respondit Cebes, qu'il en est de l'ame comme de son harmonie. Or, pour ce qui est de son estre avant que de venir dans le corps, je ne nie point qu'il ne puisse estre vray, et m'en rapporte fort à la preuve des discours que tu nous as faicts; mais qu'elle soit après nostre mort, c'est ce que je ne croy pas de bon cœur; et si je ne suis pas pourtant de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le corps ny qu'elle soit de plus longue durée, car moy je pense que l'ame est plus excellente sans comparaison que tout cela, et partant voicy comme quoy je voudrois exposer la raison precedente de Simias : Puis qu'après un homme mort on void ce qui estoit de moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'advouera-t'on point que ce qui estoit en luy de plus ferme et de plus durable demeure aussi bien et subsiste au mesme moment que le reste? Mais voyons de quel poids sera la response que je faits à cela. Il me faut pour m'expliquer une comparaison aussi bien qu'à Simias. Il me semble que ce discours est presque de mesme que si quelqu'un disoit après la mort d'un vieux tisseran que cet homme est encore pource que l'habit qu'il avoit demeure encore, et pour toute preuve il diroit que, puis qu'un homme doit durer plus qu'un habillement de toille, il faut que, cet habillement demeurant après la mort du tisseran, le tisseran soit aussi, puisqu'il est plus de durée que son habillement. Pour moy, Simias, je croy que cela est foible et que peu de gens se voudroient payer de telles raisons : car ce tisseran, qui aura usé plusieurs habillemens et en aura tissu plusieurs, il est mort après beaucoup d'habillemens, et seulement plustost qu'un, et si ne s'ensuit nullement

pour cela qu'un homme soit quelque chose de plus vil et de plus debile qu'un habillement. On peut, ce me semble, faire la mesme comparaison de l'ame au corps, que l'ame est véritablement de plus de durée, et le corps moins fort et moins durable, mais que chaque ame consume plusieurs corps, mesme en celles qui vivent long-temps : car, si le corps s'en va et deperit tous les jours, mesme durant la vie, et que l'ame repare tousjours ce qui se consume et remet ce qui se perit, alors que l'ame perit, c'estoit son dernier habillement devant lequel elle meurt, ayant survescu à plusieurs autres, et qu'après la fin de l'ame, le corps, qui n'a plus de quoy se refaire, est contrainct de monstrer l'imbecillité de sa nature, et pourrit et esvanouit bien tost. De tout ce discours on ne trouve point que l'ame demeure après que nous ne sommes plus : car, quand bien on t'accorderoit que non seulement l'ame estoit avant le corps, qu'après la mort de quelques uns leurs ames reviendroient encore dans les corps, et qu'il se trouvast des esprits qui vinssent ainsi à quitter et reprendre des corps, comme la nature de l'ame est excellente et puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame en fin, lasse de tant de generations et d'esteindre et de rallumer tant de vies, pourroit rencontrer une mort derniere dont elle ne revinst jamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse appercevoir quelle separation de l'ame avec le corps est celle où l'ame doit perir ; que, s'il en est ainsi, c'est une folie d'avoir des confiances en la mort, ne pouvant faire voir que l'ame est immortelle et indissoluble, et, selon l'apparence, on tire de là une necessité que chacun doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son congé pour tousjours et si c'est là ceste separation qui la doit achever.

Ce fust là le discours où nostre ame attachée,
De sentimens douteux diversement touchée,
Dans un estonnement nous laissa tous ravis;
Nous vismes des raisons par d'autres renversées,
Et, desjà bien penchans vers ce dernier advis,
Nous ne sçavions à quoy resoudre nos pensées.
Socrate nous ayant persuadés si bien
Que nul sur son discours ne doutoit plus de rien,
Nos esprits balancez souffroient une contrainte,
Et, de ceste dispute à demy-rebutez,
Nous creusmes que la chose estoit douteuse ou feinte,
Ou que nos jugemens estoient trop hebetez.

Ce n'est point sans subject, Phædo, que vous demeurastes en ce doute et en cet estonnement: car, seulement à t'ouyr parler, il m'a prins une mesme defiance des persuasions de Socrate, et m'esbahy pourquoy je commence à me desdire de son opinion veritable. Ç'a esté tousjours mon advis qu'il y a un grand rapport de l'ame à ceste harmonie, et, comme je l'ay tousjours creu auparavant, ton discours m'a remis encore plus avant ceste creance, si bien que j'ay besoing tout à faict d'autres preuves que les premieres pour cognoistre que l'ame soit immortelle. Partant je te conjure de me dire si Socrate se trouva aussi esmeu que les autres pour ces objections, s'il eut des raisons pour bien appuyer sa doctrine, de quelle façon il se prist à la disputer et comme quoy il s'en acquitta.

Vrayment, depuis le temps que je cognois sa vie,
J'admire de l'ouyr parler si sainement.
Toutesfois la vertu dont mon ame est ravie
Ne me saisit jamais de tant d'estonnement.
Du trouble de son dueil mon esprit se rappaise,
Et le ressentiment que j'ay de son trespas

Ne sçauroit m'empescher que je ne sois bien aise
D'avoir veu l'accident de ce mortel repas

Les raisons qu'il tiroit de son esprit fertile
Contre les mouvemens de nos esprits douteux
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.

Sans qu'aucun desplaisir luy parust au visage,
Il vid bien comme quoy le faux nous esmouvoit,
Et d'un œil complaisant comme estoit son langage
Il ouyt proposer les doutes qu'on avoit.

Puis à chaque blesseure apportant un dictame,
Il donna ses raisons avecques tant de poix
Qu'il fust assez puissant pour affranchir nostre ame,
A qui desjà l'erreur avoit donné ses loix.

Comme dans un combat des troupes estonnées,
Quand l'ennemy vainqueur a dissipé leurs rans,
Ont besoing d'un bon chef pour estre ramenées
Et refaire le gros de leurs soldats errans,

Socrate doucement avecques sa conduite,
De ses mauvais objects rompant la trahison,
Ramena ces esprits qui s'estoient mis en fuite
Et leur fit retrouver le train de la raison.

Combien que son propos, d'un sens incomparable,
Parust une merveille au jugement de tous,
Il sembloit toutesfois encor plus admirable
En ceste gaye humeur dont il parloit à nous.

J'estois lors d'aventure au pied du lict funeste
Où ses yeux attendoient le somme du trespas;
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,
Et moy sur sa main droicte en un siege assez bas.

Passant dessus mes yeux son regard venerable,
Et jouant de sa main avecques mes cheveux,
Il sembloit à le voir que le ciel favorable
En son affliction eust accomply ses vœux.

Comme chacun de nous à l'escouter s'appreste,

Encore sur mon poil il repassa la main,
Et possible (dit-il en me pressant la teste),
Phædon, ces beaux cheveux seront coupez demain.
Je respondis qu'ouy, ne sçachant pas entendre
Pour quel dueil il vouloit que je les fisse choir.
Ha! dit-il, cher Phædon, ce seroit trop attendre
Si nous avons icy plus près le desespoir.
Tous deux, si tu me crois, tant que Phœbus demeure
Sur l'orizon dernier dont je dois voir le cours,
Razons-nous s'il advient que la raison nous meure,
Et monstrons par ce dueil la mort de nos discours,
Comme au pays d'Argos, au milieu des batailles,
Les soldats font serment d'estre tousjours rasez,
Jusqu'à tant que leur glaive ait faict les funerailles
D'eux ou des combattans qui leur sont opposez.
Moy, si j'estois Phædon, avant que de me rendre
Au deffy de Simie et de Cebes aussi,
Je les mettrois au point de ne s'ozer deffendre,
Ou mon dernier souspir s'acheveroit icy.
Ha! dis-je, mon dessein seroit bien ridicule
De me prendre moy seul à ces deux forts esprits;
Je serois temeraire, et le puissant Hercule
D'un si sot desespoir ne fut jamais repris.
Si tu te vois, dit-il, trop foible d'adventure,
Phædon, prends un second : Hercule en fit autant;
Demande-moy secours tant que ce jour me dure,
Je seray l'Iolas, avec toy combattant.
Ouy, dis-je, vous Hercule, et moy trop foible encore
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,
Et, de peur que mon bras vos coups ne deshonore,
Vous en prendrez tout seul la gloire et le soucy.
Après ces complimens, rentrant dans la matiere,
Il retrama le fil d'un discours si fecond
Que, parmy tout le cours de la dispute entiere,
Il fit voir qu'il n'avoit que faire d'un second.

Afin que nostre esprit plus clairement regarde
Dans le vray, qui souvent se couvre de l'erreur,
Devant tout (nous dit-il), chers amis, prenez garde,
Que jamais la raison ne vous soit en horreur.
Chacun devient subject à ceste maladie
Lors que par le discours il s'est trouvé seduit,
Et que des faux objects dans une ame estourdie,
Au lieu de la lumiere ont faict venir la nuict.
La meilleure raison nous vient en deffiance :
L'ame une fois trompée a tousjours de la peur,
Et n'ose apprehender l'object de la science
Quant celui qui le donne est soupçonné trompeur.
Ainsi, dans l'amitié que nous avons vouée
A quelqu'un dont l'humeur se forme à nos desirs,
Nostre ame, avec la sienne estroitement nouée,
Se laisse innocemment surprendre à ses plaisirs.
Mais l'infidelité qui demeuroit cachée,
Enfin se descouvrant, fasche un homme de bien;
Et l'ame, avec effort d'un tel joug destachée,
Se deffie tousjours d'un si traistre lien.
Mesme après que plusieurs ont abusé nostre ame,
Que nous avons glissé souvent au mesme pas,
Et que ceux dont nos cœurs estimoient plus la flamme
Ont eu le plus funeste et le plus feint appas,
Nostre esprit rebuté ne croit point des courages
Capables de donner ny de garder la foy,
Les plus sacrez sermens luy laissent des ombrages
Et le font incredule à tout autre qu'à soy.
C'est pourtant un deffaut de la foiblesse humaine,
Qu'une infidelité nous doive ainsi picquer,
Et l'homme de qui l'ame est vigoureuse et saine
Jamais de tels rebuts ne se laisse choquer.
Il faut un peu d'adresse à bien cueillir des roses,
Il faut bien du mystere à gouverner les gens,

Il faut de l'artifice à discerner les choses,
Que n'ont jamais cogneu tous ces esprits changeans.

Or, si les entendemens foibles, qui se trouvent ainsi subjects à se rebuter, avoient un peu de finesse à se servir des hommes, ils cognoistroient la chose comme elle est, c'est-à-dire qu'il se trouve peu d'hommes extremement bons ou extremement mauvais, mais il y en a une infinité de mediocres.—Pourquoy, luy dis-je, me dites-vous cela ? —Tout ainsi, dit-il, qu'il en arrive aux choses petites ou grandes. Vois-tu pas qu'il n'y a rien de si rare que de trouver un homme ou un chien, ou autre chose bien grande ou bien petite ?

Les objects d'estrange figure
Sont rares parmy les humains :
Il se trouve dans la nature
Peu de geans et peu de nains ;
  Bien peu de beautés comme Helene,
Peu de freres comme Castor ;
Peu d'yvrongnes comme Silene,
Peu de sages comme Nestor ;
  Peu de chiens comme estoit Cerbere,
Peu de fleuves comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de nochers comme Charon ;
  Aucun teinct beau comme Iasynthe,
Rien de si clair que le soleil,
Rien de plus amer que l'absynthe
Et rien plus doux que le sommeil ;
  Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de monts comme Pelion,
Et des animaux de la terre
Peu sont fiers comme le lion ;
  Peu de felicitez supremes,

Peu d'incomparables mal heurs,
Peu de ressentimens extremes
De voluptez ou de douleurs.

En fin tu trouveras que les choses extremes sont fort rares, et que les mediocres sont frequentes; que si on venoit à proposer un prix à la meschanceté et au crime, il s'en trouveroit peu qui vinssent à l'extremité et qui se trouvassent entierement meschans.

Si le Ciel ostoit les tortures
Dont il punit les forfaictures,
Et qu'il y proposast un prix
Comme à des choses legitimes,
Il se trouveroit peu d'esprits
Qui sçeussent bien faire des crimes.

Est-ce pas ton advis, o Phædon? Je luy respondis que je le croyois ainsi. Tu fais bien, me dit-il; ce n'est pas pourtant tout un des raisons et des hommes, pource qu'elles ne sont pas ainsi differentes et rares aux extremitez entre elles, comme nous disons des hommes extremement meschans ou bons; mais je me suis emporté en te suivant jusques à ce discours; toutesfois, voicy où est nostre similitude: en ce que nous avons dit au commencement qu'il y a un certain artifice à se servir des hommes et à les cognoistre, de peur de s'y tromper, tout de mesme il y a du mystere à se bien servir de quelques raisons et à les cognoistre. Sans doute si quelqu'un vient à prendre une creance et appercevoir une raison sans s'y estre servy de l'art des raisons, il est subject à se tromper, se confondre et se rebuter, et qu'après que ceste creance se trouve fausse, et qu'il la descouvre telle luy-mesme, comme il peut estre qu'elle sera fausse, et peut estre aussi qu'elle ne le sera point, et ce mesconte luy estant arrivé plusieurs fois, il ne peut estre

qu'il ne se rebute et ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cet inconvenient est ordinaire à ceux qui ayment à traicter des raisons contradictoires : car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaictement sçavans, et que ce sont eux seulement qui ont descouvert qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses ny dans les raisons, mais que tout est sans dessus dessous, peslemesle, comme en l'Euripe, et qu'il n'y a rien où il y ait d'arrest pour un moment, et toute discipline de verité leur semble suspecte et dangereuse

Comme Euripe en ses eaux mouvantes,
Qu'aucun vaisseau n'ose toucher,
Et qui donnent tant d'espouvantes
Qu'on fremit à les approcher.

Et n'est-ce pas, o cher Phædon, une honteuse et miserable maladie que, se trouvant des raisons bonnes et fermes et bien capables d'appuyer nostre creance, un homme vienne à s'en deffier par la depravation et le degoust de son esprit, que ses discours ainsi contradictoires ont empieté et luy ont persuadé que tout est tantost vray et tantost faux, et qu'estant devenu ennemy de toutes les raisons, il face comme le malade qui impute l'amertume de son goust aux viandes, et cestui-cy sa foiblesse et son deffaut aux raisons, pour les hayr après toute sa vie, et se priver de la verité et de la cognoissance des choses.

Son sens gasté se persuade
Qu'il ne faut plus rien affermer,
Comme l'appetit d'un malade
Qui ne trouve rien que d'amer.
Cher Phædon, croyons, je te prie,
Que souvent l'ame des humains
A bien besoing d'estre guerie,

Et taschons à nous rendre sains.
Mille choses sont veritables
Et peuvent, par le fondement
De leurs preuves indubitables,
S'appuyer dans l'entendement.
Les deffauts sont dans nos pensées;
Il se trouve peu de mortels
Dont les ames soient bien sensées;
Mais taschons à devenir tels:
Moy, pour avoir cet advantage
De mourir sur un vray discours,
Et vous, pour en garder l'usage
En tout le reste de vos jours.
Aujourd'huy que ma mort est proche
Et que je cours à mon repos,
Je veux esviter le reproche
De disputer mal à propos.
Que je hay l'humeur enragée
De ces esprits contentieux
Qui gesnent une ame engagée
Dans les discours ambitieux!
Toutes choses paroissent sombres
A qui les veut ouyr parler;
Leurs subtilitez sont des ombres
Et leurs voix du vent et de l'air.
Tout le souci de leur estude
N'est qu'une sotte vanité
De donner une incertitude
Sous couleur d'une verité.
Laissant là le vray d'une chose,
Ils n'ont que des discours menteurs
Pour rendre ce qui se propose
Apparent à leurs auditeurs.
Moy, d'une humeur toute contraire,
Laissant libres vos jugemens,

Je ne tasche qu'à satisfaire
Par raisons à mes sentimens.
Ennemy d'un discours qui tente
Et qui suborne les esprits,
C'est assez que je me contente,
Car je n'ay rien plus entrepris.
Cognoissant la chose à mon aise,
Je suis quitte de mon devoir ;
S'il advient que mon sens vous plaise,
C'est à vous de le recevoir.

Et voicy, mon amy, le profit qui me revient en disputant de la sorte : c'est que, mon opinion et ce que j'entreprends de prouver se trouvant veritable, il sera bon de s'y arrester. Si je me trompe en ma creance et qu'il soit faux qu'après la mort il demeure encore quelque chose de nous, au moins ce peu de temps que j'ay avant que de mourir passera avec moins d'ennuy et pour vous et pour moy ; et, après tout, l'ignorance de ces choses-là ne me peut pas durer beaucoup, car je n'ay plus gueres à m'en esclaircir. Et voilà de quel dessein je reviens, ô Simias ! et vous, Cebes, tout prest à disputer ; mais pour vous, si vous me croyez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quand vous jugerez que je dis vray, accordez-le ; sinon, niez-le et me repliquez hardiment, et prenez garde pour moy que, me trompant moy-mesme, je ne vous trompe aussi et me separe d'avec vous, comme la guespe, après vous avoir laissé mon aiguillon. Revenons donc à vos objections, et, s'il ne m'en ressouvient pas bien, aidez-moy à les repeter. Le doute de Simias, si je ne me trompe, c'est que l'ame, quoy que plus belle et plus divine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a avec ces harmonies dont nous avons parlé. Cebes, ce mé semble, accordoit bien que l'ame estoit de

plus de durée que le corps; mais il adjoustoit que personne ne peut sçavoir si l'ame, après avoir consommé plusieurs corps, laissant enfin le dernier, ne finit aussi elle-mesme, et que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame, mais que le corps est subject à se dissoudre et deperir continuellement. Simias et Cebes accorderent tous deux que c'estoient là leurs doutes. Mais, dit Socrate, niez-vous ce qui a esté dit au traicté precedant, ou si vous en accordez une partie et en niez l'autre?—Il y a (luy dirent-ils) des choses que nous trouvons bonnes et d'autres que nous n'approuvons point.—Mais, dit Socrate, touchant la reminiscence, qu'est-ce qu'il vous en semble? Croyez-vous qu'elle est? et si elle est, estes-vous d'accord avec moy qu'il en faille tirer une consequenee necessaire que l'ame a esté en quelque lieu auparavant que de venir dans le corps?—Pour cela, dit Cebes, j'ay pris un grand plaisir au discours que tu en as faict, et me tiens ferme en ceste creance.—Et moy, dit Simias, j'en suis tout de mesme, et serois fort estonné s'il estoit possible qu'on me persuadast le contraire.—Si es-tu pourtant obligé, hoste Thebain, à prendre une autre opinion, si tu crois que l'harmonie soit quelque chose de composé, et que l'ame soit une harmonie de la temperature et de la constitution du corps: car tu ne sçaurois advouer que ceste consonance composée de quelque chose ait esté plustost que la chose dont il falloit qu'elle se composast. Tu ne sçaurois jamais advouer cela.— Jamais, dit Simias.— Et vois-tu pas bien cependant que tu es contraint de le confesser quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps, et que elle est une consonance composée du corps? Ton dire revient à cecy, qu'elle se faict des choses qui ne sont point. Encore mesme l'harmonie du luth ne peut estre de la sorte, c'est-à-dire avant les choses dont elle est composée: car le bois et les cordes, et quelques sons rudes

et mal accordans, precedent ceste douce et parfaicte consonance qui vient après tout cela et se perd plustost que le reste. Vois donc comme quoy ce que tu dis icy revient fort mal à ce que tu disois auparavant, et que, sur les propos de ces harmonies et de ces concordances, tes discours se trouvent très mal d'accord. — Très mal, dit Simias. — Si est-ce qu'en ceste matière de consonances il faut sur tout que les paroles soient bien concertées et qu'elles ne discordent point en propos : le désordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

Dans une passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'un amant est troublé d'un refus,
Ou qu'un pasle nocher gemit parmy l'orage,
L'ame ne peut fournir que des propos confus.
N'importe qu'un bouvier, en escorchant la terre,
Parle avec eloquence à ses taureaux rebours,
Ny qu'un brave soldat, en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ses discours.
Au lieu de bon discours et de voix eloquantes,
On ne peut escouter qu'un dissolu caquet
Sur le mont Cytheron, où s'en vont les Bacchantes
Quand leur dieu les appelle à son vineux banquet.
Mais celuy dont l'esprit n'est jamais en desordre
Et que les passions laissent en son repos,
Afin que les censeurs n'ayent point de quoy le mordre,
Il doit avoir le soing d'accorder ses propos.

C'est-à-dire, ô Simias ! qu'un philosophe doit faire en sorte que ses discours se trouvent de bon accord: les tiens à present se trouvans très desaccordans, il faut que de deux tu choisisses lequel tu aymes le mieux, ou recevoir la discipline de la reminiscence, ou croire que l'ame est une harmonie.— Je choisis le premier, dit-il : car je ne sçache point qu'on m'ait jamais prouvé suffisamment que l'ame soit comme une harmo-

nie. Je ne l'ay jamais veu faire apparoistre que par des choses vraysemblables, et les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordinairement et en la geometrie et en autres choses; mais la preuve de la reminiscence est appuyée, ce me semble, sur des fondemens asseurez : car nous avons dit que l'ame, devant que d'entrer dans le corps, est autre part, en telle sorte que son essence a le surnom d'un vray estre, et pour ce point-là je m'en trouve bien persuadé. C'est pourquoy je ne sçaurois croire ny à personne ny à moy-mesme que l'ame soit ceste harmonie. — Quoy! encore, Simias, luy dit Socrate, te semble-t'il qu'une consonance ou autre composition, de quelque sorte qu'elle soit, puisse estre autrement et avoir d'autres dispositions que celles des choses dont elle est faicte, ny patir, ny agir, que ces choses ne patissent et agissent? — Je croy que non, dit Simias.

SOCRATE.

L'harmonie, à mon advis, sans sa matiere dont elle est composée, n'est rien du tout.

Tout cela n'est qu'un peu de bois,
Qui de soy ne sçachant rien dire,
Emprunte la vie et la voix
Et des cordes et de nos doigts,
Et de la façon de la lyre;
Mais, lorsque le bois est cassé,
Tous les joueurs les plus habiles,
R'appellans le son trespassé,
Sur un instrument enfoncé
Touchent des cordes inutiles.

Il n'y a point d'apparence, dit Socrate, que telle consonance precede et fasse suivre les choses dont elle est composée, mais bien plustost qu'elle suit en telle

sorte qu'elle ne peut avoir ny son ny mouvement contraire à ses parties.—Sans doute, dit Simias.

SOCRATE.

Et la consonance n'est point consonance en sa nature, sinon en tant qu'elle est temperée. Simias trouva cecy d'abord un peu obscur, et luy dit qu'il ne l'entendoit point. C'est, luy dit Socrate, que la consonance, à mesure qu'elle est ou plus ou moins contemperée, qu'elle reçoit ou plus ou moins, elle est ou plus ou moins consonance : comme en un concert, à mesure qu'il est bon ou mauvais, on dit qu'il y a ou plus ou moins d'harmonie, ce qui ne se peut dire de l'ame, en tant qu'ame, que, pour le respect de quelque chose ou grande ou petite, elle soit ou moins ou plus ame. Prends garde encore à cecy : disons-nous pas de l'ame que l'une a du sens et de la vertu, et celle-là nous l'appellons bonne, et que l'autre a de la folie et du vice, et nous l'appellons mauvaise ; et celuy qui croit les ames estre des harmonies dira-t'il en cet endroict que ceste ame a de la vertu, ou que ceste autre a du vice ? ou si, au lieu du vice et vertu, il dira que ceste ame a de la consonance ou de la dissonance, et que la bonne est consonante, et estant une consonance elle-mesme, elle ait encore des consonances qu'elle possede, et que la mauvaise soit dissonante elle-mesme et n'en ayt point d'autre en soy ?—Je n'ay point de quoy repartir là, dit Simias.

SOCRATE.

Tu vois bien que ceux qui croyent que l'ame soit une harmonie sçavent respondre comme cela. Or nous avons desjà concedé qu'une ame n'est ny plus ny moins ame qu'une autre, ny a moins de degrez de consonance l'une que l'autre, et ceste concession signifie que l'ame n'est ny plus ny moins, ny à moins de degrez de consonance l'une que l'autre, et que l'ame qui n'est ny plus ny moins

consonante, n'est ny plus ny moins temperée l'une que l'autre. Et, je te prie, l'ame qui n'est ny plus ny moins temperée peut-elle estre participante de la consonance à moins ou plus de degrez, ou plustost egalement? — Je croys qu'elle y participe esgalement, respond Simias.

SOCRATE.

Par consequent l'ame, puis qu'elle n'est ny plus ny moins ame l'une que l'autre, elle n'est aussy ni plus ny moins temperée l'une que l'autre. Estant donc de la sorte, elle n'est pas plus participante à la consonance qu'à la dissonance; si bien qu'estant telle, une ame ne sçauroit avoir plus de vices ny plus de vertus l'une que l'autre, si le vice est une dissonance et la vertu une consonance.— Il me le semble, dit Simias. — Mais bien au contraire, dit Socrate : car la raison veut que, si l'ame est une consonnance, elle soit incapable de vice, pource que la vraye consonance, en tant-qu'elle est consonance, ne participe jamais à la dissonance; et par là on prouve qu'une ame, si elle est bien ame, n'est point capable d'avoir de vice, et par ces raisons on trouve que les ames de toutes sortes d'animaux, estans aussi bien ames l'une que l'autre, sont toutes bonnes. Cela semble-il pas bien dit? Et s'ensuivroit, si ceste proposition estoit vraye, que l'ame soit une consonance. Encore plus, Simias, de toutes les choses qui sont en l'homme, ne penses-tu point que celle qui tient l'empire c'est l'ame? mesme alors qu'elle est prudente, pour obtenir ceste maistrise, faut-il qu'elle obeysse au corps ou qu'elle luy resiste comme en une extreme soif ou faim, où l'appetit du corps est pressé de boire ou de manger, souvent l'ame le retient et l'empesche d'obeyr à son desir? — Il est vrai, dit Simias.

Souvent, que le corps, aveuglé
De son appetit desreiglé,

Cherche de contenter sa rage,
L'esprit resiste à ses desirs,
Et, pour eviter son dommage,
Le destourne de ses plaisirs.
Auprès d'une eau claire et coulante,
Alors qu'une soif violente
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'une maladie
Nous faict bien arrester un peu,
Quoy que nostre appetit nous die.
En chasque passion extreme
L'ame se combat elle-mesme,
Et, quelque forte liaison
Que nostre corps ait avec elle,
Nos sentimens et la raison
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne seroit point si l'ame estoit une harmonie composée des temperatures du corps, car, en ce cas, elle seroit obligée de suivre ce temperament, comme nous avons dit, et n'agir ny ne patir qu'avec les choses dont elle seroit composée, sans jamais n'en produire qui leur fust contraire, où, tout au rebours, nous voyons que l'ame ordinairement contrarie au corps, tantost le pressant à des exercices qui luy donnent de la peine contre son gré, tantost en le forçant par des medecines, tantost par des censures contre ses vices et des admonitions contre les douleurs, craintes et autres passions.

Lors que la crainte du danger
Nous a faict paslir le visage,
L'ame, afin de nous soulager,
Raisonne avecques le courage
Et semble adresser un langage
A quelque chose d'estranger.

Voicy un endroict d'Homere où Ulysse, touché de quelque desplaisir, exhorte son courage par sa raison, et semble faire parler une partie de son ame avec l'autre, lorsque, se battant la poitrine, il se prend à dire :

Quoy! ma constance est-elle morte ?
Où dort aujourd'hui ma valeur?
Arme-toy, mon courage, et porte
Le faix de ce nouveau malheur.
Je t'ay veu vaincre la douleur
D'une calamité plus forte.

Penses-tu, Simias, qu'Homere ait ainsi parlé croyant que l'ame fust une harmonie et quelque chose de subjet aux passions du corps, ou s'il a creu qu'elle fust quelque chose de plus divin et plus excellent? — Il entendoit sans doute, dit Simias, que l'ame estoit quelque chose de plus divin que l'harmonie. — Il n'est point donc raisonnable que nous tenions l'ame pour une harmonie, car nous serions de contraire opinion à ce poète divin, Homere, et à nous-mesmes. — Il est vray, dit Simias. Me voilà content.

Enfin, avec assez de peine,
La nuict faict place à la clarté,
Et la consonance thebaine
Nous laisse sans difficulté:

Te voilà donc appaisé, hoste thebain; mais comme quoy appaiserons-nous Cebes?

De quels si rares sentimens
Faut-il avoir l'ame animée
Pour refuter les argumens
De la subtilité cadmée?

A t'ouyr respondre aux objections de Simias, j'ay bien

cogneu que tu trouveras le chemin de me contenter : car je ne pensois pas qu'il fust possible de tenir contre ses objections, et me suis tout esbahy de la raison que tu as imaginée contre l'harmonie, dont il n'a peu soustenir le pressant assault; si bien que je m'attends fort à voir le discours cadmeen renversé aussi bien que l'autre. — Espargnez-moy, dit Socrate; ne me louez pas si tost : peut-estre qu'on nous enviera l'explication du reste, et que je ne m'acquitteray pas si bien du discours suivant. Dieu y pourvoira, mais nous qui (comme dit Homere) sommes aux prises, voyons si ce que tu as dit est quelque chose. La somme de ce que tu proposes est qu'on te fasse voir comme quoy l'ame est indissoluble et immortelle,

Afin que, passant chez les morts
Et quittant la prison du corps
Où son ame estoit asservie,
Le sage ne se trompe pas
En esperant qu'une autre vie
Luy doit naistre de ce trespas.
  Tant de voluptez mesprisées,
Tant de nuicts sagement usées,
L'enfer si long-temps combatu
Et tant de sainctes resveries
Pour l'estude de la vertu,
Ne seroient que des mocqueries.
  Ces supremes felicitez
Qui suivent les adversitez
Dont la vie terrestre abonde
Seroient un espoir decevant,
Et les plaisirs de l'autre monde
Ne se trouveroient que du vent.

De sorte que le philosophe qui auroit si bien estudié à la sagesse toute sa vie se trouveroit à sa mort un vray

fol de s'estre attendu à des choses vaines et fausses. C'est le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il est subject, ne cognoissant pas encore comme quoy personne ne se peut asseurer de l'immortalité de l'ame : car, pour estre de plus longue durée et plus excellente que le corps, et semblable à quelque chose de divin, comme aussi pour avoir esté avant le corps et avoir cogneu et faict toute seule plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, et que mesme ceste entrée qu'elle faict dans ce corps humain luy est comme une maladie par où elle commence à se ruiner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouve que des miseres pour elle, et en la mort elle y trouve aussi sa ruine ; et, quoy qu'elle ne se loge qu'en un corps ou qu'elle revive dans un ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort, car il faut estre fol pour n'avoir point de peur en ce moment si on ne sçait point parfaictement des raisons qui prouvent l'immortalité. Voilà ce que tu dis, Cebes. Je l'ay tout repeté afin que tu y adjoustes ou que tu en ostes encore si bon te semble. — Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present, que j'y vueille adjouster ny diminuer. Lors, Socrate s'arrestant un peu, et comme appellant ses esprits : Ce que tu demandes, dit-il, ô Cebes ! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traitter à ce subjet la cause de la generation et de la corruption. A ce propos, je te raconteray ce qui m'est arrivé, et si tu juges que de ce que je diray il y ait quelque chose qui fasse pour descouvrir la verité de la question que tu proposes, tu t'en serviras. Escoutes-moy.

J'avois en mon jeune aage un merveilleux desir
De voir de l'univers l'admirable structure,
Et mon esprit, touché d'un juste desplaisir
D'ignorer les secrets qui sont dans la nature,
Creut que c'estoit l'object qu'il me falloit choisir.

Mon ame avec effort combatoit l'ignorance;
Je bruslois d'un ardeur de devenir sçavant,
Et, de peu deprofit paissant mon esperance,
Mes curiositez alloient tousjours avant,
Pour voir si mon estude avoit quelque asseurance.
Je croyois que c'estoit un dessein glorieux
De sçavoir comme quoy toutes choses arrivent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des cieux,
Pourquoy les animaux çà-bas meurent et vivent,
Et ce soing me rendoit tousjours plus curieux.
Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns je voulois discourir
Si ce n'est point le feu, la terre, l'air et l'onde,
Quand le froid et le chaud viennent à se pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.

Après cela, j'allois imaginer si du feu, de l'air ou du sang, nous venoit le sçavoir, ou si c'estoit le cerveau qui nous fournissoit les facultez de l'ouye, de la veuë et de l'odorat, et que de tels sens se faisoit la memoire et l'opinion, et que de la memoire et de l'opinion mise à repos se faisoit la science. Ainsi, considerant et les corruptions de ces choses-là et les passions qui arrivent autour du ciel et de la terre, j'ay trouvé à tout cela mon entendement fort defectueux, et me vis à considerer ces choses-là si stupide que rien plus. Je m'en vay vous en apporter une conjecture suffisante : c'est que ceste consideration et ceste resverie m'offusqua tellement qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouveau, mais encore me faisoit-elle oublier ce que j'avois appris et ce que je croyois avec d'autres avoir très bien sceu auparavant, comme cecy, de sçavoir de quelle sorte croist un homme, car je pensois qu'il estoit clair à un chacun que le boire et le manger font croistre l'homme, et qu'adjoustant chair sur chair

et os sur os, de mesme qu'en toutes autres choses y mettant ce qu'il leur faut et les traittant selon que leur nature le requiert, premierement d'une petite masse s'en faict une grande, et qu'ainsi d'un petit homme s'en faict un grand. C'estoit alors mon opinion : te semble-t'il pas qu'elle estoit bonne?— Pour moy, je la trouve bonne, dit Cebes. — Prends garde encore à cecy : je croyois que c'estoit assez bien pensé à moy lors que, voyant un homme ou un cheval grand auprès d'un petit, je jugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, et je cognoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pour ce qu'il y en avoit deux davantage, et qu'une mesure de deux coudées estoit la moitié plus grande que celle d'une coudée. —Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en juges? — Je suis veritablement, luy respondit Socrate, bien loing de croire que j'entende aucune cause de toutes ces choses-là, qui ne me peux pas bien persuader encore que lors que quelqu'un adjouste un à un, si cet un à qui on adjouste, à cause de la conjonction de l'un à l'autre, devient deux : car j'admire comment, puis qu'estans separez l'un et l'autre n'estoient qu'un, et n'estans point alors deux, pourquoy s'estans joints, cette congression qui les faict mettre l'un près de l'autre soit la cause qu'ils soient deux ; et ne puis me persuader non plus pourquoy, si quelqu'un vient à diviser un, ceste division soit cause qu'il en soit deux : car il se trouveroit là une cause pour laquelle ce deux se faict toute contraire à celle d'auparavant. La premiere cause estoit pour ce que l'un approchoit de l'autre, et celle-cy pource que l'un s'esloigne de l'autre ; et ne pense point sçavoir encore pourquoy un se faict, ni pour dire en somme pourquoy quelque chose se faict ou petit ou grand. Je ne le pense jamais entendre par ceste voye, mais j'y mesle en vain quelque autre moyen, et ne reçois nullement celuy-là ; mais, ayant ouy lire une fois

d'un livre à Anaxagoras une opinion qu'il avoit que l'entendement estoit la cause de toutes choses et disposoit de tout,

Que nostre entendement disposoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, et qu'il avoit ouvers
Les abysmes plus creux où demeuroient encloses
Toutes les raretez qui sont dans l'univers,
Aussitost son advis arresta ma creance,
Car c'estoit le meilleur que j'eusse encore veu.
Je croyois que l'esprit, ayant ceste puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il avoit peu,
Et que, pour voir la cause et la raison plus seure
Pourquoy dedans le monde une chose perit,
Pourquoy l'autre n'est plus et celle-cy demeure,
Puisque le bien estoit le but de nostre esprit,
Il fallut s'enquerir comment tout devoit estre,
Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que ceste chose fust, que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions cogneu les causes de tout point.

Car, si l'entendement ne dispose jamais de la chose que bien en cognoissant comme quoy une chose seroit bien disposée, on cognoist comme quoy elle est disposée, et qu'ainsi un homme ne devroit rien considerer ny de soy ny des autres que ce qui est de plus à propos et de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon sçache aussi ce qui est mauvais, pource que c'est une mesme science. Dans ceste pensée, je me resjouyssois d'avoir trouvé en Anaxagoras un maistre qui m'apprist ce que j'avois tant desiré de sçavoir, c'est-à-dire les causes des choses, et que premierement il me dist si la terre estoit ou planiere ou ronde, et qu'après il m'en eust apporté la cause et la necessité, c'est-à-dire qu'il m'eust monstré comme quoy il estoit mieux qu'elle fust, et pourquoy elle estoit telle; si bien que, s'il me disoit que

la terre estoit au milieu du monde, je m'attendois qu'il me fist entendre qu'il estoit meilleur qu'elle fust ainsi, et que, m'ayant monstré cela, je ne serois plus en peine de chercher une autre espece de causes ;

Qu'il apprendroit à mon sens curieux
Pour quel subjet la terre est toute ronde,
Et s'il falloit, afin qu'elle fust mieux,
Qu'elle se tînt au beau milieu du monde.
Je m'attendois qu'il me diroit aussi
Pourquoy se monstre et se cache la lune,
Pourquoy le jour penetre jusqu'icy,
Et ce que peut le ciel sur la fortune;
Qu'il me monstrast pourquoy tant de flambeaux,
Qui dans le ciel font leurs courses legeres,
Devoient paroistre et si grands et si beaux,
Et nous monstrer leurs clartez passageres.

Je m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, et qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte et pour quelle raison il estoit meilleur que ceste chose ou ceste autre patist ou agist en cecy ou en cela : car je ne pensois pas qu'après m'avoir dit au commencement que nostre esprit disposoit toutes choses, il n'alloit après assigner autre cause des choses sinon la cause d'estre bien, c'est-à-dire que chaque chose est ainsi pour ce que pour estre bien il faut qu'elle soit ainsi. Si j'estois donc persuadé que, nommant particulièrement les causes, il assigneroit à chaque chose pour sa cause ce qui estoit meilleur pour elle, et generalement pour la cause de toutes choses, je croyois qu'il allegueroit le bien commun.

Animé de ceste esperance,
Jurant desjà sur mon autheur,
Je trouvay que cet imposteur

Avoit pis que mon ignorance.
D'un aveuglement qui tenoit
Ses fantaisies esgarées,
Quelques natures ætherées
Sont les causes qu'il amenoit;
Des essences imaginaires,
L'une d'air et l'autre de feu.
Bref, je fus honteux d'avoir leu
Des discours si peu necessaires.

Après avoir leu tout son livre, que j'achevay avec une grande impatience, je me repentis d'en avoir pris la peine, car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantasies et des choses incroyables, et enseignoit une cause aussi hors de propos que qui diroit : Tout ce que Socrate faict il le faict par son entendement; et que, voulant après alleguer la cause particuliere de chaque chose que je fais, il diroit premierement que je suis maintenant assis icy, pource que mon corps est composé d'os et de nerfs, et que les os sont solides, et qu'ils ont une espace de l'un à l'autre entre les joinctures, et que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'ils s'y peuvent estendre et retirer, et qu'ils lient les os avec la peau et la chair où ils sont; si bien que, montant les os en leurs conjonctions, les nerfs, qui tirent et laschent communément, font que j'ay la faculté de plier chacun de mes membres, et que pour cela je suis ainsi abbaissé dans ce siege; ou si, voulant alleguer la cause de la conference que je fais icy avec vous, il diroit que c'estoit la voix, l'air ou l'ouïe, et des mauvaises raisons comme cela, sans toucher à la cause veritable, qui est la volonté des Atheniens, qui ont trouvé bon de me condamner, et moy de subir la peine qu'ils m'ont ordonnée.

Et vrayement, ces nerfs et ces os
Dont aujourd'huy la mort s'empare,

S'il se fust peu bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote ou Megare.
Mais puis qu'il plaist à la cité
De me commander que je meure,
Je crois que la necessité
Veut borner icy ma demeure,
Et j'endure plus doucement
Un trespas qu'un bannissement.

Il n'y a donc nulle sorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choses-là pour des causes; mais, sans doute, si quelqu'un dit que sans les nerfs et les os je ne sçaurois executer ce que j'aurois dessein de faire, il diroit vray. Ce seroit pourtant une extreme nonchalance de discours d'asseurer que je fais tout à cause de ces choses là, tant que je le fay par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien et sans dire que je le fay avec ces choses et par l'entendement, à dessein de faire comme quoy il faut que cela soit pour èstre bien; et ceux qui ne s'expliquent pas comme cela ne sçavent pas discerner la vraye cause d'une chose d'avec ce sans quoy la cause ne peut point estre cause, et que les ignorans appellent fausse cause, en prenant l'un pour l'autre,

Comme, dans une nuict obscure,
Où nostre veue est en deffaut
Et chaque chose est sans figure,
On ne prend jamais ce qu'il faut.

C'est pourquoy quelques uns, qui veulent que la terre tourne tousjours en rond, disent qu'elle ne bouge jamais de dessous le ciel; les autres, qui la font comme une grande maist de patissier, tiennent qu'elle est soustenue de l'air comme d'un fondement.

Ceux-cy croyent la terre une pesante boule

Qui sans aucun repos autour de soy se roule ,
Mais que tousjours son siege est ferme soubs les cieux ;
Les autres, qui la font comme une grande buye,
Soustiennent, d'un discours qui ne vaut guere mieux,
Que le vague de l'air est le fonds qui l'appuye,

et ne s'enquierent ny les uns ny les autres de la puissance par laquelle elle a esté disposée au mieux qu'elle le pouvoit estre, et ne pensent qu'elle ait une vertu et force demonique;

Et ceux-cy, pour porter ceste pesante charge,
Pensoient avoir trouvé quelque puissant Atlas
De qui l'espaule estoit plus vigoureuse et large ,
Et que ce grand fardeau ne rendoit point si las.

Mais ils s'ymaginent avoir rencontré quelque plus robuste et plus immortel Atlas, et de plus larges espaules qui puissent mieux porter tout que l'autre, et ne croyent point que la biensceance et le bon conjoignent ny contiennent aucune chose du monde. Parmy tant d'incertitudes, je me rendois volontiers disciple de qui que ce fust qui me voulut enseigner la vraye cause des choses. Mais puis que je ne la cognois point, et qu'il m'est impossible de la trouver ny de moy-mesme, ny par autruy, j'ay entrepris une seconde navigation pour aller querir et tenter une autre voye pour parvenir à la cognoissance de la cause. Et veux-tu, ô Cebes ! que je te communique l'invention dont je me suis aydé? — De bon cœur, respondit Cebes.

SOCRATE.

Comme je fus lassé de considerer les choses sans rien advancer,

Mon esprit, rebuté de ce travail penible ,
Poursuivant un dessein qui n'estoit pas possible,

Craignit de s'aveugler par un object si beau,
Comme, quand le soleil dans l'Ocean arrive,
Nos regards, qui tout droict contemplent son flambeau,
Se sentent esblouyr d'une clairté trop vifve;
Et l'unique moyen de le toucher des yeux,
C'est de le voir dans l'eau qui le nous monstre mieux.

Ainsi, pour sauver mon esprit d'un tel esblouïssement, je creus qu'au lieu de porter mes sens tout droict et immediatement à mon subjet, je ferois mieux de le contempler comme en un mirouer, et m'imaginay qu'il falloit recourir aux raisons pour considerer la verité par elles. Mais peut-estre que nostre comparaison ne respond point à toutes ses parties, car je n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choses dans les raisons les regarde plustost dans des images que celuy qui les void dans les œuvres, car je crois que cestuy-cy les regarde aussi bien dans des images que l'autre qui les void dans les raisons; si est-ce toutesfois que j'ay prins ceste adresse et choisis mon chemin par là. Voicy comme quoy je fay : Supposant une raison que je trouve la plus valable, je tiens pour veritable ce qui se rapporte le mieux à elle; j'observe cela, et touchant les causes des choses, et touchant autre chose. Et comme j'approuve ce qui est selon la raison que j'ai posée, aussi je desapprouve et tiens pour faux tout ce que j'en trouve esloigné. Je te veux mieux expliquer ce que je te dis, car je ne pense pas que tu l'entendes bien encore.—Non, pas beaucoup, dit Cebés. — Je n'ameine icy rien de nouveau, dit Socrate, mais seulement ce que j'ay repeté souvent en la dispute precedente. Je m'en vay donc continuer à te faire voir ceste espece de cause que j'ay tant traictée, et reviens à ce que j'ay si souvent presché. Je suppose donc qu'il y a quelque chose qui de soy est beau, bon et grand, et tel-

les autres choses. Que si tu m'accordes cela, j'espere de te faire voir ce qui est proprement cause, et de trouver l'immortalité de l'ame.

Cebes.

Conclus quand il te plaira. Je te l'accorde.

Socrate.

Mais consideres en ce qui s'ensuit, si tu veux y consentir aussi : car je pense que s'il y a quelque chose de beau outre le beau mesme, que ceste chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle que d'autant qu'elle participe au beau ; et c'est ainsi que j'en dis du reste. Ne crois-tu point que c'est pour ceste cause ?

Cebes.

Je le crois.

Socrate.

Pour moy, je ne vay point plus avant, et ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'un me demande pourquoy cecy ou cela est beau, je luy diray que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatante, ou figure belle, ou quelque autre chose comme cela. Je ne sçaurois luy respondre autre chose, et si je cherche des causes plus avant je me trouble. Cecy crois-je bien absolument et sans doute, combien que peut-estre sans raison, que rien ne faict une chose belle que la presence ou la communion du beau, de quelque façon et pour quelle raison qu'il arrive, et cela n'ozé-je pas bien asseurer encore, mais que tout ce qui est beau est beau à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurement ; et appuyé sur ce fondement, je ne pense pas tomber, et je puis dire asseurement que toute chose belle est faicte belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela ? — Si fay, dit Cebes.— Par mesme raison, ce qui est grand est grand

par la grandeur, et ce qui est de plus grand est de mesme raison plus grand, et ce qui est plus petit est ainsi plus petit par la petitesse. — C'est comme cela, dit Cebes. — Ainsi, dit Socrate, tu n'approuveras point celuy qui diroit que cet homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, et que cest autre est plus petit que luy de toute la teste, comme si leur grandeur et leur petitesse se devoit cognoistre et discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, et plus grand à cause de la grandeur aussi; et ce qui est plus petit n'est aussi plus petit que de la petitesse et à cause de la petitesse. Tu raisonneras sans doute ainsi de peur que, si tu viens à dire que quelqu'un est plus grand ou plus petit de la teste, on ne t'objecte que premierement par ceste raison une mesme chose faict le plus grand plus grand, et le plus petit plus petit, après que de la teste, dont cecy sera moindre, cela aussi qui est plus-grand en est plus grand, et que c'est une chose monstrueuse que ce qui est grand soit grand à cause de ce qui est petit. Ne caindrois-tu pas aussi de dire que dix sont plus que huict, à cause des deux plustost qu'à cause de la multitude ou numeralité, et semblablement qu'une mesure de deux coudées est plus grande que celle d'une coudée, à cause de ceste moitié plustost qu'à cause de la grandeur? C'est ce que tu devois craindre de dire. Et ne craindrois-tu point de dire aussi que si un est adjousté à un, que cest adjoustement est la cause qu'il s'en faict deux, et, si un se divise, cette division est la cause qu'ils sont deux? Mais tu dois crier tout haut et asseurer que tu ne sçais comme quoy autrement ou cecy, ou cela, se faict que par la participation de l'essence qui luy est propre, à laquelle il participe, et que tu ne sçais point autre chose pourquoy il faut que ces uns qui doivent estre deux soient participans, et comme aussi tout ce

qui doit estre mis à un doit estre participant à l'unité, et laisseras ces adjonctions et divisions et toutes ces subtilitez à des plus sçavans que toy pour faire des responses pareilles à leur fantasie. Mets-toy tousjours en deffiance, et, craignant, comme on dit, ton ombre mesme, tu te tiendras tousjours ferme en la raison que tu auras posée, et feras tes responses de la sorte. Que si quelqu'un, se tenant à la mesme raison que tu aurois posée, venoit à te presser, tu le laisseras là sans luy respondre, qu'après avoir considéré si ce qui suit de ceste raison s'accorde avec elle ou non. Que, si tu estois obligé à rendre raison de la raison mesme que tu aurois posée, il te faudroit recourir à d'autres positions, et choisir celle qui te sembleroit la meilleure de toutes les precedentes, et ne confondrois jamais, comme font les contentieux, et les principes et ce qui derive des principes, si pour le moins tu voulois trouver quelque chose de vray : car, pour ces contentieux, ils n'ont ny soing ny discours qui tende à cela, et si ne laissent point, à faute de sapience, de plaire et trouver leur conte dans cet embrouillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes ! si tu es du nombre des philosophes, tu feras, je pense, ce que je dis.

Phædon.

Cebes et Simias approuverent là tout ce que Socrate disoit.

Echecrates.

Ils avoient sans doute raison d'y consentir, car je ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux plus hebetez.

Phædon.

Aussi n'y eut-il personne en la compagnie qui ne le trouvast fort aisé.

ECHECRATES.

Ce n'est pas merveille, puis que moy, qui n'y estois point, le comprends fort bien et le trouve facile seulement à te l'ouyr dire. Mais, après cela, comme quoy est-ce qu'il poursuivit?

PHÆDON.

Après que Socrate les eut rangez à son opinion, et qu'ils luy eurent accordé que chacune des especes est quelque chose, et que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination, il se mit encore à les interroger de ceste sorte.

SOCRATE.

S'il en est ainsi que nous avons monstré, advoueras-tu point, alors que tu dis que Simias est plus grand que Socrate et plus petit que Phædon, que ces deux choses là sont en Simias, c'est à dire la grandeur et la petitesse ?

CEBES.

Asseurément.

SOCRATE.

Et tu confesses toutesfois que Simias surpasse Socrate, non pas en la sorte que les paroles le disent, car tu ne crois pas qu'il ait esté ainsi ordonné par la nature, que Simias en tant que Simias surpasse Socrate, mais à cause de la grandeur de stature qu'il a ; ny que Socrate aussi soit moins que Simias, en tant qu'il est Socrate, mais à raison de sa taille, qui est petite au respect de celle de Simias.

CEBES.

Je le crois comme cela.

Socrate.

Et semblablement Phædon ne surpasse point Simias en tant que Phædon, mais en tant qu'il est de grande stature au prix de Simias, qui se trouve de petite taille au respect de Phædon.

Cebes.

Il est ainsi.

Socrate.

Si bien que Simias aura la denomination de petit et de grand : car il est entre les deux, surpassant par sa grandeur la petitesse de l'un, et cedant par sa petitesse à la grandeur de l'autre.

Phædon.

Alors il nous dit en sousriant : Il semble que je vous ay descrit cecy avec trop d'affection; si est-il pourtant de mesme que j'en ay parlé.

Cebes.

Il appert.

Socrate.

Je le dis à dessein de vous faire croire ce que je crois aussi. Mon opinion est que la grandeur ne veut jamais non seulement estre ensemble et grande et petite, mais aussi que ceste grandeur qui est en nous ne reçoit jamais petitesse et ne veut point estre surmontée ; mais que de deux choses il en arrive l'une : ou qu'elle fuit et se retire quand la petitesse, son contraire, approche, ou bien qu'elle meurt et finit aussi-tost que la petitesse est arrivée : car elle ne peut attendre, ny se rendre, en recevant la petitesse, autre chose que ce qu'elle estoit; comme moy par exemple, qui ay la petitesse ; tandis que je suis ce que je suis, sans doute je ne puis estre

que petit. Tout de mesme une chose grande ne peut estre petite, et ce qui est de petit en nous ne peut ny devenir ny estre grand, ny aucune sorte de contraires : car un contraire, tant qu'il demeure tel qu'il estoit, ne peut jamais devenir son contraire ; mais il faut qu'il fuye ou perisse aussi tost que son contraire arrive.

CEBES.

C'est justement mon opinion.

PHÆDON.

Alors quelqu'un de la compagnie (je ne sçaurois dire maintenant qui ce fut), comme tout esbahy, se print à dire : Bons Dieux ! ne nous a-t'on point accordé dans les discours precedens tout le contraire de ce qu'on nous vient de dire icy ? Car on nous a monstré que du moindre se faisoit le plus grand, et du plus grand le moindre, et que sans doute il y avoit une generation des contraires les uns des autres, et maintenant il semble que vous disiez que cela ne se peut. Socrate, advançant un peu la teste, escouta cela, et tout à l'instant : Tu as (dit-il) bonne memoire d'avoir retenu cela, mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous disons à ceste heure à ce que nous avons dit auparavant : car alors nous disions que d'une chose contraire se faisoit une chose contraire, et icy nous disons qu'un contraire ne peut jamais devenir son contraire, ny touchant ce qui est en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choses qui ont des contraires, et les appellions du nom de contraires ; et maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, et disons que les contraires ne s'engendrent jamais l'un l'autre. Lors, tournant les yeux vers Cebes : Et toy, dit Socrate, ne te trouves-tu point troublé pour ceste objection ?

Cebes.

Nullement.

Socrate.

Nous avons donc simplement advoué qu'un contraire ne se faict jamais de son contraire.

Cebes.

Il est vray.

Socrate.

Prends garde si tu n'es point aussi d'accord avec moy en cecy : Appelles-tu cela quelque chose, la chaleur et le froid?

Cebes.

Sans doute.

Socrate.

Mais appelles-tu simplement le chaud et le froid, neige et feu?

Cebes.

Non vrayement.

Socrate.

Tu dis donc que la chaleur est quelque autre chose que le feu, et le froid quelque autre chose que la neige.

Cebes.

Je le pense.

Socrate.

Mais tu crois bien aussi que la neige, tant qu'elle est neige, ne peut point recevoir de chaleur comme nous disions, et qu'elle ne peut estre ensemble et neige et chaude; mais que, la chaleur venant, il faut qu'elle fuye ou qu'elle cesse d'estre, et que le feu tout de

mesme, le froid venant, se desrobe ou s'esteigne, et qu'il ne sçauroit estre ensemble et feu et froid.

CEBES.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choses qui non seulement honorent tousjours l'espece de leur nom, mais encore quelque autre chose qui n'est pas à la verité ce qui est de premier, mais qui en a la forme tandis qu'il est; et voicy en quoy tu trouveras peut estre plus clair ce que je te dis. Non-pair garde tousjours ce nom de non-pair; mais n'en a-t'il point aussi d'autre? Car c'est ce que je cherche, sçavoir s'il n'y a point quelque autre chose qui n'est pas à la verité proprement ce qu'est non-pair, mais qui cependant, avec un autre nom qu'il a, est obligé aussi de porter tousjours ce nombre non-pair, pour ce qu'il est ainsi ordonné par la nature, qu'il ne peut jamais estre abandonné du non-pair, comme le nombre de trois nous appellons-le ternaire; ne te semble-t'il point qu'il est tousjours appellé ternaire, et non-pair? lequel non-pair n'est pas cependant la mesme chose que ternaire : car il est dit aussi bien et de cinq et de sept comme de trois et autre medieté de nombre ou imparité : car chacun de ces nombres-là est aussi bien non-pair que le ternaire, et, n'estant pas cela mesme qu'est non-pair, chacun d'eux ne laisse pas d'estre non-pair; semblablement et deux et quatre et autre ordre de nombre, quel qu'il soit, combien qu'il ne soit pas cela mesme qu'est pair, chacun d'eux pourtant est pair.

CEBES.

Sans doute.

Socrate.

Regarde-donc icy ce que je demande : c'est qu'il semble veritablement que non seulement les contraires entr'eux ne se reçoivent jamais l'un l'autre, mais aussi que les choses qui sont de telle sorte que, n'estant point contraires entr'elles mesmes, cependant possedent tousjours des contraires, ne reçoivent jamais une espece contraire à l'espece qu'elles ont, mais qu'à son arrivée elles s'en vont ou perissent. Ne dirons-nous point que trois deffaudront plustost, et patiroient toute autre chose plustost que d'estre faicts pairs, en tant qu'ils sont trois?

Cebes.

Il est vray.

Socrate.

Si est-ce pourtant que la duïté n'est pas contraire à la trinité.

Cebes.

Nullement contraire.

Socrate.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoivent jamais entr'elles-mesmes, mais qu'outre les especes, il y a des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

Cebes.

Tu dis très-vray.

Socrate.

Veux-tu donc que nous definissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont?

CEBES.

Je le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses, Cebes, ne seront-elles[1] point des choses qui, occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seulement l'idée de soy-mesme, mais d'avoir aussi son contraire?

CEBES

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme je disois un peu auparavant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'idée de trois doit estre non seulement trois, mais aussi non-pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

A cela nous disions qu'une idée contraire à la forme qui parfaict, cela n'arrive jamais.

CEBES.

Jamais.

SOCRATE.

C'est pourquoy le nombre de trois est exempt d'estre pair.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc que la trinité ou nombre de trois est necessairement non pair.

CEBES.

Je l'advoue.

SOCRATE.

Ainsi ce que j'avois pris à definir, à sçavoir quelles choses ce sont qui, n'estans contraires à rien, ne reçoivent pas pourtant le contraire, cela, dis-je, est de mesme que la ternité, qui, n'estant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant jamais, pour ce qu'il luy apporte tousjours ce qui luy est contraire. Tout de mesme en est-il du nombre de deux au non-pair, et du feu au froid, et de la neige à la chaleur, et de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant, Cebes, si tu ne penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulement le contraire ne reçoit point son contraire, mais aussi ce qui apporte quelque chose de contraire à ce où il va; ce qui apporte ne recevra jamais une forme contraire à ce qui est apporté; retiens-le donc bien encore : car il n'est pas inutile de le redire : jamais le nombre de cinq ne recevra l'espece du pair, ny dix, qui est le double du non-pair : car cestui-cy, qui est contraire à l'autre, ne reçoit pourtant jamais l'espece du non-pair; ny au nombre de douze, les six moitié de ce douze ne reçoivent jamais la forme du tout; ny tous autres qui ont comme cela la moitié d'un nombre, ou qui en ont une troisiesme partie, ne reçoivent jamais la forme du plus grand nombre : car, en la recevant, ils periroient, et ne seroient plus ce tiers ou ceste moitié qu'ils estoient. M'entends-tu bien, et te trouves-tu bien de mon advis en tout cela?

CEBES.

Fort bien.

SOCRATE.

De rechef, dy-moy comme depuis le commencement,

et me respons, non point parce que j'interroge, mais par autre chose à mon imitation. Or je dis, outre ceste response asseurée que nous avons posée dès le commencement, rends-moy quelque autre response aussi asseurée qui soit tirée de ce que nous avons dit plus franchement, comme si tu m'interroges de la sorte : Dis-moy, Socrate, qu'est-ce qui, estant dans le corps, l'eschauffe? Je ne t'iray pas rendre ceste asseurée et grossiere response que c'est la chaleur ; mais, d'une plus exquise, tirée de nos discours plus recens, je te diray que c'est le feu. De mesme, si tu me demandes qu'est-ce qui, estant dans le corps, le rend malade, je ne respondray pas la maladie, mais la fievre ; et, si tu me demandes qu'est-ce qui, estant dans un nombre, le rend impair, je ne respondray pas l'imparité, mais l'unité ; et comme cela en autres choses. Prends garde donc si tu comprends bien mon sens.

CEBES.

Entierement.

SOCRATE.

Respons-moy donc qu'est-ce qui, estant dans le corps, le rend vivant?

CEBES.

L'ame.

SOCRATE.

Et cela n'est-il pas tousjours?

CEBES.

Il ne peut estre autrement.

SOCRATE.

L'ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie?

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque chose contraire à la vie ?

CEBES.

S'y a.

SOCRATE.

Et qu'est-ce ?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE.

Or l'ame ne reçoit jamais le contraire de ce qu'elle ameine, comme nous avons accordé au discours precedens.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantost ce qui ne reçoit point l'idée du pair ?

CEBES.

Non-pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'est point capable de justice ou de musique, nous l'appellons injuste ou non-musicien ; et ce qui n'est point capable de la mort et qui n'en reçoit point, comment l'appellerons-nous ? Sans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit jamais la mort : elle est donc immortelle ?

CEBES.

Il s'ensuit, sans doute, qu'elle est immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritablement ne reçoit jamais la mort?

CEBES.

Jamais.

SOCRATE.

Avons-nous donc faict voir cela assez clairement?

CEBES.

Très bien et très suffisamment.

SOCRATE.

Ne te semble-t'il point aussi, ô Cebes! que, si le non pair estoit exempt de ruyne et de mort, trois le seroient aussi, et, si ce qui n'est point capable de recevoir la chaleur ne perissoit jamais, que la neige aussi demeureroit auprès du feu sans se fondre, et qu'elle ne periroit point et ne recevroit point de chaleur.

CEBES.

Je le croy.

SOCRATE.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de devenir froid ne mouroit jamais lors qüe le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela et ne s'esvanouyroit point; mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité.

SOCRATE.

Par une pareille necessité pouvons-nous conclure, touchant l'immortel, que, si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la venuë

de la mort : car, comme nos discours precedents ont monstré, elle ne peut point recevoir la mort et ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non-pair ne peut point estre pair, ny le feu froid, ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste, quelqu'un pourra dire que, combien que le non-pair ne devienne jamais pair pour l'arrivée du pair en luy, comme nous avons esté d'accord, que toutesfois, après le non-pair dissous, le pair succede à sa place. Et si quelqu'un nous disoit que le non-pair est dissout et n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela. A la verité ne sçaurions-nous aussi : car il n'en est pas du non-pair comme de ce qui est indissoluble ; et, s'il en estoit de mesme, nous trouverions facilement que, pour le pair venant, le non-pair ny les trois ne periroient point, et pourrions tenir le mesme et du feu, et de la chaleur et de tout le reste. Ne le pourrions-nous pas bien, à ton advis?

Cebes.

Fort aisément.

Socrate.

Mais, pour ce qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame, outre ce qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé, il faudroit trouver une autre raison ; mais il n'en est nullement besoing touchant cela, car qu'est-ce qui seroit indissoluble si ce qui est immortel et d'eternelle durée se pouvoit dissoudre?

Nostre ame, deslogeant du corps
Avecques ses organes mors,
Ne seroit que ver et que poudre,
Et tout l'enclos de l'univers
N'auroit plus rien exempt des vers.

Si l'immortel se peut dissoudre,
Les cieux mesmes seroient dissous,
Et les dieux mourroient comme nous.

Mais, puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible, pourquoy est-ce que l'ame, si elle est immortelle, ne seroit-elle point aussi incorruptible ?

CEBES.

Il s'ensuit necessairement.

SOCRATE.

Ainsi, quand la mort nous separe,
Sa fureur prend pour son object
Tout ce que l'homme a de subject
A sa possession avare;
Mais ce que nous avons de beau,
D'indissoluble et d'invisible,
D'immortel et d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes
Logeront heureux chez les manes.

CEBES.

Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui m'empesche de consentir à ton opinon ; mais, si Simias ou quelqu'un de la compagnie a quelque chose à dire, ils n'ont que faire de se taire : car il me semble qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasion d'ouyr parler de telles choses ou d'en discourir.

Qui voudra propose sa doute
Pour se rendre tout esclarcy,
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traicte ou quand on escoute
Des discours pareils à ceux-cy.

SIMIAS.

Je n'ay rien à dire non plus que toy, ô Cebes! contre les raisons precedentes ; toutesfois, la grandeur de la chose dont il s'agit et la foiblesse humaine me donnent assez de deffiances sur ces discours.

SOCRATE.

Tu as raison, Simias, et nos premieres positions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy, ont besoing pourtant d'estre plus diligemment considerées. Que si vous le pouvez une fois assez comprendre, vous suivrez ceste raison autant qu'il est possible de le faire, et, cela estant rendu clair, vous n'avez plus rien à demander.

SIMIAS.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Amis, si l'ame est eternelle,
Il est bien juste de songer
Comme quoy nous devons purger
Tout le mal qui se trouve en elle.
Ce mystere à qui l'a compris
Est bien utile à nos esprits,
Et devant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le jour,
Nous eschangeons cette demeure
A quelque plus heureux sejour.
Et, s'il faut que la pourriture
Fasse manger nostre ame aux vers
Lors que les membres sont couvers
Du fardeau de la sepulture,
Les mauvais ont le bon destin :
Car où se trouveroit enfin

La peine ou le plaisir de l'homme
Si, quand les corps sont desmolis,
L'ame languit et se consomme
Avec les os ensevelis?
Mais, puis que nostre esprit s'eslogne
Quand la mort saisit nostre cher,
Qu'il ne se laisse point toucher
Et ne devient jamais charongne,
Tous ces esprits pernicieux
Qui des actes plus vicieux
Rendent l'ame et la chair complices
Ne sçauroient fuyr leur tourment,
Et rencontrent mille supplices
Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux sensées,
Dont la prudence et la bonté
Gouvernent à leur volonté
Les mouvements et les pensées,
Avec leur sçavoir qui les suit,
Elles s'en vont gouster le fruict
De leurs attentes arrivées.
Rien ne les suit que leur sçavoir
Quand le trespas les a privées
Du corps qu'elles souloient avoir.
Dès le premier pas de la fuite
Qu'elles prennent à leur despart,
L'ame, qui porte pour sa part
La gloire d'estre bien instruite,
Trouve bien de l'advancement
En son heureux commencement;
Mais celles qui n'ont pour partage
Que l'ignorance et que le mal
Trouvent bien du desavantage
En ce deslogement fatal.
Un demon qui durant la vie

Habite l'esprit d'un chacun,
Par la loy d'un destin commun
Conduit l'ame qu'il a suivie
Et la meine dedans un lieu
Où du commandement de Dieu
Toutes les ames ramassées
Vont recevoir leur jugement
Aussitost qu'elles sont passées
Dans leur eternel logement.

Ces demons, comme ils ont la charge
De les prendre au sortir d'icy,
Après leur jugement aussi,
Leur font voir une plaine large
Où l'ame, vefve de son corps,
Attendant de nouveaux ressors,
Long-temps errante et vagabonde,
Se traine aux bords des fleuves noirs
Dont les peuples de l'autre monde
Arrousent leurs hideux manoirs.

Leurs fatalitez achevées,
Elles rompent ce dur sommeil
Et retournent vers le soleil
Dont elles ont esté privées ;
Un demon aussi les conduit
Hors de ceste profonde nuict
D'où leur juste sort les r'envoye,
Et, dans ces incognus quartiers,
Leur passage au lieu d'une voye
Trouve de differents sentiers.

Mille destours, mille traverses,
Dans ces lieux s'offrent à leurs pas,
Quoy que Telephe ne creut pas
Tant de routes ny si diverses ;
Æschile, qui l'a faict parler,
Entendit qu'il falloit aller

Par une carriere assez droicte,
Et qui ne se monstroit de rien
Ny plus large ny plus estroicte
Au meschant qu'à l'homme de bien.
Mais ces opinions le trompent :
Ces chemins sont pleins de marests;
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent.
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et, sans l'aide d'un conducteur
Qui n'ignore pas une adresse,
Les esprits ne sçauroient passer
Et parmy la nuict et la presse
Se verroient tous embarrasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les jours
Que ces chemins ont des destours
Et qu'ils sont pleins de precipices ;
Si bien qu'un esprit moderé,
S'estant commis de son bon gré
Au demon qui leveut conduire,
Trouve son voyage plaisant
Et se laisse si bien instruire
Qu'il n'ignore rien du present.
Au contraire, une ame enchaisnée
Des liens de la volupté
Et d'un sentiment enchanté
Parmy la chair contaminée,
Quant la mort finit ses plaisirs,
Brusle encore des vains desirs
Dont le sang l'avoit chatouillée
Et cherche autour des os pourris
Ceste charongne despouillée
Où les vices estoient nourris.
A la fin, quand de longues geines,

Pires que flammes et que fers,
La rejettent dans les enfers
Pour y continuer des peines,
Le vieux demon qui l'introduit
Dedans l'empire de la nuict
La quitte dans ces rives sombres,
Où, tout le temps de son erreur,
Ny l'enfer ny les autres ombres
Ne la souffrent qu'avec horreur.
Chaque esprit gronde à ses approches
Tous les manes troublent sa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faicts
La percent toute de reproches;
Il faut des siecles infinis
Avant que, ses forfaicts punis,
Elle eschappe de sa torture
Et sort par la necessité
Du grand ressort de la nature
Par qui tout est ressuscité.

Ces vilaines ames, après des longues erreurs et des peines infinies, retrouvent dans le monde des habitations toutes conformes à leurs mauvais sentimens; et les bonnes, au contraire, sans estre obligées à l'erreur ny au supplice des autres, jouyssent bien tost après leur trespas d'une demeure fortunée. Capables d'exercer leurs justes et prudentes volontez, elles s'en revont, sans doute, en des lieux bienheureux, car ce sont les dieux qui prennent la peine eux-mesmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux, et de bien admirables, et n'est pas si grande ny telle que disent quelques-uns, au moins à ce que j'en ay appris par d'autres.

SIMIAS.

Comment me dis-tu cela? Pour moy, j'ay bien ouy di-

re beaucoup de choses du globe de la terre, mais non pas ce que tu dis en avoir appris de veritable, et serois bien aise que tu prinsses la peine de le raconter.

SOCRATE.

Veritablement, il me semble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choses ce sont, et que de trouver quelles sont les vrayes, c'est ce qui surpasse sa faculté. Je ne pense pas aussi moy-mesme y suffire, et quand bien j'en serois parfaictement sçavant, ma vie seroit trop courte pour un compte si long. Je te diray bien pourtant la forme du globe de la terre, et ces lieux de la sorte que je crois qu'ils sont.

SIMIAS.

Ce sera bien assez.

SOCRATE.

Je croy que ceste masse est ronde,
Que les cieux luy sont à l'entour,
Et que, ferme dans son sejour,
C'est son propre poids qui la fonde.
Les cieux, qui sont esgaux par tout,
La balancent de bout en bout;
Elle-mesme, en soy soustenue,
Par tout pesante esgalement,
Se tient, sans s'ayder de la nue,
De son contrepois seulement.

Car une chose qui est ainsi d'esgale pesanteur, si elle est mise au milieu de quelque chose aussi esgale de partout, elle ne sçauroit pencher ny d'un costé ny d'autre, et, se trouvant avecques tant de rapport, elle demeure et tient par l'inclination et la disposition d'autruy. C'est ce que je me suis premierement persuadé.

SIMIAS.

Avec beaucoup de raison.

SOCRATE.

Ceste masse, ainsi suspendue,
Est, comme je le croy sçavoir
Et comme il est aisé de voir,
D'une merveilleuse estendue.
Nous icy, comme des fourmis
Et des grenouilles, sommes mis
Autour des marests et de l'onde,
Entre le Phaside et ce lieu
Où les piliers d'un demy-dieu
Creurent avoir borné le monde.
En plusieurs endroicts de la sorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens aussi
Pour d'autres mortels qu'elle porte :
Car, selon la forme et le fais
Qui de l'onde ou de l'air espais
Dedans ceste grandeur s'escoule,
Ses flancs deviennent enfoncez,
Et fournissent des lieux assez
Pour faire peupler ceste boule.
Une plus excellente terre,
Plaine de douceur et de paix,
Où l'air ne faict venir jamais
L'importunité du tonnerre,
Pure et parfaicte en tous ses lieux,
Est assise dedans les cieux,
Où tout est pur, tout admirable.
Là les astres sont arrangez ;
Là les bien-heureux sont logez ;
Là tout est plaisant et durable.

Ce grand palais de la nature,
Comme je crois, s'appelle Æther
Par ceux à qui j'ay veu traiter
Des secrets de ceste structure.
Les astres, après ces objects
Qui, demeurans ainsi subjets,
Penetrent les airs comme verre,
Et jusqu'au fonds de l'univers
Cherchent les chemins entr'ouvers
Pour passer au sein de la terre.

Nous icy, comme dans un antre,
Un peu touchez de leurs rayons,
Assez imprudemment croyons
Estre bien esloignez du centre.
Nous pensons que nostre sejour
Est au plus haut du large tour
Qui ceint l'enclos de ceste masse,
Que la terre est toute dessous,
Et que les bestes avec nous
N'en habitent que la surfasse.

Ainsi les Tritons et Nerée,
Qui, dedans l'abysme des eaux,
Voyent le ciel et ses flambeaux
Au travers de l'onde azurée,
Imagineroient sans raison
Que leur moite et basse prison
Seroit tout au dessus de l'onde,
Et que les lumières des cieux
Ne sçauroient apparoistre mieux
En quelque autre quartier du monde.

Ils croyroient que dedans Neptune
Les astres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer
Ne loge ny soleil ny lune;
Mais s'ils avoient tant seulement

Du dessus de leur element
Contemplé le siege où nous sommes,
Leurs erreurs s'esvanouyroient
Et leurs regards s'esblouyroient
De la clarté qui luit aux hommes.
  Nous icy, comme dans des caves,
Trop pesans pour nous envoler
Sous le grand empire de l'er
Demeurons comme des esclaves,
Nous croyons que les feux luisans,
Au travers de l'air conduisans
Tant de lumieres incogneues,
N'ont autre siege que les airs,
Et que d'où partent leurs esclairs,
De là partent aussi les nues.
  Mais si jamais quelque adventure
Nous eslevoit d'un coup de vent
Pour nous faire voir plus avant
Les merveilles de la nature,
Nous irions jusqu'où le soleil
Paroist si clair et si vermeil,
Jusqu'où ces nuageuses toiles
N'ont encore jamais monté,
Et dans un ciel où sa clarté
S'accorde avecques les estoiles.
  Là, bien plus haut que le tonnerre,
Dans un palais si glorieux,
Si quelqu'un abaissoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il seroit honteux de la voir,
Et, ravy du nouveau sçavoir
De tant de merveilles si rares,
Voyant qu'au prix de tant de bien,
Tous nos tresors sont moins que rien,
Se mocqueroit bien des avares.

Les poissons, hors de la caverne
Où la bize et les aquilons,
Renversans l'onde et les sablons,
Troublent le dieu qui les gouverne,
Hors des creux puants de la mer,
Où tout est vilain, tout amer,
Tout rongé de sel et d'escume,
Trouveroient beaux ces lieux icy,
Comme nous les palais aussi
Où la torche du jour s'allume.
Les marbres qui sont nos murailles,
Les joyaux qui parent nos doigts
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles;
Bref, tant de biens de tant de prix,
Où des plus convoiteux esprits
L'insensé desir se limite
Ne sont rien en comparaison
De ce qui luit dans la maison
Où la troupe des dieux habite.

Sur ce propos icy, je vous raconteray une fable très belle, si vous la voulez ouyr, pour une plus claire intelligence des contrées de ceste excellente terre qui est au dessous du ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien-aises de l'entendre.

SOCRATE.

Qui de ce lumineux royaume,
Que jamais la nuict ne voila,
Pourroit voir ceste terre là,
Il la verroit comme une paume
De qui le dessus est couvert
De jaune, de blanc ou de vert,

Et mille autres couleurs encore
Comme celles de l'arc d'Iris,
Comme l'esmail des prez fleuris
Et du chariot de l'aurore.
Tout ce qu'on void dans la peinture
Des pourtraits qui se font icy,
Comme tous nos objects aussi,
Imitent un peu leur nature;
Nos sombres et basses couleurs
N'approchent point l'esclat des leurs,
Ny la neige, ny l'escarlate,
Ny le jaune du lourd metal
Qui dedans l'ame du brutal
Si dangereusement esclate.
Mille autres couleurs incogneues
A la faculté de nos yeux
Brillent en ces sublimes lieux
Au travers de l'onde et des nues,
Et le creux d'un sejour si beau,
Qui s'emplit de l'air et de l'eau
Que tousjours la nature y verse,
Luit d'un esclat tout different,
Si bien que ceste terre prend
Tousjours quelque couleur diverse.
Là sont peints les fruicts et les arbres
Chaque fleur vaut un diamant;
Là c'est bastir honteusement
Que de faire servir les marbres :
Les escarboucles, les rubis,
Et ce qu'un roy sur ses habis
Peut faire voir de plus superbe,
Se trouvent parmy leurs forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouve du sable et de l'herbe.
L'argent y donne peu de joye,

Et les metaux de plus de pris
Y viennent si fort à mespris
Qu'on n'en faict point de la monnoye.
Là toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux
Où nostre terre est asservie,
Vivent avecques liberté
Et, dans des lieux pleins de santé,
Jouyssent d'une longue vie.
On void là des plaisans rivages,
Affranchis de la loy du sort,
Et jusqu'où la faim de la mort
N'estendit jamais ses ravages ;
On y void des isles aussi
Bien plus belles que celles-cy :
Ce n'est point la mer qui les touche;
Elles ont, au lieu de rempars,
Un air serain de toutes pars
Où jamais Phœbus ne se couche.
Ceux qui dans ce pays de grace
Occupent ces palais heureux
Sont plus grands et plus vigoureux
Que n'est ceste mortelle race :
Les eslemens leur sont plus doux,
L'air leur est ce que l'onde à nous,
Et dans ce merveilleux empire,
Au lieu de nostre air infecté,
Un beau ciel tout plein de clarté
Est ce que leur poulmon respire.
Ils ont l'esprit et le visage
Plus aymables que nous n'avons,
Et des choses que nous sçavons
Un plus grand et meilleur usage;
Ils ont les sens en leur vigueur,
Et la desplaisante langueur

Que nous donnent les maladies
Ne trouble pas un de leurs jours,
Non plus que les fascheux discours
Que font nos ames estourdies.
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que leciel vaut mieux que l'er,
Tout ce qui faict vivre et parler
Est meilleur en cest autre monde :
Ainsi de ces heureux humains
Les esprits et les corps bien sains,
Dans leur forte temperature,
Peuvent heureusement sçavoir
Jusques où s'estend le pouvoir
Et la volonté de nature.
Là sont tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des cieux,
Et ces vrays organes des Dieux
Que les mortels nomment oracles ;
De vrais temples et des autels
A l'entretien des immortels
Leur donnent une libre entrée,
Et dans cest admirable lieu
Il est aisé de voir un Dieu
Comme un homme en ceste contrée.
Sans aucun ombrage de nues,
Loing de la nuict et du sommeil,
On y void et lune et soleil ,
Et toutes les estoiles nues ;
Jamais aucun traict de malheur,
N'y fit venir une douleur ;
Les Dieux ne sont là que propices ;
On ne void point là de prison,
Ny de peste, ny de poison,
Ny de fers, ny de precipices.
Des canaux de diverses sortes

Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans,
Par les plis de leurs veines tortes.
Ces fossés, en divers endroicts,
Sont ores larges, or' estroits;
Leur emboucheure est toute ronde;
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus estressi,
Ou de la baze plus profonde.

Chacun, dans le creux qui le serre,
Suivant un poids qui va dessous,
Ces canaux se rencontrent tous
Dans le centre de ceste terre.
Là mille merveilleux ruisseaux
Changent l'un l'autre de vaisseaux;
Ils meslent mille fois leur course,
Et chacun, forcé de changer,
Laisse dans un gouffre estranger
Ce qu'il apporte de sa source.

Icy des eaux vives et fortes
Vomissent le souffre et le feu,
Icy d'autres, qui coulent peu,
Laissent geler leurs vagues mortes;
Ces fleuves eternels et grands
Sont l'un de l'autre differents :
L'un est fascheux, l'autre facile;
L'un est clair, l'autre est un torrent
Tousjours parmy la bourbe errant,
Comme faict celuy de Sicile.

Depuis le haut jusqu'à la baze,
L'un dedans l'autre reversez,
Ces fleuves sont tous balancez,
Dans un profond et large vase,
Qui panche indubitablement
De tous costez esgalement.

Ce vase est ce fossé d'Homere,
De tout ce globe se couvrant,
Que tous ces fleuves vont ouvrant
Comme le ventre de leur mere.
  Ceste masse d'eau passagere,
Dans ce vase ainsi suspendu,
Ny trop serré ny trop fendu,
N'est ny pesante ny legere ;
Ceste humeur est sans fondement,
Comme aussi sans nul firmament;
Elle s'abaisse, elle se leve,
Elle s'enfuit, elle revient,
Elle s'eslance et se retient,
Sans se donner jamais de treve.
  L'air qui vient dans son ouverture,
Et qui la suit de bout en bout,
Allant et revenant par tout,
Est aussi de mesme nature;
Suivant ces eaux et ces limons,
L'air, comme il faict en nos poulmons,
Incessamment souffle et respire,
Et, poussé dans ces flots mouvens,
Il y faict naistre de grands vens,
Soit qu'il aille ou qu'il se retire.
  Ce canal tire son haleine
Lorsque nos eaux coulent là bas,
Et la souffle quand il est las
Et que sa cave est toute pleine ;
Ressoufflant ce qu'il a puisé,
Un grand amas d'eaux divisé
Amplement nos terres abreuve ;
Un de ses bras faict des marests,
Et l'autre arrache des forests
Pour y faire passer un fleuve.
  Tous nos ruisseaux et nos fontaines

Naissent de ce desbordement,
Et de là prend son fondement
Le siege des vagueuses plaines ;
Ces mesmes eaux, en leur retour,
Vers ce vaste et profond sejour
Du grand vase appellé Tartare
Coulent par les chemins divers
De mille gouffres entr'ouvers
Au sein de ce canal avare.

Les uns plus promptement se rendent
Dans les lieux dont ils sont venus ;
Les autres, un peu retenus,
Plus paresseusement descendent,
Repassans par mille recoins,
Les uns plus bas, les autres moins,
Ils tombent dans la grande masse,
Et, voulans replacer leurs eaux,
Ils trouvent tous que leurs vaisseaux
Ont leur assiette un peu plus basse.

Arrivez qu'ils sont dans ce gouffre,
Où ce fleuve rit, l'autre dort,
Et cest autre , d'un cours plus fort
Ne jette que flamme et que souffre;
Et les mornes et les coulans
Se vont encore remeslans
Dans le large creux de ce ventre;
C'est jusqu'où peut aller leur saut,
Car il faudroit tomber d'en haut
S'ils vouloient desvaler du centre.

Dans ce large espace du monde,
Quatre grands fleuves principaux
A l'entour des champs infernaux
Trainent le vieux cours de leur onde :
Le grand Ocean en est un
Qui, sous l'empire de Neptun,

Riche de poissons et de barques,
Mouille la terre à l'environ;
Le second fleuve est Acheron,
Qui faict un grand marez aux Parques.
Après ces courses vagabondes,
Un estang nommé comme luy
Dans ces lieux de joye et d'ennuy
Arreste ses rapides ondes.
Dans ces obscurs et tristes bors,
Quelques fois les ombres des mors
Vont accomplir leurs destinées,
Et, noyez que sont tous leurs maux,
R'animent d'autres animaux
Dans les lieux dont elles sont nées.
Un fleuve de nature estrange
Entre ces deux là faict son cours,
Et tombe en un lac où tousjours
L'onde brusle parmy la fange ;
On void là dedans s'enflammer
Bien plus d'eau que n'en a la mer :
Aussi ce fleuve est-il plus large,
Il ceint la terre et va couler
Vers l'Acheron sans s'y mesler,
Puis au grand canal se descharge.
A cause de l'onde enflammée
Qui boult dedans ce gros vaisseau,
Ceste grande chaudiere d'eau
Est Pyriphlegeton nommée.
Du sein de ces fangeux torrens
Mille petits ruisseaux errans,
Par des conduites incertaines,
Reglissent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre font
Des ruisselets et des fontaines.
Le dernier fleuve est le Cocite,

Dont le cours, d'abord fluctueux,
Est fier, grondant, impetueux,
Et rien que son flot ne l'excite ;
Il est entre bleu, rouge et noir,
Comme on void dans un creux manoir
La couleur de l'onde stigide,
Stix sur les fleuves coroné,
Sans qui Jupiter destroné
Eust perdu la foudre et l'Ægide.
Comme les Dieux en ceste guerre,
Cocyte prend là du secours,
Et passe d'un plus roide cours
Dans les entrailles de la terre;
Puis, par mille destours roulant,
Vers Pyriphlegeton coulant
Il trouve l'Acheron en teste,
Et, sans se mesler à pas un,
Il se rend dans ce lieu commun
Qui leur tient sa caverne preste.
Le grand conseil de la nature
L'ayant ainsi bien ordonné,
Ce regne est le lieu destiné
Où les morts font leur adventure.
Leur demon les a là logez,
C'est où les Dieux les ont jugez;
Ce sont là les lieux redoutables
Consacrez aux droicts de la mort,
Où se donne l'arrest du sort
Pour les justes et les coulpables.
Qui ne rend pas bien son service
Au sainct devoir de la vertu,
Et n'est aussi tout abbatu
Soubs l'infame empire du vice ;
Tous ceux de qui les sombres jours
D'un fade et mediocre cours

Ont passé ceste vie humaine,
Trouvent un pareil sort pour eux,
Ny bien-heureux, ny mal-heureux,
Dedans ceste commune plaine.
 Ils sont mis dans une charrette
Où le demon leur passager,
Conduisant ce fardeau leger,
Au marest d'Acheron s'arreste.
Ils sont là comme tous noyez,
Jusqu'à tant qu'ils soient nettoyez
Des ordures de leurs offenses ;
Et, quelques supplices souffers,
Les Dieux leur vont oster les fers
Pour leur donner des recompenses.
 Les ames de sang enyvrées,
Toutes noires de trahison,
Ont le Tartare pour prison
Et n'en sont jamais delivrées.
Là sont mis les tueurs des rois,
Comme ceux qui jusqu'aux abois
N'ont aymé que le sacrilege,
Et, pour les tirer de ce lieu,
La misericorde de Dieu
N'a point assez de privilege.
 D'autres ames bien criminelles,
Mais pour qui les Dieux moins faschez
Ne condamnent point leurs pechez
A des tortures eternelles,
Ceux qu'un brutal aveuglement
Provoque irraisonnablement
A fascher le pere et la mere,
Sont dans cest espoir de guerir,
S'estans purgez avant mourir
Par une repentance amere.
 Un desgout des lieux adorables,

Un meurtre faict mal à propos,
Dont l'image oste le repos
A l'ame de ces miserables,
Ce sont là ces crimes pesans
Dont les dieux, ne se rapaisans
Qu'après une vengeance rude,
Tiennent les esprits affligez
Dedans le Tartare obligez
D'une effroyable servitude.

Il faut que la lune accomplisse
Douze fois au ciel son sentier
Et qu'un an passe tout entier
Pour le terme de leur supplice ;
Le temps arrivé qu'un tourment
Si durable et si vehement
Leur promet un peu de relasche,
Le destin, à demy contant
Et lassé de leur nuire tant,
Hors de ces cachots les arrache.

Avant leur delivrance entiere ,
Sortans de ce canal commun,
Ils sont tous renvoyez chacun
Dedans le sein d'une riviere ;
Ceux que le meurtre a condamnez
Au Cocite sont amenez.
Cet autre fleuve plein de flame
Reçoit ces hommes violens
Qui, contre leur pere insolens ,
En ont eu des remors dans l'ame.

Lors ces forçats avec licence,
Suivans les flots qui les ont pris,
S'en vont visiter les esprits
Dont ils ont blessé l'innocence,
Et, les trouvans près des palus,
Qui d'un large et tranquille flus

Arrousent une heureuse plaine,
Desireux de s'y resjouyr,
Les conjurent de les ouyr
Et d'avoir pitié de leur peine.
Si ces manes leur font la grace
De les recevoir à mercy,
Ils s'en vont avec eux aussi
Posseder une heureuse place,
Et, pleins de franchise et d'honneur,
Participent à leur bon-heur ;
Mais, tant que leur justice avare
Leur veut retenir leurs forfaicts,
Sans avoir ny trefve ny paix,
Ils s'en revont dans le Tartare.
Leur peine se rend infinie,
Leur douleur ne cuit pas assez,
Et, tant qu'il plaist aux offensez
Leur faute n'est jamais punie;
Mais, soudain qu'ils sont pardonnez
Ils vont au rang des fortunez ;
Le mal-heur calme son orage,
L'enfer est las de les punir
Et chacun perd le souvenir
D'en avoir receu de l'outrage.
Mais ceux qui d'une saincte vie ,
Ont suivy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A tousjours limité l'envie ,
Sçavans et sans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux là haut,
Où, parmy des grandeurs supresmes ,
Ils n'ont plus de corps comme icy,
Et, francs de tout humain soucy,
Ils deviennent des Dieux eux-mesmes.
A des felicitez si rares

Se doit donner tout nostre soing,
Car ceste gloire de bien loing
Passe la pompe des thiares.
Nul sans prudence et sans bonté
Encore n'est jamais monté
Dans ce grand palais de lumière,
Où nostre parfaicte raison
Doit habiter une maison
Plus heureuse que la premiere.

PHÆDON.

Il finissoit ainsi sa fable dans les discours de ces beatitudes eternelles que les esprits bien purgez par la philosophie doivent esperer, et dont il ne pouvoit, disoit-il, exprimer la magnificence faute du loisir et de la capacité d'un homme, qui ne suffit pas au discours des choses si merveilleuses. Au bout de son compte, il dit à Simias :

Toutes ces choses-là, comme je les ay rangées, ne sont pas dignes sans doute qu'un homme de bon sens y arreste entierement sa creance; toutesfois, estans certains de l'immortalité de nos ames, nous devons penser que leur habitation en l'autre monde sera quelque chose d'approchant à ce que je vous en ay discouru, et, dans l'incertitude où nous demeurons pendant la vie, il me semble qu'il est à propos de se persuader à plus près ce que j'ay dit et de l'apprendre par cœur, comme les magiciens font leurs vers. S'il y a du danger qu'on se trompe, il y a de la gloire à courre ce hazard, et je croy qu'une esperance bien legitime doit icy soulager les incommoditez de ceux qui vivent dans le mespris du faste et de la volupté du corps, et qui, ayans sceu trouver le goust des plaisirs que la science donne, n'ont resjouy leur esprit d'autre chose, et n'empruntent rien d'estranger pour l'accommoder. Ils sont parés d'ornemens tous tirez de luy

mesme, qui sont la temperance, la justice, la magnanimité, la liberté, la verité. Parmy toutes ces vertus, le sage se trouve ferme contre les atteintes de la mort, et par tout le temps de sa vie se trouve aussi preparé pour son despart qu'à l'heure mesme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous qui estes icy, vous deslogerez sans doute, et mourrez chacun à vostre temps; mais, pour moy, c'est maintenant, comme diroit quelque tragique, que les destins m'appellent; mesme il est desjà temps que je m'en aille pour me laver, car, avant que de prendre le poison, je me veux nettoyer pour n'incommoder point les femmes qui s'amuseront à laver ce corps mort. Là dessus, Criton luy demanda s'il ne vouloit rien commander à personne touchant ses enfans, ou pour quelque autre chose où on luy peust faire plaisir. Je n'ay rien à vous recommander, dit-il, que ce que je vous presche il y a long-temps : que, si vous prenez garde à vous, vous me servirez de beaucoup et à vous-mesmes, quoy que vous ne m'en voulussiez pas icy donner vostre parole, et que, si vous ne suivez en toute vostre vie les traces qui vous ont esté marquées par tous les discours que nous avons faictz, asseurez-vous que vous n'y gaignerez rien, quoy que vous vueillez icy accorder à nostre conference. — Nous y prendrons garde (luy dit Criton); mais comme quoy veux-tu qu'on t'ensevelisse? — Comme il vous plaira, dit-il, au moins si après vous me pouvez atteindre. Et tout sousriant, il se tourna vers nous: Je ne sçaurois, dit-il, persuader à Criton que c'est moy ce Socrate qui dispute icy et qui range ainsi mes discours; mais il croit que je suis ceste charongne qu'il doit voir incontinent, et se soucie peu de la consolation que je vous ay voulu donner, et de l'opinion que j'ay d'estre aujourd'huy bien loin de vous et de parvenir à la condition des bien-heureux. Asseurez-en donc Criton, je vous prie, et soyez mes cautions envers luy autrement

qu'il n'a esté pour moy envers mes juges : car il a respondu que je comparoistrois en jugement, et vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'après que je seray mort, je ne comparoistray plus pour tout, mais que je m'en iray. Persuadez-le luy, je vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, et que, voyant brusler ou ensevelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre comme si j'endurois beaucoup, et qu'il ne die point aux funerailles que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, et qu'on me va mettre soubs la terre. Sçaches aussi, Criton, que ce qui est si mal dit ne manque pas seulement en cela, mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits ; mais bien il faut dire que mon corps doit estre ensevely, et de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leva et passa dans une chambre pour se laver. Criton le suivit, et nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous entretenir sur les discours qui avoient esté tenus, et à desplorer nostre fortune en la perte de cet homme-là, qui estant nostre pere à tous, nous laissoit à la mort tous orphelins. Après que Socrate fut lavé, on luy apporta ses fils, car il en avoit deux petits et un desjà grand; il y vint aussi des femmes, ses domestiques. Socrate leur ayant parlé tout devant Criton et leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur commanda de se retirer et à ses fils aussi ; puis il revint à nous environ l'heure que le soleil s'alloit coucher, car il avoit esté là-dedans assez long-temps. Comme il nous fut venu retrouver tout lavé, il s'assit, et, sans qu'il eust presque loisir de nous plus rien dire, voicy le bourreau qui arrive, et, se tenant auprès de Socrate, il luy dit : Je ne pense point trouver en toy l'estonnement que j'ay accoustumé de trouver aux autres, car ils se despitent à moy et me disent des injures lors que, faisant ma charge, par le commandement des magistrats, je leur viens annoncer qu'il leur faut avaller le

poison; et j'ay recogneu, à te voir icy, que tu avois l'ame grande et genereuse et l'humeur paisible, que tu es le meilleur homme qui soit jamais entré dans ceste prison, et sçay bien que tu ne m'imputeras point ton malheur, mais à ceux qui en sont la cause. Tu cognois assez maintenant la nouvelle que je t'apporte. Adieu, et tasche à te preparer à ceste necessité. Après luy avoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate, tournant les yeux sur le bourreau : Adieu, luy dit-il, toy-mesme; je m'en vay me preparer. Et tout aussi tost : Voilà, nous dit-il, un honneste homme et courtois, car ce n'est pas d'aujourd'huy seulement que je l'ay cogneu civil comme cela; il m'a tousjours fort salué, et m'est venu icy souvent entretenir. Je croy qu'il est homme de bien : voyez comme quoy il me plaint! Courage, Criton! faisons ce qu'il nous dit, et, si le poison est prest, qu'on me l'apporte; s'il ne l'est pas encore, qu'on le luy fasse apprester.—Quoy! dit Criton, je croy que le soleil n'est point encore couché, et je sçay que les autres sont encore long-temps à prendre le poison après qu'on le leur a dit; mesme ils ne le boivent bien souvent qu'après avoir bien gousté et jouy de ce qu'ils aiment. Ainsi n'as-tu point affaire de te haster, car il y a du temps assez. —Ceux qui font de la sorte, dit Socrate, ont raison, car ils croyent que cela leur profite à quelque chose; et moy j'ay raison de ne le point faire, car je croy que pour retarder je n'y puis gaigner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie et mesnager d'une chose où je n'ay plus rien. Mais oblige-moi, je te prie, et fais ce que je te dis. Comme Criton eut ouy ceste resolution, il fit signe à un garçon qui n'estoit pas loing de là. Ce garçon sortist de la chambre, et sans arrester beaucoup il revint avec celuy qui devoit donner le poison, qu'il apporta tout prest dans la coupe. Socrate, le regardant : Et je te prie, dit-il, toy qui entends cecy,

qu'est-ce qu'il faut que je fasse autre chose? — Que te promener, après avoir beu, jusqu'à tant que tu sentes affoiblir les jambes; après tu te coucheras. Et, luy disant cela, il luy tendit la coupe. Socrate, veritablement, ô Echecrates! la print fort joyeusement sans changer de couleur; mais regardant vivement comme il avoit accoustumé, il dit au bourreau : Est-il pas permis d'en respandre un peu par maniere de sacrifice? Il n'y en a, luy dit l'autre, justement que ce qu'il faut. — J'ay tout beu, dit Socrates; mais si est-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort favorable et ceste separation heureuse; je les prie de bon cœur, et ainsi soit-il. Disant cela, il porte le verre à la bouche et boit fort gayement. Plusieurs de la compagnie s'estoient empeschez de pleurer jusques alors; mais le voyant comme il beuvoit et après qu'il eut beu, il nous fut impossible de nous retenir. Pour moy, je me laissay là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboient à force du regret que j'avois, non pas tant pour luy que pour moy-mesme et la perte que je faisois d'un tel amy. Criton, aussi avant que de commencer à pleurer, s'estoit levé, et Appollodorus, qui n'avoit tout le jour fait autre chose, se print lors à crier les hauts cris, desplorant la condition de tous ceux qui estoient là, hormis de Socrates. Vrayement, nous dit Socrate, vous estes de braves gens! N'avez-vous point de honte? Je n'avois renvoyé ces femmes pour autre chose, car je sçay que ceste foiblesse de se plaindre et de pleurer leur est ordinaire, et j'ay souvent ouy dire que c'est avec applaudissement et joye qu'il faut s'en aller d'icy. Arrestez-vous donc et prenez patience. Nous rougimes tous à ceste parole et ne pleurasmes point davantage. Desjà, tout se promenant, il sentit faillir ses jambes et se coucha sur le dos: car ainsi luy avoit ordonné le bourreau, qui, un peu après venant à le toucher, commença

à prendre garde aux pieds de Socrate et à ses jambes, et, luy pressant fort le pied, luy demanda s'il ne sentoit rien. Rien du tout, dit Socrates. Après il luy serra les jambes, et, montant tousjours de la main en les serrant, il nous monstra qu'elles estoient froides et toutes roides. Le touchant encore une fois, il nous dit : Lors que le froid sera venu au cœur, il trespassera. Aussi-tost le froid le saisit. Jusque là il se descouvrit, car il s'estoit envelopé d'une robe ; et puis le dernier mot qu'il profera fut : O Criton ! dit-il, nous devons le coq à Esculape ; payez-luy ; je vous prie, et n'y manquez point. —Cela se fera, luy dit Criton ; mais ne te plaist-il point encore quelque chose ? A cela Socrate ne respondit point, mais, ayant demeuré coy tout un temps, il remua un peu. Le bourreau le descouvrit. Lors Socrate ficha sa veue et la perdit. Criton luy ferma les yeux et la bouche.

Voylà (Echecrates) la fin de nostre amy, homme sans doute, à mon jugement, le meilleur, le plus sage et le plus juste que j'aye jamais pratiqué.

Fin du Traité de l'immortalité de l'ame.





AU ROY, SUR SON EXIL.

ODE.

Celuy qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les elemens
Et meut avec des tremblemens
La grande masse de la terre;
Dieu, qui vous mist le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere;
Et qui, malgré les fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis;

Ce grand Dieu qui fit les abysmes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient tousjours ouvers
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouvent un asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge
Des maux où vous m'avez jetté.

Esloigné des bords de la Seine
Et du doux climat de la cour,
Il me semble que l'œil du jour

Ne me luit plus qu'avecques peine.
Sur le faiste affreux d'un rocher
D'où les ours n'osent approcher,
Je consulte avec des furies
Qui ne font que solliciter
Mes importunes resveries
A me faire precipiter.
Aujourd'huy, parmy des sauvages
Où je ne trouve à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air
Et dedans l'echo des rivages.
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple avecques des cris
Benit le roy parmy les rues,
Icy les accens des corbeaux
Et les foudres dedans les nues
Ne me parlent que de tombeaux.
J'ay choisi loing de vostre empire
Un vieux desert où des serpens
Boivent les pleurs que je respans
Et soufflent l'air que je respire.
Dans l'effroy de mes longs ennuys,
Je cherche, insensé que je suis,
Une lionne, en sa cholere,
Qui, me deschirant par morceaux,
Laisse mon sang et ma misere
En la bouche des lionceaux.
Justes cieux, qui voyez l'outrage
Que je souffre peu justement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal ou plus de courage !
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Je n'ay rien qui me divertisse.
Job, qui fut tant homme de bien,

Accusa le ciel d'injustice
Pour un moindre mal que le mien.
Vous, grand roy, si sage et si juste
Qu'on ne voit point de roy pareil,
Suivrez-vous le mesme conseil
Qui fit jadis faillir Auguste ?
Sa faute offence ses nepveux
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire ;
Mesme les astres aujourd'huy
Font des plaintes à la Memoire
De ce qu'elle a parlé de luy.
Encore dit-on que son ire
L'avoit bien justement pressé,
Et qu'Ovide ne fut chassé
Que pour avoir osé mesdire.
Moy, dont l'esprit mieux arresté,
D'une si sotte liberté
Ne se trouva jamais capable,
Aussi tost que je fus banny,
Je souhaittay d'estre coulpable
Pour estre justement puny.
Mais jamais la melancholie
Qui trouble ces mauvais esprits
N'a faict paroistre en mes escrits
Un pareil excez de folie,
Et si, depuis le premier jour
Que mon devoir et mon amour
M'attacherent à vos services,
Je n'ay tout oublié pour eux,
Le ciel, pour chastier mes vices,
Fasse un enfer plus rigoureux.
Je n'ay point failly, que je sçache,
Et si j'ay peché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux

Pour punir un crime si lasche:
Aussi, quels lieux ont ce credit
Où pour un acte si maudit
Chacun n'ayt droict de me poursuivre?
Quel monarque est si loing d'icy
Qui me vueille souffrir de vivre
Si mon roy ne le veut aussi?
Quoy que mon discours execute,
Que feray-je à mon mauvais sort?
Qu'appliqueray-je que la mort
Au malheur qui me persecute?
Dieu, qui se plaist à la pitié
Et qui d'un sainct vœu d'amitié
Joinct vos volontez à la sienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'une qualité si chrestienne,
Vous oblige à luy ressembler.
Comme il faict à l'humaine race
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels
Moins de justice que de grace.
Moy, dans le mal qui me poursuit,
Je fais des vœux pour qui me nuit :
Que jamais une telle foudre
N'esbranle l'establissement
De ceux qui vous ont fait resoudre
A signer mon bannissement!
Un jour leurs haines appaisées
Feront caresse à ma douleur,
Et mon sort, loing de mon mal-heur,
Trouvera des routtes aisées.
Si la clarté me dure assez
Pour voir, après ces maux passez,
Un ciel plus doux à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera

Aucun soucy qui l'importune
Dans les vers qu'elle vous fera.
  De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ayt jamais remply,
Et du chant le plus accomply
De sa parfaicte melodie,
Dessus la fueille d'un papier
Plus durable que de l'acier,
Je feray pour vous une image
Où des mots assez complaisans
Pour bien parler de mon ouvrage
Manqueront à vos courtisans.
  Là, suivant une longue trace
De l'histoire de tous nos roys,
La Navarre et les monts de Foix
S'estonneront de vostre race ;
Là, ces vieux pourtraicts effacez,
Dans mes poëmes retracez,
Sortiront de vieilles chroniques ,
Et, ressucitez dans mes vers,
Ils reviendront plus magnifiques
En l'estime de l'univers.
  Depuis celuy que la fortune
Amena si près du Liban,
Et sous qui l'orgueil du turban
Vit fouler le front de la lune,
Je feray parler ces roys morts,
Et, renouvelant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,
Je feray si bien mon devoir
Que la voix mesmes de l'envie
Vous parlera de me revoir.

AU ROY[1].

her object des yeux et des cœurs,
Grand roy, dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux et d'auguste,
Usez moins de vostre amitié :
Vous perdrez ce tiltre de Juste
Si vous usez trop de pitié.

Quand un roy, par tant de projects,
Voit dans l'ame de ses sujects
Son authorité dissipée,
Quoy que raisonne le conseil,
Je pense que les coups d'espée
Sont un salutaire appareil.

L'honneur d'un juste potentat
Est de faire qu'en son estat
La paix ayt des racines fermes.
Par là se doit-il maintenir
Et demeurer tousjours aux termes
De pardonner et de punir.

Contre ces esprits insensez
Qui se tiennent interessez
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'un roy s'explique
Que par la bouche des canons.

Les forts bravent les impuissans,
Les vaincus sont obeïssans,
La justice estouffe la rage :

1. Cette ode et la suivante sont de 1620. Une ligue de mécontents s'étoit formée, et la reine-mère étoit à la tête du parti. Elle s'étoit avancée jusqu'à La Flèche, où le cœur de Henri IV avoit été déposé, selon sa volonté, dans l'église du collége des jésuites. Les révoltés furent bientôt soumis, et les articles de la paix furent arrêtés le 9 août.

Il les faut rompre sous le faix.
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
  Henry, destourne icy tes yeux,
Et, regardant ces tristes lieux
Consacrez à ta sepulture,
Considere comme ton cœur
Se lasche, et contre sa nature
Reçoit un ennemy vainqueur.
  Toutesfois, grand astre des roys[1],
Celle qui te print autrefois
Encore impunement te brave;
Ton cœur ne luy resiste pas,
Et demeure tousjours esclave
De ses victorieux appas.
  Grande reyne, en faveur des lys
Avec luy presque ensevelis,
N'offencez point ses funerailles;
Pour l'avoir, à quoy le dessein
De venir rompre des murailles
Si vous l'avez dans vostre sein?
  Merveilleux changement du sort!
Ce grand roy, que devant sa mort
Vous gaigniez avecques des larmes,
Est-il si puissant aujourd'huy
Qu'il vous faille employer des armes
Pour avoir empire sur luy?
  Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'un respect amoureux,
Ait flechy devant vostre face,
Il n'est point si fort abbatu,
Que son fils n'y trouve une place

1. Les quatre strophes qui suivent ne se trouvent pas dans la première édition.

Où faire luyre sa vertu.
Nous croyons que ces revoltez,
A nostre abord espouvantez,
Se defendront mal à la breche;
Et qui fera comparaison
De vingt canons contre une fleche
Dira que nous avons raison.

SUR LA PAIX DE L'ANNÉE 1620.

ODE.

La paix, trop long-temps desolée,
Revient aux pompes de la cour,
Et retire du mausolée
Les jeux, les dances et l'amour.
Au seul esclat de nos espées
Les tempestes sont dissipées,
Tous nos bruits sont ensevelis :
Mon prince a faict cesser la guerre,
Et la grace a rendu la terre
Pleine de palmes et de lys.
Nostre estat, d'un triste visage,
Desesperé de son salut,
Sans le roy ne trouvoit l'usage
D'aucun remede qui valut:
Grand roy, que vos vertus sont grandes
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos travaux ont eu de fruict!
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la Renommée
N'en sçauroit faire assez de bruict.
Et bien! races desnaturées,
Qu'avez-vous plus à murmurer?
Les fureurs se sont retirées,

Le desordre n'a peu durer;
Vos estendars sont nostre proye,
Vos flammes sont nos feux de joye.
Le roy triomphe du mal-heur,
Et jamais on n'a veu monarque
Qui gravast de meilleure marque
Son jugement ny sa valeur.

La trahison, confuse et blesme,
Ne sçait plus sur quoy ravager :
Mon prince a mis tout ce qu'il aime
Loing de la honte et du danger;
Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'advanture,
Ont fait voir que sa creature
Estoit aussi celle des dieux.

Dans nos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang, et plus de larmes,
Eussent marqué ses ennemis;
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices,
Mais il est las de les punir;
Il est honteux de leur diffame
Et seroit fasché que son ame
En eust gardé le souvenir.

Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audacieux
Ont enfin achevé le terme
De leurs complots seditieux;
Il suffit que rien n'importune
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire a lassé l'envie,

Et que sa grandeur assouvie
Ne trouve ny but, ny desir.
Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flamme et de fer,
Que vos races ensevelies
Se recachent dedans l'enfer.
Aussi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces revoltes ordinaires
Ont armé les mains tant de fois,
Jurent que le premier rebelle
Sera la victime eternelle
De l'injure de tous nos roys.
Esperer encore des graces
Et croire, en de pareils forfaits,
Que vous ny vos futures races
Puissiez jamais trouver de paix,
C'est doubter que vos felonnies
Ne soient proches d'estre punies;
C'est ne sçavoir point de prison,
S'imaginer qu'un a deux testes,
Que le ciel n'a point de tempestes,
Ou qu'il ayme la trahison.
Mais je faux en mes deffiences:
Nostre mal vous a fait patir,
Et je croy que vos consciences
L'ont fait avec du repentir.
Auriez-vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remors,
Au travers du fer et des flammes,
Où tant de genereuses ames
Ont accreu le nombre des morts?
Je vis de quel sanglant orage
L'enfer se desborda sur nous,
Et voulus mal à mon courage

De m'avoir fait venir aux coups ;
La campagne estoit allumée ,
L'air gros de bruict et de fumée,
Le ciel confus de nos debats,
Le jour triste de nostre gloire ,
Et le sang fit rougir la Loire
De la honte de nos combats.
C'est assez fait de funerailles;
On void un assez grand tableau
De chevaux , d'hommes , de murailles ,
Que la flamme a jetté dans l'eau ;
C'est assez , le ciel s'en irrite ,
Et, de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits ,
Il n'est rien de tel que de vivre
Soubs un roy tranquille , et de suivre
La saincte majesté des loix.

AU ROY.

ESTREINE.


e dessein que j'avois de saluer le roy
Et de luy faire un don de mes vers et de moy,
D'une vieille coustume aux presens ordonnée,
Attendoit que le temps recommençast l'année.
Mais mon juste devoir ne s'est peu retenir :
Je trouve que ce jour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps ny la coustume
A qui je donne loy de gouverner ma plume :
Quelque jour de l'année où je respire l'air,
C'est de ce fils des dieux de qui je dois parler.
Mon ame en adorant à cest object s'arreste,

Et mon esprit en fait mon travail et ma feste.
Tout ce que la nature a de rare et de beau,
Ce qui vit au soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peut le ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses, les rochers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents et le bruict des oyseaux,
Le vestement d'Iris et le teint de l'Aurore,
Les attraits de Venus ny les douceurs de Flore,
Tout ce que tous les dieux ont de cher et de doux,
Grand prince, ne peut point se comparer à vous :
Cesar auprès de vous perd ce renom d'Auguste,
Mars celuy de vaillant, Themis celuy de juste ;
La vertu n'eut jamais des mouvemens si saincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux dessains;
C'est par où dans nos cœurs son amitié s'imprime ;
C'est pour l'amour de vous que nous quittons le crime;
L'exemple de vos mœurs force plus que la loy,
Et vostre saincte vie authorise la foy.
Lors que ces grands desseins, à qui l'Europe entiere
Pour un mois d'exercice estoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant heros
Dont le sein de la terre ait jamais eu les os,
La vertu s'en alloit ; mais vous l'avez suivie,
Et, retenant de luy la couronne et la vie,
Il vous pleut d'arrester avecques vous aussi
Les belles qualitez qui l'honoroient icy.
Je croyois l'univers perdu dans ceste perte,
Que la terre après luy demeureroit deserte,
Que l'air seroit tousjours de tempeste allumé,
Que le ciel dans l'enfer se verroit abismé,
Et que les elemens, sans ordre et sans lumiere,
Reviendroient en l'horreur de la masse premiere ;
Sa gloire alloit du pair avec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'estoient que des autels ;

Tous les peuples chrestiens l'avoient fait leur arbitre,
Jamais autre que luy ne posseda ce tiltre;
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux
Que nostre fantaisie accorde aux demy-dieux;
Les plus grands roys trouvoient du merite à luy plaire,
Tout aymoit sa faveur, tout craignoit sa cholere.
Ainsi que ce soleil penchant vers le tombeau
Jettoit sur l'univers l'œil plus grand et plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteusement oysive,
Meditoit d'arracher son myrthe et son olive;
Le bruict de ses desseins par l'Europe voloit;
Chacun de ses projects differemment parloit,
Tous les roys ses voisins pendoient sur la balance,
Esgallement douteux où fondroit sa vaillance;
Son courage rioit de voir que la terreur
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur;
Son bien s'alloit borner de la terre et de l'onde,
Et sans vous c'eust esté le plus grand roy du monde.
Que sans vous son trespas eust causé de mal-heurs!
Qu'il nous eust fait verser et de sang et de pleurs!
Mais, grace au roy des cieux, tout prevoyant et sage,
Dont vous estes icy la plus parfaicte image,
Nous sommes consolez, et le mesme cercueil
Qui renferma ses os renferma nostre dueil;
Les arts et les plaisirs, les autels et les armes,
Ont presque du regret d'avoir jetté des larmes.
Quel de tous les plus grands et des plus braves roys,
Asseure mieux que vous l'authorité des loix?
Vostre empire nous sçait si doucement contraindre
Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre;
L'ame la plus sauvage a pour vous de l'amour.
Quel si grand roy n'est point jaloux de vostre cour?
Et les dieux contemplans vostre adorable vie,
Si vous n'estiez leur fils, vous porteroient envie.
Le soleil est ravy quand son œil vous reluit,

Et ne voudroit jamais de repos ny de nuict ;
Ses rayons n'ayment point à chasser le nuage
Que pour n'estre empeschez de vous voir au visage ;
C'est pour l'amour de vous qu'il bastist ses maisons,
Qu'il rompit le chaos, qu'il changea les saisons,
Qu'il nous fit discerner le ciel d'avecques l'onde,
Et mit le grand esclat de la lumiere au monde.
Pour vous son feu s'occupe à ce metal pesant
Par tout dedans le Louvre à vos yeux reluysant.
Pour vous sa fantaisie, en nos vergers errante,
Forme le gris de lin, l'orange, l'amarante,
Et, sçachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs.
Que cet astre fut gay quant aux rives de Loire
Il vid les monumens gravés pour vostre gloire!
Sentant que son devoir touchoit vostre grandeur,
Il n'esclaira jamais avecques tant d'ardeur,
Et receut comme encens l'honorable fumée,
Que le canon donnoit à vostre renommée.
Le fleuve de son lict alors fit un cercueil,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune
Ce que vostre vertu fit faire à la fortune.
Neptune, resjouy de vos succez heureux,
Rendit de vostre nom tous ses flots amoureux,
Et, d'un char empané fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords une forest de palmes,
Et le ciel, glorieux d'un si juste bon-heur,
Avec affection fist feste à vostre honneur.
Mars n'a point faict encor une si belle proye,
Et vante ce jour là plus que la nuict de Troye,
Voyant vostre jeunesse en nos sanglants combats
Dans le sein du peril rechercher ses esbats.
Que nous eusmes de peur qu'un excez de courage
Ne nous mist au hazard d'un general naufrage!

Benist soit ce grand Dieu qui, d'un soin paternel,
Garde à vostre genie un bon-heur éternel,
Il a faict vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le ciel que vostre empire.
Ce sage et grand esprit que vostre sainct desir
Pour le salut commun nous a daigné choisir,
Ce grand duc nous faict voir avec trop d'asseurance
Que le destin du ciel est celuy de la France,
Que vos plus grands desseins arrivent à leur port,
Et que vous et les dieux n'avez qu'un mesme sort.
On dit que ce grand siege où tous les dieux reposent
Et d'un conseil secret de nos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Esclattent à nos yeux si puissants et si beaux,
Eut autresfois besoin qu'un mortel print l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse :
Atlas s'avantura de soutenir les cieux,
Autrement la nature eust veu tomber les dieux :
Ce n'est point qu'en effect la celeste machine
Se trouvast quelquesfois proche de sa ruine,
Ny que jamais un homme à nostre sort pareil
Ait penetré les airs ny touché le soleil ;
Ceste fable, au vray sens que la raison luy donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,
Et l'esprit si hardy qu'il osa s'eslever
Jusqu'où mortel que luy ne pouvoit arriver.
Il sçavoit les secrets d'Iris et du tonnerre,
Et, comme chaque estoille a pouvoir sur la terre.
L'Univers le croyoit son general appuy
Et plusieurs potentats se reposoient sur luy.
La nature y reprit une vertu seconde;
Le destin luy laissa la conduicte du monde,
Et les dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'inevitable droict qu'ils ont sur les humains.
Grand roy, vous avez faict un ciel de vostre empire :

Il eut un bon Atlas, le vostre n'est pas pire,
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison
Vostre amitié s'accorde avecques la raison.
Tant que vostre faveur esclaire à ses pensées,
Nos fortunes ne sont d'aucun dueil menacées ;
Quoy que les factieux retrament de nouveau,
Leurs complots en naissant trouveront leur tombeau,
Et vous verrez tousjours durer à la couronne
La paix qu'à vostre esprit vostre innocence donne.
Ainsi fasse le ciel, et jamais son courroux
N'approche aucun danger ny ne luy ny de vous !

AU PRINCE D'ORANGE[1].

ODE.

Un esprit lasche et mercenaire,
Qui d'une gloire imaginaire
Flatte les cœurs ambitieux,
Lorsqu'il parle de vos louanges,
Met les hommes plus vicieux
A la comparaison des anges.
Aussi bien, nue et sans appas,
La pauvre Muse n'ose pas
Parmy les pompes où vous estes
Faire venir la verité ;
Et, si les bouches des poëtes

1. Maurice, comte de Nassau, mort le 23 avril 1625. Il étoit devenu prince d'Orange le 21 février 1618, par la mort de son frère aîné Philippe.

Ne quittent leur severité,
Elles demeureront muettes.
Prince, je dis sans me louer
Que le ciel m'a voulu douer
D'un esprit que la France estime,
Et qui ne fait point mal sonner
Une louange legitime
Quand il trouve à qui la donner.
Mais le vice, à qui tout aspire,
Maistrise avecques tant d'empire
Ceux qui gouvernent l'univers,
Que chez les plus heureux monarques,
O honte de ce temps pervers !
A peine ay-je trouvé des marques
Qui fussent dignes de mes vers.
Et, depuis que la cour advoue
Ces ames de cire et de boue
Que tout crime peut employer,
Chacun attend qu'on le corrompe,
Et les grands donnent le loyer
Tant seulement à qui les trompe.
Lorsque la force du devoir
Pousse mon ame à decevoir
Quelqu'un à qui je fais hommage,
Si quelques fois pour un mortel
Je tire une immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se voit peint en mon ouvrage.
Mais quand je pense à ta valeur,
O que mon sort a de mal-heur !
Car mesme de nouveaux Orphées
Ne pourroient, en flattant les dieux,
Dire si bien que tes trophées
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que je prepare ?

En quel si beau marbre de Pare
Dois-je graver des monumens
Qui soient fidelles à ta gloire?
Quels si religieux sermens,
Jurant tes faits à la memoire,
Feront croire que je ne mens?
L'Espaigne, mere de l'orgueil,
Ne preparoit vostre cercueil
Que de la corde et de la roue,
Et venoit avec des vaisseaux
Qui portoient peintes sur la proue
Des potences et des bourreaux.
Ses trouppes à pleine licence
Venoient fouler vostre innocence,
Et l'appareil de ses efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs, tapissez de corps,
Manquoient plustost de cymetiere
Pour le sepulchre de ses morts.
Les vostres que mordit sa rage
Mourant disoient en leur courage :
O nos terres ! o nos citez !
Si vous n'estes plus asservies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.
O vous que le destin d'honneur
Retira pour nostre bon-heur,
Belles ames, soyez apprises
Que l'horreur de vos corps destruicts
N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillons les fruicts
Des peines que vous avez prises.
Nos ports sont libres, nos rempars
Sont asseurez de toutes parts ;
Picorans jusqu'au bout du monde,

Si nos victorieux nochers
Trouvent des ennemys sur l'onde,
Ce sont les vents et les rochers.
  Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braves dont tu fus le chef ,
Maurice, vante ta prouesse,
Et dans les pleurs de son meschef
Verse des larmes de liesse.
  Toy seul, grand prince, es le vainqueur :
Car, si les tiens monstrent du cœur,
Tout ce qui les y faict resoudre
Sont tes yeux, dont le feu reluit
Dans le sang et parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flammes de la foudre.
  Sans toy, qui ne devoit douter
Que ce peuple, au lieu de gouster
La douceur d'un repos durable,
De sa foible rebellion
Retomberoit plus miserable
En la vengeance du lion ?
  La liberté qu'on a veu naistre
Du grand Mars dont tu pris ton estre,
Après luy veuve de support,
Si tu n'eusses esté son frere,
Par quel secours que de la mort
Esperoit-elle se deffaire
Des mains d'un ennemy si fort ?
  Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice
A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir,
La liberté n'est pas mortelle.

Mais que, pour te deifier,
Il te falut sacrifier
De sang au tenebreux monarque!
Que pour espargner le denier
Qu'on paye aux rives de la Parque,
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduict la mortelle barque!
Hercule, à qui les immortels
Ont donné rang à leurs autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et, si le sort l'eust assailly
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute defailly.
Ostende, où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur,
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le mal-heur
A creu que le demon d'Espaigne
S'entend avecques ta valeur.
Les ans qu'on mit pour ses ruynes
Furent les jours dont tes machines,
Regaignerent un plus beau lieu ,
Et c'est ainsi que tes journées,
Comme on les conte pour un dieu,
Valent autant que des années.
A Nuiport, où ton œil charmoit
La frayeur et la desarmoit,
On vit Bellone, au sang trempée,
Dans le choc se precipiter
Et par fois qu'elle estoit frappée ,
Au lieu de Mars et Jupiter,
Ne reclamer que ton espée.
Aux coups que le canon tiroit,
Le ciel de peur se retiroit,

La mer se veid toute alumée,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'estouffa de la fumée,
La terre se noya de sang.
Parmy la nuict de ces tumultes,
Quelque grand Dieu que tu consultes
Alors que tout semble perir,
Vint aux coups afin de te suivre,
Sans besoin de te secourir :
Car, pour ne t'empescher de vivre,
La Parque auroit voulu mourir.
L'ennemy, battu sans retraitte,
N'avoit au bout de sa deffaicte
Que ta clemence pour support;
Ainsi par fois, après l'orage,
Les nochers ont trouvé le port
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats,
Où jamais tu ne succombas,
Je voudrois consacrer mes veilles;
Mais ton esprit, trop retenu,
Se fascheroit à tes oreilles
Si je l'avois entretenu
De la moindre de tes merveilles.
Aussi bien n'est-il pas besoin
Que mon poëme soit tesmoin
De tes exploits si manifestes :
Car, quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'un n'a point veu tes gestes,
Il en a bien ouy parler.
L'horison de la gent sauvage
N'a point de mont ny de rivage
Où ne soit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperborée
A faict voir à nos mattelots

Haut escrit en lettre dorée
Sur le fer de ses javelots.
Puis que sa gloire est accomplie,
Grands destins, je ne vous supplie,
Que de faire continuer
L'honneur où je le vois paroistre,
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouvez accroistre.
Mais le ciel, que tu dois orner,
Maurice, tasche de borner
Le fil sacré de tes journées :
Il t'a desjà marqué le lieu
Où tu dois, après cent années,
Assis un peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les destinées.
Les Muses, en m'ouvrant les cieux,
M'ont fait voir que ces demy-dieux
A qui la terre faict offrande,
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité si grande,
Qui ne te peut faire pitié.
Les astres, dont la bienveillance
Se sent forcer de ta vaillance,
Sont apprestez pour t'accueillir;
Desjà leur splendeur t'environne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir,
Pour t'en donner une couronne
Qui ne pourra jamais vieillir.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE LUYNES.

ODE.


Escrivains tousjours empeschés
Après des matieres indignes,
Coulpables d'autant de pechez
Que vous avez noircy de lignes,
Je m'en vay vous apprendre icy
Quel deust estre vostre soucy,
Et dessus les justes ruines
De vos ouvrages criminels,
Avecques des vers eternels
Peindre l'image de Luynes.

Je confesse qu'en me taisant
D'une si glorieuse vie,
Je m'estois rendu complaisant
Aux injustices de l'envie,
Et meritois bien que le roy,
En suitte du premier effroy
Dont me fit pallir sa menace,
M'eust fait sentir les cruautez
Qu'on ordonne aux desloyautez
Qui n'ont point merité de grace.

A qui plus justement qu'à luy,
Se doivent nos sainctes louanges?
Quel des humains voit aujourd'huy
Sa vertu si proche des anges?
Ceux que le ciel, d'un juste choix,
Faict entrer dans l'ame des roys,
Ils ne sont plus ce que nous sommes,
Et semblent tenir un milieu
Entre la qualité de Dieu
Et la condition des hommes.

Un chacun les doit estimer
Ainsi qu'un ange tutelaire.
La vertu, c'est de les aymer;
L'innocence est de leur complaire ;
Les mouvemens de la bonté,
C'est proprement leur volonté.
Les suivre, c'est fuir le vice ;
Bien vivre, c'est les imiter;
Et ce qu'on nomme meriter,
C'est de mourir pour leur service.
Grand Duc, que toutes les vertus
Recommandent à nostre estime,
Et que les vices abatus
Tiennent pour vainqueur legitime,
Benits soient par tout l'univers
Les doctes et les sages vers
Où ta gloire sera semée,
Et jamais ne soient innocens
Ceux qui refuseront l'encens
Aux autels de ta renommée !
Un nombre d'esprits furieux
De ta prosperité s'irrite,
Et fait des querelles aux cieux
Pour avoir payé ton merite.
Appaisez-vous, foibles mutins :
En despit de vous les destins
Luy seront à jamais propices;
Puis que mon prince en prend le soing,
Sçachez que sa fortune est loing
Du naufrage et des precipices.
Si son ame estoit sans appas,
Si sa valeur estoit sans marques,
Et que sa vertu ne fust pas
Necessaire auprès des monarques,
On pourroit avec moins de tort

Blasmer son favorable sort ;
Mais toutes nos ingratitudes
S'accorderont à confesser
Que sa prudence a faict cesser
La honte de nos servitudes.
Quand le ciel parmy nos dangers
Avoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient jusqu'au bout,
Que l'Estat, branslant de par tout,
Estoit prest à changer de maistre,
Il fist mourir nostre douleur
Et perdre esperance au mal-heur
De la faire jamais renaistre.
Ce grand jour, où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs
Et qui r'appaisa tant de haines:
Tous nos cœurs sans fard et sans fiel,
Enclinans où l'amour du ciel
Poussoit vos volontez unies,
Ravis de ce commun bonheur,
Firent des vœux à son honneur
Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senti l'effect
D'une si louable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a faict,
Ont du mal à souffrir sa gloire :
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris,
Dont la grandeur estoit foulée,
Quand leur foiblesse avec raison
Souhaittoit l'heureuse saison
Que ce grand duc a r'appellée.

Le remors vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale,
De luy nier le souvenir
D'une grace si generale.
Que vos fureurs changent d'object;
Aussi bien, cherchant le suject
De la hayne qui vous anime,
Vous ne trouverez point de quoy,
Sinon que la faveur du roy
Tienne lieu de honte et de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque juste suject de blasme
Ne peuvent point luy reprocher
Un deffaut du corps ny de l'ame:
Pour moy, lors que je pense à luy,
Ceste envie qui pousse autruy
De mes sens bien loing se retire,
Tous mes vers vont au compliment,
Et ne sçaurois trouver comment
Il se faut prendre à la satire.
S'il est coulpable, c'est d'avoir
Trop de justice et de vaillance;
D'aymer son prince, et recevoir
Les effects de sa bien-veillance.
Grand duc, laisse courir le bruit
Et gouste doucement le fruict
Que la bonne fortune apporte.
Tous ceux qui sont tes ennemis,
Voudroient bien qu'il leur fust permis
D'estre criminels de la sorte.
Jamais à leurs funestes vœux
Un Dieu propice ne responde!
Jamais sinon ce que tu veux
Ne puisse reüssir au monde!
Que tousjours de meilleurs succez

Te donnent de nouveaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'en fin les plus enragez,
A ta devotion rangez,
Te viennent payer des offrandes !

A MONSIEUR DE MONTMORENCY[1].

ODE.

Lors qu'on veut que les Muses flattent
Un homme qu'on estime à faux,
Et qu'on doit cacher cent deffaux
Afin que deux vertus esclattent,
Nos esprits, d'un pinceau divers,
Par l'artifice de nos vers,
Font le visage à toutes choses,
Et, dans le fard de leurs couleurs,
Font passer de mauvaises fleurs
Sous le teinct de lys et de roses.
  Ce vagabond de qui le bruict
Fut si chery des destinées,
Et si grand que trois mille années
Ne l'ont point encores destruict,
Avecques de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des Parques,
Ny peuplé le pays latin,
Si depuis qu'on brusla sa ville
Auguste n'eust prié Virgile
De luy faire un si beau destin.

1. Henri II, duc de Montmorency, né à Chantilly le 30 avril 1595, décapité à Toulouse le 30 octobre 1632.

Tout de mesme, au siecle où nous sommes,
Les richesses ont achepté
De nostre avare lascheté
La façon de louer les hommes ;
Mais je ne te conseille pas
De presenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites :
D'autant que la posterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.
Laisse là ces esprits menteurs,
Sauve ton nom de leurs ouvrages :
Les complimens sont des outrages
Dedans la bouche des flatteurs.
Moy qui n'ay jamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Je trouveray mille tesmoings
Que tous les censeurs me reçoivent,
Et que les plus entiers me doivent
La gloire de mentir le moins.
Ceste grace si peu vulgaire
Me donne de la vanité,
Et faict que sans temerité
Je prendray le soing de te plaire.
Les Dieux, aydans à mon dessein,
Me verseront dedans le sein
Une fureur mieux animée;
Ils m'apprendront des traits nouveaux,
Et plus durables et plus beaux,
En faveur de ta renommée.
Mais aussi-tost que mon desir,
Qui ne respire que la gloire
De travailler à ta memoire,
Jouira d'un si doux loisir,
Mon astre, qui ne sçait reluire

Que pour me troubler et me nuire,
Cachera son mauvais aspect,
Et son influence inhumaine
N'a pas eu pour moy tant de haine
Qu'elle aura pour toy de respect.
Mes affections, exaucées
En l'ardeur d'un si beau project,
Recouvreront pour ton suject
La liberté de mes pensées;
Mes ennuys seront escartez,
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes louanges,
Que le Ciel, s'il n'en est jaloux,
Ayant trouvé mes vers si doux,
Les fera redire à ses anges.
Je sens une chaleur d'esprit
Qui vient persuader ma plume
De tracer le plus grand volume
Que François ait jamais escrit :
Tout plein de zele et de courage,
Je m'embarque à ce grand ouvrage.
Je sçay l'Antarctique et le Nort,
J'entends la carte et les estoilles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Avant qu'estre asseuré du port.
Par les rochers et dans l'orage
De l'onde où je me suis commis,
Je prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage;
Mais que les astres, irritez
De toutes leurs adversitez,
Persecutent mon entreprise,
Je ne cognois point de mal-heur
Qu'au seul renom de ta valeur
Je ne vainque ou je ne mesprise.

A FEU MONSIEUR DE LOSIERES[1].

ODE.


on Dieu, que la franchise est rare!
Qu'on trouve peu d'honnestes gens!
Que la fortune et ses regens
Sont pour moy d'une humeur avare!
LOSIERES, personne que toy,
Dans les troubles ou je me voy,
Ne me monstre un œil favorable ;
Tout ne me fait qu'empeschement,
Et l'amy le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.
Si j'estois un homme de fange
Ou d'un esprit injurieux,
Qui ne portast jamais les yeux
Sur le sujet d'une louange,
Ou qu'on m'eust veu desobliger
Ceux qui me veulent affliger ,
Je ne serois point pardonnable;
J'approuverois mes ennemis,
Et trouverois irraisonnable
Le secours que tu m'as promis.
Mais jamais encore l'envie
D'escrire un pasquin ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie.
J'ayme bien mieux ne dire mot
Du plus infame et du plus sot,
Et me sauver dans le silence,

1. De la maison de Thémines.

Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommée et mon repos.
O destin, que tes loix sont dures!
L'innocence ne sert de rien.
Que le sort d'un homme de bien.
A de cruelles adventures!
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont je ne souffre le couroux
Pour aucun crime que je sçache,
Me menasse d'un chastiment
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.
Il est bien aisé de me nuire,
Car je ne puis m'assujectir
Au soucy de me garantir,
Quoy qu'on fasse pour me destruire.
Je sçay bien qu'un astre puissant,
A tous ses vœux obeyssant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'est plus de dépiter
La menace de sa colere
Que le foudre de Jupiter.
Mais que la flamme du tonnerre
Vienne esclatter à mon trespas,
Et le ciel fasse sous mes pas
Crever la masse de la terre,
Mon esprit sans estonnement
S'appreste à son dernier moment;
Plus je sens approcher le terme,
Plus je desire aller au port,
Et tousjours d'un visage ferme
Je regarde venir la mort.
Ainsi, quoy que ce fier courage
Menace mon foible destin,

Sans estre poltron ni mutin
Je verray fondre cet orage,
Et conjure ton amitié
De n'avoir ny soin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune.
Dieu nous blesse et nous sçait guerir,
Et les hommes ny la fortune
Ne nous font vivre ny mourir.

A M. LE MARQUIS DE BOQUIGUANT[1].

ODE.

Vous pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet empire
Que Mars redoute et que l'Amour
Ne sçauroit voir qu'il ne souspire,
C'est bien avecques du subject
Qu'un grand roy vous a faict l'object
D'une affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.
Les faveurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'envie
D'accroistre vos prosperitez,

1. George Villiers, marquis, puis duc de Buckingham, né le 20 août 1592, mort le 23 août 1628, célèbre par son ambassade de 1625, avoit déjà traversé la France avec le prince de Galles, plus tard Charles Ier, lorsqu'il étoit allé chercher une femme en Espagne (mars 1623). Le duc intercéda pour le poète en 1625.

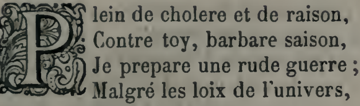
En disant bien de vostre vie ;
Lorsqu'elle veut parler de vous,
Sans artifice et sans courroux
Elle se produit toute nue,
Et, ses vains desirs abatus,
Faict gloire d'estre recogneue
Pour triomphe de vos vertus.
Personne n'est fasché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le celeste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse premiere,
N'a jamais eu des envieux,
Car il n'use de sa lumière
Que pour en esclairer nos yeux.
Chaque saison donne ses fruicts :
L'automne nous donne ses pommes ;
L'hyver donne ses longues nuicts,
Pour un plus grand repos des hommes ;
Le printemps nous donne des fleurs ;
Il donne l'ame et les couleurs
A la feuille qui semble morte ;
Il donne la vie aux forests ;
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui faict jaunir nos guerets.
La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller jusqu'au centre ;
Et pour nous les champs indiens
Se tirent les thresors du ventre.
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux et nos hameçons ;
Et cet element si barbare,
Pour se faire voir liberal,

Arrache de son sein avare
L'ambre, la perle et le coral.
Ce qu'on dit de ce grand thresor
Decoulant de la voix d'Alcide,
C'estoient vrayement des chaînes d'or,
Qui tenoient les esprits en bride.
Cognoissant ces divins appas,
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix et de guerre?
Ce prince, avec tout son bonheur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust jamais faict seigneur.
Les zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la lune,
Les navires aux matelots,
Les matelots à la fortune.
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit,
Pour rendre nostre vie aisée;
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux presens de la rosée
Que pour nous en donner le miel.
Les rochers, qui sont le tableau
Des sterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau
Fendent-ils pas leur masse dure?
Et les champs les plus impuissans
Nous donnent l'yvoire et l'encens;
Les deserts les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre et du bois.
Marquis, tout donne comme vous:
Vous donnez comme celuy mesme
Dont les animaux sentent tous

La liberalité supresme.
Dieu nous donne par son amour,
Avecques les presens du jour,
Les traits mesmes de son visage;
Ce monde, ouvrage de ses mains,
N'est point basty pour son usage,
Car il l'a fait pour les humains.
   Que le ciel reçoit de plaisir
Alors qu'il voit sa creature
Vivre dans un si beau desir
Et si conforme à sa nature !
Je voudrois bien vous imiter ;
Mais, ne pouvant vous presenter
Ce que la fortune me cache,
Puisque tout donne en l'univers,
Je veux que tout le monde sçache
Que je vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER.

ODE.


lein de cholere et de raison,
Contre toy, barbare saison,
Je prepare une rude guerre ;
Malgré les loix de l'univers,
Qui de la glace des hyvers
Chassent les flammes du tonnerre,
Aujourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy deserre.
   Je veux que la postérité
Au rapport de la verité
Juge ton crime par ma haine.
Les dieux, qui sçavent mon mal-heur,

Cognoissent qu'il y va du leur,
Et, d'une passion humaine
Participans à ma douleur,
Promettent d'alleger ma peine.
La Parque, retrenchant le cours
De tes soleils, bien que si cours,
Rien que nuict sur toy ne devide !
Puisses-tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut souhaitter le loup avide !
T'arrivent tous les maux d'Ibis,
Comme le souhaittoit Ovide !
Cerès ne voit point sans fureur
Les miseres du laboureur,
Que ta froidure a fait resoudre
A brusler mesme les forests ;
Les champs ne sont que des marests ;
L'esté n'espere plus de moudre
Le revenu de ses guerests,
Car il n'y trouvera que poudre.
Tous nos arbres sont despouillez,
Nos promenoirs sont tous mouillez,
L'esmail de nostre beau parterre
A perdu ses vives couleurs ;
La gelée a tué les fleurs ;
L'air est malade d'un caterre,
Et l'œil du ciel, noyé de pleurs,
Ne sçait plus regarder la terre.
La nasselle, attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oysifve au port est retenue ;
La tortue et les limaçons
Trainent leurs pas par les glaçons ;
L'oyseau, sur une branche nue,
Attend, pour dire ses chansons,

Que la feuille soit revenue.
  Le heron, quand il veut pescher,
Trouvant l'eau toute de rocher,
Se paist du vent et de sa plume;
Il se cache dans les roseaux,
Et contemple au bord des ruisseaux.
La bize, contre sa coustume,
Souffle la neige sur les eaux,
Où bouilloit autresfois l'escume.
  Les poissons dorment asseurez,
D'un mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant seulement,
Qui restreins leur moitte element,
Jusqu'à la goutte plus profonde
Et les laisse sans mouvement
Enchassez en l'argent de l'onde.
  Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux æoliens
Rien n'est resté que le Zephire,
Qui tient les œillets et les lys
Dans ses poulmons ensevelis,
Et triste en la prison souspire
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempeste luy deschire.
  Aujourd'huy mille mattelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art et de courage,
En l'aventure de tes eaux
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.
  Mais tous ces maux que je descris
Ne me font point jetter des cris,

Car, eusses-tu porté l'abysme
Jusques où nous levons les yeux,
Et d'un debord prodigieux
Trempé le ciel jusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre injurieux,
Hyver, je louerois ton crime.
  Helas ! le gouffre des mal-heurs
D'où je puise l'eau de mes pleurs
Prend bien d'ailleurs son origine;
Mon desespoir, dont tu te ris,
C'est la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la cour chagrine,
Les dieux, qui tous en sont marris
Jurent ensemble ta ruine.
  Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens, dont il est perclus
Par la froideur qui les assiege.
Espargne, Hyver, tant de beauté !
Remets sa voix en liberté;
Fais que ceste douleur s'allege,
Et, pleurant de ta cruauté,
Fais distiller toute la neige.
  Qu'elle ne touche de si près
L'ombre noire de tes cyprès,
Car, si tu menassois sa teste,
Le laurier, que tu tiens si cher,
Et que l'esclair n'ose toucher,
Seroit subject à la tempeste,
Et les dieux luy feroient secher
La racine comme le faiste.
  Mais si ta crainte ou ta pitié
Veut flechir mon inimitié,
Sois luy plus doux que de coustume.
Ronge nos vignes de muscats,
Dont les Muses font tant de cas;

Mais, à la faveur de ma plume,
Dans ses membres si delicats
Ne r'ameine jamais le rume.
  Promeine tes froids aquilons
Par la campagne des Gelons,
Gresle dessus les monts de Thrace;
Mais, si jamais tu reprimas
La violence des frimas
Et la dureté de ta glace
Sur les plus temperez climats,
Le sien tousjours ayt ceste grace.
  Sa maison, comme le sainct lieu
Consacré pour le nom d'un Dieu,
Rien que pluye d'or ne possede!
La neige fonde sur ton toit
Un sacré nectar, qui ne soit
Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Jupiter le boit
Dans la couppe de Ganimede!
  Si tu m'accorde ce bonheur,
Par cet œil que j'ay fait seigneur
D'une ame à l'aymer obstinée,
Je jure que le Ciel lira
Ton nom, qu'on n'ensevelira
Qu'au tombeau de la destinée,
Et par moy ta louange ira
Plus loing que la dernière année.

LE MATIN.

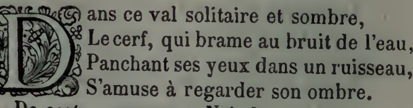
ODE.


'aurore sur le front du jour
Seme l'azur, l'or et l'ivoire,
Et le soleil, lassé de boire,
Commence son oblique tour.
Ses chevaux, au sortir de l'onde,
De flamme et de clarté couverts,
La bouche et les naseaux ouverts,
Ronflent la lumiere du monde.
La lune fuit devant nos yeux ;
La nuict a retiré ses voiles ;
Peu à peu le front des estoilles
S'unit à la couleur des cieux.
Desjà la diligente avette
Boit la marjolaine et le thyn,
Et revient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.
Je voy le genereux lion
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui faict fuir Endimion.
Sa dame, entrant dans les boccages,
Compte les sangliers qu'elle a pris,
Ou devale chez les esprits
Errant aux sombres marescages.
Je voy les agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naistre ;
Cloris, chantant, les meine paistre
Parmy ces costaux verdissans.
Les oyseaux, d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer

La lumière qui vient dorer
Leur cabinet et leur plumage.
La charue escorche la plaine ;
Le bouvier, qui suit les seillons,
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraine.
Alix appreste son fuseau ;
Sa mère, qui luy fait la tasche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.
Une confuse violence
Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere, avec le bruit,
Dissipe l'ombre et le silence.
Alidor cherche à son resveil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son ame abusée
La fuitte d'un si doux sommeil.
Les bestes sont dans leur taniere,
Qui tremblent de voir le soleil.
L'homme, remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coustumiere.
Le forgeron est au fourneau ;
Oy comme le charbon s'alume !
Le fer rouge, dessus l'enclume,
Estincelle sous le marteau.
Ceste chandelle semble morte,
Le jour la faict esvanouyr ;
Le soleil vient nous esblouyr :
Voy qu'il passe au travers la porte !
Il est jour : levons-nous, Philis ;
Allons à nostre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

LA SOLITUDE.

ODE.



Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruit de l'eau,
Panchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.
De ceste source une Naiade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de crystal,
Et nous chante une serenade.
Les nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests
Cherchent les cabinets secrets,
Loing de l'embusche du satyre.
Jadis au pied de ce grand chesne,
Presque aussi vieux que le soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil,
Firent la fosse de Silene.
Un froid et tenebreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.
L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux sejour,
Où Philomele nuit et jour
Renouvelle un piteux langage.
L'orfraye et le hibou s'y perche;
Icy vivent les loup-garoux;
Jamais la justice en courroux
Icy de criminels ne cherche.
Icy l'amour faict ses estudes;
Venus y dresse des autels;

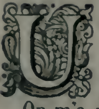
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.
  Ceste forest n'est point profane;
Ce ne fut point sans la fascher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignoit Diane.
  Amour pouvoit par innocence,
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme royne des forests
Diane avoit ceste licence.
  Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuict de ce valon,
Mist devant les yeux d'Apollon
Le garçon qu'il avoit dans l'ame.
  A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le soleil jura
Qu'il seroit ennemy de l'ombre.
  Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par luy souspirée.
  Saincte forest, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour
Que je n'auray jamais amour
Qui ne te soit toute evidente.
  Mon ange ira par cet ombrage;
Le soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir
L'accez de sa premiere rage.
  Corine, je te prie, approche;
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couvert,
Entrons au creux de ceste roche.
  Ouvre tes yeux, je te supplie :

Mille amours logent là dedans,
Et de leurs petits traicts ardans
Ta prunelle est toute remplie.
  Amour de tes regards souspire,
Et, ton esclave devenu,
Se voit luy-mesme retenu,
Dans les liens de son empire.
  O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas !
Par vos yeux je ne croyois pas
Que vous fussiez du tout si belle.
  Qui voudroit faire une peinture
Qui peust ses traicts representer,
Il faudroit bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.
  Tout un siecle les destinées
Travaillerent après ses yeux,
Et je croy que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.
  D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui jettent des feux et des dards
Dont les Dieux aymeroient la force.
  Que ton teinct est de bonne grace !
Qu'il est blanc, et qu'il est vermeil!
Il est plus net que le soleil,
Et plus uny que de la glace.
  Mon Dieu ! que tes cheveux me plaisent !
Ils s'esbattent dessus ton front,
Et, les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.
  Belle bouche d'ambre et de roze,
Ton entretien est desplaisant
Si tu ne dis, en me baisant,
Qu'aymer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flame,
Aux accens de ta douce voix,
Je voy les fleuves et les bois
S'embrazer comme a faict mon ame.
Si tu mouilles tes doigts d'yvoire
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau
Aymera, s'il en oze boire.
Presente-luy ta face nue,
Tes yeux avecques l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront
Que Venus est icy venue.
Si bien elle y sera despeincte
Que les Faunes s'emflammeront,
Et de tes yeux, qu'ils aymeront,
Ne sçauront descouvrir la feinte.
Entends ce Dieu qui te convie
A passer dans son element;
Oy qu'il soupire bellement
Sa liberté desjà ravie.
Trouble-luy ceste fantasie,
Destourne-toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'osteras la jalousie.
Voy-tu ce tronc et ceste pierre?
Je croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrthe et de ce lierre.
Sus, ma Corine! que je cueille
Tes baisers du matin au soir!
Voy comment, pour nous faire asseoir,
Ce myrthe a laissé cheoir sa fueille!
Oy le pinçon et la linotte,
Sur la branche de ce rosier;
Voy branler leur petit gosier!

Oy comme ils ont changé de notte !
  Approche, approche, ma Driade !
Icy murmureront les eaux ;
Icy les amoureux oyseaux
Chanteront une serenade.
  Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embasmeront ;
Ainsi mes sens se pasmeront
Dans les lacs de tes bras d'yvoire.
  Je baigneray mes mains folastres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolatres.
  Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien ?
Ha! je voy que tu m'aymes bien :
Tu rougis quand je te regarde.
  Dieux ! que ceste façon timide
Est puissante sur mes esprits !
Regnauld ne fut pas mieux espris
Par les charmes de son Armide.
  Ma Corine, que je t'embrasse!
Personne ne nous voit qu'Amour ;
Voy que mesme les yeux du jour
Ne trouvent point icy de place.
  Les vents, qui ne se peuvent taire,
Ne peuvent escouter aussy,
Et ce que nous ferons icy
Leur est un incogneu mystere.

ODE.


n fier demon qui me menasse,
De son triste et funeste accent
Contre mon amour innocent
Gronde la haine et la disgrace.
  On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languissantes,
N'avoient plus ces flammes puissantes
Qui blessoient les ames des dieux.
  Nature est vrayement bien hardie,
Et le sort bien faux et malin,
D'assujectir le sang divin
A l'effort d'une maladie.
  En detestant ses cruautez,
Quelque peur qui m'en divertisse,
Je crie contre l'injustice
Que le Ciel faict à tes beautez.
  Depuis ce malheureux message
Qui m'a privé de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os
Un tourment d'amour et de rage.
  Malade au lict, d'où je ne sors,
Je songe que je vois la Parque,
Et que dans une mesme barque
Nous passons le fleuve des morts.
  Si tu te deuls de mon absence,
C'est un supplice d'amitié
Qui merite autant de pitié
Qu'il a de peine et d'innocence.
  Je mourray, si tu meurs pour moy:
Autrement je serois bien traistre,
Puisque le sort ne m'a faict naistre
Que pour mourir avecques toy.

SUR UNE TEMPESTE

Qui s'esleva comme il estoit prest de s'embarquer pour aller en Angleterre.


army ces promenoirs sauvages
J'oy bruire les vents et les flots,
Attendant que les mattelots
M'emportent hors de ces rivages.
Icy les rochers blanchissans,
Du choc des vagues gemissans,
Herissent leurs masses cornues
Contre la cholere des airs,
Et presentent leurs testes nues
A la menace des esclairs.
J'oy sans peur l'orage qui gronde,
Et, fust-ce l'heure de ma mort,
Je suis prest à quitter le port
En dépit du ciel et de l'onde.
Je meurs d'ennuy dans ce loisir :
Car un impatient desir
De revoir les pompes du Louvre
Travaille tant mon souvenir,
Que je brusle d'aller à Douvre,
Tant j'ay haste d'en revenir.
Dieu de l'onde, un peu de silence !
Un Dieu faict mal de s'esmouvoir.
Fais-moy paroistre ton pouvoir
A corriger ta violence.
Mais à quoi sert de te parler,
Esclave du vent et de l'air,
Monstre confus qui, de nature
Vuide de rage et de pitié,
Ne monstre que par advanture

Ta hayne ny ton amitié ?
Nochers qui, par un long usage,
Voyez les vagues sans effroy,
Et qui cognoissez mieux que moy
Leur bon et leur mauvais visage,
Dictes-moy, ce ciel foudroyant,
Ce flot de tempeste aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses
Sont-ils mortels à nos vaisseaux,
Et sans aplanir tant de bosses
Pourray-je bien courir les eaux ?
Allons, pilote, où la fortune
Pousse mon genereux dessein;
Je porte un Dieu dedans le sein,
Mille fois plus grand que Neptune :
Amour me force de partir,
Et, deust Thetis, pour m'engloutir,
Ouvrir mieux ses moittes entrailles,
Cloris m'a sceu trop enflammer
Pour craindre que mes funerailles
Se puissent faire dans la mer.
O mon ange ! o ma destinée !
Qu'ay-je fait à cet element,
Qu'il tienne si cruellement
Contre moy sa rage obstinée ?
Ma Cloris, ouvre icy tes yeux,
Tire un de tes regards aux cieux :
Ils dissiperont leurs nuages,
Et, pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rages
Que pour punir sa cruauté.
Desja ces montagnes s'abaissent,
Tous les sentiers sont aplanis,
Et sur ces flots si bien unis
Je voy des alcions qui naissent.

Cloris, que ton pouvoir est grand !
La fureur de l'onde se rend
A la faveur que tu m'as faicte.
Que je vay passer doucement,
Et que la peur de la tempeste
Me donne peu de pensement !
  L'ancre est levée, et le zephire,
Avec un mouvement leger,
Enfle la voile et faict nager
Le lourd fardeau de la navire.
Mais quoy ! le temps n'est plus si beau,
La tourmente revient dans l'eau !
Dieux ! que la mer est infidelle !
Chere Cloris, si ton amour
N'avoit plus de constance qu'elle,
Je mourrois avant mon retour.

A CLORIS.

ODE.



ussi franc d'amour que d'envie,
Je vivois, loing de vos beautez,
Dans les plus douces libertez
Que la raison donne à la vie.
Mais les regards imperieux
Qu'Amour tire de vos beaux yeux
M'ont bien faict changer de nature.
Ha ! que les violens desirs
Que me donna ceste advanture
Furent traistres à mes plaisirs !
  Le doux esclat de ce visage,
Qui paroissoit sans cruauté,

Et des ruses d'une beauté
Me sembloit ignorer l'usage,
Me surprit d'un si doux malheur
Et m'affligea d'une douleur
Si plaisante à ma frenaisie,
Que dèslors j'aymay ma prison,
Et delivray ma fantasie
De l'empire de ma raison.
Contre ce coup inevitable,
Qui me mit l'amour dans le sein,
Je ne sçay prendre aucun dessein
Ny facile, ny profitable.
Embrazé d'un feu qui me suit
Par tout où le soleil me luit,
Je passe les monts Pyrenées,
Où les neiges, que l'œil du jour
Et les foudres ont espargnées,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces rivages où Neptune
Fait tant d'escume et tant de bruit,
Et souvent d'un vaisseau destruit
Faict sacrifice à la fortune,
J'invoque les ondes et l'air;
Mais, au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre,
Mes souspirs vont avec le vent,
Et mon pauvre esprit se retire
Aussi triste qu'auparavant.
Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous ostera l'aveuglement
De vos charmantes resveries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Ceste effroyable solitude,

Dont le soleil avec des pleurs
Provoque en vain l'ingratitude ,
Que font-elles à mes douleurs?
Grands deserts , sablons infertiles ,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me devez-vous tenir,
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers ,
Que vous estes, dans ces desers,
Bien sensibles à ma memoire !
Philis , que ce bonheur m'est doux,
Et que je trouve de la gloire
A me ressouvenir de vous!
Enfin je croy que la tempeste
Me permettra d'ouvrir les yeux ,
Et que l'inimitié des cieux
Me laissera lever la teste;
Après tous ces maux achevez ,
Les faveurs que vous reservez
A ma longue perseverance
Reprocheront à mon ennuy
D'avoir creu que mon esperance
Me quitteroit plustot que luy.
Au retour de ce long voyage ,
La terre, en faveur de Philis ,
D'œillets, de roses et de lys ,
Semera par tout mon passage,
Ces grands pins, devenus plus beaux ,
Joignans du faiste les flambeaux
Dont la voûte du ciel se pare ,
Iront aux astres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare
A celuy que je vay querir.
Ce jour sera filé de soye ;
Le soleil, par tout où j'iray,

Laissera, quand je passeray,
Des ombrages dessus ma voye;
Les Dieux, à mon sort complaisans,
Me combleront de leurs presens;
J'auray tout mon soul d'ambrosie,
Les deesses me viendront voir,
Au moins si vostre courtoisie
Leur veut permettre ce devoir.
Ceste triste nuict achevée,
Mon ame quittera le deuil,
Si les tenebres du cercueil
Ne previennent mon arrivée.
A l'aise du premier abord,
Lors que tous nos destins d'accord
Permettront que je vous revoye,
Si je n'ay pour me secourir
Des remedes contre la joye,
Je dois bien craindre de mourir.
Je sçay qu'à la faveur premiere
Que vos regards me jetteront,
Mes esprits ravis quitteront
Le doux object de la lumiere;
C'est tout un, j'ayme bien mon sort,
Car les cruautez de la mort
N'ont point de si cruelle geine
Que des roys ne voulussent bien
Se trouver en la mesme peine
Pour un mesme honneur que le mien.
Cloris, ma franchise est perdue;
Mais quand, pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit rendue,
Mon ame se plaindroit de luy.
Toute la force et l'industrie
Que j'opposois à la furie
De mes travaux trop rigoureux

A fait des efforts inutiles,
Car mes sentimens indociles
En deviennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma souffrance
Et recommencer mon plaisir
S'esloigne de mon esperance
Aussi bien que de mon desir;
Les destins, et le ciel luy-mesme,
Qui recognoissent comme j'ayme
Au seul object de mes douleurs,
Ne me presentent point leur ayde,
Car ils sçavent que tout remede
Est plus foible que mes langueurs.
Je cognois bien que l'œil d'un ange
Que le ciel ne gouverne pas,
Et qui tient à peu de louange
Qu'Amour brusle de ses appas,
S'il veut un jour, à ma priere,
Jetter l'esclat de sa lumiere
A l'advantage de mes vœux,
Fera naistre au sort qui m'irrite
Plus de bien que je ne merite,
Et plus d'honneur que je ne veux.
Tandis que ma flame, ou ma rage,
Attendoit après sa beauté,
Un faux et criminel ombrage
Embarrasse sa volonté;
Ce feint honneur, ceste fumée
Vient estonner sa renommée
De l'impudence des mortels.
Cloris, perdez ceste foiblesse:
Si vous ne vivez en deesse,
Dequoy vous servent mes autels?
Le plus audacieux courage
Devant vous ne fait que trembler;

Qui void vostre divin visage
N'est plus capable de parler;
Vos yeux gouvernent les pensées
Des ames les plus insensées
Et les bornent de toutes parts,
Et la plus aigre medisance
N'est qu'honneur et que complaisance
Aux attraicts de vos doux regards.
Moy, qui suis devenu perfide
Contre les Dieux que j'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide
Si non l'empire de vos loix,
Je vous crois parfaicte et divine,
Et mon jugement s'imagine
Que les faits des plus odieux,
Lorsque vous leur donnez licence,
Sont plus justes que l'innocence
Et que la saincteté des Dieux.
Mais, quand des ames indiscrettes
S'amuseroient à discourir
De nos flammes les plus secrettes,
Elles ne doivent pas mourir.
O Dieux! qui fistes les abysmes
Pour la punition des crimes,
Je renonce à vostre pitié
Et vous appelle à mon supplice,
Si jamais mon ame est complice
De la fin de nostre amitié.
Chere Cloris, je vous conjure
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'injure,
Des faux bruits que vous redoutez;
Comme vous j'en ay des atteintes,
Et mille violentes craintes
Me persecutent nuict et jour.

Je croy que les dieux et les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.
Je suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins jaloux
Ne donnent un langage aux bestes
Pour leur faire parler de nous.
Une ombre, un rocher, un zephire,
Parlent tout haut de mon martyre,
Et, quand les foudres murmurans
Menacent les pechés du monde,
Je croy que le tonnerre gronde
Du service que je vous rends.
Mais, quoyque le ciel et la terre
Troublassent nos contentemens
Et nous fissent souffrir la guerre
Des astres et des elemens,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans un fleuve de delices
Noyer les soins injurieux
Qui privent nos jeunes années
Des douceurs que les destinées
Ne permettent jamais aux vieux.

ODE.


eureux, tandis qu'il est vivant,
Celuy qui va tousjours suivant
Le grand maistre de la nature,
Dont il se croit la creature!
Il n'enviera jamais autruy,
Quand tous les plus heureux que luy
Se mocqueroient de sa misere;

Le rire est toute sa colere.
Celuy là ne s'esveille point
Aussi-tost que l'aurore point
Pour venir des soucis du monde
Importuner la terre et l'onde ;
Il est toujours plein de loisir;
La justice est tout son plaisir,
Et, permettant à son envie
Les douceurs d'une saincte vie,
Il borne son contentement
Par la raison tant seulement ;
L'espoir du gain ne l'importune,
En son esprit est sa fortune ;
L'esclat des cabinets dorez
Où les princes sont adorez
Luy plaist moins que la face nue
De la campagne ou de la nue ;
La sottise d'un courtisan,
La peine qu'un amant souspire,
Luy donne esgallement à rire ;
Il n'a jamais trop affecté
Ny les biens ny la pauvreté,
Il n'est ny serviteur ny maistre ;
Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
Jesus-Christ est sa seule foy :
Tels seront mes amis et moy.

A PHILIS.

STANCES.


a ! Philis que le ciel me faict mauvais visage !
Tout me fasche et me nuit,
Et reservé l'amour et le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les astres les plus doux ont conjuré ma perte,
Je n'ay plus nul soustien;
La cour me semble une maison deserte,
Où je ne trouve rien.
Les hommes et les Dieux menassent ma fortune;
Mais, en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que j'importune
Ce n'est que ta beauté.
Les traits de tes beautez sont d'assez fortes armes
Pour vaincre mon mal-heur,
Et dans la gesne, assisté de tes charmes,
Je mourray sans douleur.
Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
Souspirant nuict et jour,
Je feins que c'est la disgrace des hommes,
Mais c'est celle d'amour.
Parmy tant de dangers, c'est avec peu de crainte
Que je prends garde à moy,
En tous mes maux, le subject de ma plainte
C'est d'estre absent de toy.
Pour m'oster aux plus forts qui me voudroient poursuivre
Je trouve assez de lieux,
Mais quel climat m'asseurera de vivre,
Si je quitte tes yeux.
Le soleil meurt pour moy, une nuict m'environne,
Je pense que tout dort,

Je ne voy rien, je ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort?

STANCES.


uand j'auray ce contentement
De te voir sans empeschement,
Object unique de ma joye,
Cher maistre de ma volonté,
A quoy voudras-tu que j'employe
Les heures de ma liberté?
Je ne veux point servir de nombre,
Suyvant après toy comme une ombre:
Dès qu'un maistre que j'aymois bien
M'eut traitté dans ceste coustume,
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume.
Il est vray qu'un sort malheureux
Par un astre bien tenebreux
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux, touchez de pitié,
Malgré les hommes et l'envie,
Me donnerent ton amitié.
Depuis, un insensible orgueil
De voir mes malheurs au cercueil
M'a donné tant d'ingratitude,
Que je ne puis sans déplaisir
Permettre que la servitude
Prenne une heure de mon loisir.

STANCES.

Que mon espoir est foible et ma raison confuse!
C'est bien hors de propos,
Bruslant comme je fais, que mon esprit s'amuse
A chercher du repos.
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur,
Et je suis en fureur quand mon discours s'essaye
De ruyner mon mal-heur:
Car un si cher ennuy combat ma violence,
Je meurs si doucement,
Que pour me secourir je ferois conscience
De parler seulement.
Phillis, dans les tourmens que ta rigueur me donne,
Quoy que je meure à tort,
Je me diray coulpable, afin qu'on te pardonne
L'injure de ma mort.
Amour a resolu que je sois ta victime;
Mais que ta cruauté
A son occasion ne fasse point de crime
Qu'avecques ta beauté.
Non, mon sort est meilleur: Phillis veut que je vive,
Et sans compassion
Ne sçauroit endurer qu'un deplaisir arrive
A mon affection.
On void sur son visage, animé de sa flame,
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble où je vois que son ame
Entend mon amitié.
Je sçais bien que l'honneur et les loix de la vie
Combattent son desir,
Et que sa chasteté resiste à mon envie
Avecques déplaisir,

Son cœur, dans cet effort sauvant son innocence,
Languit pour mon subject,
Et donne ses souspirs sans doute à mon absence,
Plustost qu'à son object.
Un rival me traverse; elle, qui s'en afflige,
Se defferoit de luy;
Mais la condition de ce fascheux l'oblige
De souffrir avec luy.
Cet amant importun, dont elle est offencée,
Pese à son entretien,
Et recognoist assez qu'elle a dans la pensée
Autre feu que le sien.

STANCES.

Mon esperance refleurit,
Mon mauvais destin pert courage :
Aujourd'huy le soleil me rit
Et le ciel me fait bon visage.
Mes maux ont achevé leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contens :
Amour a ramené mon ange.
Dieux, que j'ay si souvent priez,
Sans me vouloir jamais entendre,
Je vous ay bien injuriez
D'estre si longs à me la rendre.
J'excuse votre cruauté ;
Je perds le soing de vous desplaire :
Le retour de ceste beauté
A finy toute ma cholere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN

Sur la mort de madame la duchesse de Nevers [1].

Je vous donne ces vers pour nourrir vos douleur
Puisque ceste princesse est digne de vos pleurs
Et ne veux point reprendre un deuil si legitime
Pour elle vos regrets prennent un juste cours,
Et de les arrester je croirois faire un crime
Aussi bien que la mort en arrestant ses jours.

Je sçay bien que vostre ame, assez robuste et saine,
Avecques son discours a combattu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guerison.
Y tascher après vous, on ne le peut sans blasme,
Car je ne pense pas qu'on trouve en la raison
Ce que vous ne pouvez trouver dedans vostre ame.

Les plus cuisans mal-heurs trouvent allegement,
Après que le devoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature ;
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler
Contre les sentimens d'une perte si dure
Plus je suis preparé, moins j'ay dequoy parler.

Tandis que la memoire à vos sens renouvelle
L'esclat de la vertu qui reluysoit en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guerir ;
Et quand le souvenir d'une amitié si ferme
Pour guerir vostre ennuy se laissera mourir,

1. Catherine de Lorraine, duchesse de Nevers. — On assure que la duchesse de Nevers, ennemie déclarée de la maréchale d'Ancre, versa des larmes en la voyant marcher au supplice. Ces larmes sont tout un éloge.

Il y a des *Vers de mademoiselle de Rohan sur la mort de madame la duchesse de Nevers*. 1618, in-4, pièce.

Croyez que vostre vie est proche de son terme.
Aussy, ceste princesse estant loing de vos yeux,
Le jour de tous vos maux est le plus odieux;
La mort, de vos langueurs, est la moins inhumaine;
Quelque part de la terre où vous faciez sejour,
Il ne vous reste plus que des objects de haine,
Après avoir perdu l'object de vostre amour.
De moy, si la rigueur d'un accident semblable
M'avoit osté le fruit d'un bien si desirable,
Je croirois que pour moy tout n'auroit que du mal;
Mes pieds ne s'oseroient asseurer sur la terre,
Le jour m'offenceroit, l'air me seroit fatal,
Et la plus douce paix me seroit une guerre.
Aigrissez-vous tousjours d'un chagrin plus recent;
Que vostre ame, en flattant l'ennuy qu'elle ressent,
Pour si chere compagne incessamment souspire;
Jamais son entretien ne vous sera rendu,
Et le Ciel, reparant vos pertes d'un empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'avez perdu.

A ELLE-MESME.

Puis qu'en cet accident le sort nous desoblige,
Je croy que tout le monde avecque vous s'af-
[flige,
Et ce commun mal-heur qui trouble l'univers
Reprocheroit un crime aux loix de la nature,
Si non que ceste mort a faict naistre vos vers [1],

1. Outre les *Vers sur la mort de madame la duchesse de Nevers*, il y a des *Stances de demoiselle Anne de Rohan, sur la mort du roy* (Henry IV), Rouen, Theod. Reinsart, 1610, in-8, pièce. — Elles ont été réimprimées in-4.

Dont l'aimable douceur efface son injure.
A voir vos sentimens escrits si doucement,
A voir vostre douleur peinte si vivement,
Je croy qu'en vain la mort de ce butin se vante :
Car, comme la raison m'apprend à discourir,
Celle que vous plaignez est encore vivante,
Puis qu'elle est dans vos vers, qui ne sçauroient mourir.
Vous meslez dans ce deuil tant d'agreables charmes
Que c'est estre insensé que luy donner des larmes ;
Je la crois bien heureuse en si rare tombeau,
Et regarde sa gloire avecques tant d'envie
Que, si l'on m'eust deu faire un monument si beau,
Je mourrois de regret de ne l'avoir suyvie.
J'ay creu que la tristesse estoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'un jugement si faux
La douce resverie où l'ennuy nous amuse ;
Mais vous faictes le deuil avecques tant d'appas
Que j'ayme sa rigueur, combien que je l'accuse,
Et trouve du plaisir à craindre le trespas.

POUR MADAMOISELLE DE M...

Je suis bien jeune encor, et la beauté que j'ayme
Est jeune comme moy.
J'ay souvent desiré de luy parler moi-mesme
Pour luy donner ma foy.
J'obey sans contrainte à l'amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ayt,
Et sans lui resister mon ame s'abandonne
A tout ce qui lui plaist.
Si pour luy tesmoigner combien je suis fidelle
Il me falloit mourir,

Quoy qu'on eust faict la mort mille fois plus cruelle,
On m'y verroit courir.
Je jure mon destin et le jour qui m'esclaire
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce soleil si beau ne fait que me desplaire
Quand il n'est pas icy.
Lors que l'aube, en suivant la nuict qu'elle a chassée,
Espart ses tresses d'or,
Le premier mouvement qui vient à ma pensée,
C'est l'amour d'Alidor.
Je tasche en m'esveillant à rappeler les songes
Que j'ay faict en dormant,
Et dans le souvenir de leurs plaisans mensonges
Je revoy mon amant.
Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos;
Je le voy dans la nuict, et parmy le silence
J'entends ses doux propos.
Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime,
Mon ame les ressent,
Et le matin je pense avoir commis un crime
Dans mon lict innocent.
De honte à mon resveil je suis toute confuse,
Et, d'un œil tout fasché,
Je voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'avoir faict un peché.
Je me veux repentir de cette double offence,
Mais je ne sçay comment:
Car mon esprit troublé me faict une deffence
Que luy-mesme desment.
Dans mon lict desolé, toute moitte de larmes,
Je prie tous les dieux
De mal traicter Morphée, à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.
Helas! il est bien vray que je suis amoureuse,

Et qu'en mon sainct amour
Je me puis reputer l'amante plus heureuse
Qui soit en ceste cour.
J'adore une beauté si vive et si modeste
Qu'elle peut tout ravir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste
Qu'afin de me servir.
Il a dedans ses yeux des pointes et des charmes
Qu'un tigre gousteroit,
Et si Mars luy voyoit mettre la main aux armes ,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le lyon,
Et plus brave qu'Achille ardant à la ruine
Des pompes d'Ilion.
C'est le meilleur esprit et le plus beau visage
Qu'on ayt encores veu ,
Et les plus genereux n'ont point eu d'advantage
Que mon amant n'ayt eu.
La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroistre
Faict estime du sien ,
Et les mieux accomplis ne le sauroient cognoistre
Sans en dire du bien.
Hors de luy la vertu dans l'ame la plus belle
Est comme en un tombeau,
Et ses plus grands esclats sont moins qu'une estincelle
Au prix de ce flambeau.
Je pense, en l'adorant, que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et j'aymerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'avoir irrité.
Dieux, que le beau Paris eut une belle proye !
Que cet amant fit bien
Alors qu'il alluma l'embrasement de Troye
Pour amortir le sien!

O mon cher Alidor, je suis bien moins qu'Heleine
Digne de t'esmouvoir;
Mais tu sçais bien aussi qu'avecques moins de peine
Tu me pourrois avoir.
Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison
De ses affections avecques ma furie
Est loing de la raison.
L'impression d'honneur et celle de la honte
Sont hors de mon esprit;
La chasteté m'offence et paroist un vieux conte
Que ma mere m'apprit.
Jamais fille n'ayma d'une amitié si forte :
Tous mes plus chers parens,
Depuis que j'ay conceu l'amour que je te porte
Me sont indifferens.
Ils auroient beau se plaindre et m'appeler barbare :
On me doit pardonner,
Car vers eux je ne suis de mon amour avare
Que pour te la donner.
Reçois ma passion, pourveu que ton merite
N'en soit pas offencé,
Et vois que mon esprit ne te l'auroit escrite
S'il n'estoit insensé.

STANCES.

aintenant que Phillis est morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont un cœur fut jamais atteint
Est dans le sepulchre avec elle,
Je croy que l'amour le plus saint

N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'est mentir trop souvent;
Tes propos ne sont que du vent,
Tes regards sont tous pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié;
Je me mocque de tes excuses
Et t'aime moins de la moitié.
Je te voy tousjours en contrainte:
Il te vient tousjours quelque crainte;
Tu ne trouves jamais loisir;
Dis plustost que je t'importune,
Et que je te ferois plaisir
De chercher ailleurs ma fortune.
Ne fais plus semblant de m'aymer,
Et, quoy qu'il me soit bien amer
De perdre une si douce flame,
Si tu n'as point d'amour pour moy
Je jure tes yeux et mon ame
De ne songer jamais à toy.
Je t'allois consacrer ma plume
Et te peindre dans un volume
Sur qui les ans ne peuvent rien.
Sçache un peu de la Renommée
Comme j'ay sçeu dire du bien
D'une autre que j'avois aymée.
Mais cela ne te touche pas:
Les vers sont de mauvais appas;
Un roc n'en devient point passible;
Ce sont de foibles hameçons
Pour ton naturel insensible
Que luy promettre des chansons.
Que veux-tu plus que je te donne,
Aujourd'huy que Dieu m'abandonne,
Que le roy ne me veut pas voir,
Que le jour me luit en cholere,

Que tout mon bien est mon sçavoir?
Dequoy plus te pourrois-je plaire?
Si mon mauvais sort peut changer,
Je jure de te partager
Les prosperitez où j'aspire,
Et, quand le Ciel me feroit roy,
Un present de tout mon empire
Te feroit preuve de ma foy.
Mais tu n'as point l'esprit avare,
Et quelque dignité si rare
Qu'un Dieu mesme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eust dans l'ame,
Tu le laisserois bien souffrir
Avant que soulager sa flame.
Quant à moy, las de tant brusler,
Et si pressé de reculer,
J'ay desesperé de la place.
La nature icy vaut bien peu,
Qu'un front de neige, un cœur de glace,
Puissent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'il est vray, Cloris, que tu m'aymes,
Mais j'entens que tu m'aymes bien,
Je ne croy point que les roys mesmes
Ayent un heur comme le mien.
Que la mort seroit importune
De venir changer ma fortune
A la felicité des dieux!
Tout ce qu'on dit de l'ambroisie

Ne touche point ma fantaisie ,
Au prix des graces de tes yeux.
  Sur mon ame, il m'est impossible
De passer un jour sans te voir
Qu'avec un tourment plus sensible
Qu'un damné n'en sçauroit avoir.
Le sort, qui menaça ma vie
Quand les cruautez de l'envie
Me firent esloigner du roy ,
M'exposant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de joye
Qu'il ne m'avoit donné d'effroy.
  Que je me pleus dans ma misere !
Que j'aymay mon bannissement!
Mes ennemis ne valent guere
De me traicter si doucement.
Cloris , prions que leur malice
Fasse bien durer mon supplice ;
Je ne veux point partir d'icy ;
Quoy que mon innocence endure,
Pourveu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure aussi.
  Je jure l'amour et sa flame
Que les doux regards de Cloris
Me font desjà trembler dans l'ame
Quand on me parle de Paris.
Insensé! je commence à craindre
Que mon prince me va contraindre
A souffrir que je sois remis.
Vous , qui le mistes en cholere ,
Si vous l'empeschez de le faire
Vous n'estes plus mes ennemis.
  Toy qui si vivement pourchasses
Les remedes de mon retour ,
Prens bien garde , quoy que tu fasses ,

De ne point fascher mon amour.
Arreste un peu; rien ne me presse.
Ton soin vaut moins que ta paresse ;
Me bien servir, c'est m'affliger.
Je ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance
A qui tasche de m'obliger.
Il te semble que c'est un songe
D'entendre que je m'ayme icy,
Et que le chagrin qui me ronge
Vienne d'un amoureux soucy ;
Tu penses que je ne respire
Que de savoir où va l'empire,
Que devient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit resoudre
A faire partir une foudre
Qui consomme le Palatin.
Toutes ces guerres insensées,
Je les trouve fort à propos:
Ce ne sont point là les pensées
Qui s'opposent à mon repos.
Quelques maux qu'apportent les armes,
Un amant verse peu de larmes
Pour flechir le courroux divin;
Pourveu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Allemagne
Se noye de sang ou de vin.
Et, combien qu'un appas funeste
Me traine aux pompes de la cour,
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Un soin d'y retourner un jour ;
Quoy que la fortune appaisée
Se rendist à mes vœux aisée,
Aujourd'huy je ne pense pas,
Soit-il le roy qui me rappelle,

Que je puisse m'esloigner d'elle
Sans trouver la mort sur mes pas.
 Mon esprit est forcé de suivre
L'aymant de son divin pouvoir,
Et tout ce que j'appelle vivre,
C'est de luy parler et la voir.
Quand Cloris me faict bon visage,
Les tempestes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau;
Je ris quand le tonnerre gronde,
Et ne croy point que tout le monde
Soit capable de mon tombeau.
 La felicité la plus rare
Qui flatte mon affection,
C'est que Cloris n'est point avare
De caresse et de passion.
Le bon-heur nous tourne en coustume;
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'avons ny courroux ny fard;
Nos trames sont toutes de soye,
Et la Parque, après tant de joye,
Ne les peut achever que tard.



DESESPOIRS AMOUREUX.



Esloigné de vos yeux, où j'ay laissé mon ame,
Je n'ay de sentiment que celuy du mal-heur,
Et, sans un peu d'espoir qui luit parmy ma flame,
Mon trespas eust esté ma derniere douleur.
 Pleust au Ciel qu'aujourd'huy la terre eust quitté l'onde,
Que les raiz du soleil fussent absens des Cieux,
Que tous les eslemens eussent quitté le monde,

Et que je n'eusse point abandonné vos yeux.
Un arbre que le vent emporte à ses racines,
Une ville qui void desmolir son rampart,
Le faiste d'une tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant despart.
Depuis, vostre Damon ne sert plus que de nombre;
Mes sens de ma douleur s'en vont desjà ravis;
Je ne suis plus vivant, et passerois pour ombre
Sinon que mes souspirs descouvrent que je vis.
Mon ame est dans les fers, mon sang est dans la flame,
Jamais mal-heur ne fut à mon mal-heur esgal;
J'ay des vautours au sein, j'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traicts, qui me font encore plus de mal.
Errant depuis deux mois de province en province,
Je traine avecques moy la fortune et l'amour;
L'un oblige mes pas à courtiser mon prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.
Des plus rares beautez en ce fascheux voyage,
Où jadis pour aymer les dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traicts de leur visage;
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez.
Par tout où loing de toy la fortune me traine,
Je jure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souvient moins de mon nom que du tien.
En ma condition, d'où mille soins ne partent,
L'entendement me laisse et tout conseil me fuit;
Tous autres pensemens de mon ame s'escartent
Au souvenir du tien, qui sans cesse me suit.
Que ta fidelité se forme à mon exemple;
Fuy comme moy la presse, hay comme moy la cour,
Ne frequente jamais bal, promenoir ny temple,
Et que nos deytez ne soyent rien que l'amour.
Tout seul dedans ma chambre, où j'ay faict ton eglise,
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foy;

Si pour me divertir amour veut que je lise,
Ce sont vers que luymesme a composé pour moy.
  Dans le trouble importun des soucis de la guerre,
Chacun me voit chagrin, car il semble, à me voir,
Que je fais des projects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'avoir.

STANCES.

J'ai trop d'honneur d'estre amoureux,
Et voy bien que les plus heureux
Ont droict de me porter envie;
Mais, quoy que menasse le sort,
Je puis bien deffier la mort,
Puisque vous possedez ma vie.
  Les plus devotieux mortels,
Rendant leur service aux autels
Qu'on dresse aux deitez supremes,
Ne font brusler que de l'encens,
Et pour vous adorer je sens
Que je me suis bruslé moy-mesme.
  Les roys ont de divers honneurs:
Leurs esclaves sont des seigneurs,
Les elemens sont leur partage,
Toute la terre est leur maison;
Moy je n'ay rien qu'une prison,
Mais je l'estime davantage.

STANCES.

uand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge mesme;
Qand tu sens ma bruslante main
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'ayme.

Comme un devot devers les cieux,
Mes yeux tournez devers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardens desirs,
Je laisse sans ouvrir ma bouche
Avec toy dormir mes plaisirs.

Le sommeil, aise de t'avoir,
Empesche tes yeux de me voir
Et te retient dans son empire
Avec si peu de liberté
Que ton esprit tout arresté
Ne murmure ny ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traine,
Une Naïade dedans l'eau,
Et les Graces dans un tableau,
Font plus de bruict que ton haleine.

Là, je souspire auprès de toy,
Et, considerant comme quoy
Ton œil si doucement repose,
Je m'ecrie : O Ciel! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien!

STANCES.

Je jure le jour qui me luit
Et la froide horreur de la nuict
Où la tristesse me convie
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié
Que ne faict celuy de ma vie.
Alors que mon supreme jour
M'aura porté dans le sejour
Des ames mieux favorisées,
Mon ame versera des pleurs
Qui feront naistre mille fleurs
Dans les campagnes Elizées.
Ce doux et ce poignant soucy,
Le mesme qui me touche icy,
Reviendra dans mon ame morte,
Et les esprits qui me verront,
Approchant mon feu, jureront
Qu'ils n'en ont point veu de la sorte.
Après moy d'un amour flatteur
Quelque infidelle serviteur
Surprendra tes desirs novices,
Et tu n'as point assez de foy
Pour permettre que mes services
Te fassent souvenir de moy.
Je te conjure par tes yeux,
Que j'ayme et que j'honore mieux
Ny que le ciel ny que la terre,
Tost ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit sentir
Quelque pointe de son tonnerre.

STANCES.

La frayeur de la mort esbranle le plus ferme ;
Il est bien mal-aisé
Que, dans le desespoir et proche de son terme,
L'esprit soit appaisé.
L'ame la plus robuste et la mieux preparée
Aux accidens du sort,
Voyant auprès de soy sa fin toute asseurée,
Elle s'estonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'un supplice douteux
Encore avec espoir endure la contrainte
De ses liens honteux.
Mais, quand l'arrest sanglant a resolu sa peine
Et qu'il voit le bourreau,
Dont l'impiteuse main luy detache une chaine
Et luy met un cordeau,
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacée ;
Son âme est dans les fers ;
L'image du gibet luy monte à la pensée,
Et l'effroy des enfers.
L'imagination de cet objet funeste
Luy trouble la raison,
Et, sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste
Et pis que le poison.
Il jette malgré luy les siens dans sa destresse
Et traine en son malheur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la presse
Pasles de sa douleur.
Par tout dedans la Greve il voit fendre la terre ;
La Seine est l'Acheron ;
Chaque rayon du jour est un traict de tonnerre,

Et chaque homme Charon.
La consolation que le prescheur apporte
Ne luy faict point de bien ,
Car le pauvre se croit une personne morte,
Et n'escoute plus rien.
Les sens sont retirez, il n'a plus son visage,
Et, dans ce changement,
Ce seroit estre fol de conserver l'usage
D'un peu de jugement.
La nature, de peine et d'horreur abbatue,
Quitte ce malheureux;
Il meurt de mille morts, et le coup qui le tue
Est le moins rigoureux.

CONSOLATION,

A MADAMOISELLE DE L.

Donne un peu de relasche au dueil qui t'a surpris;
Ne t'oppose jamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'un corps ne mets point tes es-
Dedans la sepulture. [prits
La mort, dans tes regrets à toy se presentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur et que misere ;
Pourquoy donc tasches-tu qu'elle t'en face autant
Qu'elle a fait à ton pere?
Quoy que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux jours ne sont point en estat de le suivre;
Comme c'estoit à luy la saison de mourir,
C'est la tienne de vivre.
Il estoit las d'honneur, de fortune et de jours,
Tes jeunes ans ne font que commencer la vie,
Et, si tu vas si tost en achever le cours,
Que deviendra Livie?

Remets pour l'amour d'elle encore ces appas
Qui s'en vont effacez dans ton visage sombre,
Et qu'un si long chagrin ne te maltraicte pas
Pour contenter une ombre.
Il est vray qu'un tel mal est fascheux à guerir,
Et, de quelque vigueur que ton esprit puisse estre,
Il te faut souspirer lorsque tu vois perir
Celuy qui t'a faict naistre.
Encore ses vertus touchoient ton amitié
Au delà du devoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuve la pitié
Pour l'ennuy qui t'afflige.
Ses conseils sçavoient rendre un roy victorieux,
Son renom honoroit et la paix et la guerre,
Et je croy que l'envie est cause que les Cieux
L'ont osté de la terre.
Mais aussi, quel climat n'en a du desplaisir?
L'Europe à son subject se plaint contre les Parques
Autant que si leurs lacs estoient venus saisir
Quelqu'un de ses monarques.
Je voy comme le Ciel, pour soulager ton dueil,
Veut que tout l'univers à tes souspirs responde,
Et, pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutesfois tous ces cris sont des soins superflus;
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées:
Un homme ensevely ne considere plus
Nos yeux ni nos pensées.
Sçachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux autels,
Tu dois estre asseuré de sa beatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les Immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels;
Ton pere en son repos ne trouvera que peine,
Puisqu'il semble estre admis aux plaisirs eternels

Pour te mettre à la geine.
Le mal devient plus grand lors que nous l'irritons.
Reviens dans les plaisirs que la jeunesse apporte :
C'est un grand bien de voir fleurir les rejettons
Lors que la souche est morte.
Un homme de bon sens se mocque des malheurs ;
Il plaint esgallement sa servante et sa fille.
Job ne versa jamais une goutte de pleurs
Pour toute sa famille.
Après t'estre affligé, pense à te resjouyr :
Qui t'a faict la douleur t'a laissé les remedes.
Il ne te reste plus que de sçavoir jouir
Des biens que tu possedes.
Arreste donc ces pleurs vainement respandus ;
Laisse en paix ce destin que tes douleurs detestent.
Il faut, après ces biens que nous avons perdus,
Sauver ceux qui nous restent.

STANCES.


Dans ce temple où ma passion
Me mit dedans le cœur les beautés de ma dame
Je benissois l'amour, encore que sa flamme
Destournast ma devotion.
Au lieu de penser à nos Dieux
J'adorois, vous voyant, l'image de Diane,
Et m'estimois heureux de devenir profane
En me consacrant à vos yeux.
Ce fut avec de mesmes traicts
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchise ;
Suis-je pas glorieux de donner ma franchise,
A la mercy de ses attraits ?
A ce premier ravissement

Mon ame triompha de se sentir blessée,
Et l'autel m'eust despleu d'oster à ma pensée
L'entretien d'un si doux tourment.
Me deust le ciel faire perir,
Je mesure ma peine avecques mes années,
Et l'amour se fait fort d'oster aux destinées
La puissance de me guerir.
Au poinct que ceste ardeur m'a mis,
Mon superbe bon-heur se mocque de l'envie,
Et, quelque mal qui vienne à menacer ma vie,
Je me ris de mes ennemis.
Tout ce monde de poursuivans
Me fait perseverer avecques plus de joye:
Ce renommé Jason n'eust jamais eu sa proye
S'il eust craint la mer ny les vens.
Soubs l'auspice de vostre loy
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne brave,
Et le mesme accident qui me faict estre esclave,
Il me semble qu'il m'a faict roy.

ELEGIE,

A UNE DAME.

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon ame languissoit, je n'avois plus de veine,
Ma fureur estoit morte, et mes esprits, couverts
D'une tristesse sombre, avoient quitté les vers.
Ce mestier est penible, et nostre sainct estude
Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude ;
Qui de nostre exercice ayme le doux soucy,
Il hayt sa renommée et sa fortune aussi.
Le sçavoir est honteux, depuis que l'ignorance

A versé son venin dans le sein de la France.
Aujourd'huy l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust jamais un siecle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mesler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde
Ne trouve à son plaisir la nature feconde,
Et que son influence encore à plaines mains
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains :
Parmy tant de fuseaux la Parque en sçait retordre
Où la contagion du vice n'a sceu mordre,
Et le ciel en faict naistre encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendemens qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne defaillent,
Et qui, d'un sentiment hardy, grave et profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin génie est forcé de se feindre,
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre;
La coustume et le nombre authorise les sots :
Il faut aymer la cour, rire des mauvais mots;
Acoster un brutal, luy plaire, en faire estime;
Lors que cela m'advient, je pense faire un crime,
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein;
Je ne croy plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'estre souillé de cest abord funeste,
Je croy long-temps après que mon ame a la peste.
Cependant il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit et franchise et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blasme.
L'ignorant qui me juge un fantasque resveur,
Me demandant des vers, croit me faire faveur;

Blasme ce qu'il n'entend, et son ame, estourdie,
Pense que mon sçavoir me vient de maladie.
Mais vous, à qui le ciel de son plus doux flambeau
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obscure fureur de ces brutalles ames:
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts;
Vous avez un genie à voir dans les courages,
Et qui cognoist assez mon ame et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux escrits
Differe du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoustumée
Par où nos escrivains cherchent la renommée,
J'ose pourtant pretendre à quelque peu de bruit,
Et croy que mon espoir ne sera point sans fruict.
Vous me l'avez promis, et, sur ceste promesse,
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse;
Je ne veux reclamer ny Muse, ny Phœbus;
Grace à Dieu, bien guery de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Vostre contentement est ma derniere lime;
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez, en jugeant, pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à vostre adveu se range,
Et ne reçoit d'autruy ny blasme ny louange.
Imite qui voudra les merveilles d'autruy.
Malherbe a très bien faict, mais il a fait pour luy;
Mille petits volleurs l'escorchent tout en vie.
Quand à moy, ces larcins ne me font point d'envie;
J'approuve que chascun escrive à sa façon:
J'ayme sa renommée, et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une vaine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornemens qu'on trouve en luy si beaux

Joignent l'or et la soye à de vilains lambeaux,
Pour paroistre aujourd'huy d'aussi mauvaise grace
Que parut autresfois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis ;
Ce Liban, ce turban et ces rivieres mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes;
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.
J'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
Grattent tant le françois qu'ils le dechirent tout,
Blasmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust;
Sont un mois à cognoistre, en tastant la parole,
Lors que l'accent est rude ou que la rime est mole,
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur aage
S'est laissé consommer en un petit ouvrage,
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pource qu'en les faisant ils sont devenus vieux.
De mesmes l'areignée, en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne faict rien qui dure.
Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur :
Il est blesme, transi, solitaire, reveur,
La barbe mal peignée, un œil branslant et cave,
Un front tout renfrongné, tout le visage have,
Ahane dans son lict et marmotte tout seul,
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul;
Grimasse par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un object sans voir ce qu'il regarde.
Mais desjà ce discours m'a porté trop avant :
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent;
D'une insensible ardeur peu à peu je m'esleve,
Commençant un discours que jamais je n'acheve.

Je ne veux point unir le fil de mon subject :
Diversement je laisse et reprens mon object.
Mon ame, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La reigle me desplaist, j'escris confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.
Autresfois, quant mes vers ont animé la sceine,
L'ordre où j'estois contrainct m'a bien faict de la peine.
Ce travail importun m'a long-temps martyré,
Mais en fin, grace aux Dieux, je m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur ourse
Se sont avanturez à ceste longue course :
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup, et d'une source plaine
Puiser tousjours des vers dans une mesme veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le stile a gousté tant soit peu le repos.
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser ;
Elle m'a bien servy : je la veux caresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flame
Qui de sa jeune ardeur m'eschauffe encore l'ame.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise,
Mediter à loisir, resver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Escrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'estre esgayé par ceste douce erreur,
Je veux qu'un grand dessein reschauffe ma fureur ;
Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la contraincte

De quelque beau poëme où vous serez dépeinte.
Là, si mes volontez ne manquent de pouvoir,
J'auray bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle.
Qu'Heleine resuscite : elle aussi rougira,
Par tout où vostre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'eschole,
Obligé dès long-temps à vous tenir parole,
Voicy de mes escrits ce que mon souvenir,
Desireux de vous plaire, en a peu retenir.

ELEGIE.

Je pensois au repos, et le celeste feu
Qui me fournit des vers s'allantissoit un peu,
Lors que le messager qui m'a rendu ta lettre
Dans ma premiere ardeur m'est venu tout remettre.
J'ay d'abord à peu près deviné ton dessein,
Et dès lors que mes yeux ont recogneu ton seing,
Mon sang s'est réchauffé, tes vers m'ont picqué l'ame,
Et de leur propre esclat m'ont jetté de la flame.
Clairac en est esmeu, son fleuve en a grossi,
Ét, dans ce peu de temps que je t'escris cecy,
D'autant qu'à ta faveur il sent flatter son onde,
Lot s'est rendu plus fier que riviere du monde.
Le desbord insolent de ses rapides eaux,
Couvrant avec orgueil le faiste des roseaux,
Fait taire nos moulins, et sa grandeur farouche
Ne sçauroit plus souffrir qu'un aviron le touche.
Dans l'excez de la joye où tu le viens ravir,

Ce torrent glorieux ne daigne plus servir.
Je l'ayme de l'honneur qu'il rend à ta caresse,
Et luy veux faire part aux autels que je dresse.
Resvant sur son rivage après tes beaux escrits,
Tout à coup, dans l'object d'un penser qui m'a pris,
Je disois, en voyant comme son flot se pousse:
Ainsi va la fureur d'un roy qui se courrouce;
Ainsi mes ennemis, contre moy furieux,
M'ont rendu sans subject le sort injurieux,
Et si loing estendu leur orgueilleux ravage,
Qu'à peine sur les monts ay-je veu du rivage.
Mon exil ne sçauroit où trouver seureté:
Par tout mille accidens choquent ma liberté.
Quelques deserts affreux, où des forests suantes
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,
Ont esté le sejour où le plus doucement
J'ay passé quelques jours de mon bannissement.
Là, vrayment, l'amitié d'un marquis favorable,
Qui n'eust jamais horreur de mon sort deplorable,
Divertit mes soucis, et dans son entretien
Je trouvay du bon sens qui consola le mien.
Autrement, dans l'ennuy d'un lieu si solitaire,
Où l'esprit ny le corps ne trouvent rien à faire,
Où le plus philosophe, avecques son discours,
Ne sçauroit sans languir avoir passé deux jours,
Le chagrin m'eust saisi, sans une grande chere
Qui deux fois chaque jour enchantoit ma misere:
Car je n'ay sceu trouver, de l'humeur dont je suis,
Un plus present remede à chasser mes ennuys.
Et si, comme tu dis, vous avez tous envie
De me faire passer un jour de douce vie,
Appreste des bons vins, mais n'en prends point d'autruy,
Car je sçay que ton pere en a de bon chez luy.
Il m'a bien obligé du salut qu'il m'envoye.
Dis-luy que cest honneur m'a tout comblé de joye,

Et qu'un pauvre banny ne croyoit pas avoir
Ceste prosperité que tu m'as faict sçavoir.
Ainsi t'ayme le Ciel, et jamais la disgrace
Ne frappe ton destin ny celuy de ta race !
Si mon mal-heur s'appaise, et qu'il me soit permis
De refaire ma vie avecques mes amis,
Je verray de quel œil tu verras mon passage ;
Et, que ces vers t'en soient un asseuré message,
Possible, avant qu'un mois ayt achevé son cours,
Le soleil me rendra ces agreables jours.
Je croy que ce printemps doit chasser mon orage ;
Mon mauvais sort vaincu flattera mon courage,
Et, perdant tout espoir de m'abatre jamais,
Tout confus il viendra me demander la paix ;
Et quand mon juste roy n'aura plus de cholere,
Qui m'a persecuté taschera de me plaire ;
Lors, pour toute vengeance, et quoy qu'ils ayent tasché,
Je diray, sans mentir, qu'ils ne m'ont point fasché,
Et qu'un exil si plein de danger et de blasme
Ne m'a point faict changer le visage ny l'ame.
Ceux avec qui je vis sont estonnez souvent
De me voir en mon mal aussi gay que devant,
Et le mal-heur, fasché de ne me voir point triste,
Ignore d'où me vient l'humeur qui luy resiste.
C'est l'arme dont le Ciel a voulu me munir
Contre tant d'accidens qui me devoient venir ;
Autrement un tissu de tant de longues peines
M'eust gelé mille fois le sang dedans les veines.
Mon esprit dès long-temps fust reduit en vapeur
S'il eust pu concevoir une vulgaire peur.
Mon ame de frayeur fust-elle point faillie
Lors que Panat me fit sa brutalle saillie,
Que les armes au poing, accompagné de deux,
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux ?
Je croyois bien mourir, il le croyoit de mesme ;

Mais pour cela le front ne me devint point blesme,
Ma voix ne changea point, et son fer inhumain
A me voir si constant luy trembloit à la main.
Encore un accident aussi mauvais ou pire
Me plongea dans le sein du poissonneux empire
Au milieu de la nuict, où le front du croissant,
D'un petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer et chasser les tenebres
Pour jetter plus d'effroy dans des lieux si funebres.
Lune, romps ton silence, et, pour me dementir,
Reproche-moy la peur que tu me vis sentir.
Que deus-je devenir un jour que le tonnerre
Presque dessoubs mes pieds vint ballier la terre!
Il brusla mes voisins, il me couvrit de feu,
Et si pour tout cela je le craignis bien peu.
Mais vrayment ce discours te doit sembler estrange,
Et tu vois que ces vers sentent trop ma louange.
Tu m'as mis sur ce train : je te veux imiter,
Et, comme tu l'as faict, j'escris pour me flatter.
Adieu, ne reviens plus soliciter ma veine;
J'ay faict à ce matin ces vers tout d'une haleine,
Et, pour me divertir du desir de la cour,
Depuis peu j'en escris plus d'autant chasque jour;
Je finis un travail que ton esprit, qui gouste
Les doctes sentimens, trouvera bon sans doute:
Ce sont les saincts discours d'un favory du Ciel
Qui trouva le poison aussi doux que le miel,
Et qui, dans la prison de la cité d'Athenes,
Vit lascher sans regret et sa vie et ses chaines.
Ainsi, quand il faudra nous en aller à Dieu,
Puissions-nous sans regret abandonner ce lieu,
Et voir en attendant que la fortune m'ouvre
L'ame de la faveur et le portail du Louvre!

ELEGIE, A M. DE C...



uand la Divinité, qui formoit ton essence,
Vid arriver le temps au poinct de ta naissance,
Elle choisit au Ciel son plus heureux flambeau,
Et mit dans un beau corps un esprit aussi beau.
La trempe que tu pris en arrivant au monde
Estoit du feu, de l'air, de la terre et de l'onde,
Immortels elemens, dont les corps si divers,
Estrangement meslez, font un seul univers,
Et durent enchaisnez par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames :
Triste condition, que le sort plus humain
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain !
Ainsi te mit nature au cours de la fortune.
Aussi subject que tous à ceste loi commune,
D'un naturel fragile et qui se vient ranger
A quel poinct que l'humeur le force de changer,
Impatient, tardif, injurieux, affable,
Despiteux, complaisant, malicieux, aymable,
Serf de tes passions et du commun soucy,
Des vices des mortels et des vertus aussi,
N'attens point qu'en ton nom honteusement j'escrive
Ce qui ne fut jamais sur la troyenne rive,
Que je t'appelle Achile, et que tu sois vanté
Par tant de faux exploits qu'on a jadis chanté :
Ces poëtes resveurs, par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux heros ont trompé le mérite,
Et sans aucune foy, laissant mille tesmoins,
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins :
Car, du rapport trompeur d'un demy-dieu qu'on nomme,
Je douteray s'il fut tant seulement un homme.
Mon esprit, plein d'amour et plein de liberté,

Sans fard et sans respect t'escrit la verité ;
Et, sans aucun dessein d'offencer ou de plaire,
Je fais ce que mon sens me conseille de faire.
J'escrirois le demon qui du train de tes jours
Si difficilement guidoit le jeune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante;
J'escrirois ton destin avant le doux moment
Que pour te faire serf le Ciel te fit amant ;
Mais nostre jeune temps laisse aussi peu de marque
Que le vol d'un oyseau ou celuy d'une barque,
Et les traicts de ces ans confusement passez
Pesent au souvenir s'ils n'en sont effacez.
Laissant ces jours perdus jusqu'aux premieres forces
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces,
Mes vers ne discourront que depuis le bon jour
Que tu te vins ranger à l'empire d'amour,
Et, suyvant ta fureur, tu penseras peut-estre
Que dès lors seulement tu commenças à naistre,
Que tu ne fus vivant ny d'esprit, ny de corps,
Que depuis qu'un bel œil te donna mille morts.
Les aymables attraicts dont les yeux d'une dame
Firent naistre l'ardeur de ta premiere flamme
Furent bien tost vainqueurs, et l'amour qui le prit,
Au lieu de te desplaire, obligea ton esprit.
Ton naturel ployable, à la premiere atteinte,
Souspira son tourment d'une si douce plainte,
Et si modestement permit d'estre arresté,
Qu'il sembla que tes fers estoient ta liberté :
Tant le sort de ta vie, autrement malheureuse,
Se trouve pour ton bien de nature amoureuse !
En ce destin les maux que le Ciel a versez
Dans l'erreur de tes jours sans cesse traversez
Ont trouvé leur remede, et n'est peine si forte

Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eust une fois charmé
Contre tout autre effort tu fus assez armé:
Toute autre passion, au prix mousse et legere,
Depuis ne fut en toy que foible et passagere;
Depuis, pour vivre esclave au joug d'une beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté.
Celle qui gouvernoit ta captive pensée
Dissimuloit le coup dont elle fut blessée;
La honte et le devoir, et ce fascheux honneur,
Ennemis conjurez de tout nostre bonheur,
De contrainctes froideurs desesperoient son ame
Quand ton objet pressant solicitoit sa flame.
En ses regards forcez son amour paroissoit,
Et par la resistance heureusement croissoit.
Tes yeux, dont la fureur avoit changé l'usage,
Languissoient estonnez auprès de son visage,
Son visage et le tien, plus blanc, frais et vermeil
Que le teint de l'Aurore et le front du soleil.
Elle estoit à tes yeux plus agreable encore
Que devant le Soleil ne fut jamais l'Aurore.
Vostre object en son sexe esgalement pouvoit
Se dire le plus beau que la nature avoit,
Et les traicts de ta face, aujourd'huy que l'injure
Du temps qui change tout a changé ta figure,
Uniquement parfaicts, sont punis d'un amour
A qui mille beautez font encore la cour.
Quelle deust estre alors, et combien plus prisée,
Ta face, que le poil n'avoit point deguisée,
En sa jeune vigueur, conforme au jeune object
De la premiere belle à qui tu fus subject!
Tu meritois beaucoup, et si l'Amour avare
Eust frustré ton espoir, il eust été barbare,
Indigne que jamais à son sacré brasier

Aucun amant portast le mirthe et le rosier.
Mais ce Dieu, pour t'oster tout subject de te plaindre,
La voulut avec toy de mesmes nœuds estraindre,
De mutuelle ardeur son esprit enflamma
Et rangea son humeur au poinct qu'elle t'ayma.
D'un semblable desir vous taschiez à vous plaire;
Ce que l'un desseignoit, l'autre le vouloit faire;
Vous lisiez dans vos fronts ce que vos cœurs disoient,
Et de mesmes propos vos ames devisoient.
Alors qu'impatient en ta flamme excessive,
Tu blasmois le refus de son amour craintive,
Son cœur plus que le tien de martyre souffroit,
Te refusant du corps ce que l'ame t'offroit;
Ta qualité de marque, aucunement estrange,
A son sang populaire et tiré de la fange
Nyoit à son espoir les bien heureux accords
Qui joignent sous l'hymen deux esprits et deux corps;
Et ce tiltre d'espoux, honteux aux ames fortes,
Que par despit du Ciel et de l'amour tu portes,
Duysoit mal à ton aage, et, pour vous allier,
Il eust fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquesfois en riant tu m'as compté la feste
Que pour vostre nopçage on pensoit toute preste,
Lorsque sa parenté ridicule esperoit
Qu'un accord entre vous ferme demeureroit.
Elle, qui seulement d'Amour fut incensée,
Ne s'entretint jamais de si folle pensée,
Mais contre le destin avec toy se plaignoit
Qu'à vos desirs esgaux le rang ne se joignoit.
Il est vray qu'en l'effort de ceste rage extreme;
Tu pouvois oublier et ta race et toy-mesme,
Et l'amant qui, troublé de tel empeschement,
Se destourne d'aymer, ayme trop laschement.
Mais tu sçavois qu'amour meurt en la jouissance,

Qu'il nous travaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis ceste vertu s'endort,
Et que le lict d'hymen est le lict de sa mort.

ELEGIE, A M. DE M...[1]

Desjà trop longuement la paresse me flatte,
Et je sens qu'à la fin elle devient ingratte;
J'ay donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté j'ay manqué de loisir.
Je veux effrontement, avecques mon salaire,
Nourrir à tes dépens le soucy de me plaire.
Je ne puis estre esclave et vivre en te servant
Comme un maistre d'hostel, secretaire ou suivant :
Telle condition veut une humeur servile,
Et pour me captiver elle est un peu trop vile;
Mais puis que le destin a trahi mon esprit,
Et que loing du Perou la fortune me prit,
Je dois aymer mon joug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contraincte obeir et me taire;
C'est d'un juste devoir surmonter la raison,
Et trouver la franchise au fond d'une prison.
Or je suis bien heureux sous ton obeyssance :
En ma captivité j'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy se lasseroit enfin
D'avoir si librement un serf si libertin.
Le soin de te servir est ce qui moins m'aflige,
Et l'honneur de te voir est ce qui plus m'oblige.
Ton entretien est doux, agreable et sçavant,
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en avant;
Tes regards sont courtois, tes propos amiables,

1. A Monsieur de Montmorency.

Ton humeur agreable et tes mœurs sociables.
Tes charges, tes maisons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu je ne les prise rien.
J'estime ton merite: il vaut mieux que le Gange;
Tes richesses au prix sont de terre et de fange.
Cela n'a point d'esclat auprès de ta valeur.
Et mon poëme aussi n'emprunte rien du leur;
La race, la grandeur, l'argent, la renommée,
Aux jugemens bien clairs n'est qu'ombre et que fumée:
C'est un lustre pipeur qui s'escoule et qui fuit
Avec l'entendement du brutal qui le suit.
Je sçay que la nature a voulu que tu prinsses
Et le sang et le nom d'une race de princes;
Mais, quand bien les grands roys dont le nom est fameux
T'auroient laissé bien riche et florissant comme eux,
Si d'un esprit commun le Ciel t'avoit fait naistre,
Je serois bien marry de t'avoir eu pour maistre.
Qu'un homme sans esprit est rude et desplaisant,
Et que le joug des sots est fascheux et pesant!
Un sage à leur desir sans contraincte ne plie,
Et jamais sans regret d'un tel nœud ne se lie.
Un sot, il est cruel, ingrat, imperieux;
Tantost on le void morne et tantost furieux;
Oblige sans subject, mal à propos offence,
Et qui ne faict jamais du bien quand il y pense.
Son esprit ignorant ne peut rien estimer.
Il n'a nulle raison, il ne sçait rien aymer;
Or il veut qu'on le tance et tantost qu'on le loue;
Tantost il faict du bruit et tantost il se joue.
Il ne sçait qui le fasche ou qui luy faict plaisir,
Et luy-mesme en son cœur n'entend point son desir:
Mais d'un orgueil farouche et d'une ame insolente
Il force tout devoir, toutes loix violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,
Qu'une chose soit bien qne quand elle luy plaist.

Estre sçavant, chez luy, c'est une honte, un crime:
Il croit que c'est tout un qu'un charme ou qu'une rime.
Si Dieu m'avoit jamais à tel maistre donné,
Je pourrois bien jurer que je serois damné,
Et croy que mes destins auroient moins de cholere
De m'avoir attaché des fers d'une galere,
Bourellé comme ceux que tu voyois ramer
Quand un si beau destin te porta sur la mer.
Neptune est effroyable: il tempeste, il escume;
Sa fureur jusqu'au Ciel vomit son amertume,
Trahit les plus heureux et leur fait un cercueil
Tantost d'un banc de sable et tantost d'un escueil;
Ses abois font horreur, et mesme en la bonace
Par un silence affreux ce trompeur nous menace.
Il a devant tes yeux faict blesmir les nochers,
Obscurcy le soleil et fendu les rochers;
De ses flots il faict naistre et mourir le tonnerre,
Et de son bruict hideux gemir toute la terre.
L'image de la mort passe, au travers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots.
Ces frayeurs ne t'ont point esbranlé le courage:
On t'a veu, tousjours ferme au plus fort de l'orage,
D'un jugement robuste au milieu du danger,
Tenir indifferent un sepulchre estranger,
Et les lasches accens d'une voix estonnée
Ne t'ont point faict gemir comme faisoit Ænée.
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit,
Tout heros qu'il estoit, le cœur luy defaillit;
Il eut peur de la mort, et se remit en l'ame
Ses compagnons bruslez dans la troyenne flame,
Envia leur destin, et d'un esprit peureux
Pour estre hors du peril, les nomma bien-heureux,
Se fust voulu rebattre avec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de survivre aux cendres de sa ville
Et de n'avoir l'honneur que ses os fussent mis

Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis.
Jamais tes sentimens n'auront tant de tristesse,
Quelque pan de la terre où le soleil te laisse.
Tu tiens esgallement et propice et fatal
Ou la terre estrangere, ou le pays natal.
Ha ! que j'ay de regret de n'avoir veu le monde
Par où ta jeune ardeur te promena sur l'onde !
J'escrirois en beaux vers le climat et le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Je serois glorieux d'avoir prins ton image,
A qui les mieux vantez viendroient faire un hommage.
Tu me dois accorder deux heures de loisir
Pour contenter icy mon curieux desir,
Me faire un long recit de toutes les traverses
Que t'ont faict tant de mers et de terres diverses.
Je sçauray jusques où la ligne tu passas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,
Et ce combat naval où ton ardeur trop prompte
Fit rougir tous les tiens de cholere et de honte.
J'ignore ces hazards : tu me diras que c'est;
Tu me diras comment un naufrage se faict,
Le sanglant desespoir dont le vaincu se ronge
Et les dangers hideux où le soldat se plonge,
L'estat d'un homme libre après que le destin
Au Comite cruel l'a donné pour butin,
Avec combien d'horreur il se range à la chaine
Et force l'innocence à recevoir la peine.
A voir tous ces objects d'horreur et de pitié,
Je croy qu'on en devient plus dur de la moitié :
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche
Du mal de son prochain moins esmeu qu'une souche,
Et sur nos passions nostre desir vainqueur
Enfin dispose à tout et les yeux et le cœur.
Une lente coustume avec le temps emporte
De nostre naturel l'affection plus forte;

Mais ta douce nature, et ton cœur seulement,
De ces contagions n'est touché nullement.
Tu revins tout courtois, si bien qu'en apparence
Tu n'avois point passé les rivages de France.
Entre tes qualitez, ceste douceur d'esprit
Qui si facilement par l'oreille me prit
Oblige plus que tout; un grand qui s'humilie
Faict un joug fort aisé dont le plus fier se lie;
Il ne faut qu'un sousris, il ne te faut qu'un mot,
Afin d'ensorceller et le sage et le sot.
Ceux-là de leur grandeur, comme je pense, abusent,
Qui leur salut au moindre insollemment refusent.
Dans une vanité qui les tient tous contrains,
Ne voyans ce qu'ils sont qu'en l'esclat de leurs trains,
Se trouvent estonnez, perdans leur bonne mine,
Si leur suitte ordinaire avec eux ne chemine;
Pour monstrer leur pouvoir, d'un accent irrité,
Parlent à leurs suyvans avec authorité.
Il est bien raisonnable icy que je te die
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie:
L'astre qui te fit naistre evita ce mal-heur,
Et suivit un destin bien differend du leur.
Ne crois point que je mente à dessein de te plaire :
C'est ce que je n'ay point accoustumé de faire.
Je fais le plus souvent mes discours trop hardis,
Et pource qu'on me croit on hayt ce que je dis :
Bienheureux aujourd'huy que, te voulant depeindre,
Je ne suis obligé de faillir ni de feindre!
Pour toy seul mon humeur, qui suit la verité,
Trouve de l'advantage en sa severité.
Une juste amitié m'excite le courage
D'une incroyable ardeur à ce dernier ouvrage;
Mon esprit glorieux s'attache à cet object.
Et tire vanité d'un si rare subject.
Ta vertu me ravit et fait que mon poëme,

Servant à ton plaisir, m'obligera moy-mesme.
Or, pour le grand dessein où j'engage mes vers,
Il faut que tes destins me soient mieux descouvers,
Que j'entre dans ton ame, et que de là je tire
La matiere du livre où je te veux descrire.
Mon travail sera long, et depuis ton berceau
Possible durera jusques à mon tombeau.
Au rapport de mes vers n'espere pas qu'on croye
Que tu sois descendu du fugitif de Troye :
Car mes inventions, sans prendre rien d'autruy,
Te feront bien sortir d'aussi bon lieu que luy.
Il fut un vagabond, et, quoy qu'on le renomme,
Je ne sçay s'il posa les fondemens de Rome.
Le conte de sa vie est fort vieux et divers :
Virgile par luy-mesme a desmenty ses vers.
Il le depeint devot, et le confesse traistre
Vers l'Amour que leurs Dieux recognoissent pour maistre;
Mais mon dessein n'est pas d'examiner icy
Les deffauts du Troyen, ny du poëte aussi.
Plaise à Dieu que des miens nos escrivains se taisent,
Et qu'à leur goust tardif mes ardeurs ne desplaisent !
Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourveu que mon travail soit au gré de nous deux.
Si mes esprits lassez perdent jamais haleine,
Ton aggreable accueil r'animera ma veine.
En me louant un peu tu me feras plaisir,
Et me reschaufferas d'un plus ardant desir.
Un regard de mespris me rebutte et me lasse,
Et mon sang le plus chaud en devient tout de glace.
Donne-moy du repos, et ne viens point choisir
A mes conceptions les lieux ny le loisir :
Ores j'ayme la ville, ores la solitude,
Tantost la pourmenade, et tantost mon estude.
Bref, si tu ne me tiens pour un fascheux rimeur,
Tu souffriras un peu de ma mauvaise humeur.

A MONSIEUR DU FARGIS[1].


Je ne m'y puis resoudre, excuse-moy, de grace :
Escrivant pour autruy, je me sens tout de glace.
Je t'ay promis chez toy des vers pour un amant
Qui se veut faire ayder à plaindre son tourment;
Mais, pour luy satisfaire et bien paindre sa flame,
Je voudrois par avant avoir cogneu son ame.
Tu sçais bien que chacun à des gousts tous divers,
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,
Et que, pour bien ranger le discours et l'estude,
En matiere d'amour je suis un peu trop rude.
Il faudroit, comme Ovide, avoir esté picqué;
On escrit aisement ce qu'on a pratiqué,
Et je te jure icy, sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche.
Je n'entends point les loix ni les façons d'aymer,
Ny comme Cupidon se mesle de charmer.
Ceste divinité, des Dieux mesme adorée,
Ces traicts d'or et de plomb, ceste trousse dorée,
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces apas,
Sont vrayment un mystere où je ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables,
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain
Celuy-là qui se paist d'un fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des honteux mensonges
Et vient, mesme en veillant, s'embarrasser de songes.
Le vulgaire, qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouve du sens caché dans la confusion;
Mesme des plus sçavans, mais non pas des plus sages,

1. M. du Fargis d'Angennes, neveu du marquis de Rambouillet. Il fut ambassadeur en Espagne. (Sa femme fut célèbre, sous le ministère de Richelieu, par ses intrigues et son exil.)

Expliquent aujourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient avec les Dieux,
L'on en voyoit pleuvoir à toute heure des cieux ;
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes ;
Les arbres de Dodonne estoient aussi prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis.
Sur ce propos un jour j'espere de t'escrire
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire.
Cependant je te prie encore m'excuser
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousjours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.
Penses-tu, quand j'aurois employé tout un jour
A bien imaginer des passions d'amour
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées ?
L'autre n'y trouveroit possible rien pour luy,
Tant il est mal aisé d'escrire pour autruy.
Après qu'à son plaisir j'aurois donné ma peine,
Je sçais bien que possible il loueroit ma veine :
« Vrayment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,
« Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents.
« J'eusse bien desiré que vous eussiez encore
« Mieux loué sa beauté, car vrayment je l'honore.
« Vous n'avez point parlé du front, ny des cheveux,
« Ny de son bel esprit, seul object de mes vœux.
« Tant seulement six vers encor, je vous supplie.
« Mon Dieu, que de travail vous donne ma folie ! »
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que je la fisse ensemble et l'aube et le soleil,
Que j'escrive comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle un océan de larmes.
Ces termes esgarez offencent mon humeur,

Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur
Qui reclame Phebus ; quant à moy , je l'abjure
Et ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIERE.


ui que tu sois , de grace , escoute ma satyre ,
Si quelque humeur joyeuse autre part ne t'attire ;
Ayme ma hardiesse et ne t'offence point
De mes vers, dont l'aigreur utilement te point.
Toy que les eslemens ont fait d'air et de boue ,
Ordinaire subject où le mal-heur se joue ,
Sçache que ton filet, que le destin ourdit ,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.
Pour ne le point flatter d'une divine essence ;
Voy la condition de ta sale naissance ,
Que, tiré tout sanglant de ton premier sejour ,
Tu vois en gemissant la lumiere du jour ;
Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,
Ta pauvre chair naissante est toute descouverte ,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien
Et moins qu'un sens brutal sçait le mal et le bien.
A grand peine deux ans t'enseignent un langage
Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.
Heureux au prix de toy les animaux des champs !
Ils sont les moins hays, comme les moins meschans.
L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschappe
Et ne craint point les airs que de son aisle il frappe ;
Les poissons en naissant commencent à nager,
Et le poulet esclos chante et cherche à manger.
Nature, douce mere à ces brutales races ,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces.
Leur vie est moins subjecte aux fascheux accidens

Qui travaillent la tienne et dehors et dedans.
La beste ne sent point peste, guerre ou famine,
Le remors d'un forfaict en son cœur ne la mine;
Elle ignore le mal pour n'en avoir la peur,
Ne cognoist point l'effroy de l'Acheron trompeur.
Elle a la teste basse et les yeux contre terre,
Plus près de son repos et plus loing du tonnerre.
L'ombre des trepassez n'aigrit son souvenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir;
Elle compte sans bruit et loing de toute envie
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuict paisible aux charmes du sommeil
Et tous les jours s'esgaye aux clartez du soleil,
Franche de passions et de tant de traverses
Qu'on voit au changement de nos humeurs diverses.
Ce que veut mon caprice à ta raison desplaist,
Ce que tu trouves beau, mon œil le trouve laid.
Un mesme train de vie au plus constant n'agrée:
La prophane nous fasche autant que la sacrée.
Ceux qui, dans les bourbiers des vices empeschez,
Ne suivent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont tristes bien souvent, et ne leur est possible
De consommer une heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclave à son tour,
Souvent le plus barbare est subject à l'amour,
Et le plus patient que le soleil esclaire
Se trouve quelquefois emporté de cholere.
Comme Saturne laisse et prend une saison,
Nostre esprit abandonne et reçoit la raison;
Je ne sçay quelle humeur nos volontez maistrise,
Et de nos passions est la certaine crise;
Ce qui sert aujourd'huy nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur jamais que d'une main.
Le destin inconstant sans y penser oblige,
Et, nous faisant du bien, souvent il nous afflige.

Les riches plus contans ne se sçauroient guarir
De la crainte de perdre et du soin d'acquerir.
Nostre desir changeant suit la course de l'aage :
Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,
Et sa masse caduque, esclave du repos,
N'ayme plus qu'à resver, hayt le joyeux propos.
Une sale vieillesse, en desplaisir confite,
Qui tousjours se chagrine et tousjours se despite,
Voit tout à contre cœur, et ses membres cassez
Se rongent de regret de ses plaisirs passez,
Veut traîner nostre enfance à la fin de la vie,
De nostre sang bouillant veut estouffer l'envie.
Un vieux pere resveur, aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souvenir quel il estoit jadis,
Alors que l'impuissance esteint sa convoitise,
Veut que nostre bon sens revere sa sottise,
Que le sang genereux estouffe sa vigueur,
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.
Il nous veut arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne juge pas bien saines ;
Soit par rebellion, ou bien par une erreur,
Ces repreneurs fascheux me sont tous en horreur ;
J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature :
Son empire est plaisant et sa loy n'est pas dure ;
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,
Mesmes dans les malheurs on passe heureusement.
Jamais mon jugement ne trouvera blasmable
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouve aymable,
Qui dans l'estat mortel tient tout indifferent ;
Aussi bien mesme fin à l'Acheron nous rend ;
La barque de Charon, à tous inevitable,
Non plus que le meschant n'espargne l'equitable.
Injuste nautonnier, helas ! pourquoy sers-tu
Avec mesme aviron le vice et la vertu ?
Celuy qui dans les biens a mis toute sa joye,

Et dont l'esprit avare après l'argent aboye,
Où qu'il tourne la terre en refendant la mer,
Ses navires jamais ne puissent abysmer !
L'autre, qui rien du tout que les grandeurs ne prise,
Et qu'un vif aiguillon de vanité maistrise,
Soit tousjours bien paré, mesure tous ses pas,
S'imagine en soy-mesme estre ce qu'il n'est pas !
Qu'il fasse voir un sceptre à son ame aveuglée,
Et son ambition ne soit jamais reiglée !
Cestuy-cy veut poursuivre un vain tiltre de vent,
Qui pour nous maintenir nous perd le plus souvent ;
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin severe
Qu'une sotte coustume ignoramment revere.
De sa condition je prise le bon-heur,
Et trouve qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.
Un esprit enragé, qui voudroit voir en guerre,
Pour son contentement, et le Ciel et la Terre,
Ne respire, brutal, que la flamme et le fer,
Et qui croit que son ombre estonnera l'Enfer,
Qu'il employe au carnage et la force et les charmes,
Et son corps nuict et jour ne soit vestu que d'armes !
Une sauvage humeur, qui dans l'horreur des bois
Des chiens avec le cor anime les abois,
Son dessein innocent heureusement poursuive,
En la tranquillité de ceste peine oysive !
Qu'il travaille sans cesse à brosser les forests,
Et jamais le butin n'eschappe de ses rets !
Celuy qu'une beauté d'inevitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flatte en sa peine et tasche à prolonger
Les soucis qui le vont si doucement ronger !
Qu'il perde rarement l'object de ce visage,
Ne destourne jamais son cœur de ceste image,
Ne se souvienne plus du jeu ny de la cour,
N'adore aucun des dieux qu'après celuy d'amour,

N'ayme rien que ce joug, et tousjours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble jamais d'aucun soupçon jaloux,
Se mocque des aguests d'un impuissant espoux;
Qu'il se trouve allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesants dont sa rigueur le presse,
Suive les mouvemens de ses affections,
Ne tasche de brider jamais ses passions!
Si tu veux resister, l'amour te sera pire,
Et ta rebellion estendra son empire;
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer.
C'est un fievreux tourment, qui, travaillant nostre ame,
Luy donne des accez et de glace et de flame,
S'attache à nos esprits comme la fievre au corps,
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.
Contre ses longs efforts la resistance est vaine;
Qui ne peut l'eviter, il doit aymer sa peine.
L'esclave patient n'est qu'à demy dompté
S'il veut à sa contraincte unir sa volonté.
Le sanglier enragé, qui d'une dent poinctue
Dans son gosier sanglant mort l'espieu qui le tue,
Se nuit pour se deffendre, et, d'un aveugle effort,
Se travaille luy-mesme et se donne la mort.
Ainsi l'homme souvent s'obstine à se destruire
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celuy qui de nature, et de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumiere, est né moins vicieux,
Lors que plus son genie aux vertus le convie,
Il force sa nature, et fait toute autre vie;
Imitateur d'autruy, ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes mœurs;
S'il est né liberal, au discours d'un avare
Il taschera d'esteindre une vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas;

S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Je croy que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ayt l'ame assez bonne;
Mais on la vient corrompre, et le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu :
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tousjours chez autrui fait demeurer nostre ame.
Je pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suyvant le libre train que nature prescrit.
A qui ne sçait farder ny le cœur ny la face,
L'impertinence mesme a souvent bonne grace.
Qui suyvra son genie et gardera sa foy,
Pour vivre bien-heureux, il vivra comme moy.

SECONDE SATYRE.

Cognois-tu ce fascheux qui contre la fortune
Aboye impudemment comme un chien à la lune,
Et qui voudroit, ce semble, en destourner lè cours
Par l'importunité d'un outrageux discours?
D'une sotte malice en son ame il s'afflige
Quand la faveur du roy ses favoris oblige.
Un homme dont le nom est à peine cogneu,
D'un pays estranger nouvellement venu,
Que la fortune aveugle, en promenant sa roue,
Tira sans y penser d'une orniere de boue,
Malgré toute l'envie au dessus du malheur,
D'un credit insolent gourmande la valeur.
Et nous le permettons ! Et le François endure
Qu'à ses propres despens ceste grandeur luy dure!
Nos princes autrefois estoient bien plus hardis :
Où se cache aujourd'huy la vertu de jadis ?
Apprends, malicieux, comme tu sais mal vivre,

Qu'une fortune est d'or et que l'autre est de cuivre ;
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer ;
Que son compas est droict, qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du ciel pour posseder la terre ;
La faveur s'ouvre aux uns , aux autres se resserre :
Une necessité, que le ciel establit,
Deshonore les uns , les autres anoblit ;
Un ignoble souvent de riches biens herite ,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite.
Pour trouver le meilleur, il faudroit bien choisir ;
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loisir.
Encor si chaque infame estoit marqué d'un signe
Qui de toutes vertus le fit trouver indigne ,
Les roys qui soubs les dieux disposent du bonheur,
Enrichiroient tousjours le merite et l'honneur.
Que si l'ame des dieux est la mesme justice,
Qu'elle ayme la vertu , qu'elle abhorre le vice[1],
Les roys, qui sont leurs fils et lieutenans icy,
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi;
Et, sans flater mon roy, je trouve bien estrange
Qu'un vulgaire ignorant et tiré de la fange
Contre sa majesté se monstre injurieux,
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moy, je repute une faveur bien mise
Envers le plus chetif que le roy favorise ;
Quoy que tousjours bien pauvre et tousjours dedaigné,
Sur mon esprit l'envie encor n'a rien gaigné.
Qu'un homme de trois jours de soye et d'or se couvre ,
Du bruit de sa carrosse importune le Louvre;
Qu'un estranger heureux se mocque des François ,
Qu'il ait mille suivans, pourveu que je n'en sois[2],

1. Le *Parnasse satyrique* (éd. de 1625) donne ainsi ce vers :
Si ce qui leur desplaist porte le nom de vice.

2. Le *Parnasse satyrique* ajoute :
Et qu'on ne marche point pour un honteux salaire.

Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie ;
Je ne crains point faillir, quoy que ma Muse die ;
Ma liberté dit tout sans toutesfois nommer,

D'un maistre avec lequel je ne me puis desplaire,
Où je ne suis tenu de rien juger à faux,
Qui ne m'oblige point à flater ses deffauts,
Chez qui la liberté tout entiere demeure,
Là, ma condition attendra que je meure.
Il a l'esprit fort bon, il aime les bons mots,
Et ne sçauroit souffrir la hantise des sots.
Il hait la gentillesse et la cour familiere,
N'ayme point les balets, ny l'humeur cavaliere,
Se mocque avecque moy du mal fait et du beau,
Sçait que tous sont de mesme à l'ombre du tombeau,
Coule avecque douceur les plaisirs de la vie,
Rit de l'ambitiou, et ne sent point l'envie ;
Ne tourmente son ame à penser seulement
A la necessité du passé mouvement.
Il craint Dieu, comme il doit, et jamais ne s'obstine
A sonder saintement ce que le ciel destine.
Quelque nouveau souhait qu'en presche l'univers,
Qu'on ne craigne jamais ny son bras ny ses vers.
Qui voudra penitence aux deserts se consomme,
Qui vive tout ainsi que s'il n'estoit plus homme,
Ne mange que du foin, ne boive que de l'eau,
Au plus fort de l'hyver n'ait robe ny manteau,
Se fouette tous les jours, et d'une vie austere
Accomplisse de Christ le glorieux mystere.
Moy qui suis d'un humeur trop enclin à pecher,
D'un fardeau si pesant je ne puis m'empescher.
Suy ta devotion, et ne croy point, hermite,
Que mon ame te blasme, et moins qu'elle t'imite,
Puissent les envieux de la faveur du roy,
Bien que leur rage encor ne se soit prise à moy,
De tels desesperez croistre le triste nombre !
Reclus dans un rocher plein de silence et d'ombre ;
Qu'ils ne puissent trouver le doux air de la cour,
Et ne voyent jamais un agreable jour !
Je leur fais ce souhait, etc.

Par une vaine aigreur, ceux que je veux blasmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire
D'un vers que sans danger je ne sçaurois escrire.
Ceux-là sont fols vrayment qui vendent un bon mot
De cent coups de baton que fait donner un sot,
Esclaves imprudens de leur humeur mauvaise,
Ne sçavent mediter un vers qu'il ne desplaise.
Des pasquins contre aucun je ne compose icy,
Et ne sçaurois souffrir des injures aussi.
Le Dieu des vers m'inspire une modeste flame,
Qui n'est propre à donner ny recevoir du blasme;
Je hay la medisance, et ne puis consentir
De gaigner avec peine un triste repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
Cognoistra son portraict, combien qu'on ne le nomme.
Qui ne lict ma satyre, il n'en est pas tancé :
Plusieurs s'en fascheront à qui je n'ay pensé:
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,
Il ne devroit jamais en regarder l'image ;
Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher,
Et dès-là mon dessein n'est plus de le fascher[1].

1. La pièce se termine ainsi dans le *Parnasse satyrique* :

La satyre au front noir, et à la voix farouche,
Est pour la conscience une pierre de touche,
C'est un parfaict miroir : elle ne voit que ceux
Qui dans leur propre objet veulent estre apperceus.
Encor cest advantage est joinct à ma censure,
Que tes yeux seulement regardent ta figure,
Que toy mesme, entendant reprendre ces deffauts,
Jugeras si je suis ou veritable ou faux ;
Bien que ta seule voix de ton vice ne crie,
Ton seul ressentiment de bien faire te prie;
Tu te reprens toy mesme, et de ta propre main,
Tu te donne à ton aise un chastiment humain.

ELEGIE.


here Phillis, j'ay bien peur que tu meures
Dans ce desert si triste où tu demeures.
Helas! quel sort te peut là retenir?
A quoy se peut ton ame entretenir?
Ta fantasie est-elle point passée?
L'aurois-tu bien encore en la pensée?
Te souvient-il de la cour ny de moy,
Et de m'avoir jadis donné ta foy?
S'il t'en souvient, Phillis, je te conjure
Par tous les droits d'amour et de nature,
Fais-moy l'honneur de t'asseurer aussi
Que je languis de mon premier soucy.
Si tu sçavois à quel point de folie
M'a faict venir ceste melancholie;
Si tu sçavois à quoy je suis reduict,
En quel travail mon ame est jour et nuict,
Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
Ta jalousie ou ton impatience,
Tu m'aymerois, et, sçachant mes ennuys,
Tu me plaindrois en l'estat où je suis;
Pasle, deffait, et sec comme une idole,
Changé d'humeur, de face, de parole,
Tousjours je resve en mon affliction,
Sans nul desir de consolation.
Je ne veux point que personne s'employe
A r'animer mon esprit ny ma joye,
Car sans te faire un peu de trahison
Je ne sçaurois chercher ma guarison.
Puis qu'il est vray que j'ay cet advantage
Que mon service a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aymables amans

Mon seul object touche tes sentimens,
Je serois bien d'un naturel barbare,
Bien moins civil qu'un Scythe, qu'un Tartare,
Si je n'aymois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du jour.
Le ciel m'envoye un traict de son tonnerre,
Et sous mes pieds fasse crever la terre,
Dès le moment qu'un sort injurieux
De ma memoire effacera tes yeux.
Helas! comment trouveray-je en ma vie
Quelque subject qui m'en donnast envie?
Quelle beauté me sçauroit obliger
A divertir ma flame ou la changer?
Dedans les yeux où loge ma fortune
Venus a mis ses trois Graces en une;
Amour luy-mesme avec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux pourtraits,
Rapporte à peine une petite trace
Du vif esclat qui reluit dans ta face;
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,
Touchent les cœurs d'un mouvement si fort
Que, si le Ciel d'une pareille flamme
Nous inspiroit sa volonté dans l'ame,
Tous les mortels, d'une invincible foy,
Obeyroient à la divine loy.
Ton front paroist comme, auprès de la nue,
Paroist au ciel Diane toute nue,
Plus uny qu'elle, et qu'on ne voit gasté
D'aucune tache empreinte en sa beauté;
Un teint vermeil, et frais comme l'Aurore
Lors qu'elle vient des rivages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas,
Qu'il faut t'aymer, ou bien ne te voir pas.
Amour, sçachant de quels traicts est pourveue
Ceste beauté, s'est faict oster la veue;

Il n'oze point hazarder ses esprits
A la mercy du charme qui m'a pris.
Et tel qu'il est, imperieux et brave,
Il meurt de peur de devenir esclave.
O cher tyran des hommes et des dieux,
Aveugle-toy, de grace, encore mieux ;
Demeure ainsi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois jamais vive ny peinte :
Tu ne sçaurois regarder un moment
De ses beautez l'ombre tant seulement,
Sans t'embrazer, sans trouver la ruyne
De ton empire en leur flame divine.
Que si l'effort de ton cœur indompté
De ses appas sauvoit ta liberté,
Tu te plaindrois d'avoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force et ta nature,
Car le bon-heur d'aymer en si bon lieu
Passe la gloire et le repos d'un Dieu.
Que penses-tu que le Soleil est ayse
Lors qu'un rayon de sa clarté la baise ?
Lors que Philis regarde son flambeau
D'un air joyeux, le jour en est plus beau ;
Et quand Philis luy faict mauvais visage,
Le jour est triste et chargé de nuage.
L'air, glorieux de former ses soupirs,
Entre en sa bouche avecques des zephirs
Tous enbausmez des roses de l'Aurore,
Et tous couverts des richesses de Flore.
Zephir, doux vent, doux createur des lys,
S'il te souvient encor de ta Phillis,
Ranime-la, fais tant qu'elle revienne
Pour te baiser, et me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a faict de toy
En mon esprit n'ont jamais eu de foy.
Ton feint amour, tes fausses advantures,

Ne sont que vent et que vaines figures.
Mais il est vray que je suis bien atteinct,
Et que mon mal ne sçauroit estre feinct.
Que pleust aux Dieux que le discours des fables
Trouvast en moy ses effects veritables,
Et que le sort me voulust transformer
En quelque object qui ne sceust rien aymer;
Que je mourusse, ou qu'il me fust possible
De devenir une chose insensible,
Un vent, une ombre, une fleur, un rocher,
Qu'aucun desir ne peust jamais toucher!
O vous, amans qui n'estes plus en vie,
Esprits heureux, qui n'avez plus d'envie,
Là-bas, noyant vos maux en vos erreurs,
Vous trouvez bien plus douces vos fureurs.
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,
Souffrez-vous bien les peines que je souffre?
Pasles subjects des eternelles nuicts,
Estes-vous bien aussi morts que je suis?
O mon fidelle et mon triste Genie,
Quand tu verras ma trame desunie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riviere où passent tous les morts,
Volle au desert où ma Philis demeure,
Dy-luy qu'enfin le Ciel veut que je meure,
Que la rigueur de mon injuste sort
Consent enfin de me donner la mort.
Tu la verras peut-estre un peu touchée
Et de ma mort aucunement faschée.
Va donc, Genie, il est temps de partir;
Vois que mon ame est preste de sortir.
Mais, mon Genie, arreste-toy, je resve,
Ceste douleur me donne un peu de trefve:
J'entends Phillis, son visage me rit,
Le souvenir de ses yeux me guerit.

Comment, mourir! non, reprenons courage.
Un teinct plus vif remonte en mon visage;
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se r'allumer.
Amour m'esmeut, je ne suis plus si blesme:
Philis m'ayma que j'estois tout de mesme;
Car je sçay bien qu'encore elle verroit
En mes regards des traicts qu'elle aimeroit.
Que si l'excez de ma douleur fatale
Rend quelquefois ce corps hideux et pasle,
Cela, Phillis, devroit plus animer
Ce beau desir qui te pousse à m'aymer.
Mon mal me rend ainsi desagreable;
Pour trop aymer, je deviens moins aymable.
Ton œil me rend ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'approche ou tire du tombeau.

ELEGIE.


nfin guery d'une amitié funeste,
A mon esprit desormais il ne reste
Qu'un sentiment de juste desplaisir
D'avoir languy d'un si mauvais desir;
Bien mal-heureux d'avoir dans la pensée
Le souvenir de ma fureur passée,
Qui fut honteuse, et dont je me repens.
D'oresnavant plus sage, à mes despens,
Que si jamais mon jugement s'oublie
Jusqu'à rentrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez-moy si vous avez des mains;
Si vous avez pouvoir sur la tempeste,

Ne la poussez ailleurs que sur ma teste.
Et vous, beaux yeux, plus aymez que le jour,
Qui remplissez tous mes esprits d'amour,
Pour penitence octroyez-moy, de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface ;
Que je reprenne en vos divins appas
D'un lasche crime un glorieux trespas ;
Et quand mon ame, en vos liens captive,
Pour mieux souffrir obtiendra que je vive,
Que le regret d'avoir esté si sot,
Et sans le bien de vous servir plustost,
Chaque moment reproche à mon courage
Le deshonneur de mon premier servage.
Faictes-le donc, beaux yeux, je le consens;
Mais je demande un mal que je ressens :
Je suis desjà, dans ce supplice mesme,
Prest de mourir depuis que je vous ayme.
Le souvenir d'avoir porté des fers
Si malheureux me tient dans les enfers.
A chaque fois que ce bel œil m'envoye
Ses doux regards pleins d'honneur et de joye,
Où Venus rit, où ses petits Amours
Passent le temps à se baiser tousjours,
Les vains souspirs d'une contraincte flame
Me font ainsi discourir en mon ame :
Pauvre abuzé, que j'eus mauvais conseil !
Que j'ay bien pris la nuict pour le soleil !
Que mon esprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouva bien docile !
Que je fus lourd ! que je fus insensé !
Mon jugement en est tout offensé.
Les faux attraicts à qui je fis hommage
Qu'ont-ils d'esgal à ce divin visage ?
Ce n'est qu'horreur au prix de ta beauté,
A qui je viens donner ma liberté.

Dieux ! que l'Amour estoit bien en colere
De m'obliger au soucy de lui plaire!
Que mes destins sont bien mes ennemis !
Qu'ils m'ont trahy de me l'avoir permis !
Vous qui m'ostez ceste mauvaise envie,
Qui banissez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui je dois le bien
D'avoir rompu cet infame lien,
Gardez qu'Amour ne me soit plus contraire,
Que mon destin ne soit mon adversaire;
Dites aux Dieux, vous qui les gouvernez,
Et leur esprit en vos yeux retenez,
Que, si mon ame est encore capable
D'un autre Amour si lasche et si coupable,
Ils n'auront point de tonnerre si fort
Qui ne me donne une trop douce mort.
Mais où l'Amour trouveroit-il des armes ?
Quelle beauté luy fournira des charmes
Pour degager encores mes esprits
Des beaux liens où je demeure pris?
Autre que vous n'a rien que je desire;
Vous estes seule au monde que j'admire;
Je vous adore, et jure vos beaux yeux
Qu'un paradis ne me plairoit pas mieux.
Que si mes yeux rendoient jamais possible
Qu'à vos regards mon ame fust visible,
Vous y verriez les plus beaux mouvemens
Qu'amour jamais fist naistre à des amans;
Vous y verriez la douce frenaisie
Dont vous avez ma volonté saisie;
Mille pensers à vos yeux incognus
D'un grand respect jusqu'icy retenus
Vous y verriez un cœur sans artifice,
Se presentant lui-mesme en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux

Si vous croyez qu'il feist bien l'amoureux.
Il est trop vray, ma peine est assez claire,
Et c'est en vain que je la pense taire.
Qui ne cognoist, à mes yeux languissans,
A mes souspirs sans cesse renaissans,
Qu'une fureur secrette me devore,
Que je n'ay sceu vous descouvrir encore?
Bien que pressé de ne la plus celer,
Auprès de vous je ne sçaurois parler.
Ce que je voy reluire en ce visage
Me fait faillir la voix et le courage;
Mais si je puis jamais me r'asseurer,
Ou si je puis enfin moins souspirer,
Je parleray, je vous diray ma peine,
Qu'autre que moy jugeroit inhumaine,
Mais que je sens plus douce mille fois
Que je ne croy la fortune des roys.

ELEGIE.

Aussi souvent qu'amour fait penser à mon ame
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma
[dame,
Combien ce m'est d'honneur d'aymer en si bon
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un Dieu. [lieu,
Amaranthe, Phillis, Caliste, Pasithée.
Je hay ceste mollesse à vos yeux affectée;
Ces tiltres recherchez avecques tant d'appas
Tesmoignent qu'en effect vos yeux n'en avoient pas.
Au sentiment divin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.

Quelque soucy qui m'ayt enveloppé l'esprit,
En l'oyant proferer, ce beau nom me guerit;
Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchée,
Par des charmes secrets d'une vertu cachée.
Je la nomme tousjours, je ne m'en puis tenir;
Je n'ay dedans le cœur aucun ressouvenir.
Je ne cognois plus rien, je ne voy plus personne :
Plust à Dieu qu'elle sceust le mal qu'elle me donne !
Qu'un bon ange voulust examiner mes sens,
Et qu'il luy rapportast au vray ce que je sens;
Qu'Amour eust prins le soing de dire à ceste belle
Si je suis un moment sans souspirer pour elle,
Si mes desirs luy font aucune trahison,
Si je pensay jamais à rompre ma prison !
Je jure par l'esclat de ce divin visage
Que je serois marry de devenir si sage.
En l'estat où je suis, aveugle et furieux,
Tout bon advis me choque et m'est injurieux.
Je hay la liberté, j'ayme la servitude
Et à la conserver gist toute mon estude.
Quand le meilleur amy que je pourrois avoir,
Touché du sentiment de ce commun devoir,
A m'oster cet amour employeroit sa peine,
Il n'auroit travaillé que pour gaigner ma haine;
En telle bienveillance un Dieu m'offenseroit,
Et je me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que je perisse.
Honorez mes fureurs, vantez ma lascheté,
Mesprisez devant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que je pleure, aymez que je souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'un empire.
Mais non, reprochez-moy ma honteuse douleur;
Dittes combien l'amour m'apporte de mal-heur;
Que pour un faux plaisir je perds ma renommée,

Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumée,
Que je deviens fascheux, sans courage et brutal,
Bref, que pour cet amour tout m'est rendu fatal.
Faictes-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car je cognois qu'ainsi ma flame se ralume :
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans.
A l'abord d'un censeur je sens que mon martyre
De depit et d'horreur dans mes os se retire ;
Amour ne faict alors que renforcer ses traicts
Et donne à ma maistresse encores plus d'attraicts.
Ainsi je trouve bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment davantage me dure.
Pour conserver mon mal je fais ce que je puis,
Et, me croyant heureux, sans doute je le suis.
Je ne recherche point de Dieux ny de fortune ;
Ce qu'ils font au dessous ou pardessus la lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend.
Je croy que mon servage est digne de louange,
Je croy que ma maistresse est belle comme un ange,
Qu'elle merite bien d'avoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ait de l'amour pour moy ;
Elle me l'a juré : la promesse est un gage
Où la foy tient le cœur avecque le langage.
Je suis bien peu devot d'avoir quitté ses yeux ;
Je suis trop nonchalant d'un bien si precieux.
Je ne devrois jamais esloigner ce visage
Qu'après que de mes sens j'auray perdu l'usage.
Aussi bien mes esprits, loing de ses doux regards,
N'ont que melancholie et mal de toutes parts.
Le seul ressouvenir des beautez de ma dame
Est l'unique entretien qui resjouit mon ame ;
Mais si les immortels me font jamais avoir,
Au moins avant mourir, l'honneur de la revoir,

Quelque necessité que le Ciel me prescrive,
Quelque si grand malheur qui jamais m'en arrive,
Je me suis resolu d'attendre que le sort
Auprès de ses beautez fasse venir ma mort;
Si tandis je souffrois le coup des destinées,
J'aurois bien du regret à mes jeunes années;
Mon ombre ne feroit qu'injurier les Dieux
Et plaindre incessamment l'absence de ses yeux.

ELEGIE.

Mon ame est triste et ma face abbattue;
Je n'en puis plus, ta disgrace me tue.
Croy que je t'ayme, et que, pour te fascher,
J'ay ton plaisir et mon repos trop cher.
Que si je viens jamais à te desplaire
Je ne veux point que le soleil m'esclaire,
Et si les Dieux ont si peu de pitié
Que de m'oster un jour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre
Pour me bannir du ciel et de la terre.
Hier, pressé bien fort de ma douleur,
En souspirant mon innocent malheur,
Je suppliois Lisandre de te dire
Que ton courroux au desespoir me tire,
Et si bien tost il ne s'en va cesser,
Tu n'auras plus à qui te courroucer:
Car mon esprit, consommé de ta haine,
Ne peut souffrir davantage de peine.
Sans plus de mal, je cognois bien pourquoy
Ton doux regard s'est destourné de moy,
Et que ma faute est assez pardonnable,

Ou tu rendras ton amitié coulpable.
Voy donc, de grace, avant que te venger,
Que ton amour, ou mon crime, est leger;
Que j'ay du droict assez pour me deffendre
Si tu ne prens plaisir de me reprendre :
Car en tel cas je me veux accuser
Et mon pardon moy-mesme refuser;
Je diray tout pour flatter ta colere :
J'ay, si tu veux, assassiné mon pere,
Mesdit des dieux, empoisonné l'autel;
J'ay plus failly que ne peut un mortel.
Mais si jamais tu me donnois licence
De te presser à bien voir mon offence,
Tu jugerois que je suis trop puny
Pour un moment de ta grace banny.
Lorsque le ciel de tes faveurs me prive,
Comment crois-tu, mon ange, que je vive?
Ce qui me plaist de tous costez me fuit,
En toutes parts tout me choque et me nuit;
Je ne vois rien que des objects funebres;
Comme mes yeux, mon ame est en tenebres;
Mon ame porte un vestement de dueil;
Tous mes eprits sont comme en un cercueil.
Lors ma memoire est toute ensevelie,
Mon jugement suit ma melancholie.
Tantost je prens le soir pour le matin,
Tantost je prens le grec pour le latin;
Soit vers, soit prose, à quoyque je travaille,
Je ne puis rien imaginer qui vaille.
Prends en pitié; redonne la clarté
A mon esprit, rends-luy la liberté.
Que me veux-tu? je confesse mon crime;
J'ay merité que la foudre m'abysme.
Puisqu'il te plaist, je t'ay manqué de foy;
Je me repens, et je ne sçay pourquoy.

Il est bien vray qu'aux yeux du populaire
Ce que j'ay faict paroistra temeraire,
Et, me traictant comme un esprit abject,
Ce long courroux semble avoir du subject.
Mais si tu veux considerer encore
Ce que je suis, à quel point je t'honore,
A quel degré mon amitié s'estent,
Ce souvenir ne t'ennuyra pas tant.
Je ne veux point m'ayder de mon merite
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny, mandiant un estranger appuy,
Devoir ma paix à la faveur d'autruy.
Il ne faut point qu'autre que moy me trace
Honteusement un retour à ta grace.
Si c'est Lisandre à qui je dois ce bien,
Mon repentir ne m'a servy de rien;
Si c'est luy seul pour qui tu me pardonnes,
C'est désormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa mercy
De me sauver et de me perdre aussi.
Mais s'il te reste encore quelque flame
Des beaux desirs que je t'ay veu dans l'ame,
Si tu n'as point perdu ceste bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Je suis certain que tu seras bien aise
Qu'autre que toy ton cœur ne me rapaise,
Et je serois marry qu'autre que nous
Eust jamais sceu ma faute et ton courroux.
Tu me diras que ta haine estoit feinte,
Qu'en ce despit ton ame estoit contraincte,
Que tu voulois esprouver seulement
Si ton courroux me pressoit mollement,
Si le refus de ta douce caresse
M'obligeroit à changer de maistresse.
Lors, par le ciel, par l'honneur de ton nom,

Par tes beaux yeux, je jureray que non;
Que l'amitié de tous les roys du monde,
Tous les presens de la terre et de l'onde,
L'amour du ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers,
Ne me sçauroient arracher du courage
Ce bel esprit et ce divin visage.
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aises d'un beau jour,
Comme un printemps tout l'univers recrée,
Ainsi l'esclat de ta beauté m'agrée.
L'eau de la Seine arrestera son flux,
Le temps mourra, le ciel ne sera plus,
Et l'univers aura changé de face,
Auparavant que cette humeur me passe.

ODE.

L'infidelité me deplaist,
Et mon humeur juge qu'elle est
Le plus noir crime de la terre :
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers esclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.

La Deesse qui fait aymer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or, Venus, si ton doux flambeau
Fust venu d'ailleurs que de l'onde
Sans doute il eust eté plus beau.

Ce qu'un hyver a fait mourir
Un printemps le fait refleurir.

Le destin change toutes choses:
Mon amitié tant seulement,
Vos beaux lys et vos belles roses,
Dureront eternellement.

ODE.

Enfin mon amitié se lasse:
Je suis forcé de me guerir.
L'amour qui me faisoit perir
Tous les jours peu à peu se passe.
J'ay r'appellé mon jugement,
J'ay fait vœu d'aymer sagement.
Je rougis de ma servitude
Et proteste devant les Dieux
Que je hay ton ingratitude
Plus que je n'ay chery tes yeux.
Je n'ay plus le soing de te plaire:
Mes charmes sont esvanouys;
Desormais je me resjouys
De ta haine et de ta colere.
Ceste lascheté d'endurer
Ne me sçauroit guere durer;
Je veux estre exempt de souffrance
Aussi bien que toy de pitié,
Et vivre avec l'indifference
Dont tu traictes mon amitié.
Jamais douleur insupportable
Jusques à mon mal n'empira,
Jamais esprit ne souspira
D'un travail si peu profitable.
Je vis trop amoureusement,

Je sers trop mal-heureusement:
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me fait sentir,
Et me deffend de rien pretendre
Que la honte et le repentir.
  O mes Dieux! ô mon influence!
Regardez la peine où je suis!
Sans faire un crime je ne puis
Esperer une recompense.
O Dieux qui gouvernez nos cœurs!
Si vous n'estes des Dieux mocqueurs
Ou des Dieux sans misericorde,
Remettez-moy dans ma maison,
Ou faictes enfin qu'on m'accorde
Ou la mort ou la guerison!

ODE.

Je n'ay repos ny nuict ny jour,
Je brusle, je me meurs d'amour;
Tout me nuit, personne ne m'ayde;
Le mal m'oste le jugement,
Et plus je cherche de remede,
Moins je trouve d'allegement.
  Je suis desesperé, j'enrage:
Qui me veut consoler m'outrage.
Si je pense à ma guerison,
Je tremble de ceste esperance;
Je me fasche de ma prison,
Et ne crains que ma delivrance.
  Orgueilleuse et belle qu'elle est,
Elle me tue, elle me plaist;
Ses faveurs, qui me sont si cheres,

Quelquesfois flattent mon tourment,
Quelquesfois elle a des coleres
Qui me poussent au monument.
Mes amoureuses fantaisies,
Mes passions, mes frenesies,
Qu'ay-je plus encore à souffrir ?
Dieux, destins, amour, ma maistresse,
Ne dois-je jamais ny guerir
Ny mourir du traict qui me blesse ?
Mais suis-je point dans un tombeau?
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame, Iris l'a ravie;
Encor voudrois-je que le sort
Me fist avoir plus d'une vie
Afin d'avoir plus d'une mort.
Pleust aux Dieux qui me firent naistre
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eust jamais eu d'ame
Et que l'amour ou le soleil
Ne m'eussent point donné leur flame !
Tout ne m'apporte que du mal :
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les astres me sont funestes.
J'ay beau recourir aux autels,
Je sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.
O destins ! tirez-moy de peine,
Dites-moy si ceste inhumaine
Consent à mon affliction.
Je beniray son injustice,
Et n'auray d'autre passion
Que de courir à mon supplice.
Las ! je ne sçay ce que je veux :
Mon cœur est contraire à mes veux ;

Ce que je crains je le demande;
Je cherche mon contentement,
Et quand j'ay du mal j'apprehende
Qu'il finisse trop promptement.

ODE.

is-moy, Thirsis, sans vanité,
Remarques-tu que la beauté
Qui tient ton esprit et ta vie
Ayt pour toy quelque peu d'amour?
Cognois-tu bien qu'elle ayt envie
De te le tesmoigner un jour?

Elle est si parfaicte et si belle,
Que, sans blasme d'estre cruelle,
Elle peut destourner ses yeux
Des mortels et de leurs offrandes,
Et mesme refuser aux Dieux
L'amitié que tu luy demandes.

Mais aussi faut-il advouer
Que tout ce qu'on sçauroit louer
En tes perfections abonde,
Et qu'elle se doit estimer
La premiere beauté du monde
Pource que tu la veux aymer.

S'il est vray qu'une mesme flame
Vous ayt mis des desirs dans l'ame,
Je te loue d'estre amoureux:
Tu fais bien d'essuyer tes larmes
Et de te croire bien heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.

Que ton amour eut de profit

Du monstre que le roy defit !
Tout le monde alloit à la guerre [1],
Et chacun s'estonnoit de voir
Le plus brave homme de la terre
Si paresseux à ce devoir.
  Je disois, palissant de honte :
Il n'a qu'une valeur trop prompte ;
Mais ce courage est endormy.
C'est en vain que l'honneur le presse :
Il hait trop peu cet ennemy,
Et cherit trop ceste maistresse.

ODE.

Un corbeau devant moy croasse,
Une ombre offusque mes regards ;
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe ;
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal ;
J'entends craqueter le tonnerre ;
Un esprit se presente à moy ;
J'oy Charon qui m'appelle à soy,
Je voy le centre de la terre.
  Ce ruisseau remonte en sa source ;
Un bœuf gravit sur un clocher ;
Le sang coule de ce rocher ;
Un aspic s'accouple d'une ourse ;
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent deschire un vautour ;

1 La guerre de 1621 contre les protestants.

Le feu brusle dedans la glace;
Le soleil est devenu noir;
Je voy la lune qui va cheoir;
Cet arbre est sorty de sa place.

SONNET.

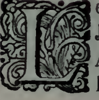
Si j'estois dans un bois poursuivy d'un lion,
Si j'estois à la mer au fort de la tempeste,
Si les Dieux irritez vouloient presser ma teste
Du faix du mont Olympe et du mont Pelion;

Si je voyois le jour que vid Deucalion
Où la mort ne cuida laisser homme ny beste,
Si pour me devorer je voyois toute preste
La rage des flambeaux qui brusloient Ilion,

Je verrois ces dangers avecques moins d'ennuy
Que les maux violents que je souffre aujourd'huy
Pour un mauvais regard que m'a donné mon ange.

Je voy desjà sur moy mille foudres pleuvoir :
De la mort de son fils Dieu contre moy se venge
Depuis que ma Phillis se fasche de me voir.

SONNET.



Les Parques ont le teint plus gay que mon visage;
Je croy que les damnez sont plus heureux que moi;
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy
Des peines que je sens n'a jamais eu l'usage.

Les jours les plus serains pour moy sont pleins d'orage;

Les objets les plus beaux pour moy sont pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le roy
Mon esprit insensé croit souffrir un outrage.

Ton injuste mespris m'a faict ceste douleur.
Depuis, incessamment je resve à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire envie :

Voy donc si mon mal-heur s'obstine à me punir.
Je pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

SONNET.

Qui que tu sois, bien grand et bien heureux, sans doute,
Puis que Deheins en parle et qu'il t'estime tant,
Voy la troupe des Sœurs qui se dispose toute
A courre avecques toy sur l'empire flotant.

Thetis ne frappera ta nef qu'en la flattant,
Tu choisiras les vents, et la celeste voute
De tous ces feux joyeux, sur ton chef esclattant,
Caressera tes yeux et guidera ta route.

Quelque terre incognue où tu viendras à bord,
Tes vers cognus par tout seront ton passeport.
Mais non ! ne les prends pas avecque toy dans l'onde :

Le soleil, qui ne vid jamais rien de si beau,
Enchanté, parmy nous, s'amuseroit dans l'eau
Et d'une longue nuict aveugleroit le monde.

SONNET.


Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans;
Après, ceste beauté ne sera plus si vive :
Tu verras que ta flame alors sera tardive,
Et que tu deviendras l'object des mesdisans.

Tu seras le refus de tous les courtisans,
Les plus sots laisseront ta passion oysive,
Et tes desirs honteux, d'une amitié lascive
Tenteront un valet à force de presens.

Tu chercheras à qui te donner pour maistresse ;
On craindra ton abord, on fuira ta caresse ;
Un chacun de par tout te donnera congé.

Tu reviendras à moy : je n'en feray nul compte ;
Tu pleureras d'amour : je riray de ta honte.
Lors tu seras punie, et je seray vengé.

SONNET.


Vos rigueurs me pressoient d'une douleur si forte,
Que, si vostre present, receu si cherement,
Encore un jour ou deux eust tardé seulement,
Vous n'eussiez obligé qu'une personne morte.

Jamais esprit ne fut travaillé de la sorte :
Tout ce que je faisois aigrissoit mon tourment,
Et pour me secourir j'essayois vainement
Tout ce que la raison aux plus sages apporte.

Enfin, ayant baisé dans ce don precieux
La trace de vos mains et celle de vos yeux,
J'ai repris ma santé plus qu'à demi ravie.

Cloris, vous estes bien maistresse de mon sort,

Car, ayant eu pouvoir de me donner la vie,
Vous avez bien pouvoir de me donner la mort.

SONNET.


epuis qu'on m'a donné licence d'esperer,
Je me trouve obligé d'aymer ma servitude.
Je n'accuseray plus Cloris d'ingratitude,
Puis qu'elle me permet l'honneur de l'adorer.

Je croy qu'après cela tout me doit prosperer,
Que mon amour sera franc de solicitude,
Et que le sort humain n'a point d'inquietude
Dont mes felicitez se puissent alterer.

J'espere desormais de vivre sans envie
Parmy tous les plaisirs que peut donner la vie.
Je voy mes plus grands maux entierement gueris.

Mon ame, mocque toy des feux que tu souspires,
J'espere des thresors, j'espere des empires,
Et si n'espere rien que de servir Cloris.

SONNET.


e dois-je taire encor, Amour? Quelle apparence!
Jamais esprit ne fut forcé comme le mien :
Il faut ou denouer ou rompre ce lien,
Et d'un dernier effort tenter ma delivrance.

Trop de discretion nuit à mon esperance ;
En fin je veux sçavoir ou mon mal ou mon bien,
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien
Que d'un sot exercice à ma perseverance.

Mon amour ne veut plus servir si laschement :
Elle ostera bien tost ce foible empeschement.
Rien plus ne me sçauroit obliger à me taire.

Philis se rit d'un mal qu'elle me voit celer,
Et me juge un enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme un enfant je ne sçaurois parler.

SONNET.


'autre jour, inspiré d'une divine flame,
J'entray dedans un temple, où, tout religieux,
Examinant de près mes actes vicieux,
Un repentir profond faict soupirer mon ame.

Tandis qu'à mon secours tous les Dieux je reclame,
Je voy venir Phillis. Quand j'apperçus ses yeux,
Je m'ecriay tout haut : Ce sont ici mes Dieux ;
Ce temple et cet autel appartient à ma dame.

Les Dieux, injuriez de ce crime d'amour,
Conspirent par vengeance à me ravir le jour ;
Mais que sans plus tarder leur flame me confonde !

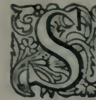
O mort ! quand tu voudras, je suis prest à partir,
Car je suis asseuré que je mourray martir [1]
Pour avoir adoré le plus bel œil du monde.

---

1. Imité de Villon :

> Au fort, je meurs amant martyr,
> Du nombre des amoureux saints.

SONNET.


i quelquesfois Amour permet que je respire,
Et que pour un moment j'escoute ma raison,
Mon esprit aussi tost pense à ma guarison,
Taschant de m'affranchir de ce fascheux empire.

Il est vray que mon mal ne peut devenir pire,
Qu'un esclave seroit honteux de ma prison,
Et que les plus damnez, à ma comparaison,
Trouveroient justement des matieres pour rire.

Cloris, d'un œil riant et d'un cœur sans remords,
Me tient dans les tourmens pires que mille morts,
Sans espoir que jamais sa cruauté s'amende.

Helas! après avoir à mes douleurs songé,
Je voudrois me resoudre à demander congé;
Mais j'ay peur d'obtenir le don que je demande.

SONNET DE THÉOPHILE

Sur son exil.


uelque si doux espoir où ma raison s'appuye,
Un mal si decouvert ne se sçauroit cacher :
J'emporte, mal-heureux, quelque part où je fuye,
Un traict qu'aucun secours ne me peut arracher.

Je viens dans un desert mes larmes espancher,
Où la terre languit, où le soleil s'ennuye,
Et d'un torrent de pleurs qu'on ne peut estancher
Couvre l'air de vapeurs et la terre de pluye.

Parmy ces tristes lieux trainant mes longs regrets,

Je me promene seul dans l'horreur des forests
Où le funeste orfraye et le hibou se perchent.

Là, le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les vivans me cherchent
Où le flambeau du jour n'osa jamais venir.

SONNET

Sur le mesme subject, faict dans les Landes de Castel-Jaloux.


e passe mon exil parmy de tristes lieux [sine;
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoi-
Où des arbres puants formillent d'escurieux,
Où tout le reven un'est qu'un peu de resine,

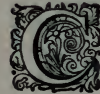
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de devenir vieux,
Où la sterilité faict mourir la lesine,
Où tous les elemens sont mal-voulus des cieux ,

Où le soleil, contrainct de plaire aux destinées,
Pour estendre mes maux allonge ses journées,
Et me faict plus durer le temps de la moitié.

Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le roy, perdant sa bonté coustumiere,
A destourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET

Sur le mesme subject.


ourtisans qui passez vos jours dans les delices
Qui n'esloignez jamais la demeure des roys,
Qui ne sçavez que c'est de la rigueur des loix,
Vous seuls à qui le ciel a caché ses malices,

Si vous trouvez mauvais qu'au fort de mes supplices
Les souspirs et les pleurs m'eschappent quelquefois,
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois
Qui de mon desespoir vont estre les complices.

Vous verrez que mes maux sont sans comparaison
Et que j'invoque en vain le temps et la raison,
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne.

Je sens de tous costez mon espoir assailly.
Pourquoy veux-je esperer aussi qu'on me pardonne ?
On ne pardonne point à qui n'a point failly.

SONNET

Sur le mesme subject.


Esprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouvent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'une chose future;

Celestes, qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçavez le dedale où le sort m'a jetté,
Quand est-ce que je dois r'avoir ma liberté?
Dittes-moy qui de vous entend mon advanture ?

Ange, qui que tu sois, vueille songer à moy,
Et lors que tu seras de garde auprès du roy,
De qui le cœur devot est tousjours en priere,

Arreste-moy le cours de son inimitié,
Et dis-luy que, s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouva jamais de si belle matiere.

SONNET.


ous dont l'ame divine aspire aux choses saintes,
Et que le Ciel a faict l'object de son amour,
Verserez-vous des pleurs et ferez-vous des plaintes
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le jour ?

Les coulpables esprits ont tousjours mille craintes
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux sejour,
Et leurs yeux criminels avecques des contrainctes
Approchent de l'esclat de la celeste cour.

Mais vostre epoux, qui sceut parfaictement bien vivre,
S'est pleu dans les assauts que le trespas nous livre ;
Il est dedans le ciel, où vous irez aussi ;

Il est où vos pensers incessamment sejournent :
Pourquoy donc voulez-vous que ses esprits retournent ?
Ils sont plus avec vous que s'ils estoient icy.

EPIGRAMME.


este femme a faict comme Troye :
De braves gens, sans aucun fruict,
Furent dix ans à ceste proye ;
Un cheval n'y fut qu'une nuict.

EPIGRAMME[1].


Ce quatrain est fort magnifique,
Mais defectueux en cela
Qu'on ne l'a point mis en musique
Pour chanter un sol la mi la.

EPIGRAMME.


Je doute que ce fils prospere ;
Mars et l'Amour en sont jaloux,
Pource qu'il est beau comme vous
Et courageux comme son pere.

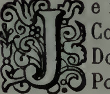
EPIGRAMME.

Grace à ce comte liberal.
Et à la guerre de Mirande,
Je suis poëte et caporal.
O Dieux! que ma fortune est grande!
O combien je reçois d'honneur
Des sentinelles que je pose!
Le sentiment de ce bon-heur
Faict que jamais je ne repose :
Si je couche sur le pavé,
Je n'en suis que plustost levé.
Parmy les troubles de la guerre
Je n'ai point un repos en l'air,
Car mon lit ne sçauroit branler
Que par un tremblement de terre.

1. Nous tirons cette épigramme du *Parnasse satyrique*, p. 301. Elle a été citée depuis dans des recueils comme étant de Théophile.

SUR UN BALET DU ROY.

LE FORGERON POUR LE ROY.


e ne suis point industrieux
Comme ce forgeron des Dieux
Dont les subtilitez nuisibles,
Pour un chef-d'œuvre de son art,
Dessous des filets invisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.
Cet infame aux creux Ætneans,
Dessus les tombeaux des geans,
Enyvré de souffre et de flamme,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars et sa femme
Faisoyent des forgerons pour luy.
Je suis un forgeron nouveau,
Qui sans enclume et sans marteau
Forge un tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux
Fais partir un esclair qui vole,
Plus puissant que celuy des cieux.
Les plus rebelles des humains
Subjuguez des traits de mes mains,
Ont fait esmerveiller l'Europe,
Et Vulcan avoue aisement
De n'avoir jamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.
Le dard qu'amour me fait forger
Sans deplaisir et sans danger
Penetre au fond de la pensée,
Et la dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux,
Fatales qu'elles sont à tous,

Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans un ciel si loing de la terre
Que le soin de les éviter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DE LUYNES.

APOLLON EN THESSALIE.


sloigné du celeste empire
Et du siege de la clarté,
N'attendez point que je souspire :
Car les faveurs du roy, dont je suis arresté
Font que mon destin n'est pas pire
Et que j'ay plus d'honneur et plus de liberté.

Au ravissement qui me reste
Parmy ces agreables lieux
Je croy que la maison celeste
Ne se doit point nonmer la demeure des Dieux;
Pour moy je la juge funeste,
Et ce nouveau sejour me plaist mille fois mieux.

Ce prince a des vertus parfaictes;
Ses appas ont gaigné ma foy;
Jupiter faict bien les tempestes,
Et, quoyque les mortels tremblent dessous sa loy,
On ne celebre point ses festes
Avec tant de respect qu'on sert ce jeune roy.

A voir comme quoy tout succede
A ses desseins advantureux,
Et qu'on ne sçait point de remede
Pour ceux que sa colere a rendu mal-heureux,
Sa faveur à qui la possede
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

UN BERGER PROPHETE.

Je vis dans ces lieux innocens
Où les esprits les plus puissans,
Quittant leurs grandeurs souveraines,
Suivent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois
Et dans le bruict de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon roy,
Je preside à mes advantures,
Et, comme si quelqu'un des Dieux
M'eust presté son ame et ses yeux,
Je comprends les choses futures.
J'ay veu quand des esprits mutins
Sollicitoient nos bons destins
A quitter le soin de la France,
Et deviné que leur malheur
Trouveroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Je voy qu'un jeune potentat
Bornera bien tost son estat
Du plus large tour de Neptune;
Et son bon-heur, sans estre vain,
Pourra voir avecques dédain
Les caresses de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

Moy de qui les rayons font les traits du tonnerre
Et de qui l'univers adore les autels, [la guerre,
Moy dont les plus grands Dieux redouteroient
Puis-je sans deshonneur me prendre à des mor-
J'attaque malgré moy leur orgueilleuse envie, [tels?

Leur audace a vaincu ma nature et le sort:
Car ma vertu, qui n'est que pour donner la vie,
Est aujourd'huy forcée à leur donner la mort.
J'affranchis mes autels de ces fascheux obstacles,
Et foulant ces brigands que mes traicts vont punir,
Chacun d'oresnavant viendra vers mes oracles
Et previendra le mal qui luy peut advenir.
C'est moy qui, penetrant la dureté des arbres,
Arrache de leur cœur une sçavante voix,
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduicte des roys.
C'est moy dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fait ressusciter les fruicts ensevelis;
Je donne la durée et la couleur aux choses,
Et fais vivre l'éclat de la blancheur des lys.
Si peu que je m'absente, un manteau de tenebres
Tient d'une froide horreur ciel et terre couvers;
Les vergers les plus beaux sont des objects funebres,
Et, quand mon œil est clos, tout meurt en l'univers.

BALET.

VENUS AUX REYNES.


orsque je sortis de la mer
Moins couverte d'eau que de flâmes,
La beauté qui me fait aymer
Me destina reyne des ames,
Et me dit que je cederois
A vos yeux, qu'elle a fait mes roys.
Le Soleil, monstrant son flambeau
Par Cythere et par Amathonte,
Lors qu'il eust veu le mien si beau,
Il faillit à mourir de honte;

Mais vous emportez aujourd'huy
L'avantage que j'eus sur luy.
L'estonnement qu'il eut aux cieux
Lors que je me levay de l'onde,
Je le ressens devant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde:
Astres des esprits bien-heureux,
Dont mes Amours sont amoureux.
Mes petits Amours, mes Appas
Et mes Graces les plus parfaictes,
Belles reynes, sont-elles pas
Aux mesmes places où vous estes?
Je sçay que veritablement
Vostre cour est leur element.
Les bords de Cypre, où mon autel,
Autresfois en si belle estime,
M'avoit rendu chaque mortel
Tributaire d'une victime,
Sont deserts à cause de vous,
Qui recevez les vœux de tous.
Ces princes qu'un devoir d'amour
Retenoit en ma servitude,
Lassez d'un si mauvais sejour,
En ont faict une solitude,
Et rendent à vos majestez
Mon empire et leurs libertez.
Leur cœur, dégouté de mes loix
Aussi bien que de mon visage,
Demande à captiver des roys
Quelque plus glorieux servage.
Vous seules avez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautez font qu'avec raison
Ces princes m'ont esté rebelles ;
Craignez la mesme trahison,

Quand vous ne serez plus si belles;
Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs eternellement.

LES NAUTONNIERS.


Les Amours plus mignars à nos rames se lient,
Les Tritons à l'envy nous viennent caresser,
Les vents sont moderez, les vagues s'humi-
[lient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.
Avec nostre dessein va le cours des estoilles,
L'orage ne faict point blesmir nos matelots,
Et jamais Alcion sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la mercy des flots.
Nostre Ocean est doux comme les eaux d'Euphrate;
Le Pactole, le Tage, est moins riche que luy,
Icy jamais nocher ne craignit le pirate,
Ny d'un calme trop long ne ressentit l'ennuy.
Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre,
Nous passons à loisir nos jours delicieux,
Et là jamais nostre œil ne desira la terre,
Ny sans quelque desdain ne regarda les cieux.
Agreables beautez pour qui l'amour souspire,
Esprouvez avec nous un si joyeux destin,
Et nous dirons par tout qu'un si rare navire
Ne fut jamais chargé d'un si rare butin.

LES PRINCES DE CYPRE.


es lieux que nous avons laissez [de la terre ;
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux
Le desgoust de la paix ni la peur de la guerre
Jamais ne les a menacez.

Mars, arrivant à la contrée
Que nostre esloignement convertit en desers ,
Hait le fer et la flame, et veut que les baisers
Fassent l'honneur de son entrée.

Cypre ne se peut estimer;
Ses rivages feconds que Neptune environne
Sont, au milieu des flots, la plus belle couronne
Que porte le roy de la mer.

Cupidon y est sans malice :
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié ;
Là jamais un esprit qui manque de pitié
Ne sçauroit manquer de supplice.

Ler plaisirs y sont en vigueur ;
La loy de l'hymenée, aux desirs asservie,
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mesla jamais sa rigueur.

Comme les Dieux en leur empire,
De tout ce qui nous plaist nous nous rendons espris ;
Et pour une beauté qui n'a que du mespris
Jamais nostre ame ne souspire.

Ce qu'Amour faict dessous les eaux
Est une loy pour nous que le Ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyseaux.

Autour de nos fontaines vives,
Toutes peintes d'azur et de rayons du jour,
Les zephirs et les eaux parlent tousjours d'amour
Aux Nymphes de ces belles rives.

Nostre Ciel est tousjours serain,
Nostre joyeux destin n'est jamais en disgrace,
Et chez nous le Soleil ne void aucune trace
Du siecle de fer ny d'airain.

Nous n'oyons point le bruit des Syrthes ;
Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
Trouve le vent facile, et conduit les nochers
Jusqu'à l'ombrage de nos myrthes.

Nous ne voyons jamais pleuvoir,
Si ce n'est des rubis eschappez à l'aurore,
Que nos champs glorieux, plus ennoblis encore,
Daignent à peine recevoir.

Nostre sort, aux Dieux admirable,
Lorsqu'un renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, et s'est rendu jaloux
Du vostre, encor plus desirable.

Aux pieds de Vostre Majesté,
Nos grandeurs, mesprisant leur premiere puissance
Mettent au seul honneur de vostre obeyssance,
Tout l'espoir qui leur est resté.

Au nombre des subjects de France
Aujourd'huy, bien heureux, nous nous venons ranger,
Et nostre masque, osté de ce front estranger,
Nous ostera la difference.

STANCES.


e plus aymable jour qu'ayt jamais eu le monde,
Le plus riche printemps que le soleil ait veu,
Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourveu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde;

Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

EPIGRAMME.


ui voudra pense à des empires,
Et, avecques des vœux mutins,
S'obstine contre ses destins,
Qui tousjours luy deviennent pires.
Moy, je demande seulement,
Du plus sacré vœu de mon ame,
Qu'il plaise aux Dieux et à madame
Que je brusle eternellement.

EPIGRAMME.


on frere, je me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien;
J'ay perdu ceste humeur prophane;
On me souffre au coucher du roy,
Et Phœbus tous les jours chez moy

A des manteaux doublez de pane.
  Mon ame incague les destins!
Je fay tous les jours des festins;
On me va tapisser ma chambre ;
Tous mes jours sont des mardy-gras,
Et je ne bois point d'hypocras
S'il n'est faict avecques de l'ambre.

EPIGRAMME.

Vous commettez un grand abus
En prenant Bordier [1] pour Phœbus :
Il est trop mal dans la fortune
Pour souffrir ces comparaisons,
Car Phœbus a douze maisons,
Et le coquin n'en a pas une.

EPIGRAMME.

Si Jacques, le roy du sçavoir [2],
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voicy la cause infaillible :
C'est que, ravy de mon escrit,
Il creust que j'estois tout esprit
Et par consequent invisible.

1. Bordier, auteur de vers pour des ballets. On a de lui : *Discours au vrai du ballet dansé en 1617; — Vers du ballet de la furie de Roland; — Vers du ballet de Tancrède; — Vers du ballet d'Apollon; — Vers du ballet de la douairière de Billebahaut.*

2. Jacques Ier, roi d'Angleterre, mort le 6 avril 1625. Henri IV l'appeloit *maître Jacques.* — Cette épigramme, attribuée aussi à S.-Amant, est de Marc de Maillet. Elle est la première de son volume d'épigrammes imprimé à Paris en 1620, in-8.

LARISSA[1].

« Ancillabar in ædibus Romani civis, conservo Græco adolescente, quem infelix marium fides a libertate patria in exoticam servitutem egerat : nam quibus indiciis natura signat in fronte, aut genus, aut educationem, nobilitatem stirpis ingenuus juvenis liberali prorsus vultu præ se ferebat, et quam ingenuis occupationibus ætatem incepisset tota vitæ suæ ratione monstrabat : tam enim a servilibus muniis erat alienus, ut si quando veru depromeret, dixisses tenere lanceam; si gestandum esset onus, levioribus impar erat, et viginti pondo ultra milliarium non valebat. Enitebatur tamen ad omnia et difficillimis obsequiis facilem se præbebat, animumque docilem, generis oblitum sui, severitati sortis obedientem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ servitutis jugum, et brevi postquam servire cœpit, mollis et delicati corporis vires duriori victu, asperiori cultu languidæ marcescunt; labore et vigiliis, quibus non assueverant, minuuntur et deficiunt. Aurei capilli, puta calamistris olim discriminati, tunc sordidis et intricatis nodis impexi, negligebantur : frontis niveæ venustas ad rugas et squalorem prope deformata, oculi languidi, genæ diductæ, manus callosæ, macies per universa membra, horridulum et enervem ad extremam pene tabem perduxerant; animus autem, in tanta ruina corporis, si qua spirabat aura, singultus erant et suspiria. Dolebam ego vicem afflicti, et de fortunæ tam sæva varietate, commiseratione illius, mœsta conquerebar; tum, si quando se dederat occasio, hortabar ærumnosum, et sæpissime fletibus meis lachrymosum aut solabar aut adju-

1. Larissa est le nom de la vieille esclave dont le long recit commence, sans préambule, le charmant conte qui suit.

vabam; tum quæ illius erant officia præripiebam, et anxie defungebar; imo, quæcumque domi curanda erant, ipsa pene sola peragebam. Neque vero illius demum obire munera, ac laboribus meis otium illi comparare, sed et proprio servitio, ultroneum ejus mancipium facta, socium colere et demereri conata sum. Enimvero quantumvis novæ conditionis fato demissa facies aliquid habebat sublimioris genii, et quamlibet nubilo oculorum lumine fulgebat quiddam lucidioris, humili et obscuro meo sideri, jure veluti aliquo, dominantis. Eminebat itaque ex vultu plane nobili nescio quid in nos imperii, quod meus animus haud invitus sequebatur : intellexit tamen bene natus juvenis quantum deberet humanitati meæ, et quoties beneficium accepit, puduit non potuisse referre, gratiasque verecundus egit iis verbis quibus solet urbanitas aulica trucioribus animis suppalpari : ut erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus, os amabile, et plane divinissimi vultus formosa et luculenta materia, brevi de misericordia ærumnarum in amorem ejus lapsa sum. Primo quidem inoffensum antea pectus leviter cœpit sauciari, necdum penitus admissus Cupido, in ipso mentis aditu, nascentibus flammis militabat : sensit animus orientem oculis ignem, et, hoste gavisus suo, ultro se illi permisit. »

Ad lenocinantem hujusmodi fabulam progrediens Larissa omnium aures ad sedulam attentionem erexerat : sed duarum præcipuve irginum. Illæ autem, inadversione simulata, ne sermoni castis animis refugiendo inverecundius interesse viderentur, faciem ab ore narrantis avertebant, ac jugiter oscitantes, tum conniventibus oculis, nutanteque capite, molliter in somnum, tota corporis specie, fluere videbantur, ut quietis desiderium ementitæ, tuto silentio indulgerent secretæ libidini, ac lascivi sermonis gratissime blandientes illecebras, mentibus

prorsus experrectis, et vigilantissimis auribus hauriebant. Vibravit etiam interim altera in conspectum loquentis curiosa lumina, sed velut improvisa et obtutu vago in somni recentis imaginibus errantia subinde recondidit. Altera, spontaneo lapsu de sede sua commota, tanquam e cubili sub diluculum excitata : « Hem ? (ait) num illucescit? » Rubor tamen in parum confirmata fronte, vero pudore, fictæ verecundiæ latebras indicavit.

Risimus, et, tantillum in punicantibus virginum malis intuitu morati, commentum apparuisse prodidimus.

Desierat tamen a sermone Larissa, ac negans verba se ulterius habituram, quæ cujuspiam supercilium neve per speciem irritarent, veterem nescio quam de Carmenta historiam minabatur, quum Philæsus interceptæ narrationis impatiens : « Et hæ (inquit) o Larissa, soporem tentant haud dubie, quo tui Græculi libidinosam imaginem in somnis amplexari queant. » Tum impetu juvenili rugosæ vetulæ marcidas genas exosculatus : « Et per tuam te Venerem obtestor (ait) noli tam graviter nobis irasci. » Ac diutissime de rancido collo pendulus, bellulus puer impetravit ut pergeret; puellis vero cætera se quam pudicissime posset absoluturam anus pollicita est, jussitque proprius assiderent sibi : « Licet (inquit) juvenibus quotidie semel insanire. »

Tum, his verbis tanquam data venia moribus improbis, et quidvis audiendi facta copia, virgines haud gravatim morem gerunt, et applicarunt se proxime Larissæ, quæ suas expectatissimas omnibus voces sic recepit :

« Sensim illapsus amor, ac de tenui principio velut in ardente segete factus validior, brevi sibi per universam animam viam fecit. Jam ex illo in suis primordiis oblectante fallaci cupidine sævior nescio quis Deus, et de triumpho captivæ mentis ferocior, in nos imperium exercere cœpit; deque hospite, primo feliciter in oculis

et innocue diversante, sensimus quid incendiarium[1] quod tepidum venis sanguinem, et exustis voret ossibus medullas. Nihil hic contra, pudor! quam gemere aut lachrymari potuit, ac quicquid de misera Larissa placeat tyranno gravius statuere, neve ipsa voluntas ausit, reluctari. Quid id est, aut quomodo dicendum haud satis scio : sponte ne an per vim subeatur amoris jugum, quî judicem? quæ subinde querelis illum, atque, in eodem labore mentis, votis etiam prosecuta sim. O pestem (dixi quoties sapere voluit meus furor) et humani generis pestem! cur tibi tantum de me licuit? Tum repente de contumeliis in preces versa : Parce inquam, o potentissime Deorum domine, insania mea est quæ te criminatur, ac si quid est in hoc corde reliquum sani, Paphium et Idalium venerata, quæso, Glisonem meum mihi conciliato! et quicquid ego unquam in te patravi sceleris, fervido passerum et columbarum sanguine roseis in altaribus tuis diluetur. At vero consternatis animis, ad ultimum, lethali vulnere, properantibus, non jam cibus, non somnus ad levamen placuerunt, mentemque nostram, impotentissima rabie servulo mancipatam, nulla ratio liberavit. Et formosior inde meus Gliso (hoc enim erat puero nomen) et gratior loquentis sermo videri cœpit, oculisque in oras clarius nitescentibus illecebræ novæ voluptatis accedebant : nam, ubi lenta dierum medicina luctus acerbitatem mitigavit, atque animus, assuetudine malorum, obduruit ad dolores, enituit vultus, pristino splendori restitutus, tanta pulchritudine, ut Venerem referre potuisset eam quam Appelles dicitur effinxisse. Interim mihi, tacito vulnere

1. La 1re édit. porte : Sensimus incendiarium, qui tepidum, etc. — Cette variante s'explique; mais les textes anciens sont généralement mauvais, et nous avons dû en faire un nouveau.

pereunti, toto corpore languescunt vires; et quantum ad speciem formosi juvenis novi decoris additum, tantum decessit meæ formæ, illa ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem est in tormentis amantium acerbius, quæ me incenderat flamma, jam adultior premebatur misero metu, quumque provectæ libidinis ferociores essent impetus quam ut ulterius cohiberi possent, minus tamen audax erat tenellus et amorum inexpertus animus, quam ut pudoris mei pretium, tanto repulsæ periculo, auderet temerariæ voci committere. Itaque desperandum fuit; quippe in tabescente corpore moriens anima suam sibi sepulturam foderat, ni, misericordia fatorum, meus amator conclamatæ propemodum vitæ meæ salutis viam aperuisset: nam ubi pertinaci morbo labefactari vidit eam, cui plurimum debere se voluit, indoles generosi genii haud potuit mœrorem inhibere, imo ne lachrymis quidem pepercit, sed recentis sui casus memor, solatiis humanitatis meæ rependit officiosam vicem.

« Dies erat, quem a Venere nominamus. Illo die, fere sub vesperam, de reliquiis herilis mensæ cibum sumpturi simul accumbimus. Gliso jampridem a fastidio veteris tristitiæ liberior, cœnam haud ita parcam cœnabat lubens, meque obtutu gemino oculis ejus affixam ac tridua inedia debilem, ad cibum identidem sollicitavit. Quicquid ille de me aut cerneret aut loqueretur, videbantur amoris invitamenta, et insanam mentem multa spe ad cupidinem adjuvabant. Quicquid ego de suis affectibus cogitassem, sui mihi videbantur oculi promittere, ac postquam amandi rabies altius in præcordiis efferbuit, aut pereundum erat, aut tandem experiundum etiam eventu dubio quorsum effrenis audaciæ primi conatus evaderent. Igitur postero die cœpi pudorem pueri sollicitare, et secreti occasionem nacta adorta sum in meo lectulo meridiantem, ibi in lachrymas uberius effusa, Gliso, inquam, aut tua basia, aut mea funera

liceat erogare : hos oculos, et hos quos amplexor poplites obtestor, miserere tua causa pereuntis. Arrisit serenus amatoris vultus, et primis efflagitationibus statim annuit. Quid plura ! rapuit in cubile non recusantem, et repentino casu turbatam ad latus suum applicuit, longissimisque basiis periculoso gaudio deficientem animavit. O diem nunquam rediturae voluptatis ! Nos deinceps libere clandestinis amoribus indulsimus. Vos dum per ætatem licet, vivite, et feliciter ductæ juventutis dulcia stamina ad canos perducite, ut recordatione grata exacta gaudia veluti repetentes querulæ senectutis otiosa tædia solemini.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur Theophile. v
Note sur le procès de Theophile. xcix
Note sur cette édition. cv

APPENDICE.

I. Arrest de la Cour de Parlement contre Theophile et autres faiseurs de vers impies. . . . . cxij
II. La prise de Theophile. cxiv
III. Procès-verbal de l'emprisonnement de Theophile. . cxix
IV. Information contre Theophile. . . . . cxxij
V. Arrêt de bannissement contre Theophile. cxxv
VI. Arrêt accordant à Theophile un delai de quinzaine. cxxvj
VII. Reponse du sieur Hydaspe (Garasse) au sieur de Balzac. cxxvj

ŒUVRES DE THÉOPHILE. — I[re] PARTIE.

Preface de Scudery. 3
Epistre au lecteur, par Theophile 5
Le tombeau de Theophile, par de Scudery. 7
Traicté de l'immortalité de l'ame. 11
Au Roy, sur son exil. 135
Sur la paix de l'année 1620. 142
Au Roy, Estreine. 145
Au prince d'Orange, ode. 150
A Mgr le duc de Luynes, ode. 157
A Monsieur de Montmorency, ode. 161
A feu Monsieur de Lozieres, ode. 164

A M. le marquis de Boquingant, ode. 166
Contre l'hyver, ode. 169
Le Matin, ode. 174
La Solitude, ode. 176
Ode (*Un fier demon qui me menasse*). 181
Sur une tempeste qui s'eleva comme il estoit prest de s'embarquer pour aller en Angleterre. 182
A Chloris, ode. 184
Ode (*Heureux, tandis qu'il est vivant*). 190
A Philis, stances. 192
Stances (*Quand j'aurai ce contentement*). 193
Stances (*Que mon espoir est foible et ma raison confuse*). 194
Stances (*Mon esperance refleurit*). 195
A Mademoiselle de Rohan, sur la mort de Mme la duchesse de Nevers. 196
A elle-mesme. 197
Pour Mademoiselle de M. 198
Stances (*Maintenant que Philis est morte*). 201
A Cloris, stances. 203
Desespoir amoureux. 206
Stances (*J'ai trop d'honneur d'estre amoureux*). 208
Stances (*Quant tu me vois baiser tes bras*). 209
Stances (*Je jure le jour qui me luit*). 210
Stances *La frayeur de la mort esbranle le plus ferme*). . 211
Consolation à Mademoiselle de L. 212
Stances (*Dans ce temple où ma passion*). 214
Elegie à une dame. 215
Elegie (*Je pensois au repos, et le celeste feu*). 220
Elegie, à M. de C. 224
Elegie à M. de M. 228
A Monsieur du Fargis. 234
Satyre première. 236
Seconde satyre. 241
Elegie *Chère Philis, j'ai bien peur que tu meure*) . . . 245
Elegie (*Enfin gueri d'une amitié funeste*). 249
Elegie (*Aussi souvent qu'Amour fait penser à mon ame*). 252
Elegie (*Mon ame est triste et ma face abattue*). 255
Ode (*L'infidelité me deplaist*). 258
Ode (*Enfin mon amitié se lasse*). 259

Ode (*Je n'ay repos ny nuict ny jour*). 260
Ode (*Dis-moy, Thirsis, sans vanité*). 262
Ode (*Un corbeau devant moy croasse*). 263
Sonnet (*Si j'estois dans un bois poursuivi d'un lion*). . . . 264
Sonnet (*Les Parques ont le teint plus gay que mon visage*). »
Sonnet (*Qui que tu sois, bien grand et très heureux sans doute*). 265
Sonnet (*Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans*). 266
Sonnet (*Vos rigueurs me pressoient d'une douleur si forte*). »
Sonnet (*Depuis qu'on m'a donné licence d'esperer*). . . . 267
Sonnet (*Me dois-je taire encore, Amour ?...*). . . . . . »
Sonnet (*L'autre jour inspiré d'une divine flamme*). . . . 268
Sonnet (*Si quelquefois Amour permet que je respire*). . . 269
Sonnet de Theophile sur son exil. . . . . »
Sonnet sur le mesme subject, faict dans les landes de Castel-Jaloux. 270
Sonnet sur le mesme subject. . . . . »
Sonnet sur le mesme subject. 271
Sonnet (*Vous dont l'ame divine aspire aux choses sainctes*) 272
Epigramme (*Ceste femme a faict comme Troye*). . . . . »
Epigramme (*Ce quatrain est fort magnifique*). 273
Epigramme (*Je doute que ce fils prospère*). . . . . »
Epigramme (*Grace à ce comte liberal*). . . . . »
Sur un ballet du Roy. Le forgeron pour le Roy. . . . 274
— Pour Mgr le Duc de Luynes. Apollon en Thessalie 275
— Un berger prophète.. 276
— Apollon Champion. . . . . »
Balet. Venus aux Reynes. 277
— Les Nautonniers. 279
— Les Princes de Cypre. 280
Stances (*Le plus aimable jour qu'ayt jamais eu le monde*). 282
Epigramme (*Qui voudra pense à des empires*). . . . . . »
Epigramme (*Mon frère, je me porte bien*). . . . . . . »
Epigramme (*Vous commettez un grand abus*). 283
Epigramme (*Si Jacques, le roy du sçavoir*). . . . . . »
Larissa. 284

